

Le Prince Noir

Gemmell, David

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

David
Gemmell

Le Prince Noir

Le Lion de Macédoine, III



DAVID GEMMELL

Le Lion de Macédoine – 3

LE PRINCE NOIR



FOLIO

David Gemmell

Né à Londres en 1948, David Gemmell a collaboré à divers journaux anglais avant de publier, en 1984, son premier roman, Légende, dont l'énorme succès lui a permis de devenir écrivain à plein temps dès 1986.

Reconnu depuis comme un maître de l'Heroic Fantasy, à l'égal d'un Robert Howard, d'un Robert Jordan ou d'un Tad Williams, il a publié quelques-unes des plus grandes épopées du genre : le Cycle de Drenaï, dans la continuité de Légende, Les pierres de sang. Le Lion de Macédoine, ou le roman Renégats.

Mot de l'Auteur

Le Lion de Macédoine est né sur une île grecque, à l'ombre d'une acropole en ruine, entre les murs d'une forteresse bâtie par les Croisés. Les premières idées ont germé au bord d'une baie qui aurait abrité saint Paul alors qu'il se rendait à Rome. Lindos, sur l'île de Rhodes, est un endroit beau et paisible, qualités qui se retrouvent chez ses habitants.

Ce roman est dédié avec toute mon affection aux gens qui ont fait de mes séjours à Lindos un véritable enchantement : Vasilis et Tsambika du Flora's Bar, « Crispy » et « Jax », Kate et Alex.

Ainsi qu'à Brian Gorton et sa délicieuse épouse Kath, pour le « coup d'œil ».

Remerciements

Un grand merci à mon éditrice, Liza Reeves, à son assistante, Jean Maund, à mes relecteurs, Val Gemmel, Édith Graham, Tom Taylor, et enfin au « jeune Jim du Pingouin », qui m'a obligé à reprendre le texte depuis le début. Je tiens également à remercier tout particulièrement mon assistante de recherche, Stella Graham, qui a lu des dizaines d'ouvrages poussiéreux pour me venir en aide lorsque j'étais en mal d'inspiration, et à Paul Henderson, qui a vérifié que le roman était cohérent sur le plan historique.

Comme à son habitude, l'enfant aux cheveux d'or était assis seul dans son coin, à se demander si son père allait mourir aujourd'hui. De l'autre côté des jardins royaux, sa nourrice s'entretenait avec les deux soldats qui le gardaient durant la journée. Ces hommes aguerris refusaient de le regarder en face ; et leur nervosité devenait encore plus perceptible dès qu'il s'approchait d'eux.

Alexandre s'était habitué à ce genre de réactions. Bien qu'âgé de quatre ans seulement, il la comprenait.

Il se souvenait avec tristesse de ce qui s'était produit, trois semaines auparavant, quand son père avait remonté le sentier dans sa cuirasse luisante avant de partir guerroyer. L'armure était si belle que l'enfant n'avait pu s'empêcher de tendre la main vers les plaques de fer bordées d'or et les six lions dorés gravés sur le poitrail. Mais Philippe avait aussitôt reculé.

« Ne me touche pas, petit ! s'était-il écrié.

— Mais je ne vais pas vous faire de mal, Père », avait chuchoté le prince.

La barbe du roi était restée d'un noir profond, mais son front s'ornait désormais d'une terrible cicatrice et son œil droit, crevé, ressemblait à une opale.

« Je suis venu te dire au revoir, avait bougonné Philippe, et m'assurer que tu te montreras sage. Apprends bien tes leçons.

— Vaincrez-vous ?

— Je gagnerai ou je mourrai. »

Le monarque s'était agenouillé devant son fils. Il avait paru se détendre, même si son expression n'avait rien perdu de sa sévérité.

« D'aucuns pensent que je ne peux l'emporter, avait-il poursuivi d'une voix plus basse. Ils se rappellent qu'Onomarchos m'a battu la dernière fois que nous nous sommes affrontés. Mais quand j'ai reçu cette flèche dans l'œil au siège de Méthone, les mêmes murmuraient que j'allais mourir. Et quand la fièvre m'a terrassé en Thrace, ils étaient persuadés que mon cœur avait cessé de battre. J'incarne la Macédoine, Alexandre ; il n'est pas si facile de me tuer.

— Je ne veux pas que vous mouriez. Je vous aime. »

L'espace d'un instant, les traits du roi s'étaient adoucis et il avait levé le bras, comme pour caresser le visage de son fils. Mais il avait suspendu son geste et s'était redressé, retrouvant toute sa distance. « Sois gentil, petit. Je... je penserai à toi. » Des rires ramenèrent Alexandre à l'instant présent. Des enfants jouaient de l'autre côté du mur du jardin. Avec un long soupir, il se demanda en quoi pouvait consister l'amusement du jour. La chasse à la tortue, peut-être, ou encore le baiser d'Hécate. Il les observait parfois depuis la fenêtre de sa chambre. L'un des jeunes participants jouait le rôle d'Hécate, déesse de la Mort, et poursuivait les autres pour les toucher et en faire ses esclaves. La partie se poursuivait jusqu'à ce que tout le monde ait été rattrapé par la Mort.

Le jeune prince frissonna malgré le soleil. Jamais personne ne lui demandait de prendre part à de tels jeux. Il regarda ses petites mains.

Il n'avait pas voulu tuer le chien ; il l'aimait. Chaque fois qu'il le caressait, il se concentrait de toutes ses forces pour rester calme. Mais un jour, pour jouer, l'animal l'avait renversé. Réagissant instinctivement, Alexandre l'avait frappé au cou. Le chien s'était aussitôt effondré, les yeux vitreux et les pattes prises de spasmes. Il était mort en quelques secondes et, pire encore, il ne lui avait fallu que quelques minutes pour se décomposer et empuantir le jardin.

« Ce n'était pas ma faute », aurait-il aimé dire.

Mais il savait que c'était faux. Il était maudit.

Les oiseaux se mirent à chanter dans les arbres et Alexandre sourit en levant la tête vers eux. Fermant ses grands yeux verts, il laissa l'air joyeux emplir son esprit et fusionner avec ses pensées. Les ritournelles prirent peu à peu un sens qu'il parvint à déchiffrer. Pas de mots, non, mais des émotions, des craintes et des peurs. Les volatiles se lançaient des avertissements.

« Mon arbre, mon arbre ! leur répondit le garçon d'une voix mélodieuse. Va-t'en, va-t'en, petite peste ! Mon arbre, mon arbre ! Je te tuerai si tu restes !

— Les enfants ne devraient pas chanter de telles choses, le tança sa nourrice, en veillant à s'arrêter à deux pas de lui.

— Les oiseaux le font bien, eux, rétorqua-t-il.

— Vous devriez rentrer, maintenant. Il fait très chaud.

— Les autres jouent toujours de l'autre côté du mur, protesta-t-il. Et j'aime rester là.

— Vous ferez ce que l'on vous dit de faire, jeune prince ! »

Les yeux du garçon s'enflammèrent et la voix maléfique qui l'habitait se mit à susurrer « Tue-la ! Fais-lui mal ! » il déglutit et fit taire la colère qui sourdait en lui.

« J'arrive », concéda-t-il à mi-voix.

Il se leva et avança vers sa nourrice, qui s'écarta pour le laisser passer avant de lui emboîter le pas jusqu'à sa chambre. Quand elle fut repartie, Alexandre vérifia qu'il n'y avait personne dans le couloir puis se précipita vers les appartements de sa mère.

Olympias se trouvait seule. Elle sourit en voyant apparaître la petite tête blonde et ouvrit grands les bras. Il courut jusqu'à elle et alla se blottir dans le giron maternel. Sa mère était la plus belle femme du monde, il en était persuadé. Il se serra contre elle de toutes ses forces.

« Tu es tout chaud », commenta-t-elle en lui caressant le front.

Emplissant une coupe d'eau fraîche, elle la lui tendit et le regarda la vider d'un seul trait.

« Tes leçons se sont-elles bien déroulées, aujourd'hui ?

— Je n'en ai pas eu, Mère. Stagra est malade. Si j'avais un poney, est-ce qu'il mourrait, lui aussi ? »

Le garçon perçut l'expression de douleur fugitive qui traversa le visage de sa mère, laquelle l'enlaça de nouveau en lui tapotant le dos.

« Tu n'es pas un démon, Alexandre, l'assura-t-elle. Tu possèdes des dons hors du commun, c'est tout. Tu seras un grand homme.

— Mais est-ce que le poney mourrait ?

— C'est possible, j'imagine. Mais, au fil des ans, tu apprendras à contrôler ton... talent. Montre-toi patient.

— Je ne veux tuer personne. Hier, j'ai fait venir un oiseau sur ma main. Il y est resté longtemps avant de s'envoler. Et il n'est pas mort, je te le promets.

— Quand ton père sera de retour, nous partirons tous ensemble à la mer et nous ferons du bateau. Cela te plaira. La brise est fraîche sur la côte, et nous pourrions nous baigner.

— Reviendra-t-il vraiment ? voulut savoir le garçon. On dit qu'il mourra contre les Phocéens. On prétend que sa chance a tourné et que les dieux l'ont déserté.

— Tais-toi ! Il ne faut pas dire de telles choses. Philippe est un grand guerrier, et il a Parménion avec lui.

— Mais les Phocéens l'ont déjà battu il y a deux ans, persista-t-il. Deux mille Macédoniens sont morts, ce jour-là. Et aujourd'hui les Athéniens attaquent nos côtes tandis que les Thraces se retournent contre nous. »

Olympias hocha la tête en soupirant. « Tu entends trop de choses, Alexandre.

— Je ne veux pas qu'il meure... même s'il ne m'aime pas.

— Tu ne dois jamais dire cela ! Jamais ! s'écria-t-elle en le prenant par les épaules et en le secouant violemment. Il t'aime ! Tu es

son fils, son héritier.

— Tu me fais mal, murmura-t-il, au bord des larmes.

— Pardon, dit-elle en le serrant contre sa poitrine. Il y a tant de choses que j'aimerais te dire, t'expliquer... mais tu es encore si jeune...

— Je suis en âge de comprendre.

— Je sais. C'est pour cela que je ne peux t'en parler. »

Ils gardèrent longtemps le silence, et Alexandre finit par s'assoupir dans les bras de sa mère.

« Je les vois, fit-il enfin d'une voix pâteuse. Une grande plaine couverte de fleurs jaunes et violettes. Père est là, dans son armure d'or. Il se tient à côté de son hongre gris, Achéa. Et l'ennemi lui fait face. Oh, Mère, ils sont des milliers ! Je distingue leurs boucliers. Je vois l'emblème de Sparte, la Chouette d'Athènes et... je ne connais pas celui-là, mais il y a aussi Phéraï et Corinthe. Ils sont si nombreux. Comment Père pourra-t-il tous les vaincre ?

— Je l'ignore, chuchota Olympias. Que se passe-t-il, maintenant ?

— La bataille commence », répondit le garçon.

Champ de Crocie, été

Philippe de Macédoine frotta sa cicatrice en observant la formation phocéenne qui se trouvait à moins d'un mille. Plus de vingt mille hoplites lui faisaient face, soutenus par un millier de cavaliers disposés derrière l'infanterie, sur sa droite. Le regard du roi se porta sur ses propres troupes, quinze mille fantassins encadrés par trois mille cavaliers.

Partout sur la plaine de Crocie, les fleurs poussaient, jaunes et violettes, rosés et blanches, et il lui semblait inconcevable que, dans quelques minutes, des centaines, voire des milliers d'hommes auraient perdu leur vie et souilleraient de leur sang ce sol fertile. Toutes ces fleurs bientôt écrasées par les sabots et les sandales constituaient un crime abominable perpétré envers les dieux de la beauté.

Ne sois pas stupide, se dit-il. C'est toi qui as choisi ce champ de bataille.

L'absence de relief était parfaite pour la cavalerie, et Philippe avait désormais sous ses ordres les lanciers de Thessalie, qui n'avaient pas leur pareil dans toute la Grèce dès qu'il s'agissait de combattre à cheval.

Deux jours plus tôt, après avoir traversé le Pénée à gué sur un rythme soutenu, l'armée macédonienne avait surpris les défenseurs de la ville portuaire de Pagases. La cité n'avait pas résisté plus de trois heures. Au crépuscule, les soldats postés sur les remparts avaient aperçu une flotte de trirèmes athéniennes traversant tranquillement le golfe. Mais comme Pagases était tombée, les navires n'avaient pu accoster. La baie la plus proche se trouvait à un jour de navigation, soit quatre jours de marche. Le temps que les Athéniens arrivent, la bataille serait terminée.

Ne risquant plus la moindre attaque surprise sur ses arrières, Philippe se sentait désormais bien plus confiant. Cette fois-ci, Onomarchos ne pourrait pas cacher ses catapultes géantes sur le versant des montagnes, à l'abri des arbres. Non, cet affrontement-là serait une affaire d'hommes. Le roi se souvenait encore avec horreur de la pluie de rochers qui avait décimé son armée ; les cris des mourants refusaient de le quitter.

Aujourd'hui, les choses allaient se passer différemment. Les forces en présence étaient bien plus équilibrées.

Et il avait Parménion avec lui...

Se tournant vers la gauche, il chercha des yeux le Spartiate. Il le vit en train de parler à ses hommes, calmant les plus jeunes et réchauffant le cœur des vétérans.

Un brusque accès de colère s'empara de Philippe. Parménion était arrivé en Macédoine sept ans plus tôt, alors que le pays ne comptait plus les ennemis qui l'entouraient. Son don pour la stratégie s'était révélé d'une importance cruciale et il avait entraîné l'armée naissante du monarque, transformant ce qui n'était à l'origine qu'une troupe de paysans indisciplinés en la plus terrible force militaire du monde civilisé.

Je t'aimais, à l'époque, songea Philippe en se remémorant les premières victoires contre les Illyriens à l'ouest et les Pannoniens au nord. Les cités étaient tombées les unes après les autres devant la puissance toujours croissante de la Macédoine. Mais les victoires successives étaient toujours l'œuvre du strategos, l'homme qui enchaînait les succès depuis plus d'un demi-siècle, à Thèbes, en Phrygie, en Cappadoce et en Egypte.

Protégeant son œil gauche contre le soleil, Philippe observa le centre ennemi, où il savait qu'Onomarchos se trouvait, entouré de sa garde. Mais la distance était trop grande, et les myriades de reflets projetés par les cuirasses, casques et boucliers adverses l'empêchaient de distinguer son rival.

« Que ne donnerais-je pas pour t'avoir au bout de ma lame, murmura-t-il.

— Vous avez dit quelque chose, sire ? demanda Attalus, le champion du roi.

— Oui, mais seulement pour moi-même. L'heure est venue. Dis aux hommes d'avancer. »

Saisissant la crinière de son hongre gris, Philippe sauta sur l'animal qui se cabra en hennissant. Aussitôt le souverain contrôla sa monture en serrant les cuisses.

« Du calme », fit-il d'une voix apaisante.

Un jeune soldat courut lui apporter son casque en fer, tellement poli qu'il brillait de mille feux. Philippe le prit en mains et fixa longuement la gravure d'Athéna ornant son front.

« Soutenez-moi, aujourd'hui, madame », demanda-t-il en plaçant le casque sur son crâne.

Un autre homme lui tendit son bouclier rond et il passa le bras gauche sous les sangles en cuir.

Les quatre premiers régiments, forts de onze mille hommes, commencèrent à avancer lentement en direction de l'ennemi.

Philippe jeta un coup d'œil à Parménion. Le Spartiate attendait sur sa gauche, à la tête de deux mille cavaliers et des deux régiments d'infanterie de réserve. Il lui fit un geste du bras avant de reporter toute son attention sur le champ de bataille.

Le cœur de Philippe battait à tout rompre. L'amère défaite que lui avait infligée Onomarchos lui revint en mémoire. Il s'agissait d'un jour aussi clair que celui-ci, sans le moindre nuage dans le ciel. Mais le champ de bataille était encadré de montagnes, qui cachaient des catapultes dont les projectiles avaient dévasté les rangs macédoniens. Quand la cavalerie adverse avait lancé la charge, la formation dispersée n'avait pu que fuir sans demander son reste.

Le roi se souviendrait longtemps de ce revers. Six années durant, il avait paru invincible, multipliant les victoires comme si les dieux se tenaient derrière lui ; il avait suffi d'une heure pour tout réduire à néant. Le soir, une fois la discipline revenue, la retraite s'était bien organisée mais, pour la première fois de sa vie, Philippe avait échoué.

Restait à considérer le pire : l'absence de Parménion, alors occupé à mater une insurrection illyrienne au nord-ouest.

Pendant six ans, le roi avait été forcé de partager ses victoires avec son commandant en chef, et pour son unique défaite il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Philippe secoua la tête pour chasser ces souvenirs désagréables.

« Fais donner les Crétois ! » cria-t-il à Attalus.

L'assassin galopa jusqu'aux cinq cents archers, qui attendaient les ordres. Uniquement protégés d'une cuirasse de cuir bouilli extrêmement légère, ils partirent en courant se poster derrière les premiers régiments.

À deux cents pas sur la droite, Antipatros, le général en second, attendait avec ses mille cavaliers. Philippe alla se placer à son côté, au premier rang. Les hommes de cette unité étaient pour la plupart des nobles. Ils saluèrent d'une grande ovation l'arrivée de leur roi, qui leur répondit d'un signe de la main.

Tirant son épée, il mena sa cavalerie au pas, en s'écartant légèrement de la trajectoire suivie par le centre de son armée.

« Les voilà ! » s'exclama Antipatros en tendant le doigt.

Lances levées, la cavalerie adverse les chargeait.

« Macédoine ! » hurla Philippe en piquant des deux. Et ses craintes s'envolèrent lorsque son cheval s'élança.

Parménion plissa les paupières pour mieux observer le champ de bataille. Philippe et les Compagnons du Roi chargeaient sur la droite, au même niveau que les régiments d'infanterie ; ces derniers avançaient sur l'ennemi boucliers soudés et sarissas levées. Juste

derrière, les archers tiraient volée après volée en direction du centre adverse.

Tout se déroulait comme prévu, ce qui n'empêchait pas le Spartiate de se sentir mal à l'aise.

Philippe était le commandant suprême de l'armée macédonienne, mais il insistait perpétuellement pour conduire la charge lui-même. Sa bravoure était une malédiction autant qu'une bénédiction. Galvanisés par la présence de leur monarque, les soldats se battaient d'autant plus farouchement ; mais il suffirait que Philippe meure pour que la panique se propage à la vitesse d'un feu de prairie.

Comme toujours, la stratégie était du ressort de Parménion. Il guettait le moindre signe de faiblesse, le plus infime indice pouvant laisser présager une modification de la situation.

Dans son dos, les cavaliers de Thessalie attendaient ses instructions, tandis que, devant lui, le Cinquième Régiment d'infanterie observait calmement le déroulement de la bataille. Le Spartiate ôta son casque à long panache blanc et passa la main dans ses cheveux courts trempés de sueur. Il ne pensait qu'à une seule chose.

Quelle ruse a-t-il prévue ?

Car Onomarchos n'était pas un général comme les autres. Depuis qu'il avait pris le commandement des armées phocéennes, deux ans plus tôt, il avait révélé ses dons de stratège en s'emparant de plusieurs cités du centre de la Grèce et en mettant à sac le bastion béotien d'Orchomène. C'était un chef rusé et instinctif, respecté par tous ceux qui le servaient. Parménion gardait à l'esprit que la tactique d'Onomarchos reposait toujours sur l'attaque. Et pourtant, ses régiments avaient adopté une position défensive. Seule sa cavalerie avançait.

Cela cachait un piège ; Parménion en était persuadé. Abritant ses yeux de la main, il scruta de nouveau le champ de bataille. À cet endroit, la plaine de Crocie ne présentait pas le moindre relief, à l'exception de quelques petites collines loin sur la droite et d'un bois à un demi-mille sur la gauche. Maintenant que Pagases avait été conquise, aucune attaque à revers n'était à craindre. Dans ce cas, quel pouvait bien être le plan du Phocéén ?

La concentration de Parménion fut troublée par le cri de guerre des Macédoniens. Les régiments se mirent à courir, précédés par leurs longues sarissas qui s'enfoncèrent dans les rangs adverses. Les hurlements des mourants s'élevèrent au milieu du vacarme des boucliers. Parménion se tourna vers le cavalier situé à son côté, un séduisant jeune homme au casque surmonté d'un cimier rouge.

« Nicanor, prends cinq sections avec toi et avance en direction des bois. Arrête-toi à deux portées d'arc des arbres et envoie quelques éclaireurs. Si les bois sont dégagés, attends mon signal. Sinon, empêche l'unité adverse d'effectuer la liaison avec Onomarchos. C'est bien compris ?

— Oui, monsieur », répondit Nicanor en saluant.

Parménion regarda les cinq cents cavaliers progresser vers la petite forêt, puis concentra son attention sur les collines.

La formation macédonienne était désormais connue de tous : l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ailes. Onomarchos savait forcément à quoi s'attendre...

Les fantassins luttèrent au corps à corps. Large de cent cinquante boucliers, l'unité macédonienne s'étendait sur seize rangs. Le Premier Régiment – la Garde du Roi, commandée par Théoparlis – venait d'enfoncer la ligne adverse.

« Ne t'avance pas trop, murmura Parménion. Reforme les rangs et attends du soutien. »

Il était vital que les quatre régiments restent au contact. Si l'un d'entre eux venait à être séparé des autres, il pourrait se retrouver enveloppé par un adversaire supérieur en nombre. Mais le strategos se détendit en voyant la Garde conserver sa position sur la gauche et la droite amorcer un mouvement tournant pour forcer les Phocéens à reculer. Le Deuxième Régiment avait presque effectué la jonction. Parménion reporta son attention sur l'unité suivante. Le Troisième Régiment devait faire face à une terrible opposition. Il avait cessé de progresser et sa première ligne commençait à plier.

« Coélas ! » s'écria le général, ce qui lui valut un salut de l'officier placé au centre du bataillon de réserve. « Va soutenir le Troisième. »

Les deux mille cinq cents hommes du Cinquième Régiment se mirent en marche, conservant leur formation serrée.

« Bien », félicita Parménion à mi-voix.

Sous le coup de la peur et de l'excitation, beaucoup d'officiers cédaient à l'impulsion d'ordonner la charge trop tôt et les troupes arrivaient fatiguées au contact de l'ennemi. Mais Coélas conservait son calme en toute circonstance. Il savait que ses hommes auraient besoin de toutes leurs forces pour combattre et qu'il aurait été stupide de les épuiser avant.

Soudain, sur la gauche, la ligne macédonienne se déforma et céda. Parménion jura en voyant apparaître une ligne de boucliers bien soudés. Il n'eut pas besoin de voir l'emblème peint dessus pour savoir de quelle cité provenaient ces troupes : la discipline des Spartiates était à nulle autre pareille. Le Troisième Régiment reflua et les

hoplites adverses infléchirent leur trajectoire pour encercler la Garde.

Mais Coélas était presque sur eux. Les sarissas se levèrent et la phalange chargea. Attaqués par le flanc, les Spartiates durent se replier et les Macédoniens reprirent leur formation. Voyant que le danger immédiat avait disparu, Parménion fit avancer son étalon noir vers la droite. Les Thessaliens lui emboîtèrent le pas.

Le roi et ses Compagnons luttèrent farouchement contre la cavalerie phocéenne, et manifestement les Macédoniens prenaient peu à peu le dessus. Regardant sur sa droite, Parménion vit que Nicanor et ses cinq cents hommes s'étaient arrêtés là où il l'avait ordonné. Les éclaireurs arrivaient à peine à la lisière des bois.

Appelant un cavalier, le strategos le chargea de transmettre de nouvelles instructions à Nicanor, puis il s'intéressa aux collines.

Si Onomarchos avait préparé une attaque surprise, elle viendrait forcément de là. Reportant son attention au centre, Parménion constata que Coélas et le Cinquième avaient stoppé la progression des Spartiates et qu'ils effectueraient bientôt la jonction avec la Garde de Théoparlis. Pour sa part, le Troisième Régiment venait de fusionner avec le Quatrième, ce qui lui avait permis de repartir de l'avant.

Deux choix s'offraient désormais à Parménion. Soit il allait aider son roi, soit il contournait l'ennemi par la gauche. Il continua d'avancer lentement vers la droite. Un cavalier se détacha du combat et vint vers lui au triple galop. Il avait de multiples entailles aux bras et sa joue s'ornait d'une balafre impressionnante.

« Le roi vous ordonne d'aller soutenir le flanc droit, rapporta-t-il. L'ennemi est presque vaincu. »

Le Spartiate hocha la tête et se tourna vers Bérin.

« Prends cinq cents hommes et va rejoindre Philippe. »

Le prince de Thessalie s'exécuta, aussitôt suivi de ses cavaliers. Le messager blessé se rapprocha de Parménion.

« Le roi a demandé l'appui de toutes les réserves, précisa-t-il à voix basse.

— Tu as accompli la tâche qu'il t'avait confiée, jeune homme. Maintenant, retourne au camp et demande au chirurgien de s'occuper de tes blessures. Elles ne sont pas profondes mais tu perds beaucoup de sang.

— Monsieur, je...

— Fais ce que je te dis. »

Alors que l'homme s'en allait, un second officier thessalien vint se porter à la hauteur de son général. « Que faut-il faire, monsieur ? demanda-t-il.

— Attendre », répondit Parménion.

L'épée dégoulinante de sang, Philippe de Macédoine tira les rênes de son cheval et risqua un coup d'œil vers l'arrière. Bérin et ses cinq cents cavaliers avaient contourné l'ennemi par la droite, mais Parménion ne semblait pas décidé à bouger. Le roi jura. Profitant de son inattention, un Phocéén échappa à la première ligne macédonienne et se rua vers lui, lance dressée. Philippe fit un écart sur la gauche et l'arme adverse se planta dans le flanc de son cheval. L'animal se cabra brusquement au moment même où le monarque trancha la gorge de son agresseur d'un revers d'épée. Affolé par la douleur, le hongre se dressa une seconde fois sur ses jambes arrière et Philippe perdit l'équilibre. Sautant pour éviter la bête blessée, il retomba sur ses pieds, mais un sabot le frappa à la hanche et il s'effondra.

Les Phocéens lancèrent une contre-charge en réalisant que le roi de Macédoine était à terre. Philippe se remit sur pied, laissa tomber son bouclier et se rua sur le premier cavalier. L'arme de l'homme ricocha contre sa cuirasse. Le roi bondit, jeta le lancier à bas de sa monture et lui donna deux rapides coups d'épée, dans l'abdomen et le bas-ventre. Laissant le Phocéén se vider de son sang, il sauta sur son cheval pour s'apercevoir qu'il était désormais entouré par l'ennemi.

Une lance lui ouvrit une longue entaille dans la cuisse droite et une épée ripa sur son bracelet de force en métal pour lui taillader l'avant-bras gauche. Il para une nouvelle attaque puis plongea sa lame entre les côtes de son adversaire.

Bérin, Attalus et une vingtaine de cavaliers attaquèrent les Phocéens pour les obliger à refluer.

Les rangs adverses s'ouvrirent et les Macédoniens s'élancèrent sur l'infanterie d'Onomarchos. Le bref répit permit à Philippe d'apercevoir son rival, qui donnait des ordres à ses hoplites.

« Derrière moi ! » s'époumona le roi pour se faire entendre.

Ses hommes se rassemblèrent autour de lui et il chargea la ligne de boucliers.

Les Phocéens plièrent et faillirent céder, mais Onomarchos fit avancer un second régiment pour bloquer la cavalerie adverse et Philippe fut repoussé. Une lance transperça le cœur de sa monture et, une nouvelle fois, le maître de la Macédoine se retrouva à terre.

« Où es-tu, Parménion ? » tonna-t-il.

Le Spartiate percevait clairement l'anxiété de ses hommes. En soldats aguerris, ils savaient que le cours de la bataille risquait de tourner à tout moment. On était sur le fil du rasoir. Si la cavalerie de Philippe perdait du terrain, Onomarchos pourrait profiter de sa supériorité numérique pour enfoncer le centre macédonien et

remporter la victoire.

Parménion regarda sur la gauche. Les fantassins phocéens cachés dans les bois venaient de se découvrir, mais Nicanor et ses hommes les avaient interceptés. De là où le général se trouvait, il lui était impossible d'évaluer la force de l'opposition, aussi envoya-t-il deux cents fantassins de plus pour soutenir Nicanor.

« Regardez ! » s'écria soudain l'un de ses Thessaliens.

Plusieurs centaines de cavaliers apparurent sur la crête des collines. Philippe et ses Compagnons allaient se retrouver pris entre le marteau et l'enclume.

Les Phocéens dévalèrent la pente et le bras de Parménion se leva.

« En avant, pour la Macédoine ! » ordonna-t-il.

Dégainant son épée, il emballa sa monture et chargea l'ennemi par le travers. Les huit cents cavaliers de Thessalie tirèrent leur sabre courbe et s'élancèrent à sa suite en poussant leur cri de guerre.

Les deux unités s'affrontèrent à flanc de colline, au-dessus de la masse humaine qui cherchait à prendre le contrôle du centre du champ de bataille.

Voyant que sa cavalerie s'était fait intercepter, Onomarchos hurla de nouvelles instructions à l'attention de ses hommes, qui tentèrent vaillamment d'ériger un mur de boucliers autour de lui. Mais les Macédoniens progressaient désormais sur trois fronts : Théoparlis et la Garde de face, Coelas et le Cinquième Régiment qui repoussaient les Spartiates sur la gauche, et Philippe, qui se frayait un passage sanglant sur la droite.

Les corps gisaient par centaines, piétines par les hoplites en armure ; il n'y avait plus la moindre fleur visible à des centaines de pas à la ronde.

Et il y avait bien longtemps que Philippe ne pensait plus à la beauté bucolique de l'endroit. Après s'être trouvé un troisième cheval, il s'ouvrit une voie entre les boucliers phocéens. Son épée s'abattit sur le visage d'un adversaire anonyme, qui disparut sous les sabots macédoniens. Onomarchos se trouvait désormais tout proche ; il lança un javelot qui passa au-dessus de la tête de Philippe.

Soudain, devant l'imminence de la défaite, les Phocéens rompirent et s'enfuirent dans toutes les directions. Ses rêves de grandeur annihilés, Onomarchos dégaina son épée et attendit courageusement la mort. La Garde de Théoparlis pulvérisa sa dernière ligne de défense et, alors qu'Onomarchos se tournait vers l'assaillant, une sarissa transperça son ptérux et lui brisa la hanche, sectionnant du même coup la fémorale.

Une fois le chef phocéen mort et son armée en fuite, les

mercenaires et les contingents envoyés par Athènes, Corinthe et Sparte se replièrent en ordre.

Philippe mit pied à terre et trancha la tête de son rival, qu'il planta sur une sarissa et leva bien haut pour que tout le monde puisse la contempler.

La bataille s'achevait en triomphe, mais le roi se sentit soudain épuisé. Il avait mal partout et son bras droit était en feu. Lâchant la longue lance, il arracha son casque et se laissa tomber par terre, le regard perdu dans le vide. Hommes et chevaux avaient péri par centaines, et le nombre des victimes ne cessait d'augmenter, car la cavalerie macédonienne poursuivait les Phocéens en déroute. Parménion vint trouver son monarque. Descendant de cheval, il s'inclina devant lui.

« Une belle victoire, sire, fit-il posément.

— Oui, répondit Philippe en le fixant de son œil unique. Mais pourquoi n'es-tu pas venu quand je te l'ai ordonné ? »

Attalus, Bérin, Nicanor et d'autres officiers se trouvaient non loin. Tous attendaient manifestement la réponse du Spartiate.

« Vous m'aviez demandé de superviser la bataille, sire, expliqua ce dernier. Je me doutais qu'Onomarchos avait gardé des hommes en réserve... et tel était le cas.

— Maudit sois-tu ! s'emporta Philippe en se levant soudain. Quand le roi donne un ordre, tout le monde obéit ! Tu peux comprendre cela ?

— En effet, oui, répondit le strategos en réprimant sa colère.

— Sire, intervint Nicanor, si Parménion avait agi selon vos désirs, vous vous seriez retrouvé piégé.

— Silence ! Rugit le souverain. Je ne tolérerai aucune indiscipline de la part de mes serviteurs !

— Dans ce cas, le problème sera facilement résolu, sire », rétorqua froidement Parménion.

Saluant une nouvelle fois le monarque, il lui tourna résolument le dos et remonta à cheval pour quitter le champ de bataille.

Philippe ne décoléra pas de tout l'après-midi. Bien que peu profondes, ses blessures le faisaient souffrir, alimentant son humeur sombre. Il savait qu'il s'était montré injuste envers Parménion, mais cela ne faisait qu'accroître son irritation. Comment ne pas en vouloir au Spartiate, qui avait toujours raison ? Les plaies de Philippe avaient été pansées à l'aide de bandages imbibés de vin et, malgré les recommandations du chirurgien Bernios, il supervisa lui-même l'évacuation des grands blessés jusqu'à l'hôpital de campagne dressé à l'extérieur de Pagases. En début de soirée, il se retira dans le palais de

la cité déserte. Depuis sa fenêtre, il assista à l'exécution des six cents Phocéens capturés par sa cavalerie, ce qui lui mit un peu de baume au cœur. Onomarchos avait été un puissant ennemi, un point de ralliement pour tous ceux qui craignaient la Macédoine. Maintenant qu'il venait de disparaître, les routes du centre de la Grèce étaient grandes ouvertes.

Au crépuscule, il se rendit à l'andron, grande salle meublée de neuf divans. Les murs se paraient de fresques de Natilès, célèbre artiste thébain. La plupart représentaient des scènes de chasse au lion, et Philippe fut impressionné par la richesse du détail et la beauté des couleurs. Le peintre connaissait manifestement son sujet. Ses chevaux étaient vivants, ses lions élancés et dangereux, et les traits des chasseurs exprimaient autant la bravoure que la crainte. Le roi décida d'envoyer chercher Natilès une fois sa campagne terminée. De tels tableaux orneraient superbement son palais de Pella.

L'un après l'autre, ses officiers lui apportèrent les chiffres des pertes. Cent dix morts et soixante-dix blessés pour la Garde de Théoparlis, quatre-vingt-quatre Compagnons abattus. Au final, les Macédoniens avaient perdu trois cent sept hommes, et deux cent vingt-sept autres souffraient de multiples blessures.

Mais les Phocéens avaient été virtuellement annihilés. Plus de deux mille des leurs gisaient toujours sur le champ de bataille, et un bon millier d'autres s'étaient noyés en tentant de rejoindre les galères athéniennes à la nage.

Ces nouvelles remontèrent le moral du roi. S'étirant sur le divan couvert de soie, il vida sa cinquième coupe de vin.

« Excellente journée, mes amis », décréta-t-il à l'attention de ses officiers.

Il se leva et se resservit à un pichet doré, mais ses hommes étaient d'humeur maussade et aucun d'eux ne réagit lorsqu'il proposa de boire à leur succès.

« Qu'avez-vous donc ? voulut-il savoir. Est-ce ainsi que vous célébrez notre victoire ? »

Théoparlis se leva et s'inclina, manifestement mal à l'aise.

« Si vous voulez bien m'excuser, sire, il faut que je retourne auprès de mes hommes.

— Bien sûr. »

Nicanor imita son compagnon, vite suivi de Coelas et d'Antipatros. Bientôt, seul restait Attalus.

« Au nom d'Hécate, qu'ont-ils tous ? » s'énerva Philippe en frottant son œil crevé.

Attalus se racla la gorge et sirota un peu de vin avant de

répondre.

« Ils veulent voir Parménion une dernière fois avant qu'il ne quitte Pagases, dit-il d'une voix dénuée d'émotion.

— Je me suis montré trop dur avec lui, avoua Philippe en se laissant aller contre le dossier de son divan.

— Pas le moins du monde, sire. Vous lui avez donné un ordre et il vous a désobéi. Et maintenant, il se pourrait que vous ayez à en donner un autre. »

Le roi dévisagea son champion et lâcha un long soupir.

« Ah, Attalus. L'assassin que tu étais autrefois ne se cache jamais bien loin, n'est-ce pas ? Crois-tu vraiment que je doive craindre l'homme qui a défendu la Macédoine toutes ces années durant ? »

Son interlocuteur lui sourit, révélant ainsi ses grosses dents disgracieuses.

« C'est à vous de décider, sire. »

Philippe se remémora le jour où il avait rencontré Attalus, dix-neuf ans plus tôt. Ce dernier se trouvait alors sous les ordres de l'oncle de Philippe, le roi Ptolémée. Pour une raison que l'assassin était le seul à connaître, il avait sauvé la vie du jeune homme avant de le servir en faisant montre d'une totale fidélité. Mais il restait froid et distant, incapable de se faire le moindre ami.

« Je ne ferai pas tuer Parménion, décida le monarque. Va le trouver et demande-lui de venir me voir.

— Pensez-vous qu'il le fera ? »

Philippe haussa les épaules.

« Je ne risque rien à requérir sa présence. »

Attalus se leva et s'inclina. Le roi resta seul en compagnie du pichet de vin. Il se rendit à la fenêtre, d'où il put voir les douze trirèmes athéniennes ancrées dans la baie ; leur coque polie luisait à la clarté de la lune. Ces navires si beaux et si effilés pouvaient se révéler de terrifiants adversaires. Disposés sur trois rangs, leurs rameurs les propulsaient à la vitesse d'un cheval au galop, ce qui permettait au bélier en bronze fixé à la proue de pulvériser la coque d'embarcations moins résistantes.

« Un jour, je posséderai une flotte capable de les affronter », se promit Philippe.

Son œil crevé recommença à lui faire mal ; il alla se verser une nouvelle coupe de vin. Se laissant choir sur le divan, il but lentement en attendant son général en chef.

« Est-ce de la jalousie, Parménion ? demanda-t-il à la pièce vide. Je t'aimais, autrefois. J'étais plus jeune et tu me donnais l'impression d'être un dieu de la guerre, invincible, que rien ni personne ne pouvait

arrêter. Mais aujourd'hui...»

Il se tut en entendant un bruit de pas et se mit debout.

Parménion entra, suivi d'Attalus. Philippe posa la main sur l'épaule de son champion.

« Laisse-nous, mon ami, lui demanda-t-il.

— Comme il vous plaira, sire », répondit l'autre d'un air morose.

Une fois la porte refermée, le roi se tourna vers le strategos. Vêtu d'une tunique bleu pâle et d'une cape grise, ce dernier se tenait bien raide, sans trahir la moindre émotion.

« Comment se fait-il que tu aies l'air si jeune, Parménion ? Tu parais proche de la trentaine, et pourtant tu as... combien, cinquante ans ?

— Quarante-huit, sire.

— Suis-tu un régime spécifique pour te maintenir dans une telle forme ?

— Vous souhaitiez me voir, sire ?

— Tu m'en veux, n'est-ce pas ? demanda Philippe en se forçant à sourire. Je peux le comprendre. Bois un peu de vin en ma compagnie. Allez, viens. » L'espace d'une seconde, le Spartiate faillit refuser, puis il prit le pichet et se servit. « Et maintenant, assieds-toi et parle-moi.

— Que voulez-vous que je vous dise, sire ? Vous m'avez donné deux ordres. Pour obéir au premier, il me fallait ignorer le second. Lorsque vous prenez part au combat, c'est moi qui suis responsable de l'armée ; vous avez clairement défini mon rôle. Agis comme tu le jugeras nécessaire, m'avez-vous dit. Que désirez-vous exactement ? Le trajet est long jusqu'à Pella.

— Je ne veux pas perdre ton amitié, mais tu ne me simplifies pas la tâche. J'ai parlé sans réfléchir. Ton orgueil de Spartiate s'estime-t-il satisfait ? »

Parménion soupira longuement pour évacuer la tension qui l'habitait.

« Tu restes mon ami, Philippe, répondit-il en revenant au tutoiement, comme chaque fois que leur conversation prenait un tour privé. Mais un mur s'est dressé entre nous au cours des deux dernières années. Qu'ai-je bien pu faire pour te déplaire à ce point ? »

Le roi frotta pensivement sa barbe noire.

« De combien de victoires peut-on réellement me créditer ? voulut-il savoir.

— Je ne comprends pas. De toutes, bien sûr. » Philippe hocha la tête.

« Et pourtant, à Sparte, on raconte partout que c'est un déserteur, un traître à la cité qui conduit les Macédoniens vers la gloire. Et les

Athéniens aiment à se demander ce que je serais sans Parménion. Alors, que serais-je ?

— Je vois, fit le Spartiate en regardant le monarque droit dans les yeux. Je ne peux rien y faire, Philippe. Il y a quatre ans de cela, ton cheval a remporté les Jeux olympiques. Tu ne le montais pas, mais il t'appartenait tout de même et sa victoire t'a empli de fierté. Je ne suis qu'un strategos, c'est là toute ma vie. Toi, tu es roi... un roi-guerrier. Tes soldats combattent d'autant mieux qu'ils te savent à leur côté. Ils t'aiment. Qui peut savoir combien de batailles auraient été perdues sans toi ?

— Mais la seule que j'ai menée sans ton assistance s'est soldée par une défaite.

— Les choses ne se seraient pas passées différemment si je m'étais trouvé là. Tes éclaireurs pannoniens ont mal fait leur travail ; ils n'ont pas exploré les montagnes comme ils auraient dû le faire. Mais autre chose te tracasse, n'est-ce pas ? »

Se plantant de nouveau devant la fenêtre, Philippe se perdit dans la contemplation des lointaines trirèmes. Il hésita longuement avant de répondre.

« Mon fils t'aime bien, dit-il enfin à mi-voix. Parfois, quand il fait des cauchemars, sa nourrice me dit qu'il prononce ton nom. Alors, il se calme aussitôt. On prétend que tu peux le serrer dans tes bras et qu'il ne te fait pas mal. Est-ce exact ?

— Oui, chuchota le Spartiate.

— Il est possédé, Parménion... ou alors, il s'agit d'un démon. Je ne peux le toucher. J'ai essayé mais, chaque fois, il me brûle. Pourquoi moi et pas toi ?

— Je l'ignore. »

Philippe laissa fuser un rire sans joie et se retourna vers son général.

« Toutes mes batailles, je les ai livrées pour lui. Je désirais lui offrir un royaume dont il pourrait être fier. Je voulais... je voulais tant de choses. Tu te souviens, quand nous sommes allés à Samothrace ? Oui ? J'aimais Olympias plus que ma vie, et aujourd'hui, nous ne pouvons rester plus de vingt battements de cœur dans la même pièce sans nous quereller. Et regarde-moi. Quand je t'ai rencontré, j'avais quinze ans et tu devais en avoir... quoi, vingt-neuf ? Aujourd'hui, j'ai une barbe grisonnante, mon visage est couvert de cicatrices et mon œil droit n'est plus qu'une poche emplie de pus qui me fait atrocement souffrir. Et pourquoi, Parménion ?

— Grâce à toi, la Macédoine est devenue forte, Philippe. Tous tes rêves sont désormais à ta portée. Que peux-tu souhaiter de plus ?

— Un fils que je pourrai tenir dans mes bras, à qui je pourrai apprendre à monter à cheval sans craindre que l'animal tombe raide mort et pourrisse devant mes yeux. J'ai totalement oublié la nuit où il a été conçu, à Samothrace. Il est des jours où je me dis que je ne suis pas son père. »

Parménion devint pâle comme un linge, mais Philippe ne le regardait pas.

« Bien sûr que si, dit le Spartiate d'un ton qu'il s'efforça de garder égal. Qui voudrais-tu que ce soit ?

— Un démon d'Hadès. Je me remarierai bientôt et je finirai par avoir un héritier. Tu sais, quand Alexandre est né, on dit que son premier cri ressemblait à un hurlement inhumain et que ses pupilles étaient verticales, comme celles d'un chat égyptien. J'ignore si c'est vrai. Tout ce que je sais, c'est que j'aime cet enfant... et que je ne peux le toucher. Mais n'en parlons plus. Sommes-nous encore amis ?

— Nous le resterons toujours, Philippe. Je te le promets.

— Dans ce cas, saoulons-nous et parlons de jours meilleurs », ordonna le roi.

De l'autre côté de la porte, Attalus sentit la colère l'envahir. Il remonta le long couloir sans un bruit et sortit dans la nuit. La légère brise ne fit qu'attiser les flammes de sa haine.

Comment Philippe pouvait-il être aveugle à ce point ? Pourquoi ne voyait-il pas le danger que représentait le Spartiate ? Attalus se racla la gorge et cracha, mais cela ne fit pas disparaître le goût amer qu'il avait dans la bouche.

Parménion, encore et toujours lui ! Les officiers l'adorent et les soldats le considèrent comme un dieu. Ne vois-tu pas ce qui est en train de se passer, Philippe ? Ce mercenaire étranger te vole peu à peu ton royaume. Attalus s'immobilisa à l'ombre d'un temple et se retourna brusquement. Je pourrais l'attendre ici, songea-t-il en refermant machinalement les doigts sur le manche de sa dague. Il me suffirait de lui planter ma lame dans le dos et de lui transpercer le cœur...

Mais si Philippe venait à le découvrir... Il faut que je sois patient. Ce fils de putain arrogant finira bien par précipiter sa propre chute avec ses ridicules concepts de rectitude et d'honneur. Les rois détestent ça. Oh, ils en parlent, bien sûr. « Nous voulons des hommes honnêtes, pas des serviteurs », comme ils aiment à répéter. Foutaises, oui ! En réalité, ils ne recherchaient que l'adoration et l'accord de leurs sujets. Non, le temps de Parménion était compté.

Et, le jour béni où il n'aurait plus la faveur de Philippe, c'est vers Attalus que ce dernier se tournerait, d'abord pour éliminer le

Spartiate, puis pour le remplacer au poste de général en chef des armées de Macédoine.

Le strategos ! En quoi était-il si difficile de gagner une bataille ? Il suffisait de frapper le centre adverse avec la force de la tempête, pour balayer ses rangs et tuer le général ou le roi ennemi. Mais Parménion était parvenu à abuser son monde en faisant croire que son art s'accompagnait de quelque mystère extraordinaire. Et pourquoi ? Parce que c'était un lâche, qui restait toujours à l'arrière pour ne pas risquer d'être blessé. Personne ne se rendait compte de ses manigances. Des aveugles, tous !

Attalus dégaina amoureusement sa dague et la regarda étinceler à la lueur de la lune.

« Un jour, cette lame te tuera, Spartiate », promit-il.

Le temple, été

Dérae était lasse, à la limite de l'épuisement, quand le dernier suppliant de la journée fut amené dans la Salle des Miracles. Deux hommes déposèrent une fillette sur le lit qui faisait également office d'autel et se retirèrent, gardant respectueusement les yeux baissés. Dérae inspira profondément pour se calmer puis posa les mains sur le front de la jeune malade. Son esprit fusionna avec le système sanguin de l'enfant, dont le rythme cardiaque était faible et irrégulier. La blessure se trouvait au niveau des reins : les os avaient été broyés, les nerfs sectionnés, et les muscles dépérissaient rapidement.

Avec un soin infini, Dérae ressouda la vertèbre brisée et élimina les dépôts indésirables. Ensuite, elle soulagea les terminaisons nerveuses sur lesquelles s'exerçait une trop forte pression et força le sang à irriguer de nouveau les tissus endommagés.

Elle chancela dangereusement en réintégrant son corps. Aussitôt, un homme vint la soutenir en lui frôlant le bras.

« Ne me touchez pas ! lâcha-t-elle d'un ton sec en s'éloignant de lui.

— Je suis désolé, madame.

— Pardonne-moi, Laertès, dit-elle en lui souriant. Je suis épuisée.

— Comment connaissez-vous mon nom ? » demanda l'homme stupéfait.

Dérae rit de bon cœur.

« Je soigne les aveugles et cela ne choque personne, répondit-elle. Les estropiés sortent du temple en marchant et l'on explique ce miracle en disant que je suis une guérisseuse. Et malgré cela il me faut découvrir ton nom pour t'impressionner. Tu m'as touchée, Laertès, et ce faisant, tu m'as révélé tous tes secrets. Mais ne crains rien, car tu es un homme bon. Ta fille a reçu un coup de sabot, c'est bien cela ?

— Oui, madame.

— Une de ses vertèbres a été touchée. Mais j'ai fait disparaître la douleur et demain, après m'être reposée, je la guérirai. Vous pouvez rester ici ce soir, tous les deux. Mes serviteurs vous apporteront à manger.

— Merci, lui dit-il. J'ai de l'argent...»

Dérae lui fit signe de se taire et partit d'un pas assuré. Deux servantes lui ouvrirent la porte en la voyant arriver ; une troisième lui

prit le bras pour la conduire à sa chambre.

Là, elle but un peu d'eau fraîche puis s'allongea sur son étroite paillasse. Il y avait tant de malades et de blessés... chaque jour, la file des malheureux qui attendaient devant les portes du temple ne cessait de s'allonger. Certains en venaient parfois aux mains, et il n'était pas rare que les élus soient obligés de payer pour accéder à l'autel. Dérae avait souvent tenté de mettre un terme à cette pratique, mais même ses pouvoirs ne lui permettaient pas de combattre la nature humaine. Les gens qui venaient la voir éprouvaient un besoin qu'elle était la seule à pouvoir combler, et besoin rimait bien souvent avec profit. Désormais, un mercenaire grec du nom de Pallas et ses trente hommes organisaient la file d'attente et vendaient des jetons d'admission, mettant ainsi un peu d'ordre dans tout ce chaos.

Incapable d'interdire au mercenaire de monnayer ses services, Dérae avait tout de même exigé qu'il laisse entrer, chaque jour, cinq pauvres dispensés de payer et dix personnes plus riches. Il avait essayé de la rouler le premier jour, et elle avait refusé de recevoir qui que ce soit. Depuis, le système fonctionnait tant bien que mal. Pallas payait les serviteurs, cuisiniers et autres jardiniers dont elle pouvait avoir besoin. Mais même cela irritait la prêtresse aveugle, consciente que l'Athénien attendait d'elle qu'elle fasse de lui un homme riche en soignant le plus de gens possible, plutôt que de perdre son temps à s'occuper des jardins – ce qu'elle adorait –, à faire le ménage ou la cuisine. Et pourtant, malgré les motivations de Pallas, elle guérissait davantage de gens qu'auparavant. Devrais-je lui en être reconnaissante ? se demanda-t-elle. Sûrement pas, car la cupidité justifiait le moindre de ses actes, et l'or constituait sa seule joie.

Elle cessa de penser à l'Athénien. Fermant les yeux, elle échappa à son enveloppe corporelle. Ce n'est qu'en laissant son âme s'envoler qu'elle se sentait vraiment libre, qu'elle pouvait connaître de brefs instants de bonheur, loin des obligations qui l'accablaient. Alors que son corps se reposait, elle traversa la Chalcidique, le golfe de Thermè et la chaîne de Piérie pour se rendre en Thessalie, où l'attendait l'homme qu'elle aimait.

Il y a si longtemps, se dit-elle. Trente longues années s'étaient écoulées depuis les quelques jours que Parménion et elle avaient passés dans la maison d'été de Xénophon, aveuglés par leur passion exubérante.

Elle le trouva à Pagases, qui venait de tomber aux mains des Macédoniens. Il sortait juste du palais. Sa démarche était hésitante et elle vit qu'il avait bu. Mais, surtout, elle sentit son immense tristesse. Elle avait cru autrefois qu'ils passeraient leur vie ensemble, enchaînés

par leur amour et des désirs qui ne naissaient pas tous de la chair. Pas tous ? Elle ne se souvenait pourtant que trop bien de lui : la délicatesse de ses doigts, le contact de son corps, la douceur de sa peau, la puissance de ses muscles, la chaleur de son sourire, l'amour exprimé par ses yeux...

Le désespoir la submergea.

Elle était désormais une prêtresse vieillissante vivant dans un temple lointain, tandis qu'il commandait les armées de Macédoine. Et par-dessus tout, il la croyait morte depuis trente ans.

Un immense chagrin s'ajouta au désespoir, mais elle le chassa et se rapprocha de Parménion pour se réchauffer au contact de son âme.

« Je t'ai toujours aimé, lui dit-elle. Rien n'a jamais changé cela. Et je continuerai de suivre ton parcours tant que je vivrai. »

Mais il ne pouvait l'entendre. Un brusque courant d'air glaça Dérae et, soudain craintive, elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule. S'envolant dans les airs, elle protégea son esprit d'une armure de lumière et une épée de feu blanc apparut dans sa main.

« Montre-toi ! » ordonna-t-elle.

Un homme se matérialisa à ses côtés. Il était grand, avec des cheveux gris coupés court et une barbe bouclée à la mode perse.

« Ce n'est que moi, Aristote, sourit-il en écartant les bras.

— Pourquoi m'espionnes-tu ? voulut-elle savoir.

— Je suis venu te voir au temple, mais il est gardé par des mercenaires cupides qui m'ont empêché d'entrer. Il faut que nous parlions.

— De quoi ? L'enfant est né et l'Esprit du Chaos est en lui. Tous les avenir indiquent qu'il n'apportera que tourments à l'humanité. J'espérais pouvoir l'aider, mais je sais désormais que c'est impossible. Le Dieu Noir est plus puissant que moi. »

Aristote secoua la tête.

« Tu te trompes, l'assura-t-il. Ton raisonnement est erroné, Dérae. Comment puis-je venir te voir ?

— Il y a une porte dérobée dans le mur ouest, capitula la prêtresse. Sois-y à minuit ; je te l'ouvrirai. Et maintenant, laisse-moi. J'ai besoin d'un peu de paix.

— Comme tu veux. »

De nouveau seule, Dérae suivit Parménion jusqu'à l'hôpital de campagne, où il fit le tour des blessés en évoquant le cas de chacun avec Bernios, le chirurgien. Mais, incapable de trouver là la sérénité qu'elle recherchait, elle finit par s'envoler en direction des étoiles.

Le magus qui se faisait appeler Aristote était venu au temple quatre années plus tôt, mais sa visite avait eu un dénouement

tragique. Dérae et lui avaient envoyé Parménion dans le domaine d'Hadès pour sauver l'âme d'Alexandre, qui s'apprêtait à venir au monde. Mais leurs efforts étaient restés vains. L'Esprit du Chaos avait fusionné avec l'enfant, et le seul ami de Dérae, Leucion, s'était fait massacrer par des démons envoyés pour la tuer.

De retour au temple, elle se leva et fit sa toilette à l'eau froide, après quoi elle se frotta le corps de feuilles parfumées. Elle refusa de regarder sa silhouette vieillissante ; elle ne supportait pas de contempler ce qu'elle était devenue : maigre à faire peur, elle avait les cheveux blancs et les seins pendants. Vêtue d'une longue tunique vert foncé, elle s'assit à la fenêtre et attendit l'heure du rendez-vous. À l'extérieur du temple, plusieurs dizaines de feux de camp brûlaient. Certains suppliants attendaient parfois six mois pour être admis en sa présence, et nombre d'entre eux mouraient avant d'avoir pu présenter leur précieux jeton de passage. Une fois, avant la venue de Pallas, elle était sortie au milieu des malades, guérissant tous ceux qu'elle touchait. Mais elle avait été assaillie par la foule et renversée au sol. Seule l'avait sauvée l'intervention de Leucion, qui avait dispersé ses agresseurs à l'aide d'un gourdin. Elle pleurait toujours l'ancien soldat, qui avait donné sa vie pour la protéger.

Elle se représenta son visage, ses longs cheveux argentés noués sur sa nuque, sa démarche arrogante, le sourire qui lui venait si facilement aux lèvres...

« Tu me manques », chuchota-t-elle.

Peu avant minuit, guidée par les yeux de l'esprit, elle descendit à la porte ouest, dont elle tira le verrou.

Aristote entra aussitôt. Refermant derrière lui, elle le conduisit jusqu'à sa chambre, où il se servit un peu d'eau avant de s'asseoir sur le lit de la prêtresse.

« Cela te dérange-t-il si j'allume une lanterne ? demanda-t-il.

— Les aveugles n'ont nul besoin de lumière. Mais je vais t'en chercher une.

— Ce n'est pas la peine. »

Il sortit une coupe en fer de ses possessions et la leva au-dessus de sa tête. Le métal se tordit pour prendre la forme d'une fontaine laissant échapper une flamme qui éclaira toute la pièce.

« Tu n'as pas l'air en forme, Dérae, poursuivit le magus. Ta tâche t'épuise.

— Venons-en au but de ta visite, exigea-t-elle d'un ton sec.

— Non, il nous faut d'abord parler de la multiplicité des avenir. T'es-tu déjà dit que nos voyages dans le temps s'accompagnaient d'une grande contradiction ?

— Si tu veux dire par là que les futurs que nous voyons peuvent changer, bien sûr. »

Il sourit et secoua la tête.

« Ah, mais changent-ils vraiment ? Là est la question.

— Évidemment. Je me rappelle que Tamis m'avait dit s'être vue mourir de multiples façons différentes. Dans l'un des futurs, elle se serait brisée la nuque en tombant de cheval. Et pourtant, elle détestait l'équitation.

— C'est exactement là où je voulais en venir. Laisse-moi m'expliquer. Tamis s'est vue tomber de cheval, mais elle n'est pas morte ainsi. Donc, qui a péri de cette manière ? »

Dérae s'assit sur une chaise munie d'un coussin.

« Tamis, répondit-elle. Mais son futur a été modifié par les événements qui se sont déroulés dans son passé.

— Mais c'est justement là que réside la contradiction. Nous ne parlons pas de visions prophétiques, Dérae. Au même titre que Tamis, nous sommes toi et moi capables de voyager dans l'avenir et d'observer ce qui s'y passe. Ce que nous voyons se déroule donc forcément... quelque part. Tous ces lendemain sont réels.

— Comment cela serait-il possible ? Tamis n'est morte qu'une seule et unique fois, et il en sera de même pour moi.

— Je ne prétends pas détenir toutes les réponses, ma chère, mais il est une chose que je sais : il existe des milliers de mondes différents, et pourtant semblables au nôtre. Peut-être un nouveau est-il créé chaque fois qu'un homme prend une décision. Je l'ignore. Ce dont je suis sûr, c'est qu'étudier ces mondes alternatifs et agir en fonction de ce qui s'y déroule serait pure folie. Moi aussi, j'ai vu le monde sombrer dans le sang et le chaos à cause d'Alexandre. J'ai vu ce dernier tuer Philippe et s'emparer du trône par la force. J'ai assisté à sa mort prématurée, sous de multiples formes différentes : la peste, une morsure de chien, la lame d'un assassin... Mais ne comprends-tu pas que rien de tout cela n'a d'importance ? Ces futurs ne sont pas le nôtre. Il ne s'agit que d'échos, de reflets pouvant nous donner quelques indications sur ce qui risque de nous arriver. »

Dérae réfléchit longuement aux déclarations de son invité.

« Le concept ne manque pas d'intérêt, fit-elle enfin. Je vais y réfléchir. Et maintenant, si tu me donnais la raison de ta visite ? »

Aristote s'allongea et contempla le jeu des ombres sur le plafond.

« Je suis là à cause de l'enfant. Toi et moi avons emmené Parménion dans le domaine d'Hadès, où l'âme du nouveau-né a fusionné avec l'Esprit du Chaos. Nous avons pris cela pour un échec, mais peut-être nous sommes-nous trompés.

— La victoire a pour toi un sens bien étrange, railla Dérae. Le garçon est habité par une malice extrême qui croît de jour en jour, plus terrible qu'un cancer, et il ne possède pas la force nécessaire pour y résister.

— Il s'est montré suffisamment déterminé pour empêcher l'Esprit du Chaos de tuer Parménion alors que tous deux se trouvaient en Hadès, lui rappela Aristote. Mais inutile de nous chamailler. Essayons plutôt de voir comment nous pouvons aider l'enfant. »

Dérae secoua la tête.

« J'ai compris depuis bien longtemps qu'il était futile de vouloir changer l'avenir. Si je l'avais su plus tôt, le Prince-Démon ne serait jamais venu au monde.

— Je crois que tu te trompes, mais cela n'a guère d'importance. Ce garçon n'est pas si différent de ceux que l'on t'amène chaque jour, sauf que lui ne souffre pas dans sa chair, mais dans son esprit. Ni toi ni moi n'avons le pouvoir d'exorciser le démon qui l'habite. Mais en conjuguant nos efforts et en nous faisant aider de l'enfant, nous pourrions peut-être renvoyer l'Esprit du Chaos dans le sous-monde. »

La prêtresse laissa fuser un rire amer.

« Je soigne les malades et les blessés, magus. Je ne suis pas de taille à me mesurer à Kadmilos, et je n'en ai d'ailleurs aucune envie.

— Que désires-tu vraiment ?

— Que l'on me laisse tranquille.

— Non ! s'emporta-t-il en se levant. Je refuse d'entendre de telles paroles dans la bouche d'une Spartiate ! Que t'est-il arrivé, Dérae ? Tu n'es pas un agneau qui attend qu'on le mène au sacrifice. Tu descends d'une race de guerriers et tu as affronté Aïda à Samothrace. Où est passé ton courage ?

— Tu cherches à me mettre en colère, mais tu n'y parviendras pas, dit-elle avec un soupir. Regarde-moi, Aristote. Je me fais vieille. Je vis ici et je soigne ceux qui en ont besoin ; je continuerai de le faire jusqu'à mon dernier souffle. Autrefois, je me laissais guider par un rêve, mais il a disparu. Et maintenant, laisse-moi en paix.

— Je pourrais te rendre ta jeunesse », lui offrit-il d'un ton qui se voulait encourageant.

Elle le dévisagea longuement, sans trahir le moindre sentiment.

« C'était donc toi, dit-elle enfin. Quand j'ai fait disparaître le cancer de Parménion, il a rajeuni devant mes yeux. Je croyais qu'il s'agissait d'un effet secondaire de sa guérison.

— Toi aussi, tu pourrais retrouver ta jeunesse... et ton rêve.

— Tu es un magus, et pourtant, tu te montres incapable de réfléchir, fit-elle d'une voix lasse. Parménion est marié et sa femme lui

a donné trois enfants. Il n'y a plus de place pour moi dans son existence. Nous pouvons peut-être modifier l'avenir, mais le passé, lui, est forgé dans le fer. »

Aristote se leva et quitta la chambre. Sur le pas de la porte, il se retourna comme pour dire quelque chose, puis il secoua la tête et se fonda dans l'ombre du couloir.

Dérae attendit que le bruit de ses pas ait disparu, puis se laissa tomber sur le lit. La promesse du magus ne cessait de résonner sous son crâne : « Je pourrais te rendre ta jeunesse. »

Elle savait qu'il se trompait. Oh, il était peut-être capable de faire usage de sa magie pour rendre à Dérae son corps de vingt ans en renforçant ses muscles et en retendant sa peau, mais la jeunesse était un état d'esprit. Personne, fût-il homme ou dieu, ne pourrait jamais lui rendre son innocence, la joie de la découverte, la beauté de son premier amour. Et, sans tout cela, à quoi servirait de retrouver un corps jeune et souple ?

Elle sentit venir les larmes et revit un Parménion adolescent faisant face aux brigands qui l'avaient capturée, puis revécut l'instant où il l'avait pour la toute première fois prise dans ses bras.

« Je t'aime », murmura-t-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Avant de s'octroyer le luxe de quelques heures de sommeil, elle traça trois sortilèges de protection sur les murs, la porte et la fenêtre de sa chambre. Ces enchantements n'arrêteraient pas une voyante comme Aïda, mais ils réveilleraient Dérae et lui donneraient l'occasion de se défendre.

La dernière attaque de son ennemie remontait à près de cinq ans. Depuis, Dérae n'avait guère entendu parler de la prêtresse noire. Cette dernière avait quitté son palais de Samothrace pour retourner sur le continent. S'il fallait en croire la rumeur, elle s'était installée au nord de l'empire perse, où elle attendait qu'Alexandre atteigne l'âge adulte. Dérae fut parcourue par un long frisson en pensant à lui.

L'enfant du Chaos, qui deviendrait bientôt un destructeur tel que la Terre n'en avait jamais connu.

Ses pensées la ramenèrent à Parménion. Elle s'allongea et se couvrit d'un mince drap de lin blanc. Il faisait chaud ; seule une brise infinie entraînait par la fenêtre ouverte. En quête d'un sommeil réparateur, elle se représenta Parménion tel qu'il était tant d'années auparavant : un jeune homme amer, méprisé par ses semblables, qui avait découvert l'amour dans les collines d'Olympie. Seconde après seconde, elle savoura les instants de joie qu'ils avaient partagés au cours de ces cinq jours, stoppant le fil de sa mémoire avant le terrible

matin où son père l'avait renvoyée, humiliée, à Sparte. Lentement, elle glissa dans un rêve peuplé de créatures merveilleuses galopant en forêt – mi-hommes, mi-chevaux – et de dryades, belles et gracieuses, assises à côté de cours d'eau scintillants. Un pays où régnaient la joie et la paix.

Mais le songe se poursuivit et elle vit une armée en marche, des cités en flammes et des milliers de morts. Les soldats portaient une armure et une cape noire, et leur bouclier rond s'ornait d'un soleil éclatant.

Au centre de la horde, monté à cheval, se tenait un homme revêtu d'une sombre cuirasse bordée d'or. Il était barbu et séduisant, et elle le reconnut aussitôt. Il avait pourtant quelque chose d'étrange, de différent. En s'approchant de lui, elle remarqua qu'il avait une bille d'or fondu à la place de l'œil droit, et la proximité de l'âme noire du monarque lui fit l'effet conjugué d'une flamme brûlante et d'un vent glacial.

Elle chercha à s'enfuir vers la sérénité du bois enchanté habité par les centaures. Mais elle n'y parvint pas et une nouvelle vision submergea son esprit.

Un palais, inquiétant et baigné d'ombres. Un enfant pleurant dans une petite pièce, et le roi qui approchait. Dérae fit tout son possible pour ne plus voir ni entendre. Sans succès. L'homme tenait une longue dague à lame incurvée.

« Je vous en prie, Père ! » supplia l'enfant.

Dérae hurla quand le poignard plongea dans la poitrine du garçon. La scène s'effaça et elle revit le roi au sortir de la salle. Ses lèvres et sa barbe étaient maculées de sang.

« Suis-je immortel, désormais ? » demanda-t-il au prêtre chauve qui l'attendait dans le couloir.

L'homme le salua bien bas en prenant garde de ne pas croiser le regard de son souverain.

« Vous venez de gagner une vingtaine d'années supplémentaires, sire. Mais il ne s'agissait pas de l'Enfant d'Or.

— Alors, trouve-le ! » hurla le roi en projetant du sang sur la robe de son serviteur.

Les chaînes invisibles retenant Dérae se dissipèrent et elle put enfin s'enfuir. Elle se réveilla dans sa chambre obscure.

« As-tu vu ? lui demanda calmement Aristote.

— C'était donc toi, répondit-elle en prenant un gobelet d'eau posé sur la table de nuit.

— Je t'ai bien envoyée là-bas, reconnut-il, mais ce que tu as vu est on ne peut plus réel. Le Chaos prend de multiples aspects au fil des

mondes, Dérae. Dans la Grèce que tu viens de découvrir, le Roi-Démon existe déjà.

— Pourquoi m’as-tu montré cela ? Dans quel but ? »

Aristote se leva et effectua les quelques pas le séparant de la fenêtre. Là, il contempla la mer illuminée par la lune.

« Tu as reconnu le roi ? voulut-il savoir.

— Évidemment.

— Il a assassiné tous ses enfants dans l’espoir de devenir immortel. Et maintenant, il recherche un jeune garçon légendaire, Iskandar.

— En quoi cela me concerne-t-il ? Va droit au but, magus, car je me sens lasse.

— La magie du monde que tu viens de voir est en train de disparaître ; les centaures et toutes les autres créatures merveilleuses meurent avec lui. Ils croient qu’un enfant viendra un jour, un Enfant d’Or qui les sauvera tous. Le roi aussi recherche ce garçon, persuadé qu’il obtiendra l’immortalité dont il rêve en lui dévorant le cœur. Peut-être a-t-il raison, car il existe de multiples façons d’accroître la durée de l’existence. Mais là n’est pas la question. Ses prêtres sont capables d’ouvrir des portails entre les dimensions, et ils traquent partout cet enfant à nul autre pareil. Ils pensent l’avoir trouvé.

— Alexandre ? souffla Dérae. Ils vont enlever Alexandre ?

— Du moins vont-ils essayer.

— Et, ce faisant, ils l’ôteront à notre monde ? Leur intervention est donc souhaitable, non ? »

Aristote plissa les paupières. « Trouves-tu vraiment souhaitable qu’un autre enfant se fasse arracher le cœur ?

— Je ne t’apprécie guère, magus. Tes actes ne sont pas motivés par la Source, ni même par le Chaos.

— Non, admit-il. Ce que je fais, je le fais pour moi seul. Mais mon existence se trouve également en péril.

— J’y réfléchirai, promit-elle. Et maintenant, laisse-moi en paix. »

Alexandre leva la main et observa l'oiseau bleu et gris perché sur une branche basse de l'imposant cyprès. Le pinson s'ébroua et inclina la tête pour regarder l'enfant.

« Viens à moi », chuchota ce dernier.

L'oiseau sautilla le long de la branche puis s'envola. Il décrivit de larges cercles autour de la tête d'Alexandre, qui attendit sans bouger, totalement concentré. En fermant les yeux, il était capable de suivre les évolutions du volatile, qui allait tourner au-dessus du mur du palais avant de revenir toujours plus près du bras tendu. Par deux fois, le pinson hésita au dernier moment. Au troisième passage, il se percha sur l'index du garçon, qui ouvrit les yeux.

« Nous sommes amis, pas vrai ? »

Une fois encore, l'oiseau pencha la tête sur le côté. Alexandre percevait clairement sa crainte. Lentement, il leva la main gauche pour le caresser.

Soudain, son rythme cardiaque s'accéléra et l'envie de tuer le saisit. Ses bras se mirent à trembler, mais il résista de toutes ses forces, comptant à voix haute pour mieux se concentrer. En arrivant à sept, il sentit que l'énergie destructrice progressait jusqu'à sa main.

« Va-t'en ! » ordonna-t-il, et le pinson ne se fit pas prier.

Alexandre s'effondra dans l'herbe. Son envie de meurtre disparut alors aussi subitement qu'elle était arrivée.

« Je ne capitulerai pas, murmura-t-il. Un jour, j'arriverai à dix, puis à vingt. Et après, je me contrôlerai pour toujours. »

Jamais, lui répondit la voix maléfique en provenance de son cœur. Tu ne pourras jamais me vaincre. Tu m'appartiens, aujourd'hui et pour l'éternité.

Le garçon secoua la tête puis se leva en repoussant la voix au plus profond de lui-même. Le soleil commençait à descendre vers les montagnes lointaines et Alexandre alla trouver refuge à l'ombre du mur ouest. De là, il vit les sentinelles de l'entrée, dont la cuirasse et le casque de bronze renvoyaient des reflets d'or. Des hommes fiers, à l'air sévère, qui supportaient mal de ne pas avoir été emmenés par leur roi parti guerroyer.

À cet instant, les soldats se mirent au garde-à-vous en levant leur lance à la verticale. Le prince sentit l'excitation l'envahir en les voyant

saluer quelqu'un. Il se précipita vers la porte.

« Parménion ! cria-t-il d'une voix aiguë qui fit peur aux oiseaux. Parménion ! »

Le général retourna le salut des gardes et pénétra dans les jardins. Il sourit en voyant le garçon de quatre ans courir vers lui, mains tendues. Le Spartiate s'assit et Alexandre se jeta dans ses bras.

« Nous avons gagné, n'est-ce pas, Parménion ? Nous avons vaincu les Phocéens !

— En effet, mon jeune prince. Mais prends garde à ne pas te couper contre mon armure. »

Forçant doucement le garçon à lui lâcher le cou, Parménion dénoua la jugulaire de son casque, qu'il posa dans l'herbe. Alexandre s'assit devant et lissa le long panache blanc.

« Père s'est battu comme un lion. Je le sais, j'ai tout vu. Il a attaqué le flanc adverse, et trois chevaux sont morts sous lui. Et puis, il a tranché la tête de ce traître d'Onomarchos.

— C'est vrai, oui. Mais il te racontera tout cela quand il reviendra.

— Non, répondit l'enfant. Il ne vient jamais me parler. Il ne m'aime pas... parce que je tue tout ce que je touche. »

Parménion l'attira contre lui et lui ébouriffa les cheveux.

« Je t'assure qu'il t'aime, Alexandre. Mais, si tu en as envie, je peux te dire comment la bataille s'est déroulée.

— Je le sais déjà. Vraiment. Mais Père devrait davantage protéger son cou. Comme il ne lui reste plus qu'un œil, il lui faut souvent tourner la tête, ce qui découvre sa gorge. Il devrait se faire fabriquer un col rigide, en cuir et en bronze.

— Voilà un conseil avisé, acquiesça Parménion. Viens, rentrons. Le voyage m'a donné soif et le soleil tape trop fort.

— Je peux monter sur tes épaules, dis ? »

Le strategos se mit debout et souleva le garçon, qui poussa un grand cri d'excitation en s'installant. Après avoir ramassé son casque, Parménion retourna au palais. Les gardes le saluèrent une nouvelle fois et les nourrices du prince s'agenouillèrent sur son passage.

« Je suis le roi du monde ! s'écria Alexandre. Nul n'est plus grand que moi ! »

Olympias sortit alors, suivie de ses servantes. Le Spartiate en eut le souffle coupé. Avec ses cheveux roux bouclés et ses yeux verts, la reine était le sosie de Dérae, qu'il avait aimée tant d'années auparavant. Elle portait une robe bleu-vert de soie d'Asie, maintenue en place à l'épaule par une broche en or ayant la forme d'un soleil radieux. Elle éclata de rire en apercevant le général et son fardeau.

Parménion s'inclina devant elle et Alexandre poussa un cri de frayeur feinte en se sentant basculer vers l'avant.

« Bonjour, madame. Je vous ramène votre fils. »

Olympias embrassa son visiteur sur la joue.

« Tu es toujours le bienvenu ici », l'assura-t-elle avant d'ordonner à ses servantes de préparer du vin et des fruits.

Elle le fit entrer dans ses appartements, qui n'étaient que soieries, divans brodés, chaises rembourrées et peintures murales représentant des scènes tirées de l'imagination d'Homère. Le Spartiate posa Alexandre sur un divan, mais le garçon lui saisit aussitôt la main.

« Regardez, Mère, je peux toucher Parménion et je ne lui fais pas mal. N'est-ce pas, Parménion ?

— C'est on ne peut plus exact.

— Il a sauvé la vie de Père, expliqua le prince. C'est lui qui a conduit la contre-charge face à la cavalerie phocéenne. Tu as vu clair dans leur jeu, pas vrai ?

— Oui. »

Deux jeunes femmes aidèrent le général à se débarrasser de sa cuirasse ; une troisième lui apporta un gobelet de vin coupé d'eau fraîche tandis qu'une quatrième déposait une corbeille de fruits devant lui avant de s'incliner et de s'enfuir en courant.

Il attendit que toutes les servantes soient reparties pour lever son gobelet en direction de la reine.

« Votre beauté grandit de jour en jour, lui dit-il.

— Le compliment est joliment tourné, mon ami, mais parlons plutôt de choses sérieuses. As-tu perdu la faveur de Philippe ?

— Il m'assure que non.

— Ce n'est pas vraiment une réponse.

— Non.

— Il est jaloux de toi », murmura Alexandre.

Les yeux d'Olympias s'écarrillèrent de surprise.

« Tu ne devrais pas parler de ce que tu ne comprends pas, le réprimanda-t-elle. Tu es trop jeune pour savoir ce que pense le roi. »

Alexandre garda le silence sans pour autant détourner le regard. La reine reporta son attention sur son invité.

« Tu ne vas pas nous quitter, n'est-ce pas ? » l'implora-t-elle.

Il secoua la tête.

« Où irais-je, madame ? Ma famille se trouve ici. Je passerai l'automne dans ma propriété. Mothac m'assure qu'il y a beaucoup à faire.

— Comment va Phèdre ? L'as-tu vue ? demanda Olympias d'un ton résolument neutre.

— Pas encore, répondit-il en haussant les épaules. Elle allait bien lorsque je l'ai quittée. Mais la naissance d'Hector ne s'est pas passée sans complications et elle est restée faible pendant quelque temps.

— Et tes deux autres garçons ? » Le général laissa fuser un petit rire.

« Philotas ne cesse de s'attirer des ennuis, mais sa mère le gâte et cède à tous ses caprices. Nicanor est plus doux. Il n'a que deux ans, mais il suit son grand frère partout. Il l'adore.

— Phèdre a beaucoup de chance, soupira Olympias. Elle doit être heureuse. »

Parménion vida son verre et se leva. « Il faut que je rentre, déclara-t-il.

— Non, non ! s'indigna Alexandre. Tu m'avais promis de me raconter la bataille.

— Et il ne faut jamais revenir sur ses promesses, renchérit la reine.

— En effet, acquiesça le strategos. Bien, demande-moi ce que tu souhaites savoir, jeune prince.

— Combien y a-t-il eu de morts chez les Macédoniens ? »

Parménion lui passa affectueusement la main dans les cheveux.

« Tes questions sont comme des flèches, Alexandre. Nous avons perdu un peu plus de trois cents hommes, auxquels il faut ajouter deux cents blessés graves.

— Nous devrions avoir davantage de chirurgiens, décréta le garçon. Il n'est pas normal qu'il y ait plus de morts que de blessés.

— La plupart de ceux qui périssent sont touchés dans les premiers instants du combat, et ils se vident de leur sang avant que les médecins ne puissent arriver jusqu'à eux, lui expliqua Parménion. Mais tu as raison : nous n'avons pas suffisamment de chirurgiens compétents. J'en parlerai à ton père.

— Quand je serai roi, nous ne perdrons pas autant d'hommes, promit Alexandre. Accepteras-tu d'être mon général, Parménion ?

— Je serai sans doute trop vieux, mon prince. Ton père est encore jeune, et c'est un puissant guerrier.

— Et moi, je serai plus puissant encore », affirma l'enfant.

La rencontre avec la reine et son fils généra une myriade d'interrogations, qui perturbèrent Parménion alors qu'il se rendait dans sa vaste propriété de la plaine d'Émathie. Personne n'ignorait qu'Alexandre était possédé, et le Spartiate se souvenait avec un mélange de terreur et de fierté de la bataille qu'il avait livrée dans le domaine d'Hadès pour sauver l'âme de l'enfant, cinq années plus tôt.

Les miracles s'étaient alors enchaînés. Se mourant d'une tumeur

au cerveau, il était tombé dans le coma pour se retrouver dans un monde de cauchemar, où la grisaille et la corruption le disputaient à l'absence de vie. Là, il avait retrouvé Aristote le magus et, avec l'aide de Tamis, la prophétesse défunte, il avait tenté de sauver l'âme de l'enfant qui se préparait à naître.

Conçu dans l'île mystique de Samothrace, ce dernier devait accueillir le Dieu Noir, Kadmilos, destiné à semer le chaos et la terreur. Les humains avaient remporté une courte victoire dans le domaine d'Hadès : l'âme du garçon n'avait pas été détruite par les ténèbres, mais elle avait été forcée de fusionner avec elles et devait depuis lutter sans cesse pour ne pas succomber.

Pauvre Alexandre, songea Parménion. Comment un enfant si beau, si sensible et si intelligent pouvait-il abriter la malice de l'Esprit du Chaos ?

« Accepteras-tu d'être mon général, Parménion ? »

Il mourait d'envie de répondre par l'affirmative : « Oui. Alexandre. Je conduirai tes armées jusqu'au bout du monde. »

Mais que se passerait-il si le Dieu Noir l'emportait ? Le prince de la beauté deviendrait-il celui des démons ?

Le hongre alezan franchit la dernière colline et le Spartiate l'arrêta pour contempler sa propriété. La maison de pierre blanche luisait au soleil et les bosquets de cyprès l'encadraient telles des sentinelles. Loin sur la gauche se dressaient les habitations des serviteurs, plus modestes, tandis que les écuries, enclos et prés s'étendaient sur la droite. Ils accueillaien les chevaux de guerre élevés par Parménion, toujours plus nombreux.

S'abritant les yeux de la main, il scruta la cour. Il distingua Phèdre, assise près de la fontaine, Hector dans ses bras. Philo et Nicanor jouaient autour d'elle. Un profond découragement s'empara du général. Évitant la maison, il partit vers l'est, en direction des écuries.

Assis dans la paille, Mothac caressait l'encolure de la jument en lui murmurant des paroles réconfortantes. Elle se leva difficilement ; il l'imita.

« Elle doit rester immobile », lui rappela Croni.

L'assistant de Mothac, un Thessalien nouveau, était également présent pour aider la jument à mettre bas.

« Brave fille, chuchota le Thébain. Tout va bien se passer. Ce n'est pas ton premier, hein, Larina ? Tu nous as déjà donné trois superbes étalons. »

Abandonnant la tête de l'animal, il flatta ses flancs et se rapprocha de Croni.

Le travail avait commencé depuis de longues heures et l'épuisement guettait la pauvre bête. Le vieux Thébain savait qu'il était rare qu'une naissance prenne tant de temps. Dans la majorité des cas, la jument mettait bas sans la moindre complication.

Larina avait toujours connu des délivrances rapides, et ses trois poulains avaient vu le jour en parfaite santé. Mais, cette fois-ci, elle avait été couverte par un étalon thrace. Titan, un monstre de plus de dix-sept paumes au garrot.

Lâchant un nouveau gémissement de douleur, elle s'allongea. Écartant Croni, Mothac enfonça délicatement l'avant-bras dans le vagin dilaté, à la recherche de la poche d'eau.

« Oui ! Il arrive ! s'exclama-t-il. Je sens ses pieds.

— Par l'avant ou par le siège ? » demanda nerveusement le Thessalien.

Les deux hommes savaient pertinemment que le poulain avait toutes les chances d'être mort-né s'il se présentait mal.

« Je n'en sais rien, mais il bouge. Attends ! J'ai trouvé sa tête. Par Zeus, quel monstre ! »

Retirant sa main, Mothac s'étira en grognant. Depuis deux ans, sa colonne vertébrale perdait peu à peu de sa souplesse et ses épaules percluses d'arthrose le faisaient souffrir.

« Va me chercher de la graisse, Croni, ordonna-t-il. J'ai bien peur que le poulain ne soit en train de la déchirer de l'intérieur. »

Son assistant courut jusqu'au bâtiment principal, revenant quelques minutes plus tard avec un bloc de graisse animale que l'on utilisait généralement pour enduire les sabots afin qu'ils ne risquent pas de se fissurer ou, pire, de se fendre.

« Pas celle-là, trancha Mothac après l'avoir sentie. Elle est presque rance. Trouve-moi plutôt de l'huile d'olive, et vite.

— Oui, maître. »

Il revint avec une grande amphore dans laquelle le Thébain plongeait les mains avant de lubrifier les parois vaginales de la jument. Cette dernière poussa et la poche amniotique se rapprocha de la sortie.

« C'est ça, ma belle, l'encouragea Mothac. Tu y es presque. »

Quelques minutes plus tard, la membrane semi-translucide apparut. Les pattes avant du poulain étaient tout juste visibles au travers.

« Dois-je l'aider, maître ? demanda Croni.

— Pas encore. Laisse-lui le temps ; elle sait comment s'y prendre. »

La jument hennit et la poche sortit un peu plus... puis

s'immobilisa brusquement. Du sang jaillit sur la paille. Larina transpirait abondamment et, voyant sa détresse, Mothac l'assista en tirant doucement les jambes du poulain. La membrane risquait de se déchirer d'un instant à l'autre, et il était vital que la tête du nouveau-né se trouve à l'air libre lorsque cela se produirait, sans quoi il suffoquerait. Croni vint se poster devant la tête de la jument et l'encouragea d'une voix douce.

Sur un nouveau spasme, la poche se dégagea et tomba par terre. Sans perdre de temps, Mothac dégagea la bouche et les naseaux du poulain, qu'il essuya ensuite à l'aide de paille fraîche. C'était un mâle d'un noir de jais, le sosie parfait de son père jusque dans la tache blanche en forme d'étoile qui ornait son front. Il releva la tête et fut pris d'un long frisson.

« Hum ! Exulta Croni. C'est un fils, Larina. Un vrai cheval de roi ! Et sa taille ! Je n'ai jamais vu de poulain aussi grand ! »

Au bout de quelques minutes, le jeune animal tenta de se mettre debout et Mothac l'aida, après quoi il le conduisit jusqu'à sa mère. Bien qu'épuisée, Larina se leva elle aussi et, après deux ou trois tentatives infructueuses, le nouveau-né se mit à téter.

Mothac décerna une tape de félicitations à la jument puis sortit se laver les mains dans un seau d'eau. Le soleil était haut dans le ciel et le Thébain dut mettre son chapeau pour protéger son crâne chauve.

Malgré la fatigue, il se sentait en paix avec lui-même et le reste du monde. Il en allait de même à chaque nouvelle naissance ; le renouveau de la vie lui procurait toujours la même sensation.

« La jument a perdu beaucoup de sang, maître, lui dit un Croni inquiet. Peut-être ne survivra-t-elle pas.

— Reste avec elle. Si elle saigne encore dans deux heures, viens me trouver dans le pré ouest.

— Bien, maître, fit Croni en tournant la tête vers les collines. Regardez, maître, le seigneur est de retour. »

Mothac aperçut à son tour le cavalier. Ce dernier se trouvait encore trop loin pour que le Thébain puisse distinguer ses traits, mais il reconnut sans peine l'alezan fougueux à tête blanche que le strategos avait choisi comme seconde monture.

Il soupira en secouant la tête.

« Tu aurais dû commencer par aller voir ta famille, Parménion », souffla-t-il tristement.

« Et une victoire de plus pour le Lion de Macédoine ! déclara Mothac en versant un gobelet de vin à son ami.

— Oui, répondit ce dernier en s'allongeant sur un divan. Quelles sont les nouvelles depuis mon départ ?

— Pour ce qui est des chevaux ? Nous sommes désormais à vingt-six poulains, et le dernier en date est un vrai bijou. C'est le fils de Larina et de l'étalon thrace. Noir comme un ciel sans lune, et quel monstre ! Veux-tu venir le voir ?

— Pas maintenant, mon ami. Je suis fatigué. »

Le Thébain s'assit en face de Parménion et remplit son propre gobelet avant de le porter à ses lèvres. « Pourquoi n'es-tu pas rentré chez toi ? s'enquit-il.

— Je vais le faire. Mais je voulais d'abord savoir comment allaient les chevaux.

— Je ramasse suffisamment de crottin durant la journée... N'en rapporte pas en plus dans ma propre maison. »

Parménion délaça ses bottes avant de les ôter.

« Tu es bien irascible, aujourd'hui, mon ami. Peut-être désirais-je juste passer quelque temps en ta compagnie. Quelle différence, Mothac ? Cette propriété m'appartient et je peux me rendre où je le souhaite. Je suis las. Cela te dérange-t-il si je passe la nuit chez toi ?

— Tu sais bien que non. Mais ta femme et tes enfants t'attendent... et ton lit est bien plus confortable que celui que je peux t'offrir.

— Le confort est davantage une question d'état d'esprit que de moelleux, j'ai eu maintes fois l'occasion de m'en rendre compte. Je me sens bien, ici. Tu t'énerves de plus en plus facilement ces temps-ci, Mothac. Que t'arrive-t-il ?

— Je me fais vieux, mon garçon, répondit le Thébain en réprimant sa colère. Mais si tu n'as pas envie de me parler, je ne vais pas te forcer. Nous nous verrons ce soir. »

La fureur de Mothac ne fit que croître alors qu'il gravissait la longue colline dominant le pré ouest. Cela faisait trois décennies qu'il était le serviteur et l'ami du Spartiate mais, depuis cinq ans, celui-ci se montrait plus distant, plus secret. Mothac lui avait pourtant conseillé de ne pas épouser Phèdre. L'amie de la reine n'avait alors que dix-sept ans et était bien trop jeune, même pour un Parménion qui ne faisait pas son âge. Et il y avait quelque chose en elle... une froideur qui ne quittait jamais son regard... Mothac se souvenait avec une affection rétrospective de Thétis, l'ancienne prostituée avec laquelle Parménion avait vécu bien des années plus tôt. Ça, au moins, c'était une femme ! Forte, sûre d'elle, aimante... mais elle était partie trop tôt, comme sa douce Éléa.

Depuis le sommet de la colline, il observa les hommes qui nettoyaient le premier pré. Les Thessaliens n'appréciaient guère cette besogne, mais elle permettait de limiter les infections parasitaires dont

souffraient parfois les chevaux. En se nourrissant, les animaux avalaient les larves de vers nichées dans l'herbe. Ces dernières se développaient dans leur estomac et pondaient des œufs, qui se retrouvaient dans leurs déjections. Si l'on n'intervenait pas, un pré pouvait se retrouver contaminé, ce qui se traduisait par des malformations et des décès chez les jeunes poulains. Mothac l'avait appris deux ans plus tôt, de la bouche d'un marchand de chevaux perse. Depuis, les prés étaient nettoyés tous les jours.

Dans les premiers temps, les Thessaliens s'étaient montrés plus que réticents. Cavaliers d'exception, ils n'appréciaient guère cette tâche qu'ils jugeaient dégradante. Mais quand ils avaient constaté que le nombre d'animaux malades diminuait en effet de manière tangible, ils s'étaient mis au travail avec acharnement. Bizarrement, cela avait rendu Mothac plus populaire auprès d'eux. Jusque-là, ils avaient rechigné à obéir à un homme qui ne montait presque jamais à cheval, et qui était loin de montrer leur aisance les rares fois où il s'y risquait. Mais les talents du Thébain se révélaient dès qu'il s'agissait d'élever les animaux, ou encore de les soigner. Les cavaliers en vinrent donc tout naturellement à le respecter, et même à apprécier sa nature irascible.

Il se rendit au champ d'entraînement, où les jeunes chevaux apprenaient à répondre au moindre signal de leur cavalier, que ce dernier souhaite les faire tourner à gauche ou à droite, les lancer au pas de charge, ou encore les faire s'arrêter brusquement pour pouvoir utiliser son arc.

Les Thessaliens adoraient ce travail. Chaque soir, ils se réunissaient autour de feux de camp et évoquaient jusque tard dans la nuit les mérites de chaque monture.

Les exercices de la journée s'achevaient lorsque Mothac approcha. Le jeune Orsin s'apprêtait à faire sauter une jument noire de deux ans. Le Thébain s'accouda contre la clôture et apprécia le spectacle. Orsin était particulièrement doué, même pour un Thessalien et, sous sa direction, la pouliche enchaîna les sauts, se présentant à chaque fois de belle manière devant l'obstacle. Apercevant Mothac, le garçon lui fit un grand signe du bras et sauta lestement à terre.

« Holà, maître ! Vous voulez monter ? »

— Pas ce soir, petit. Alors, comment se débrouillent-ils ? »

Le jeune Thessalien courut jusqu'à la clôture et grimpa dessus. Si gracieux à cheval, il semblait presque pataud sur la terre ferme.

« Six étalons devront être hongres, maître. Ils sont trop fougueux. »

— Donne leur nom à Croni. Quand le nouveau pré sera-t-il utilisable ?

— Demain. Croni m'a dit que le seigneur était rentré. Comment son destrier s'est-il comporté au combat ?

— Je n'ai pas eu le temps de le lui demander, mais je le ferai. Un marchand perse devrait arriver d'ici quelques jours. Il a besoin de cinq étalons, les meilleurs que nous ayons. Il est censé venir me trouver directement, mais je ne doute pas qu'il commencera par venir inspecter discrètement les chevaux. Garde l'œil ouvert. Je ne veux pas qu'il voie nos derniers thraces ; emmène-les paître dans les hauteurs.

— Bien, maître. Et Titan ? Même moi, je vous avoue que je serais heureux de m'en débarrasser.

— Il reste. Le seigneur Parménion l'apprécie.

— Il est maléfique, celui-là. Je crois qu'il finira un jour par tuer son cavalier.

— Le seigneur Parménion sait s'y prendre avec les chevaux récalcitrants.

— Hum ! J'aimerais bien le voir essayer de mater Titan. Il chuterait très dur.

— Peut-être. Mais si jamais l'envie l'en prend, je te conseille de ne pas parier contre lui. Et maintenant, va broser ta jument... mais n'oublie pas ce que je t'ai dit au sujet de notre acheteur perse. »

Légèrement ivre, Parménion se sentait bien pour la première fois depuis de longs mois. La porte ouverte de l'andron laissait entrer le vent du nord et un courant d'air rafraîchissant filtrait au travers des tentures. De taille modeste, la pièce ne possédait que trois divans et ses murs n'étaient nullement décorés. Mothac aimait vivre simplement et ne recevait jamais, mais cela n'empêchait pas sa maison d'être chaleureuse, ambiance qui manquait à Parménion quand il quittait la propriété.

« Es-tu heureux ? fit brusquement le Spartiate.

— Parles-tu tout seul, ou bien cette question m'est-elle destinée ?

— Par les dieux, tu t'empportes pour un rien, ce soir. C'est à toi que je m'adresse, bien sûr.

— Alors, oui. Ça, c'est la vraie vie, Parménion. Je regarde les céréales pousser, les chevaux et le bétail grandir. J'ai l'impression d'appartenir à la terre. Oui, je suis heureux. »

Son ami acquiesça gravement.

« J'imagine que cette sensation doit être particulièrement agréable, fit-il en souriant. Notre palais perse te manque-t-il toujours ?

— Non. C'est ici, chez moi, répondit Mothac en se penchant pour poser la main sur l'épaule du Spartiate. Nous avons été amis toute notre vie, Parménion. Ne peux-tu me dire ce qui te préoccupe ? »

Le strategos serra l'avant-bras du Thébain.

« C'est justement parce que nous sommes amis que cela m'est impossible. Il y a cinq ans, je souffrais d'une tumeur au cerveau. Elle a été guérie, mais une autre sorte de cancer se développe aujourd'hui dans mon cœur. Non, je te rassure tout de suite, je parle au figuré. Mais je n'ose l'évoquer avec personne, pas même toi, car ce fardeau, je dois le porter seul. Tu dois me faire confiance, Mothac. Tu es mon meilleur ami, et je serais prêt à mourir pour toi. Mais ne me demande pas d'avouer ma... la tristesse qui me ronge. »

Mothac garda un instant le silence, puis remplit les deux gobelets.

« Dans ce cas, saoulons-nous et parlons de choses sans importance, déclara-t-il.

— Excellente suggestion. Quel est ton programme, pour demain ?

— J'ai deux chevaux boiteux que je vais emmener au lac ; la natation renforce leurs muscles. Après cela, j'ai rendez-vous avec un Perse appelé Parzalamis.

— Je te retrouverai au bord du lac, à midi. »

Les deux hommes sortirent et Mothac aperçut une lanterne allumée dans l'écurie où Larina avait mis bas. Jurant dans sa barbe, il se rendit jusqu'au bâtiment, suivi de Parménion. À l'intérieur, Croni, Orsin et trois autres Thessaliens étaient assis autour du corps de Larina. Le poulain noir se tenait à côté de sa défunte mère.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? » tempêta Mothac.

Croni se leva et le salua bien bas.

« Elle avait cessé de saigner, maître. Elle s'est effondrée il y a quelques minutes seulement.

— Il faudra trouver une autre mère pour allaiter le petit.

— Térias est parti en chercher une, maître. »

Le Thébain s'agenouilla et posa la main sur l'encolure de la jument.

« Tu étais une grande dame, Larina, lui dit-il. La plus grande de toutes.

— C'est la malédiction de Titan, affirma Croni. Cet étalon est un véritable démon, et il en ira de même de son fils.

— Sottises ! rétorqua Parménion. Que l'on amène Titan dans l'enclos dès demain matin. Je le dresserai.

— Oui, seigneur, répondit un Croni qui n'en menait pas large. Il sera fait comme vous le souhaitez. »

Tournant les talons, le Spartiate quitta l'écurie. Mothac le rattrapa et lui prit le bras.

« Tu n'aurais pas dû dire cela, souffla-t-il. Les Thessaliens savent de quoi ils parlent. Titan est fou... et toi aussi, si tu persistes à vouloir le monter.

— J'ai dit que je le ferais et je ne reviendrai pas sur ma décision. Aucun cheval ne peut me résister.

— J'espère que tu pourras encore l'affirmer demain », bougonna le Thébain.

Le silence régnait dans la vaste demeure quand Parménion traversa les bosquets de cyprès au pas. Aucune lumière n'était visible à l'intérieur du bâtiment ; pourtant, quand il arriva devant la porte, un serviteur accourut et prit les rênes de son cheval.

« Bonsoir, Péris, fit Parménion en mettant pied à terre. Rien ne t'échappe jamais ? »

L'homme s'inclina.

« Je vous ai aperçu au sommet de la colline cet après-midi, seigneur. Je vous attendais. Vous trouverez de la viande froide, du fromage et des pamplemousses dans l'andron. Eissa a fait des gâteaux tout à l'heure. Je vous en ferai apporter si vous le souhaitez.

— Merci. Comment va ton bras ? »

L'ancien soldat lui montra son moignon recouvert de cuir.

« Il guérit bien, seigneur. Je ne le sens presque plus, même si mes doigts manquants me font encore mal de temps en temps, comme s'ils étaient toujours là. Mais vous aviez raison : je sais de mieux en mieux me servir de ma main gauche. »

Le Spartiate lui tapota l'épaule.

« Tu m'as manqué, au champ de Crocie. Sans toi, je me suis senti en danger.

— J'aurais bien aimé y être, seigneur, répondit le serviteur avant de baisser les yeux vers son ventre proéminent. Mais même si je pouvais toujours me servir de mes deux mains, j'aurais du mal à trouver un cheval capable de me porter.

— Tu abuses des gâteaux au miel d'Eissa, le taquina le général. Je te remercie de m'avoir attendu.

— Ce n'est rien, seigneur », l'assura Péris en rougissant.

Parménion entra dans la maison. Deux lanternes brûlaient dans l'andron, conférant une atmosphère chaleureuse à la grande pièce. En forme de L, cette dernière accueillait une vingtaine de divans et trente chaises. Elle servait en totalité quand il recevait des invités ; le reste du temps, comme maintenant, seule était utilisée la petite alcôve donnant sur la porte du jardin ouest. Parménion sortit sur la terrasse et huma le chèvrefeuille qui poussait contre le mur. Il n'éprouvait de plaisir à se trouver chez lui que lors de ces trop rares instants de sérénité, ce qui le déprimait.

Il entendit un bruit derrière lui et se tourna, s'attendant à revoir Péris.

« Je te souhaite la bienvenue, mon époux », lui dit Phèdre.

Il s'inclina sèchement. Sa femme portait une robe d'un bleu scintillant qui épousait ses courbes graciles. Noués à l'aide de fil d'argent, ses cheveux blonds tombaient jusqu'à sa taille en une longue queue de cheval. Parménion se raidit en croisant son regard azur.

« Je ne resterai pas longtemps, femme, lui apprit-il.

— Assez pour voir ton fils, j'espère.

— Mes fils, la corrigea-t-il.

— Un seul existe pour moi, persista Phèdre. Philotas. Lui sera un grand homme... personne ne lui résistera.

— Ne prétends pas de telles choses ! C'est faux, tu m'entends ? »

Elle partit d'un rire qui fit frémir Parménion.

« J'ai peut-être perdu mes pouvoirs en m'offrant à toi, général, mais je n'oublierai jamais la vision qui m'a assaillie la première fois que tu m'as touchée. Ton premier-né conquerra le monde, je le sais. Et c'est de Philotas qu'il s'agit.

— Tu es folle, femme, riposta le Spartiate, la gorge sèche. Folle de le croire, et plus encore de le dire à haute voix. Réfléchis un peu : si Philippe ou Olympias entendent parler de ta vision, ne crois-tu pas qu'ils chercheront à éliminer notre fils ? »

Phèdre pâlit brusquement.

« Comment pourraient-ils l'apprendre ? fit-elle d'une voix presque inaudible.

— Qui sait si personne ne nous entend en ce moment même ? Comment peux-tu être sûre qu'aucun de nos serviteurs ne se trouve dans le jardin ou à portée de voix ?

— Tu essayes de me faire peur.

— En effet. Car quiconque voudrait faire disparaître notre enfant s'en prendrait également à sa mère, ses frères et son père. Et qui pourrait lui en vouloir ?

— Tu le protégeras, rétorqua-t-elle en retrouvant toute sa bonne humeur. Tu es le Lion de Macédoine, l'homme le plus puissant du royaume.

— Va te coucher, femme, dit-il, soudain las.

— Viendras-tu me rejoindre, mon époux ? »

Il aurait voulu lui répondre par la négative, mais il lui suffisait de la voir pour sentir son désir renaître.

« Oui, bientôt », capitula-t-il.

Elle signifia son triomphe par un large sourire et il détourna les yeux. Après que les pas de Phèdre eurent disparu, il resta longtemps assis en silence, puis monta voir ses enfants. Allongé de côté dans son berceau, Hector suçait paisiblement son pouce, tandis que Nicanor

était une fois de plus monté dans le lit de Philo ; tous deux dormaient bras dessus, bras dessous.

« Que fera-t-elle de toi ? » murmura Parménion en regardant son fils aîné.

Il savait depuis des années que Phèdre n'éprouvait que mépris pour lui. Cela le faisait souffrir, pas autant cependant que le mensonge qui les avait mis en présence l'un de l'autre. Les dons de la jeune femme lui avaient permis de contempler un avenir doré. Mais elle l'avait mal interprété. Parménion ne pouvait lui expliquer la raison de son erreur, ni la répudier, car Phèdre pourrait causer des dégâts irréparables pour se venger. Elle était autrefois la meilleure amie d'Olympias, qui était au courant de ses pouvoirs. Si Phèdre allait voir la reine et lui parlait de sa vision... Parménion sentit une brusque panique enfler en lui. Non, le secret devait être gardé à tout prix. La seule alternative revenait à tuer Phèdre, et il s'y refusait... En fait, j'en suis incapable.

« Oh, Philo, murmura-t-il en caressant le front de son aîné, j'espère que tu seras assez fort pour supporter les espoirs que ta mère a mis en toi. »

Le garçon gémit doucement, mais ne se réveilla pas.

Et Parménion quitta la pièce, esclave du désir que lui inspirait une femme qu'il détestait.

Il s'éveilla une heure avant l'aube. Se levant sans faire de bruit pour ne pas réveiller Phèdre, il sortit en marchant sur les tapis pour éviter de faire grincer le plancher. Dans ses quartiers privés, il se lava à l'eau froide avant de s'enduire la poitrine et les bras d'une huile qu'il racla ensuite à l'aide d'un couteau en ivoire.

Revêtu d'une tunique toute simple, il descendit dans les jardins. Les oiseaux dormaient toujours dans les arbres et pas un son ne venait troubler la beauté de l'instant. Le ciel gris sombre se couvrait de nuages mais, à l'est, sa couleur était plus claire, signe qu'Apollon et son chariot de feu se rapprochaient. Parménion inspira profondément puis étira lentement les muscles de ses cuisses et de ses mollets.

Le portail était déjà ouvert quand il sortit. Il se sentait raide et ses jambes commencèrent à brûler bien avant qu'il n'atteigne le sommet de la première colline. Il n'avait pas eu le loisir de courir pendant les longs mois qu'avait duré la campagne phocéenne, et son corps mécontent le lui faisait savoir. Ignorant la sourde douleur, il accéléra l'allure, avalant les milles tandis que son visage ruisselait de sueur.

Il n'avait jamais compris par quel miracle il s'était retrouvé guéri et rajeuni, mais cela ne l'empêchait pas de l'apprécier pleinement. Aucune activité ne lui avait jamais procuré autant de plaisir que la

course, communion parfaite entre le corps et l'esprit qui lui permettait de se purifier et de chasser ses inhibitions. Ainsi libéré, il pouvait réfléchir à ses problèmes, et leur trouvait bien souvent des solutions avec une aisance qui le stupéfiait.

Aujourd'hui, il avait décidé de se pencher sur la question de l'étalon thrace, Titan. Celui-ci lui avait coûté beaucoup d'argent, et pourtant il s'agissait d'une excellente affaire – du moins pour Parménion. La qualité de l'animal était fantastique : il pouvait se prévaloir d'avoir pour père le plus beau cheval de concours de toute la Perse, et comme mère la première jument à avoir remporté les Jeux olympiques. Deux de ses frères avaient été vendus pour une fortune qui les réservait aux rois les plus riches, et pourtant Parménion avait acquis Titan pour la somme incroyable de deux mille drachmes.

Depuis, l'étalon avait tué deux chevaux et estropié l'un de ses dresseurs. On le maintenait à l'écart du troupeau, dans un enclos dont la clôture était haute comme un homme.

Le Spartiate savait qu'il n'aurait pas dû se dire capable de mater Titan, mais toutes les autres méthodes avaient échoué. Les Thessaliens refusaient de dompter leurs chevaux à la manière thrace, en les chargeant de poids lourds et en les faisant courir jusqu'à ce qu'ils soient épuisés, avant de les amener à leur cavalier. Selon les hommes de Parménion, cette méthode risquait de brider définitivement la fougue de l'animal. Il valait bien mieux établir un lien entre l'homme et sa monture. Une fois la confiance établie, la plupart des chevaux acceptaient de se laisser monter.

Mais pas Titan. Il avait déjà blessé trois dresseurs, à coups de dents ou de sabots. Et la dernière fois, il avait projeté à terre un jeune Thessalien avant de lui piétiner les jambes. Le garçon avait perdu toute sensation au-dessous de la ceinture et ne pouvait plus quitter son lit. S'il fallait en croire Bernios, il ne lui restait plus longtemps à vivre.

Parménion longea la crête des collines en réfléchissant à la journée à venir. Les Thessaliens répétaient que Titan était possédé. Peut-être avaient-ils raison, mais le général en doutait. Sauvage, oui, rebelle, sans le moindre doute. Mais possédé ? Que gagnerait un démon à se retrouver dans le corps d'un cheval enfermé dans son enclos ? Non, il devait exister une meilleure explication, même s'il ne l'avait pas encore découverte.

Il courut jusqu'à ce que l'aube pare le ciel de lueurs écarlates, puis s'arrêta pour contempler le spectacle éphémère des astres encore visibles dans le ciel bleu. Tous disparurent les uns après les autres, jusqu'à ce que l'étoile Polaire reste seule à défier le soleil ; puis elle aussi finit par s'incliner.

La fraîcheur de la brise fit frissonner Parménion. Plissant les paupières, il effectua un tour d'horizon de ses terres, plusieurs centaines de milles carrés de prairie, de pâturages, de collines boisées et de ruisseaux au cœur de la plaine d'Émathie. Il était impossible de contempler la totalité de son domaine d'un seul point de vue mais, depuis les hauteurs où il se trouvait, il apercevait les sept prés dans lesquels ses troupeaux paissaient. Il possédait un total de six cents chevaux, auxquels venaient s'ajouter, de l'autre côté des collines orientales, des chèvres et des bovins, cinq villages, deux villes et une petite forêt produisant un bois de qualité que recherchaient ardemment les constructeurs de bateaux de Rhodes et de Crète.

« Tu es riche, désormais », dit-il à voix haute en se rappelant les années de pauvreté à Sparte, où il portait une tunique usée jusqu'à la corde et des sandales fines comme du parchemin.

Faisant demi-tour, il examina sa grande demeure dotée de vingt chambres pour les invités. D'ici, il voyait les statues décorant les jardins paysagers et la vingtaine de bâtiments plus modestes où logeaient esclaves et serviteurs.

N'importe qui serait heureux de posséder tout cela, songea-t-il. Et pourtant, il se sentait déprimé.

Reprenant sa course, il partit en direction des écuries et des enclos. Il remarqua Titan, seul dans son enclos, qui galopait. Aussitôt l'étalon s'arrêta pour le regarder approcher. Parménion sentit une multitude de picotements lui remonter la nuque alors qu'il longeait la clôture sous l'œil noir de la bête. Le domaine de celle-ci n'était pas étendu, tout au plus quatre-vingts pas de long sur cinquante de large. La barrière avait été érigée à l'aide de solides rondins. Nul cheval ne pouvait franchir un tel obstacle, mais Parménion effectua involontairement un écart pour s'éloigner de Titan en le voyant avancer vers la clôture. La crainte fugitive qu'il venait d'éprouver le courrouça et augmenta sa détermination : il finirait par apprivoiser ce monstre.

Près du portail, Mothac discutait avec Croni et le jeune Orsin. Plus de vingt Thessaliens s'étaient rassemblés en prévision de la lutte qui opposerait l'homme à la bête. L'un d'eux monta sur la barrière, mais Titan arriva au galop et se cabra en agitant les sabots. Le téméraire se rejeta vivement en arrière, au grand amusement de ses compagnons.

« La journée n'est pas propice à une telle chevauchée, prévint Mothac. Il a plu durant la nuit et le sol est détrempé. »

Parménion sourit : le vieux Thébain cherchait à lui donner l'occasion de se défilier.

« Ce n'était qu'une petite bruine, répondit-il. Allons, ne perdons pas de temps. Lequel d'entre vous se sent assez brave pour aller passer une corde autour du cou de Titan ? »

Mothac secoua la tête sans chercher à cacher son inquiétude.

« Allez, garçons, voyons un peu ce que vous valez, vous autres Thessaliens ! » tonna-t-il.

Les hommes se munirent de cordes enroulées. Ils ne souriaient plus, désormais, conscients des risques que présentait leur tâche. Deux d'entre eux s'élancèrent sur la droite sans jamais s'éloigner de la clôture, en agitant les bras et en appelant Titan. Ce dernier les chargea et les poteaux tremblèrent lorsqu'il heurta la barrière de plein fouet. À gauche, Orsin et Croni entrèrent dans l'enclos sans se faire remarquer par l'étalon enragé et s'écartèrent l'un de l'autre. Brusquement, l'animal se retourna et fondit sur le jeune garçon. Dans le même temps, la corde lancée par Croni passa au-dessus de sa tête et le nœud coulant se referma alors qu'il se dressait sur ses jambes arrière pour frapper Orsin. Sentant la morsure du chanvre, le cheval changea de cible, et Orsin en profita pour lancer sa propre corde. Aussitôt, les autres Thessaliens passèrent par-dessus la barrière pour aider leurs compagnons, mais Titan s'immobilisa, tremblant de tous ses membres.

Puis le cheval tourna lentement la tête et jeta un regard mauvais à Parménion.

Il sait, se dit ce dernier en franchissant à son tour la clôture. Il m'attend.

Il s'approcha de l'animal sans le quitter un instant des yeux, jusqu'à se trouver à côté de son cou. Puis, levant lentement la main, il détacha la première entrave.

« Du calme, mon beau, souffla-t-il. Écoute ton maître. Du calme. »

Titan ressemblait à une statue de pierre noire. Parménion passa les doigts sous la seconde corde, qu'il remonta jusqu'aux oreilles et aux naseaux, guettant le moment où l'étalon tenterait de lui mordre la main.

Pas de réaction.

Flattant les flancs parcourus de frissons, le Spartiate attrapa la crinière obscure et sauta d'un mouvement coulé sur le dos de l'animal.

Titan se cabra instantanément, mais Parménion resta en place en serrant les cuisses autour des côtes de sa monture. Décollant à la verticale, l'étalon noir retomba par terre avec une violence à couper le souffle, après quoi il baissa la tête et rua brusquement. Mais Parménion s'y attendait. Cambrant le dos, il se pencha en arrière pour conserver son équilibre.

Le cheval partit au galop, puis se roula par terre, cherchant à se

débarrasser de son cavalier. Le général sauta à l'écart pour se protéger des sabots battant l'air, puis remonta sur le dos de Titan alors que celui-ci se remettait debout. Les Thessaliens l'applaudirent.

Titan parcourut l'enclos de long en large, bondissant, ruant et se cabrant tant et plus, mais sans parvenir à déloger cet humain haï qui refusait de descendre.

Enfin, il chargea la barrière. Parménion n'avait pas prévu une telle manœuvre de la part de son adversaire, mais il comprit tout de suite ce que ce dernier cherchait à faire. Une fois arrivé à la clôture, il se jetterait de côté contre les rondins pour broyer la jambe de son cavalier et en faire un estropié. Il fallait sauter avant... mais si Parménion le faisait, Titan se retournerait aussitôt pour l'attaquer.

Comprenant la nature du danger, Orsin bondit dans l'enclos. Faisant tournoyer sa corde au-dessus de sa tête, il se mit à hurler pour attirer l'attention de l'étalon. Un instant décontenancé, ce dernier changea légèrement de direction.

Zeus ! Il va nous tuer tous les deux ! s'affola Parménion en voyant Titan foncer tout droit vers la barrière, comme pour la percuter de plein fouet.

Mais, à l'ultime instant, l'animal banda ses muscles et s'envola, franchissant l'obstacle avec aisance avant de partir en direction des collines. Le troupeau qui paissait tranquillement se dispersa à son approche. Jamais le Spartiate n'avait connu de destrier capable d'aller aussi vite. Le vent sifflait à ses oreilles et le sol défilait si rapidement sous ses pieds qu'il ne distinguait rien d'autre qu'un tapis de verdure indéfinissable.

« Tourne, mon beau ! hurla-t-il. Tourne, et montre-moi combien tu es fort ! »

Comme si Titan le comprenait, il exécuta un long virage et revint en direction de l'enclos.

Mothac et Croni finissaient d'ouvrir le portail mais, refusant la solution de facilité qui s'offrait à lui, le cheval choisit l'endroit où la clôture était la plus haute.

« Douce Héra, protégez-moi », pria Parménion, en voyant que la barre supérieure s'élevait à plus de vingt paumes.

Titan ralentit et bondit ; ses sabots arrière résonnèrent contre le bois.

Le général sauta à terre au moment où l'étalon retombait sur le sol. Immédiatement, l'animal se tourna vers lui et se cabra, fouettant l'air de ses sabots. Parménion roula au sol, se releva et partit en courant, pour finalement plonger entre deux rondins de la clôture. Les Thessaliens éclatèrent de rire en le voyant se redresser avec difficulté.

« On dirait qu'il n'est pas encore tout à fait apprivoisé, fit-il en souriant. Mais quel cheval !

— Attention ! » s'écria Croni.

Une nouvelle fois, Titan franchit la barrière d'un bond. Le Spartiate s'écarta de son chemin, mais l'étalon le poursuivit. Muni d'une corde, Croni tenta d'intervenir, mais la bête enragée effectua un écart et le renversa d'un coup d'épaule. Avant que quiconque ait pu faire le moindre geste, les jambes avant de Titan s'élevèrent et ses sabots retombèrent avec violence, broyant le crâne du Thessalien dans une gerbe de sang et de matière grise. Orsin parvint à enrouler sa corde autour du cou de l'animal, mais ce dernier piétina deux fois encore le corps sans vie. Titan finit par sentir qu'il avait été attrapé ; il tira brusquement le cou, projetant Orsin au sol. Ignorant le garçon, il chargea de nouveau Parménion. Ce dernier voulut se jeter sur la gauche, mais Titan avait anticipé et les sabots maculés de sang l'empêchèrent de s'enfuir de ce côté. Il n'eut d'autre choix que de plonger sur sa droite et son dos heurta la clôture. L'étalon se dressa au-dessus de lui...

Et sa tête se rejeta brusquement en arrière : une flèche venait de se planter dans son crâne.

« Non ! hurla le Spartiate. Non ! »

Mais un second trait s'enfonça dans le cœur de Titan, qui tomba à genoux et roula lentement sur le côté.

Parménion se leva, les jambes flageolantes. Il contempla un instant le cheval mort, puis se tourna vers Mothac, qui avait posé son arc.

« C'était un démon, se justifia le Thébain. Pas de doute à ce sujet.

— J'aurais pu l'apprivoiser, rétorqua Parménion en contenant difficilement la rage qui l'habitait.

— Il vous aurait tué, seigneur, comme il a tué mon oncle Croni, intervint Orsin. Mais, par les dieux, vous avez réussi à le monter !

— Nous ne retrouverons jamais son pareil, murmura le strategos.

— Si, le poulain, l'assura le garçon. Il sera encore plus grand que son père. »

L'attention de Parménion fut attirée par un mouvement au niveau de l'œil de Titan. De gros vers blancs sortirent de sous sa paupière et dévalèrent sa joue, horrible parodie de larmes.

« Les voilà, vos démons, fit-il. Il devait en avoir le crâne empli. Dieux, ce sont eux qui le rendaient fou ! »

Mais les Thessaliens ne l'écoutaient plus. Ils s'étaient rassemblés autour de la dépouille de leur ami Croni, qu'ils soulevèrent pour le ramener à la maison.

La mort de l'étalon assombrit l'humeur de Parménion. Il n'avait jamais connu de cheval si fougueux, si indomptable. Mais surtout, Titan lui rappelait Alexandre.

Lui aussi était beau et possédé par les forces du mal, intelligent mais perpétuellement obligé de lutter contre une influence pernicieuse. Une image insoutenable lui apparut : le garçon gisant sans vie, les yeux pleins de gros vers incolores.

Chassant résolument cette atrocité de son esprit, il aida ses hommes à nettoyer les enclos et à dresser les jeunes chevaux en les habituant au contact de l'homme.

Vers midi, il se rendit au lac où Mothac s'occupait des animaux blessés ou boiteux. On avait construit un radeau de rondins ancré à portée d'arc de la rive. Le cheval était amené dans l'eau puis accroché à une barque, derrière laquelle il devait nager jusqu'à la jetée flottante. Une fois là, on envoyait la corde à Mothac, qui incitait l'animal à décrire des cercles autour du radeau. L'exercice permettait au cheval de retrouver une certaine endurance, sans malmenager ses muscles ou ligaments fragilisés. Protégé du soleil par un énorme chapeau de feutre, le Thébain était en train pratiquer cet exercice avec une jument alezane.

Après avoir enlevé sa tunique, Parménion s'enfonça dans l'eau froide et nagea lentement en direction du radeau. La brusque impression de fraîcheur lui fit du bien, mais les images atroces se superposaient dans son esprit : des yeux et des vers... la beauté et le pourrissement.

Parvenu à destination, il sortit de l'eau et s'assit, nu, au soleil, laissant la brise le sécher. Mothac appela la barque et jeta la corde au rameur.

« Assez pour aujourd'hui ! » estima-t-il.

L'homme hocha la tête puis ramena la jument vers la terre ferme. Le vieux Thébain se laissa choir à côté de son ami, à qui il tendit une cruche d'eau.

« Tu as vraiment un chapeau ridicule », décréta Parménion.

Mothac sourit de toutes ses dents et ôta l'objet du délit.

« Il est agréable à porter, expliqua-t-il en l'essuyant avant de se le visser une nouvelle fois sur le crâne.

— Quel dommage qu'il soit mort, soupira le Spartiate.

— Qui ça ? » rétorqua sèchement Mothac. Parménion eut un sourire gêné.

« Je parlais de l'étalon, mais tu as raison, j'aurais d'abord dû penser à Croni. Mais Titan devait énormément souffrir ; ces vers lui dévoraient le cerveau. Je trouve abominable qu'un si splendide animal

ait été contaminé par de telles horreurs.

— Ce n'était qu'un cheval et Croni me manquera, répondit son ami. Il avait une famille dans son pays. Combien dois-je envoyer ?

— À toi de juger. Comment les autres ont-ils pris sa mort ?

— Il était très apprécié, mais ces Thessaliens sont rudes. Tu les as beaucoup impressionnés, tu sais. Par Héraclès ! Même moi, je n'en suis pas revenu !

— Je ne retrouverai jamais son pareil, se lamenta Parménion.

— Je n'en suis pas si sûr. Le poulain est son portrait craché. Et il sera grand ; il a déjà une tête de taureau.

— Je l'ai vu à l'écurie, la nuit dernière... à côté de Larina. Ce n'est pas bon signe pour le fils de Titan ; son premier acte aura été de tuer sa mère.

— Voilà que tu parles comme un Thessalien, maintenant, lui reprocha Mothac avant de boire une longue rasade d'eau. Qu'est-ce qui ne va pas entre Philippe et toi ? »

Le Spartiate haussa les épaules.

« C'est un roi en quête d'une gloire qu'il ne souhaite partager avec personne. Mais je ne lui en veux pas vraiment, d'autant que ce serpent d'Attalus ne cesse de siffler des phrases empoisonnées dans son oreille. »

Mothac se laissa aller en arrière et s'appuya sur ses avant-bras.

« Je ne l'ai jamais apprécié, fit-il en entendant le nom de l'assassin. Philippe non plus, d'ailleurs. Que comptes-tu faire ?

— Que veux-tu que je fasse ? répondit le général en souriant. Je livrerai les batailles du roi tant qu'il aura besoin de moi, après quoi je viendrai vieillir ici, auprès de mes fils. »

Le Thébain laissa fuser une série de jurons.

« Il faudrait que tu sois stupide pour le croire, et je sais que ce n'est pas le cas. Si tu venais à quitter Philippe, toutes les cités grecques chercheraient à louer tes services. Tu te retrouverais vite à la tête d'une autre armée et, comme il n'existe plus qu'un seul véritable ennemi dans la région, tu devrais affronter Philippe lui-même. Non, Parménion ; le jour où tu ne seras plus d'aucune utilité pour le roi, c'est Attalus qu'il enverra pour te signifier ton congé. L'assassin royal et son poignard.

— Alors Attalus aura intérêt à être très fort, rétorqua le Spartiate.

— Il l'est.

— Cette conversation me déprime, bougonna Parménion en se levant.

— Notre bien-aimé souverain t'a-t-il invité à la parade triomphale ? persista Mothac.

— Non, mais il sait que je n'apprécie guère ces cérémonies.

— Peut-être, concéda le Thébain, qui était tout sauf convaincu. Alors, où la prochaine guerre aura-t-elle lieu ? Marcheras-tu contre les cités de la Chalcidique, ou bien traverseras-tu la Béotie pour aller piller Athènes ?

— C'est au roi de décider, répondit Parménion, dont le regard se tourna involontairement vers les lointaines montagnes.

— Ce sera donc la Thrace, comprit aussitôt Mothac.

— Tu es trop observateur, mon ami. Heureusement, tu sais tenir ta langue.

— Son ambition n'aura-t-elle jamais de fin ?

— Je n'en sais rien, et lui encore moins que moi. Ce n'est plus l'homme que j'ai connu, Mothac. Il semble désormais comme possédé. Il a fait exécuter des centaines de Phocéens après la bataille du champ de Crocie, et l'on raconte qu'il a éclaté de rire en les voyant mourir. Et pourtant, je l'ai vu juger plusieurs litiges avant que nous ne quittions la Macédoine. Ce jour-là, il avait prévu d'aller chasser et espérait que ses obligations lui en laisseraient le loisir. Finalement, il a décrété la fin de la séance, en ordonnant à ceux qui attendaient encore leur tour de revenir un autre jour. Mais alors qu'il se levait, une vieille femme est venue lui demander justice. Il lui a dit qu'il n'avait pas le temps, et elle lui a crié : « Dans ce cas, vous n'avez pas non plus le temps d'être roi ! » Tout le monde a retenu son souffle, en se demandant si l'impertinente allait être exécutée, fouettée ou emprisonnée. Sais-tu ce qu'il a fait ? Il a annulé sa partie de chasse et a passé le reste de la journée à écouter les griefs de la femme. Il a même jugé le litige en sa faveur. »

Mothac se leva et fit un signe de la main pour que la barque vienne les chercher.

« Je n'ai pas dit que ce n'était pas un grand homme, Parménion ; j'ai juste fait remarquer que je ne l'aimais pas et que je n'avais nulle confiance en lui. Tu devrais d'ailleurs m'imiter. Un jour, il ordonnera ta mort. La jalousie donne naissance à la peur, et la haine n'est jamais bien loin quand cette dernière apparaît.

— Personne n'est éternel », répondit le Spartiate sans parvenir à cacher son malaise.

Pella, automne

« Je marcherai devant les gardes, décréta Philippe. Je veux que mon peuple me voie.

— C'est de la démente ! protesta Attalus. Que puis-je te dire d'autre ? Il y a des assassins à Pella qui attendent la moindre opportunité pour te tuer. Pourquoi persistes-tu dans cette folie ?

— Parce que je suis le roi ! »

Le champion se laissa aller contre le dossier du divan et lança un regard boudeur à son monarque.

« Crois-tu que tu es un dieu ? demanda-t-il enfin. Que les armes ne peuvent ni te blesser ni te perforer le cœur ?

— Oh non, Attalus. Comment pourrais-je croire une telle chose ? s'exclama-t-il en touchant la cicatrice qui ornait son œil droit. Mais si je suis incapable de me promener dans les rues de ma capitale, c'est que mes ennemis l'ont emporté. Tu seras à mes côtés. Je te fais confiance pour ce qui concerne ma protection. »

L'ancien assassin scruta le visage de son souverain et se remémora le jour où ils s'étaient rencontrés, dix-neuf années plus tôt. À l'époque, Philippe n'était qu'un garçon effrayé qui s'attendait en permanence à mourir, et pourtant ses yeux luisaient déjà du même éclat. Son oncle, le roi Ptolémée, avait cherché à le faire empoisonner, mais le jeune prince s'était joué de lui. Sauvante Perdicas, il avait ensuite tué l'usurpateur dans son lit. Tout cela alors qu'il n'avait que treize ans. Maintenant, à trente-deux ans, il avait fait de la Macédoine une nation unie, redoutée de tous.

Cependant Attalus savait que l'orgueil de Philippe pouvait se révéler une arme à double tranchant – le prédestinant à un grand avenir... ou à une mort prématurée. Les espions infiltrés à Olynthe annonçaient qu'un groupe d'assassins d'élite avait été payé pour mettre un terme à l'existence du roi de Macédoine. Nul besoin d'être un génie pour comprendre qu'ils frapperaient le jour de la fête nationale, alors que Philippe, vêtu d'une seule tunique et d'une cape, traverserait sans armes les rues de la cité pour se rendre au temple de Zeus.

« Pense à Alexandre, insista Attalus. Si tu te fais tuer, il courra un grand péril. Tu n'as pas d'autre héritier, ce qui signifie que les nobles s'entre-déchireront pour te succéder. Ton fils sera éliminé, lui aussi. »

Philippe parut hésiter quelques instants. Il resta longuement à regarder au-dehors, caressant pensivement sa barbe. Mais quand il se retourna, Attalus sut que sa cause était perdue.

« Je marcherai au milieu de mon peuple, trancha le monarque. A-t-on distribué suffisamment de fleurs sur le trajet ?

— Oui, sire, capitula le champion.

— Je veux qu'on les lance devant moi ; cela impressionnera les ambassadeurs. Ils doivent comprendre que toute la Macédoine me soutient.

— Ce qui est le cas... que l'on jette des fleurs sur votre passage ou non », répondit Attalus en reprenant le vouvoiement, comme chaque fois qu'il s'adressait à son roi, et non à son ami.

« Bien sûr, bien sûr... mais il faut que tout le monde le voie. Les Athéniens préparent quelque chose. Leurs finances ne leur permettent pas de monter une campagne eux-mêmes, mais ils font tout pour mobiliser les Olynthiens. Et je ne souhaite pas faire de nouveau la guerre à la Ligue de Chalcidique. Maintenant, dis-moi : de quoi ai-je l'air ? »

Attalus observa son roi. De taille moyenne, Philippe était un homme large d'épaules dont la barbe bouclée luisait telle la fourrure d'une panthère noire. Son front s'ornait d'une couronne de laurier assortie à son œil vert. Sa tunique était bleue, sa cape noire.

« Vous êtes splendide, un vrai roi de légende. Souhaitons que nous puissions en dire autant ce soir. »

Le souverain ricana.

« Ah, toujours aussi maussade, Attalus. Ne t'ai-je pas rendu riche, pourtant ? N'y a-t-il rien qui te fasse plaisir ?

— Si. Je serai heureux quand cette journée sera achevée.

— Je te retrouve dans la cour. N'oublie pas, je ne veux pas être suivi de plus de dix gardes. »

Une fois seul, Philippe s'approcha de la grande table et déroula la carte posée dessus. Depuis trop longtemps, les grandes cités, Athènes, Sparte et, plus récemment, Thèbes, luttèrent pour prendre le contrôle de la Grèce. Leurs rivalités avaient engendré bien des guerres – Athènes contre Sparte, Sparte contre Thèbes, Thèbes contre Athènes – qui chaque fois entraînaient les cités-États plus modestes dans la tourmente. Les alliances se faisaient et se défaisaient au rythme des trahisures et des coups du sort.

Au cours de son existence, la Macédoine avait presque toujours été dirigée en sous-main par l'une ou l'autre de ces trois puissances.

Philippe savait que ces guerres obéissaient à une ronde infernale, car les centaines de villes et cités du nord de la Grèce étaient toutes

rattachées à l'un des camps en présence. Il suffisait que ces localités plus modestes entrent en conflit pour que les grandes nations fourbissent leurs armes. Quand il avait pris le pouvoir, une vingtaine de cités de Macédoine, soi-disant indépendantes, avaient refusé de prêter allégeance au roi, préférant s'allier avec Athènes, Sparte ou Thèbes. Chacune possédait alors son propre contingent ou sa milice privée. La plupart étaient situées sur la côte, ce qui signifiait qu'elles pouvaient accueillir une armée d'invasion. Au cours des sept dernières années, Philippe les avait récupérées une à une, parfois en s'emparant militairement, comme à Méthone, mais le plus souvent par la corruption, la coercition, ou encore en mêlant habilement ces trois ingrédients pour obtenir ce savant alliage appelé diplomatie.

Son plan était simple : éliminer toutes les menaces intérieures, par la ruse ou par la force.

Très tôt, il avait signé un traité avec Athènes, ce qui lui avait permis d'écraser ses ennemis au nord et à l'est. Et maintenant, il venait de forger des liens étroits avec la Thessalie en anéantissant l'armée phocéenne, dont les déprédations avaient ravagé le centre de la Grèce.

Mais l'horizon n'était pas dégagé pour autant. Ses soldats s'étaient rendus maîtres de la cité indépendante d'Amphipolis, qu'Athènes convoitait. Beaucoup, dont Parménion, avaient vivement critiqué cette invasion.

« Tu avais promis aux Athéniens que tu leur laisserais diriger la cité, lui avait fait remarquer le *strategos*.

— Pas du tout. Je leur ai juste dit que je ne la considérais pas comme macédonienne ; il y a une différence.

— Elle est minime. Tu leur as fait croire que tu étais d'accord pour leur céder le contrôle d'Amphipolis. Nous allons donc nous retrouver en guerre contre Athènes. Sommes-nous prêts pour cela ?

— Le risque est presque nul, mon ami. Les Athéniens ne sont pas assez riches pour nous affronter aussi loin de chez eux. Et je ne puis les laisser faire d'Amphipolis l'une de leurs bases secrètes. »

Parménion avait éclaté de rire.

« Allons, Philippe, nous sommes seuls. Tu n'as pas besoin de m'opposer de tels arguments. Amphipolis est riche et contrôle les voies commerciales vers la Thrace et la partie méridionale du Strymon. Tes caisses sont vides, et il faut bien payer les soldats.

— Ce n'est pas faux, avait répondu le roi en souriant. Quoi qu'il en soit, notre armée n'est pas assez importante. Je veux que tu me formes dix mille hommes supplémentaires. »

La bonne humeur du Spartiate avait instantanément disparu.

« Tu en as déjà bien assez pour protéger le royaume contre toute agression. D'où veux-tu que le danger puisse venir ? La Thrace est divisée depuis que ses trois rois se font la guerre, les Pannoniens sont terrassés et les Illyriens ne retrouveront jamais leur gloire d'antan. Tu me parles là d'une armée d'invasion, pas de défense. Que souhaites-tu vraiment, Philippe ?

— Dix mille hommes de plus. Et avant que tu ne me poses d'autres questions, permets-moi de te rappeler que c'est toi qui m'as conseillé de ne révéler mes plans à personne, mon ami Spartiate. Très bien, j'applique tes conseils à la lettre et je serai le seul à savoir. N'est-ce pas mon *strategos* qui m'a donné des leçons sur la nature des empires ? Nous ne restons forts que tant que nous continuons de croître.

— C'est exact, sire. Mais, comme dans toute stratégie, il faut toujours garder présente à l'esprit la notion d'échelle. Les soldats doivent être ravitaillés, ce qui nécessite des lignes de communication rapides et utilisables en permanence. Le gros avantage tactique que nous avons sur Athènes est que les ordres du roi de Macédoine sont obéis sur l'heure, tandis que les habitants de la cité doivent attendre des jours, voire des semaines, avant que leur conseil ne prenne la moindre décision. Mais, contrairement aux Perses, nous ne savons pas gérer un empire.

— Alors il nous faudra apprendre, Parménion, car l'heure de la Macédoine est venue. »

Philippe étudia la carte de manière à isoler la région la plus dangereuse. Son général ne s'était pas trompé. La prise d'Amphipolis et des autres citadelles indépendantes avait inquiété les nations voisines, qui recrutaient de nombreux mercenaires : hoplites thébains, archers Crétois ou lanceurs de javalots thraces.

Et, loin au sud, Athènes lui avait déclaré la guerre, envoyant des agents dans tous les États du nord pour les inciter à s'unir contre l'agresseur macédonien. Maintenant que les Phocéens avaient disparu, la partie devenait plus complexe, car nul ennemi n'osait plus se découvrir, et le dilemme de Philippe ne pourrait être résolu en une seule bataille.

Ses adversaires attendraient un signe de faiblesse de sa part. Alors, ils frapperaient de tous les côtés. Et s'il avait le malheur de s'en prendre à l'un d'entre eux, les autres l'attaqueraient à revers, ce qui le forcerait à combattre sur plusieurs fronts.

Le plus grand péril immédiat venait de l'est : Olynthe, qui dirigeait la Ligue de Chalcidique. Le doigt de Philippe traça le contour de la péninsule en forme de trident. En se groupant, les cités de la

Ligue pouvaient lever une armée forte de vingt mille hoplites armés de lances, d'épées et de boucliers, auxquels il fallait ajouter plus de trois mille cavaliers, et peut-être sept ou huit mille lanceurs de javalots. Une guerre contre Olynthe serait coûteuse et risquée. Le vainqueur, quel qu'il soit, se retrouverait si diminué qu'il serait incapable de résister à la moindre agression. C'était pour cette raison que les Olynthiens comptaient tant sur les assassins qu'ils avaient envoyés à Pella.

Le roi releva la tête en entendant les gardes qui pénétraient dans la cour.

« Sois prudent, aujourd'hui, Philippe », se prévint-il à mi-voix.

Attalus rassembla les dix membres de la Garde Royale et inspecta leur uniforme, de la cuirasse aux jambières, en passant par le casque et le fourreau. Les armures de bronze lustrées renvoyaient des éclats d'or terni. Passant derrière les soldats, il examina leur cape d'un œil critique. Pas de tache ni de poussière. Satisfait, il revint se camper devant eux.

« Soyez bien conscients du fait que le roi est toujours en danger, leur dit-il. Toujours. Et ce, même s'il se trouve au cœur de son royaume et s'il est aimé de son peuple. Il a des ennemis. Pendant que vous marcherez derrière lui, scrutez la foule des yeux. Ne vous occupez pas du roi, mais guettez les mouvements brusques. C'est bien compris ? »

Ils hochèrent la tête.

« Puis-je poser une question, monsieur ? demanda l'un d'eux.

— Vas-y.

— Vos recommandations sont-elles d'ordre général, ou craignez-vous une menace particulière aujourd'hui ? »

Attalus dévisagea le garde et tenta vainement de se rappeler son nom.

« Comme je viens de le dire, le roi est toujours en danger. Mais c'est une bonne question. Soyez vigilants. »

Prenant place au centre de la formation, il attendit l'arrivée du souverain. Le court trajet leur ferait prendre l'avenue d'Alexandros, puis traverser la place du marché pour atteindre le temple de Zeus. Mille pas, peut-être moins, mais la foule serait énorme. Les nombreux soldats qu'Attalus avait disposés tout le long de l'itinéraire auraient du mal à contenir les milliers de citoyens. Philippe était extrêmement populaire, ce qui augmentait d'autant les risques : les gens excités chercheraient à le toucher, quitte à dépasser le cordon des gardes. Les yeux d'Attalus lui piquaient à cause de la sueur. Formé au métier d'assassin, il savait combien il était aisé de tuer un homme, et ce quel

que soit le degré de protection dont ce dernier s'entourait. Le roi ne se trouverait jamais à plus de cinq pas de la foule. Une brève course, un coup de poignard, un jaillissement de sang...

Pour la centième fois, il refit mentalement l'itinéraire en se représentant toutes les maisons et allées qui le jalonnaient.

Où l'attaquerais-tu, toi ? se demanda-t-il. Pas au début du trajet, car les gardes se montreraient alors très alertes. Pas à proximité du temple non plus, car le terrain dégagé préviendrait toute fuite des meurtriers. Non, l'attaque se produirait au marché, dont les nombreuses ruelles constituaient un moyen de fuite rêvé. Pendant deux cents pas, Attalus allait cesser de vivre.

Sois maudit, Philippe !

Le monarque sortit du palais et les gardes le saluèrent en frappant du poing contre leur cuirasse. L'esprit ailleurs, l'ancien assassin eut un temps de retard.

« Je te reconnais, Coelas, dit Philippe en souriant au soldat dont Attalus avait oublié le nom. Toi aussi, Diron. J'aurais pensé que vous en aviez assez de me supporter. »

Il eut un petit mot pour chacun. Après tant d'années Attalus restait stupéfait de la facilité avec laquelle Philippe se souvenait du nom de ses hommes. Coelas... il le reconnaissait, maintenant. Promu par ce fils de putain de Parménion, le soldat avait commandé la phalange de réserve lors de la bataille du champ de Crocie.

« Nous sommes prêts ? demanda le roi.

— Oui, sire », répondit Attalus.

Deux hommes ouvrirent la grande porte et Philippe sortit du palais sous les acclamations de la foule. Attalus lui emboîta le pas. Essuyant son front ruisselant de sueur, il observa les gens massés par centaines de part et d'autre de l'avenue. Des fleurs de toute sorte tombèrent en pluie sur le souverain, qui salua son peuple du bras. La parade attendait au carrefour. Elle se composait de cavaliers thessaliens et des ambassadeurs envoyés par Thèbes, Corinthe, Phéraiï, Olynthe et la Thrace. Venaient ensuite jongleurs, acrobates, bouffons et acteurs revêtus de masques en bronze. Deux taureaux blancs fermaient la marche. Parés de colliers de fleurs, ils seraient sacrifiés sur l'autel de Zeus.

Prenant la tête du défilé, Philippe s'engagea sur l'avenue d'Alexandros.

La main sur la poignée de son épée, Attalus vit la foule s'avancer telle une vague des deux côtés, et ce malgré la présence des soldats qui tentaient de garder la voie dégagée. Le roi poursuivit sa route, sans cesser de sourire ou de saluer. Un petit garçon s'élança vers lui.

Attalus avait à moitié sorti son épée ; il la rengaina brusquement en voyant que Philippe prenait l'enfant dans ses bras et que ce dernier lui offrait un pamplemousse.

« Où se trouve ta mère ? » demanda le monarque. Le garçon tendit le bras et Philippe s'avança vers la foule pour rendre son fardeau à sa mère.

Attalus jura dans sa barbe. Si l'une des personnes du premier rang était armée... Mais Philippe revint au centre de l'avenue et la parade un instant immobilisée reprit sa route.

Arrivé à la place du marché, le champion du roi scruta frénétiquement le visage des citoyens présents. Ses yeux ne restaient pas en place, guettant le moindre signe de tension. Les fleurs continuaient de pleuvoir et l'avenue s'ornait de myriades de couleurs.

Soudain, à la faveur d'un nouveau mouvement de foule, trois hommes se ruèrent sur le souverain. Leurs poignards jaillirent et Attalus s'élança. Une longue dague s'enfonça dans le flanc de Philippe.

« Non ! » s'écria Attalus.

Le roi chancela, mais sa main plongea sous sa longue tunique et en ressortit une épée dissimulée qui trancha la gorge du premier assassin. Un deuxième couteau prit pour cible le cou de Philippe, mais ce dernier para l'assaut et sa riposte ouvrit le bras de son agresseur du coude à l'épaule. Attalus tua le troisième homme alors qu'il s'apprêtait à frapper sa cible dans le dos.

Les gens rassemblés hurlaient à pleins poumons. Philippe s'avança vers le blessé, qui se jeta à ses pieds. « Pitié ! Je vous dirai tout ce que je sais ! implora-t-il.

— Tu n'as rien à m'apprendre, rétorqua le roi en lui plantant son épée au niveau de la clavicule.

— Allez chercher un chirurgien ! cria Attalus en prenant le bras de son monarque.

— Non, fit ce dernier. Ce n'est pas nécessaire.

— Mais je l'ai vu vous frapper ! »

Philippe se cogna la poitrine du poing. Un bruit métallique retentit.

« Je porte une cuirasse sous ma tunique, expliqua-t-il. Je suis peut-être téméraire, mais pas stupide, Attalus. Que la parade reprenne. »

En cours de soirée, alors que le roi se détendait dans ses quartiers en buvant de plus en plus de vin, Attalus lui posa la question qui le troublait depuis de longues heures.

« Pourquoi as-tu tué le dernier assassin ? Il aurait pu nous dire qui l'avait engagé.

— Cela n'aurait servi à rien. Nous savons tous les deux qu'ils venaient d'Olynthe. Si la nouvelle devenait publique, je n'aurais d'autre choix que de déclarer la guerre aux Chalcidiens. Mais la journée a été plaisante, tu ne trouves pas ?

— Je ne l'ai pas du tout appréciée, grommela Attalus. J'ai dû vieillir de dix ans là-dehors.

— La vie n'est qu'un jeu, mon ami, répondit Philippe avec un petit rire. Les dieux se servent de nous puis nous rejettent quand nous ne leur sommes plus d'aucune utilité. Aujourd'hui, les Macédoniens ont vu leur roi ; ils l'ont vu marcher parmi eux, mais aussi se battre et l'emporter. La fierté que je leur inspire n'en sera que plus grande, désormais. D'une certaine manière, les Olynthiens ont plaidé ma cause, et je leur en suis reconnaissant. À toi aussi, d'ailleurs, pour avoir protégé mes arrières. J'ai confiance en toi, Attalus, et je t'aime bien. À ton contact, je me sens en sécurité. Te souviens-tu de notre rencontre, à Thèbes, quand je t'ai offert ma dague pour que tu me l'enfonces dans le cœur ?

— Difficile de l'oublier. »

Songeant qu'Attalus était chargé de le tuer, le jeune prince lui avait donné l'opportunité de remplir sa mission dans une allée déserte. Et l'assassin avait été tenté. À l'époque, il servait Ptolémée, lequel désirait la mort du garçon. Pourtant, Attalus n'avait pas saisi l'occasion offerte. Il se demandait toujours pourquoi...

« À quoi penses-tu ? lui demanda le roi.

— Je me remémorais cette journée et notre voyage jusqu'en Macédoine. Pourquoi as-tu foi en moi, Philippe ? Je me connais assez pour savoir quels sont mes défauts. Même moi, je ne me ferais pas confiance, alors pourquoi le fais-tu, toi ? » Cessant de sourire, Philippe lui serra l'épaule. « Ne te pose pas la question et sache apprécier ta position à sa juste valeur, lui conseilla-t-il. Rares sont ceux qui peuvent se targuer d'avoir l'amitié et la confiance d'un roi. Toi, tu bénéficies des deux. Le pourquoi importe peu. Peut-être ai-je décelé en toi une qualité dont tu n'as pas même conscience. Sache que si je venais à me retrouver entouré d'ennemis, tu serais l'homme que je voudrais avoir à mes côtés. Que cette réponse te suffise. »

Il vida sa coupe et la remplit de nouveau. Puis, se mettant difficilement debout, il se rendit d'un pas chancelant jusqu'à la fenêtre donnant vers le couchant.

Attalus poussa un long soupir. La journée avait été épuisante sur le plan nerveux, aussi demanda-t-il congé. Ses serviteurs avaient allumé des lanternes dans sa chambre et son andron, situés dans la

nouvelle caserne. Délaçant sa cuirasse, il s'en débarrassa et se laissa tomber sur un divan.

« Tu es fou de me faire confiance, Philippe », murmura-t-il.

Trop fatigué pour se traîner jusqu'à son lit, il s'endormit sur place.

« Voilà un troupeau fort impressionnant, mon cher Mothac. Comment se fait-il qu'un Thébain sache élever les chevaux ? demanda le Perse en caressant sa barbe blonde.

— Je regarde et j'apprends, noble Parzalamis. Le vin vous convient-il ? »

Son interlocuteur lui dédia un petit sourire, mais ses yeux restèrent glacés.

« Bien sûr. Il provient de mon pays, et je dirais qu'il doit bien avoir dix ans d'âge. Ai-je raison ?

— Mais certainement, et le contraire m'aurait surpris.

— Quel aimable compliment. »

Le Perse se leva et marcha jusqu'à la porte ouverte, d'où il contempla les collines. Mothac resta assis et le suivit des yeux, sidéré par tant d'opulence vestimentaire. À quoi pouvait servir un tel étalage ? Parzalamis portait un pantalon ample de soie bleue, décoré d'un liseré d'argent et de petites perles. Sa chemise ivoire était elle aussi en soie et cousue, devant comme derrière, de fil d'or représentant la tête d'un griffon, créature mi-aigle, mi-lion. Il n'avait pas de cape, préférant voyager avec un épais manteau de laine brodée, qu'il avait jeté sans plus de cérémonie sur un divan. Le regard de Mothac se fixa sur les bottes de son invité. Il n'avait jamais vu un tel cuir couvert d'écailles irrégulières, si brillant qu'il avait envie de le toucher.

Faisant brusquement demi-tour, Parzalamis revint s'asseoir. Le Thébain gloussa en humant les effluves qui accompagnaient le moindre mouvement de son invité.

« Quelque chose t'amuse ? demanda froidement ce dernier.

— Non, mais je me sens gêné. Je suis heureux de vous voir, mais votre magnificence me donne l'impression de vivre dans une porcherie. D'un seul coup, je remarque toutes les fissures du mur et je m'aperçois que le bois du chambranle a joué. »

Le Perse se détendit.

« Tu es rusé, Thébain, et tu as la langue plus agile qu'un léopard. Maintenant que j'ai acheté les chevaux, venons-en aux choses sérieuses. Quels sont les plans de Philippe ?

— Parménion me certifie que le roi cherche avant tout à sécuriser ses frontières, répondit Mothac en remplissant son gobelet. Le grand

roi n'a rien à craindre.

— Le grand roi n'a peur de rien ! rétorqua Parzalamis. Il s'intéresse simplement à ce que fait son vassal.

— Un vassal ? Philippe ne verse pourtant pas de tribut à Suse, que je sache.

— Détail sans importance. La Macédoine fait partie de l'empire du grand roi, et il en est d'ailleurs de même de l'ensemble de la Grèce. Athènes, Sparte et Thèbes reconnaissent toutes la souveraineté de la Perse.

— Si Philippe est en effet le vassal du grand roi, n'est-il pas étrange que les Phocéens aient payé leur armée avec de l'or perse alors que tout le monde savait qu'ils allaient marcher sur la Macédoine ? demanda le Thébain en choisissant ses mots avec soin.

— Pas le moins du monde. Onomarchos est venu à Suse pour s'agenouiller devant le grand roi et lui jurer fidélité. Il a donc été récompensé en conséquence. Et n'oublions pas que c'est Philippe qui a agressé les Phocéens, et non l'inverse. Cette politique de défense agressive ne m'enchant guère. Où s'arrêtera-t-elle ? Philippe contrôle déjà l'Illyrie et la Pannonie, et les Thessaliens viennent d'en faire leur roi. Ses frontières ne cessent de se déplacer vers l'extérieur. Et après ? La Chalcidique ? La Thrace ? L'Asie ?

— Pas l'Asie, le rassura Mothac. Et Parménion maintient que la Chalcidique ne risque rien dans l'immédiat. Il ne reste donc plus que la Thrace.

— Mais que veut-il ? Comment un seul homme peut-il désirer autant de terres ?

— Voilà une question qui ne manque pas de sel dans la bouche d'un serviteur du grand roi.

— Mon maître a reçu la bénédiction des dieux ; ne va pas le comparer à un vulgaire barbare. La Thrace, dis-tu ? Très bien, je vais rapporter ces renseignements à Suse. » Parzalamis se pencha en arrière et regarda pensivement le plafond. « Et maintenant, parle-moi du fils du roi. »

Le ton de l'homme paraissait trop anodin pour être honnête et Mothac prit son temps avant de répondre.

« On prétend qu'il est extrêmement intelligent, dit-il enfin. À quatre ans, il sait déjà lire, écrire, et même débattre avec ses aînés.

— Et pourtant, il est possédé, commenta le Perse, manifestement tendu.

— Vous pensez qu'un garçon de son âge peut constituer une menace ?

— Oui. Pas pour la Perse, bien sûr, car elle ne risque rien, mais

pour la stabilité de la Grèce. Tu as vécu de nombreuses années dans mon pays ; nul doute que tu connais la seule vraie religion. Zoroastre nous apprend que la Lumière est la source de toute vie, mais qu'il existe également des Ténèbres dans lesquelles rien ne pousse. Nos sages affirment que cet Alexandre est leur rejeton. En as-tu entendu parler ?

— Oui, reconnu le Thébain en remuant nerveusement. Certains avancent même que ce serait un démon, mais Parménion n'y croit pas.

— Et toi ?

— Je n'ai vu l'enfant qu'une seule et unique fois mais, oui, je pense que c'est possible. Je lui ai touché l'épaule quand il s'est approché un peu trop près d'un étalon. Ma main m'a brûlé pendant plusieurs semaines.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de le laisser vivre.

— Je refuse de prendre part à un assassinat », rétorqua Mothac en se levant.

Il sortit pour vérifier que personne ne se trouvait aux alentours, puis rentra. La lumière baissait rapidement ; il alluma trois lanternes.

« Ce serait folie que de le tuer, reprit-il. La fureur de Philippe ne connaîtrait pas de limite.

— C'est exact, et il nous faut réfléchir à la meilleure cible qui soit pour cette colère. À Athènes, l'orateur Démosthène s'exprime avec une grande véhémence contre le roi de Macédoine. Si l'on découvrait que l'assassin avait été envoyé par sa cité, Philippe marcherait vers l'Attique, n'est-ce pas ?

— Rien ne pourrait l'arrêter.

— Et tout le monde sait bien que le centre de la Grèce est un piège pour les ambitieux. Aucun grand général n'en est sorti vainqueur.

— Comment faut-il procéder ?

— Le plan est déjà en route. Un esclave méthonien du nom de Lolon tuera l'enfant ; il a été grassement payé par deux Athéniens travaillant pour nous. Il sera bien évidemment capturé vivant, et il confessera qu'il a été engagé sur ordre de Démosthène, car il en est persuadé.

— Pourquoi me révélez-vous cela ?

— Les deux Athéniens ont reçu pour instruction de s'enfuir vers le nord. Personne ne s'y attendra. Tu les cacheras ici même pendant quelques semaines. Ensuite, ils se débrouilleront pour rallier Olynthe.

— Vous demandez beaucoup.

— Je suis d'accord, mon cher Mothac. Mais reconnais également que nous payons en proportion...»

Assis dans l'alcôve de son andron, Parménion suivait des yeux une abeille approchant d'une rose magenta. La fleur s'inclina lorsque l'insecte se posa dessus et s'engouffra à l'intérieur, à la recherche de pollen.

« Il n'a rien dit d'autre ? voulut-il savoir.

— Cela ne te suffit pas ? »

Le Spartiate se leva en soupirant et s'étira longuement. Mothac avait eu besoin de trois longues années pour s'infiltrer dans le réseau d'espionnage du grand roi. Cela commençait enfin à payer. Sachant qu'il était l'ami de Parménion, les Perses s'étaient tout d'abord méfiés de lui, mais ils lui avaient peu à peu fait confiance en voyant qu'il leur communiquait des renseignements fiables. Néanmoins, le fait qu'on lui ait révélé un secret aussi vital méritait réflexion.

« Je ferai surveiller ce Lolon et je posterai des gardes supplémentaires sous la fenêtre d'Alexandre.

— Tu dois avertir le roi.

— Non, ce ne serait pas avisé, expliqua Parménion. Les Perses craignent que Philippe finisse un jour ou l'autre par s'en prendre à eux ; c'est ce qui les pousse à de telles extrémités. Pense à l'attaque dont il a été victime lors de la cérémonie – les Olynthiens n'auraient jamais tenté quelque chose d'aussi irréfléchi, et il faut y voir la main du grand roi. Je ne crois pas qu'il soit prudent d'en parler à Philippe. Mais je ne tiens pas non plus à ce que Parzalamis découvre que tu n'es pas un traître.

— En quoi cela est-il si important ? » Parménion sourit de toutes ses dents. « Je n'ai pas envie de te retrouver avec un poignard dans le dos. Et je ne doute pas que la Perse deviendra un jour ou l'autre notre ennemi déclaré. C'est le royaume le plus riche qui soit au monde, et Philippe dépense sans compter. Malgré les mines et cités dont nous nous sommes emparés, il n'y a toujours pas assez d'argent pour payer l'armée. Nul doute que la Perse sera l'objectif ultime, et il est donc vital de maintenir le contact avec Parzalamis. Mais comment faire pour sauver le prince sans révéler ta duplicité au grand jour ?

— Le serviteur pourrait avoir un accident et se briser le cou, suggéra Mothac.

— Trop évident, répondit le Spartiate en secouant la tête. Et les deux Athéniens – dont nous ignorons le nom – se hâteraient de trouver un autre exécutant. C'est un problème épineux, mais je vais y réfléchir.

— Il ne m'a pas indiqué quand Lolon doit frapper. Ce pourrait être cette nuit même.

— Oui, acquiesça Parménion sans trahir la moindre émotion. Je

pars pour Pella dès demain. Maintenant, dis-moi, comment va le petit de Titan ?

— Il tète bien la jument à qui nous l'avons donné. Il est fort. Il survivra.

— Bien. Rentre chez toi et repose-toi. J'ai besoin de réfléchir.

— La partie devient de plus en plus complexe, mon ami, dit Mothac en se levant. Je ne m'y sens pas à mon aise.

— Moi non plus. Mais rien n'est simple quand un royaume est en jeu. »

Une fois seul, Parménion sortit dans les jardins et s'arrêta à la fontaine de marbre. En son centre, trois statues représentaient Aphrodite, déesse de l'Amour, Athéna, déesse de la Sagesse et de la Guerre, et Héra, reine des dieux. Au milieu, un séduisant jeune homme tenait une pomme à la main.

« Rien n'est simple quand un royaume est en jeu. » Le sujet de la statue était Paris, le prince de Troie, et les trois déesses lui avaient demandé d'offrir la pomme à la plus belle d'entre elles. L'artiste avait magnifiquement reproduit l'émotion du malheureux. Quelle que soit la déesse qu'il choisisse, les deux autres le haïraient et ne connaîtraient pas le repos tant qu'il vivrait. « Rien n'est simple quand un royaume est en jeu. » Paris avait finalement présenté la pomme à Aphrodite, qui l'avait récompensé en faisant en sorte que la plus belle femme au monde tombe amoureuse de lui. Il n'aurait pu rêver plus grand bonheur. Mais la femme en question n'était autre qu'Hélène, fille de Ménélas, le roi de Sparte. Alliée à Héra, Athéna complota pour amener une armée grecque vengeresse contre les côtes d'Asie Mineure. La cité de Paris fut conquise, sa famille mise à mort, et lui-même périt poignardé lors de l'incendie de Troie.

Stupide garçon, songea Parménion. Il aurait dû ignorer la beauté et offrir la pomme à la plus puissante des trois. Comment a-t-il pu croire que l'amour le sauverait ? Chassant ces pensées morbides, Parménion resta là jusqu'à la nuit tombée, à se concentrer sur le problème posé par Parzalamis.

Des serviteurs déposèrent de quoi boire et manger sur son banc de marbre, mais il n'y toucha pas. Plusieurs heures s'écoulèrent ; à sa grande frustration, la solution du problème lui échappait.

Détends-toi, se dit-il. Repense aux années passées en compagnie de Xénophon et aux nombreux conseils qu'il t'a donnés.

« Lorsqu'un problème refuse de se laisser aborder de front, il convient de s'y attaquer par le flanc », avait coutume de dire le général.

Parménion sourit en repensant à son mentor. Très bien.

Résumons. Les Perses désirent tuer Alexandre et ils ont donné à Mothac deux raisons motivant leur geste. Tout d'abord, leurs magi pensent que l'enfant est possédé. Ensuite, si Athènes pouvait être impliquée dans l'assassinat, Philippe attaquerait la cité pour se venger. Quels sont les faits dont je suis sûr ?

Le nom de l'assassin.

Il se redressa brusquement sur son siège. Pourquoi Parzalamis avait-il communiqué un tel renseignement à Mothac, alors qu'il suffisait de lui dire qu'un serviteur avait été payé ? Pourquoi prendre un tel risque ? Se pouvait-il que l'espion ait commis une erreur ? Non, il était trop rusé pour ne pas savoir tenir sa langue dans les moments cruciaux. La réponse était aussi évidente qu'inquiétante : les Perses testaient encore Mothac. Parzalamis n'avait nul besoin d'une cachette pour ses Athéniens ; par contre, il lui fallait s'assurer que son meilleur agent macédonien était digne de confiance. Mais lui révéler les détails de la tentative d'assassinat comportait un risque énorme, car Philippe ne manquerait pas de déclarer la guerre à la Perse s'il venait à être mis au courant.

Ce qui signifiait que Parzalamis avait dû s'assurer que cette information ne remonterait jamais jusqu'au roi.

Ce fut comme si le soleil déchirait subitement les nuages dans son esprit. Son ami avait sûrement été suivi. Et dès qu'ils l'avaient vu se précipiter chez lui, les Perses avaient compris qu'il se jouait d'eux.

Parménion bondit sur ses pieds. Parzalamis n'avait plus le choix, désormais : il lui fallait faire disparaître le danger en éliminant l'homme à qui il avait confié son secret.

Le général courut vers la maison en lâchant un juron.

Une silhouette jaillit de l'ombre et la lune se refléta sur un poignard brandi. Parménion se baissa et renversa l'homme d'un coup de poing. Un second assaillant le saisit par-derrière, mais il mit un genou à terre et fit basculer l'homme par-dessus son épaule, le projetant contre son camarade. Un troisième assassin apparut, une épée courte à la main. Le Spartiate se remit debout et évita la lame, qui passa à côté de sa hanche. Son poing heurta l'autre au menton, et ce dernier chancela. Pendant ce temps ses compagnons en avaient profité pour se relever. Parménion recula et les deux hommes se ruèrent sur lui. Poussant un cri à glacer le sang, le strategos se jeta sur eux, les pieds en avant. L'un des agresseurs fut violemment renversé, tandis que Parménion recevait deux estafilades, une à la cuisse et l'autre au cuir chevelu. Il effectua un roulé-boulé et l'épée qui le prenait pour cible heurta un roc dans une gerbe d'étincelles. La jambe droite de Parménion se détendit, faisant perdre l'équilibre à son

adversaire. Dans le même temps, sa main gauche se referma sur une pierre, qu'il lança sur l'homme au couteau. Le projectile atteignit celui-ci au visage ; il lâcha son arme, le nez en sang. Agile comme un chat, Parménion bondit sur le poignard et se remit sur pied.

L'assassin à l'épée tenta de lui porter un coup à la tête. Le Spartiate se pencha pour l'éviter et fit un pas en avant pour compenser son manque d'allonge. Il enfonça son couteau dans le ventre de l'agresseur et remonta la lame jusqu'à trouver le poumon. L'homme s'effondra en hurlant alors que ses camarades détalèrent sans demander leur reste. Le bras de Parménion se détendit et le poignard alla se ficher dans le dos de l'un des fuyards, qui tituba, mais poursuivit sa course. Ramassant l'épée du mort, le général les pourchassa. Les deux hommes coururent jusqu'à la porte ouest, où leurs chevaux étaient attachés. Le premier monta sur le dos de son destrier, mais son compagnon blessé fut incapable de l'imiter.

« Aide-moi, Danis ! » implora-t-il, mais l'autre piqua des deux et son cheval partit aussitôt.

Sans s'arrêter, Parménion abattit l'assassin d'un coup de tranchant au niveau de la gorge. Saisissant les rênes de l'une des deux montures restantes, il sauta sur son dos et s'élança à la poursuite du survivant.

L'homme bénéficiait d'une avance conséquente, mais ce n'était pas un bon cavalier et Parménion gagnait rapidement du terrain. Son hongre louvet n'avait rien d'exceptionnel, mais son endurance était amplement suffisante. Le tueur jeta un regard nerveux par-dessus son épaule alors que les deux animaux grimpaient une haute colline au triple galop. Soudain, sa monture trébucha et il se retrouva projeté au sol. Sa chute fut rude, mais il se releva immédiatement et se mit à courir. Parménion se porta à sa hauteur et lui assena un coup de plat d'épée sur le crâne, qui l'expédia une seconde fois au sol.

Tirant sur les rênes, il immobilisa son hongre et descendit de cheval. L'assassin tenta de reculer en le voyant approcher.

« Parle vite, l'avertit Parménion. Ta survie en dépend.

— Je n'ai rien à te dire, ordure de Spartiate.

— Mauvais choix », commenta le strategos en plongeant son arme dans le ventre de son adversaire.

Celui-ci mourut sans un son et roula face contre terre. Aussitôt, Parménion repartit à bride abattue vers les écuries et la maison de Mothac.

Le Thébain sortit à sa rencontre. Il avait le teint cireux et une dague plantée dans l'épaule.

« J'espère que tu ne comptais plus négocier avec Parzalamis », dit-il.

Entrant chez son ami, Parménion découvrit l'espion perse gisant sur le sol, la nuque brisée.

« Il m'attendait, lui expliqua Mothac, mais je ne pense pas qu'il avait prévu qu'un vieillard puisse avoir tant de force dans les bras. Et, comme la plupart des gens de son espèce, il a éprouvé le besoin de me parler avant de me tuer ; peut-être voulait-il me voir implorer sa clémence. Il savait que je venais de te voir. Il m'a traité de renégat. Je crois qu'il était sincèrement offensé par ma trahison.

— Il faut extraire ce poignard.

— Pas maintenant, mon ami. Parzalamis s'est délecté de m'apprendre que l'assassinat d'Alexandre était prévu pour cette nuit même. Prends Bressus, c'est notre plus rapide coursier. »

Parménion se précipita à l'écurie. Mais alors que l'étalon filait comme le vent, il sentit un frisson glacé lui remonter l'échine.

Jamais il n'atteindrait la capitale à temps...

Pella, automne

Alexandre dormait d'un sommeil troublé. Dans son rêve, il voyait une montagne sombre et un autel autour duquel des prêtres en robe noire scandaient un nom, invoquaient...

« Iskandar ! Iskandar ! »

Leur voix sifflante lui fit l'effet d'un vent violent se frayant un passage dans les frondaisons d'un arbre et il se sentit comme attiré. Une peur indicible s'empara de lui.

C'est moi qu'ils appellent, comprit-il au moment où il apercevait leurs poignards acérés et les rigoles creusées à la surface de l'autel pour faciliter l'écoulement du sang.

Une silhouette s'avança dans le clair de lune. Alexandre faillit hurler de terreur, car le nouveau venu n'était autre que son père, même s'il portait une cuirasse que le garçon n'avait jamais vue.

« Alors ? Où est l'enfant ? voulut savoir le roi.

— Il va arriver, sire, répondit le prêtre responsable de l'incantation. Je vous le promets. »

Le monarque se tourna ; Alexandre vit alors que son œil crevé ne ressemblait plus à une opale. Il luisait désormais d'un éclat doré et semblait brûler de l'intérieur.

« Là ! s'exclama le roi en tendant le doigt vers le garçon. Mais je le distingue à peine !

— Viens à nous, Iskandar », reprirent les prêtres.

L'attraction qu'il ressentait se fit plus forte.

« Non ! » hurla-t-il...

En se réveillant dans son lit, tremblant comme une feuille et couvert de sueur.

Lolon s'enfonça furtivement dans les jardins royaux, progressant d'une ombre à l'autre en guettant d'éventuelles sentinelles. Machinalement, sa main se referma sur le manche de sa dague. Ce seul contact le réconforta.

Il se répéta une nouvelle fois que le garçon était possédé. Il ne s'apprêtait pas à tuer un enfant normal comme... comme ses deux fils, massacrés à Méthone lorsque les Macédoniens avaient exterminé tous ceux qui se trouvaient sur leur route. Les mercenaires gardant les remparts avaient succombé les premiers, de même que la milice. Puis l'envahisseur s'en était pris aux civils, violant les femmes et tuant les

enfants.

Les survivants avaient été parqués sur la Grand-Place. Lolon avait essayé de protéger son épouse et ses fils. Mais que pouvait-il faire contre des hommes en armes ? Casa et les autres femmes avaient été entraînées au loin, tandis que les enfants étaient massacrés jusqu'au dernier et empilés en tas. Une fois la boucherie terminée, les hommes avaient été conduits au nord et les femmes à l'est, où les attendaient les navires qui les conduiraient sur les marchés d'Asie.

La cité avait été rasée et tous les survivants vendus comme esclaves.

Terrassé par une migraine, il tomba à genoux et se mit à pleurer. Il n'avait jamais été fortuné, subsistant difficilement en confectionnant des sandales, et sautant souvent les repas pour que Casa et les petits puissent manger. Et puis les Macédoniens étaient arrivés, avec leurs engins de destruction, leurs lances et leurs épées...

Le tyran ne pouvait concevoir qu'une cité indépendante puisse exister en Macédoine. Oh, non ! Ceux qui refusaient de courber l'échine devaient mourir.

Si seulement on m'avait laissé le choix, se lamenta Lolon.

Mais aujourd'hui, grâce aux Athéniens, il avait l'occasion de se venger du despote. Un seul coup de couteau et le Prince-Démon mourrait. Alors, Philippe connaîtrait à son tour la douleur de la perte.

Lolon avait la gorge sèche et la fraîche brise nocturne le fit frissonner.

Il avait d'abord été envoyé en Pélagonie, dans le Nord-Ouest, où les nouveaux esclaves travaillaient à la construction d'une ligne de forteresses entre la Macédoine et l'Illyrie. Une année durant, il avait peiné dans les carrières, passant ses soirées à fabriquer des sandales pour ses compagnons d'infortune. Et puis un jour, un officier l'avait vu faire. Son sort était alors devenu plus enviable : il avait reçu des couvertures épaisses et des repas copieux tandis qu'on le chargeait de confectionner bottes et sandales pour les soldats.

À Méthone, on le jugeait bon artisan mais sans plus ; chez ces barbares de Macédoniens, on le considérait comme un véritable artiste. Au fil des mois, il n'avait cessé de s'améliorer, jusqu'à finalement être vendu à prix d'or à Attalus, le champion du roi.

C'est alors que les Athéniens étaient venus le trouver. Venu commander du cuir et des peaux au marché, il s'était arrêté pour boire un verre. « Nous nous connaissons, non ? » avait-il entendu. Il s'était retourné pour faire face à un petit individu rondouillard, chauve et imberbe. Il ne l'avait pas reconnu, mais il avait jeté un œil sur ses sandales : il les avait fabriquées deux ans plus tôt, un mois avant la

venue des Macédoniens. « En effet, oui », avait-il répondu sans entrain. Au fil des semaines, il avait revu l'inconnu de nombreuses fois ; celui-ci se nommait Gorinus. Dans les premiers temps, tous deux s'étaient contentés d'évoquer des jours meilleurs, jusqu'à ce que Lolon finisse par déverser les torrents de haine qui bouillonnaient dans son cœur. Gorinus savait écouter ; il était bien vite devenu son ami.

Un matin, lors d'une rencontre au marché, Gorinus lui avait présenté un second homme et tous deux avaient entraîné Lolon dans une petite maison située derrière l'agora. Là, ils lui avaient fait leur proposition : tuer le jeune prince possédé et les suivre à Athènes.

Il avait tout d'abord refusé, mais les deux comparses avaient nourri son amertume, lui rappelant comment les Macédoniens avaient massacré les enfants de Méthone jusqu'au dernier, prenant les plus jeunes par les chevilles et leur cognant la tête contre les murs jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Oui ! Oui ! Je veux me venger ! » avait-il enfin cédé.

Et maintenant, caché derrière un arbre, il observait la fenêtre d'Alexandre. Quittant les ombres protectrices, il courut jusqu'au mur, le cœur battant contre ses côtes. Passant par une porte dérobée, il gravit l'escalier obscur en s'arrêtant à toutes les marches pour s'assurer que personne ne venait. Les Athéniens l'avaient assuré que nulle sentinelle ne surveillait la porte d'Alexandre, mais deux gardes étaient postés au bout du couloir.

Arrivé à l'étage, il surveilla les environs. Distants d'une vingtaine de pas, les soldats conversaient à mi-voix. Ils parlaient d'une course équestre à venir, et aucun d'eux ne regardait dans la direction de Lolon. Sans perdre de temps, il traversa le couloir et se plaqua contre la porte de la chambre d'Alexandre.

Lentement, il dégaina sa dague.

Alexandre bondit hors de son lit, les cheveux trempés de sueur. Le songe était toujours présent dans son esprit et la clarté de la lune baignait le plafond d'une pâle lumière blanche.

Il entendait encore la voix des prêtres, qui résonnait sous son crâne.

« Iskandar ! Iskandar ! Viens à nous !

— Non, souffla-t-il en s'asseyant sur son tapis en peau de chèvre et en plaquant les mains contre ses oreilles. Non, je n'irai pas ! Vous n'êtes qu'un rêve. Vous n'êtes pas réels ! »

Le tapis était chaud et il s'allongea sur le dos, le regard rivé au plafond.

Quelque chose n'allait pas dans sa chambre. Oubliant son cauchemar, il tourna la tête de droite à gauche, sans rien voir

d'étrange. Ses petits soldats gisaient éparpillés sur le sol à côté de leurs catapultes. Ses livres et dessins étaient posés sur la table basse. Il se leva, fit les quelques pas le séparant de la fenêtre et monta sur le banc disposé là afin de lui permettre de contempler les jardins. Il se pencha, regarda en bas et vit... la lune.

Les arbres avaient disparu et des étoiles scintillaient tout autour du palais, comme si le ciel se trouvait à la fois au-dessus, au-dessous de lui et sur les côtés. Il n'y avait ni montagnes ni forêts à l'horizon. Rien ne venait troubler la sereine obscurité d'un ciel infini.

Fasciné, le garçon en oublia sa terreur. Il était rare qu'il se réveille en pleine nuit. Peut-être avait-on oublié de lui dire que ce phénomène se produisait tous les soirs. La lune était particulièrement incroyable : elle ne ressemblait plus à un disque d'argent, mais plutôt à un bouclier défoncé lors de multiples batailles. Alexandre distinguait nettement la marque des flèches et des coups d'épée qui avaient déformé sa surface.

Et les étoiles aussi avaient changé. Parfaitement rondes, elles faisaient penser aux pierres utilisées par les frondeurs, si ce n'est qu'elles palpaient. Au loin, il perçut une lueur – un trait de blancheur, un dragon à la queue de feu – qui disparut aussitôt. La porte s'ouvrit dans son dos, mais la nuit était si belle qu'il ne s'en rendit pas compte.

Lolon vit le garçon à la fenêtre. Refermant le battant sans bruit, il déglutit avec peine et traversa la pièce. Son pied écrasa un soldat de bois, qui se cassa en deux dans un grand bruit. Le prince se retourna.

« Regarde ! s'exclama-t-il. C'est merveilleux, non ? Il y a des étoiles partout. »

Alexandre n'avait pas aperçu la dague dans la main de Lolon. Il avait déjà reporté son attention sur le firmament et se penchait dangereusement à l'extérieur.

Il suffirait d'un coup. Lolon se crispa et visa le dos de l'enfant. Il n'était pas plus âgé que son fils cadet quand...

Ne pense pas à ça ! Seules comptent la vengeance et la douleur que connaîtra le tyran !

Soudain, Alexandre perdit l'équilibre et tomba tête la première. Sans réfléchir, Lolon le saisit par la cheville et stoppa sa chute. Une souffrance inouïe remonta le long de son bras et il porta la main à sa poitrine. Elle enfla telle une boule de feu dévorant son cœur et il tomba à genoux, incapable de respirer.

« Pardon, pardon, pardon ! » gémit Alexandre, qui avait oublié les étoiles. Lolon fut pris d'un spasme violent et s'abattit comme une masse.

« Je vais chercher de l'aide ! » s'écria le garçon en courant jusqu'à la porte.

Mais le couloir avait disparu, et le battant s'ouvrit sur un abîme noir et irrésistible. Il vacilla un instant au bord du gouffre avant de tomber en hurlant et de se mettre à tourbillonner au milieu des étoiles.

Des voix lui parvenaient de toutes parts et il entendit clairement l'exclamation de triomphe des prêtres :

« Il arrive ! L'Enfant d'Or arrive ! »

Alexandre cria de nouveau en revoyant l'homme qui ressemblait tant à son père. Le visage barbu se fendait d'un sourire maléfique et son œil doré brillait comme mille soleils.

Le temple

Le cœur de l'homme était affaibli, ses valvules durcies et peu élastiques. Ses poumons démesurés déformaient sa cage thoracique, et il ne pouvait effectuer que quelques pas avant de devoir se reposer, épuisé. Assise à côté de lui, Dérae posa la main sur sa poitrine et le regarda droit dans les yeux.

« Je ne peux rien pour vous, fit-elle tristement en voyant l'espoir le quitter.

— Juste... quelques jours de plus... supplia-t-il.

— Pas même cela », dit Dérae en lui prenant la main. La femme du malade se mit à sangloter.

« Si tôt ? » demanda-t-il dans un souffle.

La prêtresse hocha la tête et le mourant se laissa retomber sur l'oreiller.

« Je vous en supplie, aidez-le ! » implora son épouse en se jetant à genoux devant la guérisseuse.

À cet instant, l'homme alité se raidit. Sa bouche s'ouvrit en grand, mais seule une expiration brisée en sortit.

« Non ! hurla la femme. Non ! »

Dérae se leva et quitta lentement la salle de l'autel, signalant aux servantes qu'elle n'avait pas besoin de leur aide. Les couloirs étaient glacés et elle frissonna en retournant à sa chambre.

Un homme lui barra le chemin avant qu'elle ait atteint son but.

« Ils se sont emparés de lui », attaqua-t-il sans ambages.

Dérae ferma les yeux.

« Je suis épuisée, Aristote. Je ne te serais d'aucune utilité. Va-t'en. »

Écartant le magus, elle força son corps las à avancer. Derrière elle, Aristote plongeait la main dans la bourse qu'il portait à la ceinture et en retira une petite pierre dorée.

La prêtresse poursuivit son chemin, sans cesser de penser au marchand qu'elle n'avait pas pu sauver. Elle inspira profondément. L'air qui emplissait ses poumons lui parut, extrêmement vivifiant. Comme c'est étrange, se dit-elle alors que sa fatigue se dissipait. Elle se sentait mieux qu'elle ne l'avait été depuis des années. Sans raison, ses souvenirs la portèrent vers la mer : comme il était agréable de courir sur la plage et de s'enfoncer dans l'eau cristalline en sentant la caresse

du soleil sur son dos !

Elle éclata de rire. Cela faisait bien trop longtemps qu'elle n'avait pas quitté le temple pour se promener le long de la falaise. Et elle avait faim, d'un seul coup. Une faim de loup.

Arrivée à sa chambre, elle se rendit directement à la fenêtre. Que l'air est pur ! s'émerveilla-t-elle en contemplant l'horizon. Des mouettes exécutaient des cercles au-dessus de la rocaille et piquaient l'une après l'autre vers la surface de l'eau. Même les nuages lui semblaient étonnamment nets. Soudain, elle réalisa qu'elle ne les voyait pas à l'aide de ses pouvoirs. Elle avait recouvré la vue ! Baissant les yeux, elle contempla ses mains. Leur peau était lisse ; ses rides avaient disparu. Folle de rage, elle se retourna vers le magus qui se tenait calmement dans l'encadrement de la porte.

« Comment as-tu osé ? s'indigna-t-elle. Comment as-tu osé me faire cela ?

— J'ai besoin de toi, se justifia-t-il en entrant et en fermant le battant derrière lui. Et en quoi la jeunesse est-elle si terrible, Dérae ? De quoi as-tu peur ?

— Je n'ai peur de rien, sauf des souffrances que je ne peux guérir ! As-tu vu cet homme que l'on m'a amené ce matin ? C'était un vrai prince, gentil, aimant... mais le mal avait rongé son cœur et je n'ai rien pu faire pour lui. Voilà ce que je redoute : vivre assez longtemps pour en voir mille comme lui. Crois-tu que j'aie envie de redevenir jeune ? Pourquoi ? Tout ce que je désirais m'a été arraché. En quoi une vie plus longue serait-elle souhaitable ? »

Le chagrin d'Aristote se lisait clairement sur ses traits.

« Si tu le veux, je te rendrai ton âge normal. Mais accepteras-tu de m'aider et d'aider Parménion ? »

Dérae regarda son visage et sa silhouette d'antan dans le miroir. Puis un long soupir lui échappa et elle hocha la tête.

« Oui, accepta-t-elle. Mais tu dois tout d'abord modifier mes traits. Il ne doit pas me reconnaître, c'est bien compris ?

— Il en sera fait comme tu le désires », l'assura-t-il.

« L'exécution des sentinelles ne s'imposait pas, dit Parménion en faisant de son mieux pour se contrôler.

— Et qu'aurais-tu préconisé, Spartiate ? railla Attalus. Qu'on leur offre une promotion ? »

Refusant de poursuivre la conversation, le strategos se tourna vers Philippe. Affalé sur son trône, ce dernier avait le teint grisâtre et le regard vide. Il n'avait pas fermé l'œil depuis que son fils avait disparu, deux jours plus tôt. Sa garde personnelle, forte de trois mille hommes, avait fouillé la cité de fond en comble, n'oubliant aucun bâtiment.

Dans le même temps, des cavaliers étaient partis dans toutes les directions, demandant partout si l'on avait vu des gens voyager en compagnie d'un garçon de quatre ans. Malgré cela, pas le moindre signe d'Alexandre. « Sire, fit Parménion.

— Quoi ? demanda Philippe en relevant la tête.

— Les deux hommes exécutés. Ont-ils parlé ? » Le monarque haussa les épaules.

« Ils nous ont raconté une histoire inventée de toutes pièces. Je ne m'en souviens même plus... il y était question d'étoiles, je crois. Raconte, Attalus.

— Dans quel but, sire ? Cela ne nous aidera pas à retrouver le prince. Il est détenu quelque part et ses ravisseurs finiront bien par nous contacter pour demander une rançon.

— Fais-le tout de même.

— Ils ont prétendu que le couloir avait disparu et qu'une vive bourrasque les avait jetés au sol. Ils ne voyaient que des étoiles tout autour d'eux, et ils ont entendu le prince hurler comme s'il se trouvait très loin. Tous deux ont juré que c'était la vérité. Les fous !

— Peut-être, Attalus, rétorqua Parménion d'une voix calme. Mais te viendrait-il à l'idée d'inventer une histoire aussi farfelue si ta vie était en jeu ?

— Bien sûr que non. Pourquoi, tu penses qu'ils ont dit la vérité ? gloussa l'ancien assassin en secouant la tête.

— J'ignore où est la vérité... pour le moment. Mais les gardes de la grande porte affirment n'avoir vu personne et les sentinelles postées sur les remparts n'ont pas entendu le moindre cri. Et pourtant, le prince a disparu. Le cadavre a-t-il été identifié ?

— Non. Il s'est tellement décomposé qu'il est impossible de le reconnaître.

— As-tu vérifié s'il manquait un esclave dans la maison ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que c'était un esclave ? demanda le roi.

— Il ne reste plus que sa tunique, et elle est de mauvaise qualité. Même un serviteur aurait été mieux habillé.

— Bien pensé, le félicita Philippe. Fais le nécessaire, Attalus. Tout de suite ! »

Interrompu alors qu'il voulait protester, l'assassin devint écarlate. S'inclinant brusquement, il tourna les talons et quitta la salle du trône.

« Il faut le retrouver, poursuivit le souverain. Il le faut !

— Nous y parviendrons, sire. Je ne pense pas qu'il soit mort, sans quoi nous aurions déjà découvert sa dépouille. »

Une lueur farouche étincela dans l'œil de Philippe.

« Quand je tiendrai les responsables, ils souffriront comme personne n'a jamais souffert. Je les exterminerai, ainsi que leurs familles et leur cité. On parlera de ma vengeance pendant mille ans. J'en fais le serment.

— Commençons déjà par le retrouver », proposa Parménion.

Mais le roi ne l'entendit même pas. Il frotta son œil crevé puis se leva en serrant les poings.

« Comment une telle chose a-t-elle pu m'arriver ? demanda-t-il, fou de rage. Comment cela a-t-il pu arriver à Philippe de Macédoine ? »

Le Spartiate garda le silence et attendit que la fureur de son souverain retombe. Dans cet état d'esprit, ce dernier devenait totalement imprévisible. Parménion ne lui avait rien appris des machinations de Parzalamis, et il avait fait jurer à Mothac de garder le secret. Quelle que puisse être l'opinion de Philippe, son général en chef savait que la Macédoine n'était pas encore prête à affronter l'empire perse à visage découvert. Le maître-espion avait été discrètement enterré dans la propriété de Parménion et, même si ce dernier avait averti le roi de l'agression dont il avait été victime, personne ne savait d'où venaient les trois assassins morts.

Sa blessure à la cuisse l'irrita et il la gratta machinalement au travers de son bandage. Le voyant faire, Philippe se fendit d'un sourire.

« Bien joué, Spartiate, fit-il en se détendant de manière perceptible. Se débarrasser de trois assassins d'un coup... Combien de fois t'ai-je suggéré de faire garder ta propriété ?

— À de nombreuses reprises, sire, et je vais désormais suivre vos conseils.

— Les dieux soient loués, Olympias n'est pas là, souffla Philippe en se laissant retomber sur son siège. Et je prie Zeus pour que nous ayons retrouvé Alexandre avant que la nouvelle de sa disparition ne soit connue en Épire. Sinon, elle reviendra comme une harpie vengeresse et m'arrachera le cœur à mains nues.

— Nous le trouverons, promit Parménion en faisant montre d'une confiance qu'il ne ressentait pas.

— Je n'aurais pas dû faire tuer les sentinelles, marmonna Philippe. C'était stupide de ma part. Penses-tu que cet enlèvement soit l'œuvre d'un sorcier ?

— Trop de réponses nous échappent encore. Qui était cet homme dans la chambre ? Pourquoi avait-il une dague ? Sa mission était-elle de tuer Alexandre et, dans ce cas, avait-il des complices ? Quant aux gardes... que signifie cette histoire d'étoiles ? Cela n'a aucun sens,

Philippe. Si l'enfant avait été tué, nous aurions retrouvé son corps. Mais pourquoi l'enlever ? Pour demander une rançon ? Comment ses ravisseurs peuvent-ils espérer avoir l'occasion de dépenser leur argent ? Imaginons que les responsables ne soient autres que les Olynthiens. Ce ne sont pas des idiots, et ils savent fort bien que la Macédoine s'abattrait sur eux une fois leur forfait connu. La Chalcidique ruissellerait de sang.

— Les Athéniens, grommela le roi. Eux sont prêts à tout pour me faire souffrir. Athènes...

Une fois encore, la lueur de démente revint dans l'œil du roi borgne.

« Je ne crois pas, non, répondit aussitôt Parménion. Le discours de Démosthène repose sur ta tyrannie et les atrocités que tu es censé commettre ; c'est ainsi qu'il a pu séduire nombre de cités de moindre importance. Mais de quoi aurait-il l'air si l'on apprenait qu'il est devenu un tueur d'enfants ? Non. Si Athènes devait envoyer des assassins, c'est à toi qu'ils s'en prendraient, pas à Alexandre. Qu'a dit la prêtresse ?

— Bah, ce n'est qu'une vieille folle ! Elle a fait le tour de la chambre du garçon en prétendant s'entretenir avec les esprits. Mais au bout du compte, elle ne m'a rien appris.

— Mais qu'a-t-elle dit exactement ?

— Elle a affirmé que l'esprit de l'enfant ne se trouvait plus en Macédoine, mais qu'il n'était pas non plus dans le domaine d'Hadès. Explique-moi comment cela pourrait être possible, alors qu'il n'avait pas disparu depuis plus d'une demi-journée. Même emporté par un aigle, il n'aurait pas pu sortir du pays aussi vite. Vieillard sénile ! Mais une chose est sûre : elle avait peur. Elle s'est mise à trembler en entrant dans la chambre.

— Tu devrais te reposer, lui conseilla Parménion. Va te coucher et envoie chercher une de tes femmes.

— C'est bien la dernière chose dont j'aie besoin, mon ami. Elles ont du mal à ne pas afficher leur joie. Pense donc : mon héritier a disparu... il est peut-être même mort ! Elles ne songent qu'à écarter les cuisses pour m'en donner un autre. Non. Je ne connaîtrai pas le repos tant que je n'aurai pas élucidé cette affaire. »

À ce moment, Attalus revint et s'inclina.

« Un esclave manque en effet à l'appel, sire, dit-il, pâle comme un linge. Son nom estOLON ; c'est un fabricant de sandales.

— Que sait-on à son sujet ? demanda le Spartiate sans trahir la moindre émotion.

— Je l'ai acheté au gouverneur de Pélagonie voici quelques mois.

C'était un travailleur consciencieux. Les autres esclaves disent que c'était un homme discret et qu'il préférait rester seul. C'est tout ce que j'ai appris.

— Que faisait-il dans la chambre de mon fils ? s'emporta Philippe. Il devait bien avoir une raison pour s'être trouvé là !

— Il a dit à l'une de mes esclaves, Melissa, qu'il vivait autrefois à Méthone. Ses enfants ont été massacrés lors de la prise de la cité et sa femme lui a été arrachée, expliqua Attalus en déglutissant bruyamment. Je crois qu'il cherchait à se venger. »

Le roi sauta sur ses pieds et se mit à faire les cent pas.

« Il devait avoir des complices ; sans cela, comment expliquer qu'Alexandre ait disparu ? Combien d'autres Méthoniens as-tu amenés dans mon palais, Attalus ?

— Aucun, sire, se défendit le soldat. Et j'ignorais qu'il était originaire de Méthone, je le jure !

— Attalus n'est pas en tort, sire, intervint Parménion. Nous avons pris de nombreuses cités et inondé le pays d'esclaves ; cela explique qu'ils se négocient aujourd'hui à quarante drachmes chacun, au lieu de deux cents il y a seulement trois ans. La plupart d'entre eux ont de bonnes raisons de vous haïr.

— Je me moque de leur haine ! siffla Philippe. Mais tu as raison, Parménion ; Attalus n'y est pour rien. » Il tapota l'épaule de son champion. « Pardonne mon accès de colère, mon ami.

— Il n'y a rien à pardonner, sire », répondit l'autre en le saluant.

Plus tard, Attalus vint trouver Parménion, assis, seul, dans l'une des quarante chambres conçues pour accueillir les invités du roi.

« Pourquoi as-tu pris ma défense ? voulut-il savoir. Je ne suis pourtant pas ton ami, et je n'ai aucune envie de le devenir. »

Le général regarda son interlocuteur droit dans les yeux. L'ancien assassin était tendu, comme l'attestaient ses paupières légèrement plissées et ses lèvres serrées.

« Ce n'était pas une question d'amitié, mais de justice, répondit Parménion. Et moi non plus je n'apprécie guère ta compagnie. Si tu n'as rien d'autre à me dire, je te prie de me laisser seul. »

Mais Attalus ne s'en alla pas. Traversant la pièce, il alla s'asseoir sur une chaise à haut dossier et se versa un gobelet de vin, qu'il goûta du bout des lèvres.

« Hmmm, il est bon, commenta-t-il. Penses-tu que cette histoire d'étoiles ait de l'importance ?

— Je l'ignore, reconnut le Spartiate, mais j'ai l'intention de le découvrir.

— Comment ?

— Lorsque je suis arrivé en Macédoine pour la première fois, j'ai rencontré un magus – un faiseur de magie. Je vais retourner le voir. Si le prince a été enlevé grâce à la sorcellerie, il pourra me le dire, et m'indiquer qui a perpétré ce crime.

— Et où trouveras-tu ce... faiseur de magie ?

— Assis sur un rocher », répondit Parménion.

Empire de Macédoine

Alexandre ouvrit les yeux et se mit à frissonner. Il gisait dans une boue froide, son corps détrempé par la pluie. Il était tombé, sans cesser de crier, au sein d'un ciel parsemé d'étoiles, perdant finalement connaissance alors qu'une myriade de couleurs tourbillonnaient devant ses yeux. Tout cela avait disparu pour laisser place à un froid engourdissant et à l'obscurité d'une nuit en montagne.

Il s'apprêtait à bouger quand il entendit parler. Instinctivement, il se fit le plus petit possible et épia les arbres noirs desquels les voix s'élevaient.

« Je vous jure qu'il se trouve à proximité, sire. Le sortilège l'a attiré jusqu'à cette colline, mais je vous avais prévenu qu'il n'arriverait pas forcément à l'endroit exact où nous nous trouvons. Il ne doit pas être distant de plus d'une centaine de pas.

— Retrouve-le, ou je jetterai ton cœur en pâture aux vores. »

Alexandre trembla de tous ses membres ; cette fois, le froid n'y était pour rien. La seconde voix ressemblait à celle de son père, en plus grave et en plus terrifiante. Il ne voyait encore personne, mais savait que les hommes qui venaient de parler se rapprochaient de lui. Avisant des buissons tout proches, il rampa jusqu'à eux et se cacha en leur sein.

De nombreuses torches luisaient entre les frondaisons ; Alexandre aperçut enfin l'homme à l'œil d'or, accompagné d'un prêtre en robe noire, suivis par une vingtaine de soldats. Ces derniers éclairaient les environs pour fouiller la végétation à l'aide de leurs longues lances.

Le sol était meuble sous les mains du garçon ; il creusa avec ses doigts avant de se retourner sur le dos et de se recouvrir de terre et de feuilles. De petits insectes affolés galopèrent sur sa peau nue et un ver rampa sur son mollet gauche. Refusant de s'en préoccuper, Alexandre se mit de la boue sur le visage et les cheveux puis attendit la venue de ceux qui le cherchaient. Son cœur martyrisait sa poitrine. « Mille drachmes à qui le trouvera ! Offrit le roi.

— Hourra ! » s'exclamèrent ses hommes en levant leurs torches pour le saluer.

De là où il se trouvait, l'enfant voyait les jambes des inconnus. Ils allaient pieds nus, mais leurs mollets étaient protégés par des

jambières s'ornant de dessins complexes. Cependant son attention fut accaparée par le motif central, un soleil stylisé. Cela le surprit : ce symbole était celui de la Macédoine ; pourtant l'armure portée par les soldats n'était ni macédonienne ni phrygienne. Leur cuirasse était trop élaborée et leur casque se paraît d'ailes de corbeau plutôt que d'un cimier.

La peur que ressentait Alexandre ne l'empêcha pas de se poser des questions. Ces hommes en armes ne ressemblaient à aucun de ceux qu'il avait pu voir, soit en chair et en os, soit sur des peintures ou des mosaïques.

Un terrible coup de tonnerre résonna et un éclair déchira le ciel.

Un fer de lance apparut au-dessus du garçon et les fourrés s'écartèrent. Puis l'arme fut violemment retirée et le soldat poursuivit sa fouille un peu plus loin.

Alexandre resta immobile jusqu'à ce que le silence soit revenu. Enfin, alors que la pluie s'arrêtait, il força son corps gelé à bouger et sortit du buisson.

Une fois debout, il leva les yeux vers le ciel étoilé... pour s'apercevoir avec un brusque regain de terreur que les constellations qu'il voyait lui étaient inconnues. Où se trouvaient donc l'Archer, le Grand Loup, le Porteur de Lance et la Terre Nourricière ? Il scruta le firmament à la recherche de l'étoile Polaire, mais aucun des astres visibles ne lui ressemblait.

Les hommes qui le cherchaient descendaient la montagne ; il décida donc de grimper.

Les arbres se paraient d'un linceul d'obscurité mais, ravalant sa peur, le garçon se risqua à pénétrer dans les bois. Au bout de quelques instants, il reconnut l'inquiétant autel de son cauchemar au milieu d'une clairière. Des colonnes brisées délimitaient le lieu où les prêtres avaient essayé de l'appeler.

Il n'y avait personne alentour, mais un petit feu de camp finissait de mourir sous un chêne aux larges branches. Alexandre courut s'y blottir, ravivant les flammes en soufflant dessus. Il chercha du bois sec, n'en trouva pas, et finit par s'asseoir à côté du feu mourant, les mains tendues pour profiter de la faible chaleur.

« Où suis-je ? murmura-t-il. Comment vais-je rentrer chez moi ? » Ses yeux se brouillèrent et il sentit qu'il cédaît à la panique.

« Je ne pleurerai pas, décréta-t-il. Je suis fils de roi. »

Ramassant quelques brindilles mouillées, il les déposa en bordure du cercle de cendres afin de les réchauffer, après quoi il fouilla les alentours. Il lui fallait absolument trouver de quoi alimenter le feu, sous peine de mourir de froid. L'autel n'avait rien à lui offrir et il

s'enfonça dans les bois. Les ténèbres y étaient plus présentes encore, car les branches entrelacées formaient un véritable toit végétal. Cependant la densité des frondaisons avait maintenu le sol plus sec, et Alexandre trouva quelques branchages qu'il rapporta jusqu'au petit feu.

Patiemment, il approvisionna ce dernier en brindilles, prenant bien garde de ne pas l'étouffer. Enfin, son corps transi commença à ressentir les premiers effets de la chaleur.

Trois fois, il alla rechercher du bois, se constituant ainsi une réserve avec laquelle il espérait passer la nuit. Lors de sa quatrième expédition de ramassage, il entendit un bruit et s'immobilisa. De prime abord, il ne capta que le silence, puis le son furtif résonna de nouveau et il s'enfuit trouver refuge près des flammes. Lâchant le bois qu'il portait, il traversa la clairière, s'accroupit à côté du feu et saisit un brandon qu'il leva au-dessus de sa tête.

Une meute de loups gris sortit des bois et l'encercla. Leurs yeux jaunes et leurs crocs reflétaient les lueurs orangées du feu. Face à ces bêtes monstrueuses, plus grosses que les chiens de chasse de son père, il n'avait d'autre arme que sa petite brindille.

La faim des prédateurs lui parvenait clairement, sous forme de vagues sensorielles qui menaçaient de le submerger. Ils craignaient le feu, mais leur ventre affamé leur conférait un regain de courage.

Attentif à ne pas bouger, Alexandre ferma les yeux et fit usage de son talent. Perçant la brume érigée par le flot de haine et de faim, il chercha le chef de la meute, avec lequel il fusionna. Fouillant les souvenirs du mâle, il revit sa naissance dans une grotte obscure, les jeux auxquels il avait participé avec ses frères et sœurs, puis les combats sérieux de l'âge adulte ; les blessures s'enchaînèrent aux longues traques et aux victoires.

Enfin, il rouvrit les yeux.

« Nous ne faisons qu'un », dit-il au grand loup gris.

L'animal inclina la tête sur le côté et avança vers lui. Alexandre reposa son brandon au centre du foyer et attendit. Une fois le loup tout proche, l'enfant tendit lentement le bras jusqu'à sa tête. Il caressa doucement la fourrure détrempée.

Interloquées, les autres bêtes tournaient en rond dans la clairière.

Le garçon laissa son esprit errer sur les pentes de la montagne, jusqu'à ce qu'il perçoive enfin les battements de cœur d'une autre créature, une biche endormie. Communiquant l'image au chef de la meute, il tendit le doigt vers le sud.

Le loup s'en alla silencieusement, suivi par les autres. Alexandre se laissa tomber sur les genoux. Il était épuisé et effrayé, mais cela ne

l'empêchait pas d'exulter.

« Je suis fils de roi, déclara-t-il à voix haute, et j'ai vaincu ma peur.

— Et de fort belle manière », entendit-il derrière lui.

Il resta immobile, même lorsqu'un homme sortit des bois pour venir s'accroupir près du feu.

« Ne crains rien, mon garçon. Je suis ton ami. »

De taille moyenne, le nouveau venu avait des cheveux gris et courts ; sa barbe était légèrement bouclée. Il portait une jupe en cuir et un arc en bandoulière. Un cheval apparut à sa suite. Bien que n'ayant ni chabraque ni bride, il s'approcha de son maître et lui donna de petits coups de tête.

« Du calme, Caymal, chuchota l'homme en caressant le nez de l'animal. Les loups sont partis. Le jeune prince les a envoyés chasser une biche.

— Pourquoi n'ai-je pas perçu ta présence ? voulut savoir Alexandre. Et pourquoi les loups n'ont-ils pas senti ton odeur ?

— Deux questions pour une seule réponse : je ne souhaitais pas me faire remarquer.

— Es-tu un magus ?

— Je suis beaucoup de choses, répondit l'homme. Mais, malgré toutes mes qualités, j'ai également un terrible défaut : je suis d'un naturel curieux, et la situation que nous avons là me paraît proprement fascinante. Quel âge as-tu, mon garçon ?

— Quatre ans. » L'inconnu hocha la tête. « Tu as faim ?

— Oui, admit l'enfant. Mais je vois bien que tu n'as rien à manger. »

Le nouvel arrivant éclata de rire et plongea la main dans une bourse qu'il portait à la ceinture. Il en sortit une tunique en laine trop grande pour avoir pu tenir à l'intérieur et la jeta à son jeune interlocuteur.

« La vérité est parfois différente de ce que nous voyons, enseigna-t-il. Enfile ce vêtement. »

Alexandre se leva et s'exécuta. La tunique lui allait parfaitement et la laine était chaude, douce et bordée de cuir. Quand il s'assit de nouveau, l'homme faisait tourner une broche au-dessus du feu. Le morceau de viande transpercé de part en part commençait déjà à grésiller.

« Je me nomme Chiron, et je te souhaite la bienvenue dans mes bois.

— Je m'appelle Alexandre, annonça le garçon alléché par l'odeur de viande grillée.

— Et je sais déjà que tu es fils de roi. Duquel s'agit-il, Alexandre ?

— Mon père est Philippe, souverain de Macédoine.

— Merveilleux ! Et comment es-tu arrivé ici ? » Le jeune prince lui relata son rêve et la nuit étoilée, suivie de la longue chute dans le néant. Chiron l'écouta en silence, puis l'interrogea au sujet de la Macédoine et de Pella.

« Mais tu dois forcément avoir entendu parler de mon père, s'étonna Alexandre. C'est le plus grand roi de toute la Grèce.

— La Grèce, dis-tu ? Comme c'est intéressant. Mais commençons par manger. »

Retirant la viande de la broche, il la partagea. Le garçon s'empara aussitôt du morceau qu'on lui tendait, pourtant conscient que la graisse rôtie risquait de lui brûler les doigts. À sa grande surprise, la viande était juste chaude, bien que parfaitement cuite. Il n'en fit qu'une bouchée.

« Tu veux bien me raccompagner chez moi ? demanda-t-il enfin. Mon père te récompensera.

— Je crains qu'une telle entreprise dépasse le cadre de mes pouvoirs, mon garçon.

— Pourquoi ? Tu as un cheval, et nous ne devons pas être loin du palais.

— En fait, nous ne pourrions en être plus éloignés. Tu ne te trouves plus en Grèce, mais dans un pays nommé Achoa, dont le principal souverain est un certain Philippos, seigneur de la Macédoine... et Roi-Démon. C'est lui qui se tenait ici, et ce sont ses prêtres qui t'ont arraché à ta demeure. Il te traque à l'heure qu'il est. Et, même si mes pouvoirs me permettent de bloquer temporairement l'enchantement de son œil d'or, non, Alexandre, je ne puis te ramener chez toi.

— Mais alors, je suis perdu ? Je ne reverrai plus jamais mon père ?

— Pas de conclusions hâtives, conseilla Chiron en refusant de regarder le garçon en face.

— Pourquoi ce... Philippos veut-il m'attraper ?

— Je... je n'en suis pas sûr. » Alexandre le dévisagea gravement.

« J'ai l'impression que tu ne me dis pas toute la vérité.

— Tu as raison, mon jeune prince. Mais restons-en là pour le moment. Allons nous coucher et, dès demain, je t'emmènerai chez moi. Là-bas, nous pourrions réfléchir à la situation. »

L'enfant continua de le regarder fixement, sans savoir s'il pouvait faire confiance à cet inconnu. Chiron l'avait nourri, vêtu, et ne semblait pas menaçant, mais en soi-même cela n'indiquait rien quant à

ses intentions à plus long terme. Le feu était délicieusement chaud. Alexandre s'allongea à côté pour mieux réfléchir...

Et s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé par la main d'un homme sur son épaule, et il lui fallut de longs instants pour réaliser que le terrifiant pouvoir qu'il redoutait tant ne semblait pas avoir d'effet sur le magus aux cheveux gris.

« Il faut partir, et vite, lui dit Chiron. Les Macédonyens sont de retour.

— Comment le sais-tu ? demanda le garçon d'une voix endormie.

— Caymal montait la garde pour nous. Et maintenant, écoute-moi, car ceci est très important. Tu vas rencontrer un nouvel ami. Il te surprendra, mais tu dois lui faire confiance ; c'est d'une importance capitale. Dis-lui que Chiron lui demande de rentrer à la maison, et préviens-le que les Macédonyens nous traquent et qu'il faut fuir, pas combattre. Tu as compris ?

— Où vas-tu ? voulut savoir le garçon apeuré.

— Nulle part, répondit Chiron en lui tendant son arc et son carquois. Regarde et apprend. »

Il courut jusqu'à son cheval et se tourna pour faire face au jeune prince. L'étalon posa la tête sur l'épaule de son maître et tous deux se figèrent ; on aurait dit des statues. Alexandre cligna des yeux et eut l'impression que Chiron et sa monture se troublaient légèrement, comme si une grande chaleur les rendait indistincts. La cage thoracique du magus enfla, sa tête grossit et sa barbe s'assombrit. Son poitrail se couvrit de muscles saillants tandis que les articulations de ses jambes se modifiaient et que ses pieds se transformaient en sabots.

Fasciné, Alexandre vit l'homme et l'animal se fondre en une seule créature. La tête de l'étalon avait disparu ; c'était désormais le torse d'un humain qui se dressait au-dessus de ses jambes antérieures. Le centaure tapa le sol de son sabot et avança vers le garçon.

« Qui es-tu ? » demanda une voix de tonnerre.

Alexandre observa le nouveau visage de son interlocuteur. Les traits de Chiron avaient totalement disparu. La créature avait des yeux noisette très écartés et des lèvres charnues ; sa barbe droite et châtain avait perdu toutes ses boucles.

« Je m'appelle Alexandre, et Chiron m'a laissé un message pour toi.

— Tu es tout petit... et j'ai grand-faim.

— Chiron m'a dit de te prévenir que les Macédonyens étaient tout proches. »

Rejetant la tête en arrière, le centaure poussa un cri de rage.

Avisant l'arc tenu par l'enfant, il tendit la main vers lui.

« Donne-le-moi, je vais les tuer.

— Il a ajouté que tu devais retourner à ta demeure. Il a besoin de toi. Tu ne dois pas attaquer les Macédonyens. »

L'être mi-homme mi-cheval se pencha au-dessus de son jeune interlocuteur. « Tu es un ami de Chiron ?

— Oui.

— Alors, je ne te tuerai pas. Donne-moi mon arc et je rentrerai chez moi.

— Il a aussi dit qu'il fallait que tu m'emmènes avec toi », mentit Alexandre en tendant l'arme demandée.

Le centaure hocha la tête.

« Tu peux monter sur le dos de Camiron, humain. Mais si tu tombes, je ne m'arrêterai pas pour toi. »

Il souleva Alexandre et le posa sur son échine, puis quitta la clairière au trot. Le garçon faillit tomber.

« Accroche-toi à ma crinière », lui conseilla Camiron.

La colonne vertébrale du centaure s'ornait de longs poils, qu'Alexandre saisit à pleines mains. Sa monture partit d'un pas rapide, puis se mit à galoper une fois la lisière des arbres franchie.

Une cinquantaine de cavaliers se trouvaient droit devant eux. Camiron s'arrêta brusquement, manquant de catapulte le jeune prince au-dessus de sa tête. Les soldats les aperçurent et se déployèrent pour les attraper. Le centaure encocha une flèche à son arc.

« Je vais tuer les Macédonyens, décida-t-il.

— Non ! s'écria Alexandre. Rentre à ta demeure ! Chiron a besoin de toi ! »

Poussant un grognement de dépit, Camiron s'élança au galop. Une flèche siffla à ses oreilles, et il riposta sans ralentir le moins du monde. Son trait se planta dans la poitrine de l'un des cavaliers, le jetant à bas de monture. D'autres flèches les prirent pour cible et l'une d'elles égratigna le centaure à la hanche. Il poussa un cri de douleur et de colère mêlées, mais continua sa course.

La manœuvre d'encerclement de l'ennemi avait manifestement réussi ; Alexandre sentit le désespoir le submerger. Mais, alors que la nasse se refermait inexorablement, Camiron effectua un écart et utilisa de nouveau son arc. Un second Macédonyen s'effondra, ouvrant une brèche infime au sein de la formation. Sans laisser à ses adversaires le temps de la combler, Camiron bondit dans l'ouverture et s'enfuit sous les cris de ses poursuivants.

Il accéléra encore l'allure et son rire porta jusqu'aux soldats, réduits à les agonir d'injures.

« Je les ai eus ! s'exclama-t-il. C'est moi le plus fort !

— Oui, tu es le meilleur, acquiesça Alexandre sans lâcher sa crinière. Nous sommes encore loin ?

— Si tu marches, oui. Mais quand Camiron galope, non. Tu es vraiment l'ami de Chiron ?

— Puisque je te le dis.

— Je l'espère pour toi. Si Chiron n'est pas là, je te tuerai, humain, et je me délecterai de la moelle de tes os. »

Frontière thrace, du côté de la Macédoine

Parménion tira sur les rênes de son hongre et se retourna pour contempler les collines menant au fleuve Axios. Bien que n'apercevant plus le cavalier, il savait sans le moindre doute possible qu'il était toujours suivi. Il trouvait cela irritant, mais pas encore inquiétant.

Il avait remarqué l'homme le lendemain de son départ de Pella, sous la forme d'un point à l'horizon. Il avait effectué un écart en direction du nord-est avant de revenir à son itinéraire d'origine. Depuis l'abri d'un bosquet, il avait vu son poursuivant copier la manœuvre.

L'autre se trouvait trop loin pour qu'il soit possible de l'identifier. Le Spartiate savait juste que l'inconnu portait une cuirasse et un casque en bronze, et qu'il montait un cheval gris tacheté. Il avait poursuivi son chemin en redoublant de vigilance, car la Thrace était proche et il ne voulait pas avoir d'ennuis avec les gardes-frontières.

Devant lui, le paysage ondulant s'ornait de vallées plus ou moins boisées. On y trouvait d'étroits cours d'eau, scintillant au soleil, qui s'en allaient rejoindre le fleuve Nestos, puis la mer au nord de l'île de Thasos.

Parménion entra dans un bois et mit pied à terre au bord d'un ruisseau. Son cheval attendit fidèlement, oreilles dressées et narines frémissantes ; il avait senti la proximité de l'eau. Débarrassant l'animal de sa chabraque en peau de lion, le général le frotta avec une poignée d'herbe sèche. Mothac l'avait incité à prendre Bessus, mais il avait finalement arrêté son choix sur l'alezan. Sa force était moindre, mais il avait le pied sûr, un tempérament agréable et une endurance hors du commun. Parménion lui caressa les naseaux et le conduisit jusqu'au ruisseau. Il n'était pas nécessaire de l'attacher, aussi le laissa-t-il boire en paix. Pour sa part, il s'assit sur un rocher et écouta les babils de l'eau et les ritournelles des oiseaux.

Six années plus tôt, il avait effectué ce même voyage en sens inverse ; c'est alors qu'il avait rencontré Aristote.

« Viens me trouver quand tu auras besoin de moi », lui avait dit ce dernier.

Difficile d'imaginer avoir davantage besoin d'un magus, songea Parménion. Il défit la jugulaire de son casque, qu'il ôta pour passer la main dans ses cheveux trempés de sueur. Malgré l'arrivée imminente

de l'hiver, le temps restait chaud et sec. Son dos ruisselait de transpiration sous son armure de cuir bouilli. Phèdre avait été incapable de comprendre pourquoi il avait décidé de s'équiper comme un humble mercenaire. Pire encore, elle lui avait ouvertement demandé pour quelle raison il se lançait dans une telle quête.

« C'est toi qui diriges vraiment la Macédoine, avait-elle susurré. Tu pourrais t'emparer du trône. L'armée te suivrait et Philo aurait l'avenir que les dieux ont agencé pour lui. Pourquoi te préoccupes-tu de ce qu'il adviendra de l'enfant-démon ? »

Il n'avait pas daigné répondre. Installant la chabraque sur le dos de l'alezan, il était parti sans un regard en arrière.

Il avait ensuite évité les localités situées sur ses terres, s'arrêtant pour la première fois dans une petite ville nichée à l'ombre des monts de Crousie. Il y avait fait ses provisions : de la viande salée et des fruits secs pour lui, des céréales pour sa monture. La communauté était en pleine expansion, comme le prouvaient les bâtiments que l'on érigait à proximité ; la richesse du pays ne cessait de croître. La plupart des nouveaux habitants étaient des mercenaires, qui s'achetaient des terres grâce à l'argent que les campagnes de Philippe leur avait permis de gagner. D'autres étaient d'anciens soldats invalides recevant une forte pension. La ville débordait d'activité, et Parménion l'avait quittée avec joie ; il préférait de loin le calme et la quiétude de la campagne.

Assis au bord du ruisseau, il réfléchit une fois encore aux problèmes qui l'assaillaient. Il ignorait où Alexandre se trouvait et pour quelle raison on l'avait enlevé. Son unique espoir reposait sur la promesse d'un magus qu'il n'avait rencontré qu'une seule et unique fois dans le monde des vivants. Et si les Perses s'étaient arrangés pour sortir du pays avec le garçon ? Que se passerait-il s'il était retenu en otage à Suse ? Comment un homme seul pourrait-il alors espérer le délivrer ? Et, si Parménion échouait, Philippe déclarerait-il la guerre au grand roi pour se venger ?

Ces pensées décourageantes tourbillonnaient dans sa tête tel un vol de papillons furieux. Irrité, il les chassa en se remémorant le conseil de Xénophon :

« Si l'on te demande de déplacer les montagnes, ne regarde pas leur taille. Procède une pierre après l'autre. »

La première pierre consistait à trouver Aristote. Laissant son cheval se reposer, Parménion monta au sommet de la colline et tenta de repérer l'individu qui le suivait. Mais la chaleur rendait l'horizon incertain et l'empêchait de discerner le moindre signe de mouvement.

Il chevaucha jusqu'à la tombée de la nuit et installa son

campement dans les montagnes. Il fit un feu contre un rocher, afin de profiter de la chaleur réfléchiée par la pierre. Dès le lendemain, il atteindrait le col où il avait fait la connaissance du magus. Priant pour qu'Aristote soit là à l'attendre, il dormit d'un sommeil troublé.

Deux heures avant l'aube, il atteignit les premiers contreforts des monts Kerkine. La brise se fit plus fraîche alors que son cheval attaquait la pente parsemée d'éboulis menant à sa destination, et il s'enroula dans sa cape noire. Parvenu au sommet, il vit quatre guerriers bloquant le col étroit. Deux chevaux sans cavalier se trouvaient derrière eux. Il tourna la tête vers les rochers situés sur sa gauche, où deux hommes le guettaient, l'arc bandé.

« Belle journée pour faire du cheval », lui dit un soldat basané monté sur un étalon couleur de jais. D'un petit coup de talons, l'homme incita sa monture à avancer. Il avait des traits taillés à la serpe et son épaisse barbe noire ne parvenait pas à cacher ses joues grêlées. Ses yeux étaient sombres, enfoncés dans les orbites. Ses camarades restèrent en retrait, gardant le silence, la main sur le pommeau de l'épée.

« En effet, répondit Parménion. En quoi puis-je vous être utile ?

— Tu te trouves en terre thrace, Macédonien, et il te faut acquitter le droit de passage. Je te prie de me tendre ta bourse.

— Premièrement, je ne suis pas macédonien, et deuxièmement, même un simple d'esprit devrait comprendre qu'un mercenaire se rendant en Perse n'a pas d'argent. C'est quand il revient que ses poches sont remplies.

— Tant pis, fit l'autre, philosophe. Tu possèdes un beau cheval ; nous saurons nous en contenter. »

La tension soudaine de l'homme annonça ses intentions belliqueuses, mais Parménion ne lui laissa pas le temps de les mettre en application. Il piqua des deux et son cheval s'élança au galop. Une paire de flèches siffla à l'endroit où il s'était tenu. L'épaule de l'alezan heurta l'étalon du barbu, qui fut projeté à terre par la violence du choc. Tirant son épée, le Spartiate chargea les trois hommes restants, qui s'écartèrent sur son passage et se reformèrent pour engager la poursuite.

Le défilé effectuait un coude sur la droite. Dès qu'il eut disparu du champ de vision des brigands, Parménion fit volte-face et repartit en sens inverse. Les Thraces furent pris par surprise. Ils achevèrent leur virage en s'attendant à voir leur proie au loin... et se retrouvèrent face à un homme qui fondait sur eux.

Le hongre passa entre eux sans la moindre hésitation. Parménion abattit son épée sur la gorge de l'un de ses adversaires, qui s'effondra

dans un grand jaillissement de sang, la jugulaire tranchée. L'alezan se cabra et donna un violent coup de sabots au deuxième homme, dont le cheval se coucha.

Le chef à la peau grêlée attaqua en poussant son cri de guerre, mais le Spartiate para l'assaut et sa riposte atteignit l'autre au visage, lui crevant un œil. Les survivants s'enfuirent sans demander leur reste. Parménion descendit de cheval et s'approcha du chef blessé. Celui-ci se relevait en tentant vainement de stopper les flots de sang qui s'échappaient de son œil crevé. « Fils de putain ! » hurla-t-il en brandissant son épée.

Le strategos exécuta un pas de côté et sa lame lacéra le bas-ventre de l'agresseur, qui chut dans un grand cri. Parménion l'acheva en lui tranchant la gorge, après quoi il reprit les rênes de son cheval.

« Bien joué », entendit-il.

Il jura dans sa barbe en reconnaissant la voix.

« Que fais-tu ici, Attalus ? »

Le champion du roi sauta à bas de son cheval tacheté avec légèreté.

« Tu n'as pas l'air heureux de me voir, on dirait ? Je suppose que c'est compréhensible, mais tes histoires de sorciers m'ont intrigué, et je me suis dit qu'il serait divertissant de rencontrer l'homme dont tu m'as parlé. »

Parménion secoua la tête.

« Je préfère dormir en compagnie d'un serpent venimeux que voyager avec toi. Retourne à Pella. »

Attalus accueillit l'insulte d'un sourire, mais une malice indéniable se lisait dans son regard.

« Tout le monde te considère comme un homme capable de réfléchir, Spartiate, et je te respecte pour cela. Mais tu ne te sers pas de ta tête en ce moment. Imagine que ce... sorcier... puisse en effet te conduire jusqu'à l'enfant ; te crois-tu réellement capable de le délivrer seul ? Peut-être ne m'apprécies-tu pas, mais tu dois bien reconnaître qu'aucun Macédonien ne me vaut l'épée à la main.

— Là n'est pas la question, rétorqua Parménion.

— Dans ce cas, où est-elle ?

— Il est impossible d'avoir confiance en toi.

— C'est tout ? Par les dieux, mais que crains-tu donc ? Que je te tranche la gorge dans ton sommeil ?

— Peut-être. Mais tu n'en auras pas l'occasion, car je voyage seul.

— Cela ne me paraît guère sage », intervint une troisième voix.

Les deux hommes se retournèrent pour voir un homme aux cheveux gris assis sur un rocher plat.

« Tu te déplaces silencieusement, siffla l'ancien assassin en dégainant lentement son épée.

— En effet, jeune Attalus. Mais range cette lame, veux-tu ? Ce serait le comble de l'impolitesse d'attaquer quelqu'un qui abonde dans ton sens. » Aristote se tourna vers le général. « Tu t'apercevras que le champion du roi pourra t'apporter une aide précieuse dans ta quête, Parménion. Et, crois-moi, tu auras grand besoin d'assistance pour retrouver le prince.

— Où le retient-on captif ?

— Dans le royaume des damnés. » Sautant du rocher, Aristote avança vers une falaise abrupte et s'enfonça dans la paroi rocheuse. Ignorant Attalus, Parménion prit les rênes de son cheval et suivit le magus. Comme la première fois, la pierre en apparence solide s'avéra aussi immatérielle qu'une fine brume. Il se retrouva dans une immense caverne, constellée de stalactites pendues comme des crocs de dragon. Dérangé par le froid et l'humidité des lieux, l'alezan se mit à trembler. Parménion lui tapota l'encolure en lui murmurant des paroles apaisantes. Attalus surgit à son tour de la roche.

« Nous ne t'avons pas encore suffisamment distrait ?

— Presque, répondit le champion. Où est-il passé ? » Le Spartiate indiqua un rai de soleil. Les deux hommes se dirigèrent vers l'ouverture, émergeant par une grotte surplombant une vallée verdoyante. La demeure aux murs blancs se trouvait toujours en bas de la pente, à proximité de son cours d'eau. Remontant sur leur cheval respectif, ils descendirent jusqu'à la maison, où Aristote les attendait près d'une table regorgeant de nourriture et de vin.

« Venons-en au but de votre visite, dit le magus après qu'ils eurent fini de se rassasier. L'enfant ne se trouve plus dans ce monde.

— Veux-tu dire qu'il est mort ? lâcha Attalus. Je refuse de le croire !

— Il n'est pas mort, non, expliqua patiemment Aristote. Il a été attiré dans un univers parallèle par le biais d'un portail – c'est pour cette raison que les gardes ont dit avoir vu des étoiles dans le couloir. Il vous faudra vous aussi vous rendre dans cette dimension si vous souhaitez le secourir. Je peux vous montrer comment faire.

— Ça n'a aucun sens ! s'énerva le soldat en se levant brusquement. Tu as l'intention de continuer à l'écouter longtemps, Spartiate ?

— Avant de t'emporter, regarde autour de toi, répondit Parménion. Où sont passées les montagnes par où nous sommes arrivés ? Et le Nestos ? Ne vois-tu pas que nous avons déjà changé de monde ?

— C'est une ruse », grommela Attalus en inspectant l'horizon inconnu.

Sans plus tenir compte de lui, le strategos revint à Aristote.

« Pourquoi ont-ils capturé Alexandre ? » voulut-il savoir.

Le magus s'accouda à la large table.

« Il y a là-bas un roi possédé qui désire devenir immortel. Pour y parvenir, il doit dévorer le cœur d'un individu à nul autre pareil, sacrifié pour l'occasion. Ses prêtres lui ont révélé l'existence d'un enfant hors du commun...

— Ce monde... est-il semblable au nôtre ? Comment trouverons-nous notre chemin ?

— Il m'est encore impossible de répondre à cette question. Il existe de grandes similitudes, mais aussi d'énormes disparités. En ce lieu vivent des centaures, et toutes les créatures dont parlent les mythes : lycanthropes, harpies, gorgones et autres entités des ténèbres. C'est un monde de magie, mon ami. Et pourtant, c'est aussi la Grèce.

— Ce roi dont tu m'as parlé... a-t-il un nom ?

— Philippos, roi de Macédoyne. Et, avant que tu me le demandes, oui, il s'agit bien de Philippe ; c'est le sosie de l'homme que vous servez.

— Quelle folie ! s'exclama Attalus. Pourquoi écoutes-tu ces fables ?

— Je te l'ai dit et je le répète : ne te gêne surtout pas si tu souhaites retourner à Pella. Pour ma part, je vais me rendre dans cette autre Grèce et je retrouverai le prince. M'accompagnes-tu, Aristote ? »

Le magus secoua la tête et détourna le regard. « Je ne le peux... pas encore. Je le voudrais tant mais c'est impossible.

— Ce monde est trop dangereux pour toi, sorcier ?

— En effet, oui, reconnut Aristote sans la moindre trace de rancœur. Mais je vous rejoindrai dès que je le pourrai afin de vous ramener chez vous. Si vous êtes toujours en vie...»

352 avant J.-C. La forêt d'Olympos

Les poursuivants Macédoniens se trouvaient tout près lorsque Camiron s'engagea sur les pentes de la montagne. Alexandre frémit en apercevant les cimes enneigées.

« Où montons-nous ? voulut-il savoir.

— Jusqu'à la grotte de Chiron, lui répondit le centaure. Sur le toit du monde. »

Le garçon regarda derrière eux. Les cavaliers étaient désormais suffisamment proches pour qu'il distingue le soleil radieux ornant les cuirasses noires et le fer des lances luisant au soleil. Camiron galopait à un rythme constant, sans trahir la moindre fatigue, tandis que le jeune prince s'agrippait à sa crinière brune.

« C'est encore loin ? » demanda Alexandre.

L'être hybride s'arrêta un instant pour lui montrer une forêt accrochée telle une brume émeraude au versant de la montagne.

« Là-bas, expliqua-t-il. Les Macédoniens ne nous y suivront pas. S'ils le font, ils mourront. »

Il repartit d'un bond qui faillit déloger son jeune cavalier.

Alors qu'ils approchaient de l'orée des bois, quatre autres centaures en sortirent et vinrent à leur rencontre. Tous étaient plus petits que Camiron, et deux seulement portaient la barbe. Armés d'arcs, ils s'immobilisèrent en ligne et attendirent. Camiron s'arrêta devant eux.

« Que viens-tu faire ici, paria ? demanda le chef, dont la barbe était blanche et le poil fauve.

— Je me rends à la grotte de Chiron, répondit Camiron avec déférence. Nous sommes poursuivis par les Macédoniens.

— Tu n'es pas le bienvenu ici, rétorqua l'un des autres. Tu n'amènes que des ennuis.

— Chiron m'a donné un ordre. Je dois lui obéir.

— Chien servile ! railla un centaure qui ne s'était pas encore exprimé. Que représente cet humain pour toi ? Es-tu son esclave ?

— Je ne suis l'esclave de personne ! » protesta Camiron d'une voix plus menaçante.

Alexandre sentit les muscles de sa monture se bander. Il leva le bras pour attirer l'attention des quatre créatures.

« Seriez-vous prêts à abandonner l'un des vôtres à l'ennemi ? demanda-t-il.

— Tu ne parleras que lorsque tu en auras reçu l'autorisation, humain, trancha le chef.

— Non. Réponds à ma question... à moins que tu ne sois trop lâche.

— Permets-moi de le tuer, Père, demanda un jeune en encochant une flèche à son arc.

— Non ! tonna Barbe-Blanche. Laissez-les passer.

— Mais, Père...

— J'ai dit qu'ils étaient libres de traverser la forêt. »

Les gardes s'écartèrent et Camiron s'élança au galop entre les arbres. D'autres centaures se tenaient là, tous armés d'arcs. Alexandre se retourna juste à temps pour voir les Macédonyens tomber sous la première volée de flèches.

Les bruits du combat s'atténuèrent lorsqu'ils s'enfoncèrent plus profondément dans les bois.

Camiron ne disait mot, mais Alexandre percevait clairement son désarroi. Ne sachant que dire, il s'installa aussi confortablement que possible sur le dos de sa monture. Enfin, les deux compagnons parvinrent à une clairière sur laquelle donnait une grotte. Camiron y entra et déposa son jeune cavalier au sol.

« Chiron n'est pas là, commenta le centaure, une lueur de colère dans le regard.

— Je te remercie, répondit Alexandre en s'approchant de lui. Tu m'as sauvé la vie et tu as été très brave.

— Je suis le plus courageux de tous... et le plus fort, se vanta le centaure en faisant jouer ses muscles.

— C'est on ne peut plus vrai, acquiesça le garçon. Je n'ai jamais vu personne d'aussi fort.

— Où est Chiron, petit ? demanda Camiron en faisant le tour de la caverne des yeux. Tu m'avais promis qu'il nous attendrait.

— Non, lui expliqua calmement Alexandre. Je t'ai dit qu'il t'avait demandé de me protéger et de m'amener ici. Il m'a assuré que je pouvais te faire confiance et m'a vanté ta bravoure.

— J'ai mal », fit le centaure en touchant délicatement son flanc.

L'estafilade laissée par la flèche macédonyenne s'était déjà partiellement refermée, mais le sang séché avait poissé sa jambe droite.

« S'il y a de l'eau, je peux nettoyer ta plaie, lui proposa le garçon.

— Pourquoi Chiron n'est-il jamais là ? se plaignit un Camiron au bord du désespoir. Chiron ! Chiron !

— Il va venir, lui promit Alexandre. Mais il faut que tu te reposes. Même quelqu'un d'aussi fort que toi doit être fatigué après avoir galopé si longtemps.

— Je n'ai pas sommeil, mais j'ai faim...

— Parle-moi de toi, l'incita le garçon, qui n'aimait guère la lueur soudaine dans le regard de son compagnon. Je n'ai jamais rencontré de centaures, même si j'ai entendu de nombreux récits à leur sujet.

— Je n'ai pas envie de parler, protesta Camiron. Je veux manger. »

Il sortit au trot et Alexandre s'assit sur une pierre. Bien qu'affamé et épuisé, il n'osait s'endormir tant que l'imprévisible homme-cheval se trouvait à proximité. Au bout de quelques minutes, il décida d'explorer la grotte. Celle-ci n'était pas profonde, mais plusieurs alcôves semblaient avoir été taillées par l'homme. Pénétrant dans la première, il remarqua que le mur de droite présentait une teinte de gris différente du reste de la paroi. Il tendit le bras vers la roche et sa main passa au travers sans rencontrer la moindre résistance. Effectuant quelques pas en avant, il franchit le faux mur pour se retrouver dans une salle splendide tapissée de soieries et dont les murs s'ornaient de scènes tirées de l'imagination d'Homère : le cheval de Troie, le navire d'Ulysse ancré au large de l'île des sirènes, ou encore Circé la magicienne transformant les marins en cochons.

Marchant jusqu'à une fenêtre, il vit que le bâtiment était en marbre blanc, soutenu par de nombreuses colonnes. Plus grand que le palais de son père à Pella, il était également infiniment plus beau. Lentement, le jeune prince déambula d'une pièce à l'autre. Il découvrit plusieurs bibliothèques garnies de centaines de parchemins rangés sur des étagères, ainsi que des salles emplies de peintures ou de sculptures. Il trouva aussi des croquis d'animaux, lions, oiseaux et créatures aux formes invraisemblables, dont certaines avaient le cou plus long que le reste du corps, et d'autres un museau pendant jusqu'au sol. Enfin, il parvint à la cuisine. Des jambons dorés au miel pendaient à côté de tonneaux de pommes et de multiples sacs de fruits secs : abricots, poires, pêches et bien d'autres qu'il ne connaissait pas. Il s'assit à une large table et les goûta tous avant de repenser au centaure. Avisant un plateau en argent, il prépara une sélection de fruits et de viandes, qu'il apporta à la grotte en retraversant le mur immatériel en sens inverse.

« Où étais-tu ? s'écria Camiron. Je t'ai cherché partout.

— Je t'apporte à manger », répondit Alexandre en lui offrant le plateau.

Le centaure s'en saisit sans un mot et engloutit les victuailles sans

se préoccuper de ce qu'il avalait. Enfin, il rota et repoussa le plateau vide.

« Ça va mieux, commenta-t-il. Mais je veux voir Chiron. »

Se souvenant que son compagnon lui avait promis de le dévorer si Chiron ne les attendait pas à la caverne, le garçon se hâta de changer de sujet. « Pourquoi les autres centaures ne sont-ils pas comme toi ? »

Camiron s'assit en repliant ses jambes sous lui. « Qui te l'a dit, hein ? voulut-il savoir. Qui ? »

— Personne. Je l'ai vu quand ils sont sortis de la forêt.

— Je suis plus fort qu'eux. Je n'ai pas besoin d'eux, ni de personne d'autre.

— Je suis ton ami.

— Camiron n'a pas besoin d'amis !

— Tu ne te sens jamais seul ?

— Non... ou plutôt si, quelquefois, reconnut la créature hybride. Mais ce ne serait pas le cas si je n'oubliais pas tant de choses. Pourquoi étais-je dans la forêt où je t'ai découvert ? Je ne me souviens pas y être allé. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Et pourtant, les choses étaient différentes, avant. Enfin, je crois. Je suis si fatigué...

— Dors un peu, lui conseilla Alexandre. Tu te sentiras mieux à ton réveil.

— Oui, murmura le centaure avant de relever brusquement la tête. Si Chiron n'est pas là demain matin, je te tuerai.

— Nous en reparlerons plus tard. »

Camiron piqua du nez et sa respiration devint vite régulière. Le garçon l'observa attentivement. Une fois encore, l'être féerique se retrouva environné d'une lueur étincelante. Il se scinda en deux, pour céder la place à Chiron, dormant paisiblement à côté de son cheval, Caymal.

Alexandre secoua doucement l'épaule du magus. Ce dernier se réveilla en bâillant.

« Félicitations, mon garçon, dit-il. Je savais que je prenais un risque en te laissant avec... lui, mais tu as très bien géré la situation.

— Qui est-ce ?

— Comme tous les centaures, c'est un être mi-homme, mi-cheval : moi et Caymal. Autrefois, je parvenais à le contrôler. Mais il est de plus en plus fort, désormais, et je ne le laisse que rarement venir à la vie. Pourtant, il fallait que je prenne le risque, car je savais que Caymal n'était pas assez fort pour nous permettre de nous enfuir tous les deux.

— Les autres centaures l'ont traité de paria. Ils le haïssent.

— Ah, c'est une bien longue histoire. Lorsque j'ai tenté le sort de

fusion pour la toute première fois, j'ai perdu le contrôle de Camiron et il a chevauché jusqu'au village. » Le magus secoua la tête en souriant. « Je n'avais pas pensé que nous nous trouvions à la plus mauvaise période de l'année. Caymal était en rut. Un peu trop enthousiaste, Camiron a fait des avances poussées à plusieurs femelles du village. Les mâles n'ont guère apprécié, ce qui explique qu'ils l'aient chassé de la forêt.

— Je vois.

— C'est vrai ? Tu es vraiment un garçon étonnant, pour ton âge.

— Mais dis-moi pourquoi Camiron te cherche. Vous ne vous êtes jamais... rencontrés. Comment sait-il que tu existes ?

— Excellente question, Alexandre. Tu es doté d'un esprit affûté. Caymal me connaît et, à sa manière, il me respecte. Lorsque la fusion s'accomplit, elle donne naissance à une créature qui est à la fois nous deux et aucun de nous. Mais c'est Caymal qui prête le plus de sa substance à Camiron, et il désire d'abord et avant tout être réuni avec son maître. C'est une triste expérience, que je ne répéterai jamais. Mais Camiron reste une créature fascinante. Tout comme un cheval, il s'affole pour un rien, mais il peut faire montre d'un grand courage. »

Chiron se mit debout et conduisit son jeune invité dans le palais caché derrière le mur illusoire.

« Nous y serons en sécurité pour un temps, affirma-t-il. Mais même mes pouvoirs ne me permettront pas de résister longtemps à Philippos.

— Pourquoi me recherche-t-il ?

— Bien que puissant comme un dieu, il reste mortel, et il souhaite vivre éternellement. Jusqu'à aujourd'hui, il a eu six enfants, qu'il a tous sacrifiés à Ahriman, le Dieu des Ténèbres. Mais cela n'a pas suffi. J'imagine que ses prêtres t'ont porté à son attention et qu'il voit en toi sa septième victime. Je comprends pourquoi, d'ailleurs. Tu es extrêmement intelligent, Alexandre, mais une force obscure existe en toi. Philippos veut l'absorber.

— Je suis tout à fait disposé à lui en faire cadeau. Pour moi, c'est une véritable malédiction. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu ne ressentent aucune douleur quand je te touche ?

— La réponse à cette question n'a rien d'aisé, jeune prince. Le pouvoir que tu possèdes – ou plutôt, qui te possède – est similaire à celui qui habite Philippos. Mais cela ne les empêche pas d'être distincts. Ton démon, si tu veux lui donner ce nom, a besoin que tu vives s'il veut un jour s'emparer de toi. C'est pour cette raison qu'il ne réagit pas à mon contact, car il sait que je constitue ton unique espoir de survie.

— Tu parles de mes pouvoirs comme s'ils ne m'appartenaient pas.

— Et c'est en effet le cas. Ton corps abrite un puissant esprit du nom de Kadmilos, qui cherche à te contrôler. »

Alexandre se rendit brusquement compte qu'il avait la gorge sèche ; ses mains se mirent à trembler.

« Qu'advient-il de moi s'il y parvient ?

— Tu deviendras comme Philippos. Mais tu devras t'attaquer à ce sommet un autre jour, Alexandre. Tu es un enfant très courageux, indomptable, même. Peut-être arriveras-tu à repousser ses assauts. Je t'aiderai autant que je le pourrai.

— Pourquoi ?

— Voilà encore une très bonne question, mon garçon, soupira le magus. Il y a bien longtemps pour toi – une vingtaine d'années – j'ai reçu pour tâche d'instruire un autre enfant. Lui aussi était possédé. Je lui ai enseigné tout ce que je savais, mais cela n'a pas suffi et il est devenu le Roi-Démon. Et aujourd'hui, te voilà.

— Mais vous avez échoué avec Philippos, lui fit remarquer Alexandre.

— Tu es plus fort que lui. Et maintenant, dis-moi ceci : existe-t-il quelqu'un dans ton monde qui aura la bravoure et l'intelligence nécessaires pour te retrouver ? »

Le garçon hocha la tête.

« Parménion, répondit-il avec assurance. Il viendra me chercher. C'est le plus grand général de tous les temps et le meilleur guerrier de Macédoine.

Je guetterai », affirma Chiron.

Le Cercle de Pierres, date inconnue

Aristote conduisit Parménion et Attalus jusqu'à un bois situé dans une vallée si encaissée que l'on aurait pu la croire sous terre. Les arbres massifs qui y poussaient avaient un tronc dix fois plus épais que les plus grands chênes de Macédoine ; leurs épaisses frondaisons cachaient totalement le ciel. On s'enfonçait jusqu'à la cheville dans la végétation putréfiée et les deux soldats tiraient leurs chevaux par la bride, de peur que les animaux ne se prennent dans une racine ou un trou caché.

Nul oiseau ne chantait. Il faisait froid, mais il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Les trois compagnons arrivèrent finalement à un endroit dégagé. Attalus inspira profondément en sentant de nouveau la chaleur du soleil sur son épiderme, après quoi il s'intéressa aux énormes colonnes de pierre qu'il avait devant les yeux. Grossièrement taillés, ces monolithes de forme inégale étaient hauts comme trois hommes. Certains avaient chu, d'autres s'étaient fendus ou brisés. Parménion se rendit au centre du cercle, où trônait un autel surélevé par des blocs de marbre. Passant distraitemment les doigts sur les rigoles creusées pour faciliter l'écoulement du sang, il se tourna vers Aristote.

« Qui a érigé ce... temple ?

— Les Akkadiens. Ils ont depuis disparu des annales de l'histoire et leurs exploits ne sont plus que poussière dans l'océan du temps.

— Je n'aime pas ce lieu, magus, dit Attalus en frissonnant. Que faisons-nous ici ?

— Ce cercle est le portail dont je vous ai parlé, celui qui mène dans cette autre Grèce. Tenez-vous près de l'autel, tous les deux. Je vais préparer le sort d'ouverture. »

Sur ces mots, il s'écarta, s'assit dans l'herbe en tailleur et ferma les yeux, mains croisées sur la poitrine.

« À ton avis, quelle excuse nous servira-t-il en voyant que rien ne se produit ? » demanda Attalus en se forçant à sourire.

Parménion dévisagea le champion du roi ; ce dernier ne parvenait pas à dissimuler totalement sa crainte.

« Je pense que le moment serait bien choisi pour toi de quitter le cercle, suggéra le strategos.

— Tu crois que j'ai peur ?

— Et pourquoi pas ? Moi aussi. » Attalus se détendit.

« Un Spartiate, inquiet ? Tu le caches bien, Parménion. Depuis quand... »

Une lueur soudaine les enveloppa et les chevaux se cabrèrent en hennissant de terreur. Tirant sur les rênes, les deux hommes calmèrent les animaux effrayés. La lumière disparut pour laisser place à des ténèbres si denses qu'ils se retrouvèrent aveugles. Parménion cligna des yeux à plusieurs reprises et leva la tête vers le ciel. Ses pupilles s'adaptèrent graduellement à l'absence de luminosité et il finit par distinguer des étoiles dans le firmament.

« Je crois que nous sommes arrivés », commenta-t-il d'un ton égal.

Attalus attacha son cheval gris tacheté et se rendit au bord du cercle pour contempler les montagnes et les vallées s'étendant vers le sud.

« Je connais ce lieu ! s'exclama-t-il. Regarde là-bas ! C'est bien le mont Olympe, non ? » Il se tourna vers le nord en tendant le doigt devant lui. « Et ici, l'Haliacmon. Il n'y a pas d'autre monde, Parménion.

— Aristote a dit qu'il ressemblait à la Grèce.

— Je ne suis toujours pas convaincu.

— Que te faut-il de plus ? demanda le Spartiate en secouant la tête. Tu as traversé la roche d'une montagne et un battement de cœur t'a suffi pour passer de midi à minuit. Et pourtant, tu persistes à croire qu'il s'agit d'une ruse.

— Nous verrons bien, conclut Attalus en revenant à son cheval. Commençons par trouver un endroit où passer la nuit. C'est trop dégagé, ici. »

Sautant sur le dos de l'étalon, il partit en direction d'une forêt située au sud.

Parménion s'apprêtait à le suivre lorsqu'un lointain écho de la voix d'Aristote résonna dans son esprit.

« J'aimerais t'expliquer beaucoup de choses, mon ami, mais cela m'est interdit, fit le magus. Ta présence en ce lieu est vitale, et pas seulement pour la survie du prince. Je ne puis te donner que deux conseils : premièrement, n'oublie pas que l'ennemi de ton ennemi peut devenir ton ami ; et ensuite, dirige-toi vers Sparte. Que ta cité natale soit pour toi comme un phare guidant un navire menacé par les éléments. Sparte est la clef ! »

La voix se tut et Parménion alla rejoindre Attalus. Les deux cavaliers campèrent au bord d'un petit ruisseau serpentant entre les arbres. Après avoir attaché leurs montures, ils s'assirent en silence près du feu. Le général s'allongea et ferma les yeux pour mieux

réfléchir au problème qui lui était posé : retrouver un enfant dans un monde inconnu.

Aristote avait seulement pu lui apprendre qu'Alexandre n'avait pas été capturé par les Macédoniens. Il était parvenu à leur échapper mais, malgré tous ses pouvoirs, le magus n'avait pu le localiser. Tout ce qu'il savait, c'est que le jeune prince était apparu près de l'équivalent du mont Olympe et que les Macédoniens le cherchaient toujours. Parménion s'enroula dans sa cape et s'endormit. Il se réveilla en pleine nuit lorsqu'un rire étouffé résonna dans les bois. Il s'assit et jeta un oeil à Attalus, qui dormait toujours près du feu éteint. Le Spartiate se leva et tenta de repérer la source du bruit. Il remarqua de faibles lueurs à proximité, mais la densité des frondaisons l'empêcha de déterminer leur nature. Il tapota le bras d'Attalus ; celui-ci sortit aussitôt du sommeil et se mit debout d'un bond, l'épée à la main. Lui faisant signe de se taire, Parménion lui montra les lumières scintillantes et avança lentement dans leur direction. Le champion de Philippe le suivit sans rengainer son arme.

Les deux compagnons aboutirent à une clairière circulaire éclairée par des torches fixées aux arbres au moyen de torchères en fer. Des jeunes femmes vêtues de tuniques miroitantes se tenaient assises en cercle, à boire du vin dans des gobelets d'or.

L'une d'elles se leva soudain en prononçant un nom. Instantanément, une petite créature apparut et courut à son côté pour remplir son gobelet à l'aide d'un broc. Parménion sentit plus qu'il ne la vit la crispation d'Attalus. Le nouvel arrivant n'était autre qu'un satyre : il avait les oreilles pointues, le torse glabre et des pattes de bouc en guise de jambes ; ses sabots étaient fendus.

Parménion recula en touchant le bras d'Attalus pour lui signifier de faire de même. Les deux hommes retournèrent à leur campement.

« Crois-tu qu'il s'agissait de nymphes ? » voulut savoir le soldat.

Le Spartiate haussa les épaules.

« Je l'ignore, reconnut-il. Je ne me suis guère intéressé aux mythes et légendes lorsque j'étais enfant. Crois bien que je le regrette, aujourd'hui. »

Brusquement, les éclats de rire lointains furent remplacés par des cris d'effroi. Dégainant leur épée, les deux compagnons s'élancèrent en courant. Parménion atteignit la clairière en premier.

Il y avait des hommes en armes partout. Plusieurs jeunes femmes s'étaient enfuies, mais quatre d'entre elles au moins avaient été jetées au sol et des soldats en cape noire se tenaient agenouillés autour d'elles. Une autre était poursuivie par deux soldats. Parménion trancha la gorge du premier et para l'assaut du second avant de se

jeter sur lui et de le renverser d'un coup d'épaule.

Entendant les bruits de combat, les autres guerriers se relevèrent. Ils étaient au moins dix et Parménion recula. « Qui es-tu, au nom d'Hadès ? demanda un homme à barbe noire.

— Ta mort », répondit le strategos. L'autre partit d'un grand éclat de rire.

« Te prends-tu donc pour un demi-dieu ? La réincarnation d'Héraclès, peut-être ? Tu te sens capable de venir à bout de dix Macédonyens ?

— Pas forcément, répondit Parménion alors que les autres se déployaient en demi-cercle autour de lui. Mais je commencerai par toi.

— Tuez-le ! »

À cet instant, Attalus jaillit derrière les soldats. Sa dague se planta dans le dos de l'un d'eux tandis que son épée entaillait profondément le visage d'un second. Les Macédonyens se retournèrent pour faire face à cette nouvelle menace et Parménion bondit. Le chef à barbe noire para sa première attaque, mais la suivante transperça son ptérux en cuir et sectionna son artère fémorale.

Attalus tentait désespérément de repousser quatre adversaires tandis que les trois autres s'occupaient du Spartiate. Ce dernier recula une nouvelle fois en frappant l'un de ses ennemis à la gorge. Mais l'homme évita le coup et Parménion faillit perdre l'équilibre. Un Macédonyen en profita pour se ruer sur lui. Mettant un genou à terre, le général plongeait son épée dans le ventre du soldat, la retirant brusquement au moment où les deux survivants avançaient à leur tour. « À l'aide, Parménion ! » l'appela Attalus. Plongeant sur la gauche, le strategos exécuta un roulé-boulé pour se remettre sur ses pieds et traversa la clairière en courant. Le champion du roi avait tué l'un de ses ennemis, blessé un autre, mais il se retrouvait désormais acculé à un arbre ; son visage comme son bras étaient rouges de sang.

« Je suis là ! » s'écria Parménion pour distraire les Macédonyens.

L'un d'eux se retourna ; la lame d'Attalus trouva aussitôt sa gorge. Poursuivant son mouvement, le champion bouscula les deux autres d'un coup d'épaule et se baissa précipitamment pour éviter un coup d'épée qui lui arracha son casque.

Parménion vint se camper à son côté ; tous deux firent face aux quatre soldats restants.

Puis un rugissement terrifiant jaillit d'entre les arbres ; les Macédonyens terrorisés détalèrent sans demander leur reste.

« Par Zeus, c'était juste, lâcha Attalus.

— Ce n'est pas encore terminé », murmura le Spartiate.

Trois hommes immenses émergèrent des bois. Tous faisaient plus

de vingt paumes de haut. Le premier avait une tête de taureau et une hache à double tranchant. Le visage du suivant était presque humain, exception faite de l'œil unique qui s'ouvrait au milieu de son front ; celui-ci était armé d'un gros gourdin clouté. Enfin, le troisième avait une tête de lion et ses mains s'ornaient de griffes longues comme des dagues. Les jeunes femmes s'étaient rassemblées derrière eux. La peur se lisait toujours dans leurs yeux.

« Range ton arme ! ordonna Parménion.

— Hein ? Tu es fou ?

— Fais-le, et vite. Ils sont là pour protéger les femmes. Peut-être pourrions-nous les raisonner.

— Tu rêves, Spartiate », railla Attalus en rengainant son épée.

Le cyclope s'approcha d'eux, gourdin brandi. « Vous... tuer... Macédoniens, énonça-t-il difficilement. Pourquoi ? »

Sa voix grave semblait surgir d'une caverne sans fond.

« Ils s'en prenaient aux femmes, répondit Parménion. Nous sommes venus les aider.

— Pourquoi ? répéta le monstre.

— Les Macédoniens sont nos ennemis, expliqua le strategos en s'interdisant de regarder l'arme impressionnante de son interlocuteur.

— Tous... les humains... contre nous », répondit le cyclope.

Sur la droite, la créature à tête de lion s'approcha de l'un des corps et lui arracha le bras, qu'elle commença à mâchouiller sans quitter Parménion de ses yeux fauves. Le minotaure s'avança, penchant la tête pour mieux dévisager le général. La douceur de sa voix surprit Parménion, de même que la précision de son élocution.

« Donne-moi une raison de ne pas te tuer, guerrier, fit-il.

— Dis-moi d'abord pourquoi tu voudrais le faire », contra le Spartiate.

Le minotaure s'assit et fit signe à Parménion de l'imiter.

« Partout, les tiens nous exterminent. Dans tous les pays, à l'exception d'un seul, nous sommes traqués par les humains. Cette terre nous appartenait, autrefois. Mais aujourd'hui, nous sommes condamnés à nous cacher dans les bois. Bientôt, les peuples d'antan auront cessé d'exister et les fils et filles des Titans seront morts jusqu'au dernier. Pourquoi devrais-je te tuer ? Tout simplement parce que, même si ton cœur est pur, tes fils et leurs descendants continueront de tuer les miens. Cette réponse te convient-elle ?

— Elle est convaincante, et pourtant elle repose sur un postulat erroné, contra Parménion. Si jamais tu me tues, mes fils te haïront et cela les incitera à se comporter comme tu le redoutes. Mais si nous devenions amis, ils apprendraient à te connaître et à t'apprécier.

— Sais-tu si cela est déjà arrivé, ne serait-ce qu'une fois ?

— Non, mais je ne peux parler qu'en mon nom. Cela dit, si vous êtes capables d'exécuter ceux qui ont porté secours à vos femmes, alors vous ne valez guère mieux que les Macédoniens. Un fils des Titans saura sans doute me montrer davantage de gratitude, non ?

— Tu parles bien, et j'aime ton regard franc et dénué de crainte. Tu sais aussi te battre. Mon nom est Brontès, et voici mes frères, Stépès et Argès.

— Je m'appelle Parménion, et voici mon... camarade, Attalus.

— Nous ne vous tuons pas, trancha le minotaure. Pas cette fois. Nous vous faisons don de la vie. Mais pénétrez de nouveau dans nos bois et vous n'en ressortirez jamais. »

Brontès se leva et tourna le dos au Spartiate.

« Attends ! fit celui-ci. Nous recherchons un enfant de notre pays, qui a été enlevé par le roi de Macédoine. Peux-tu nous aider ? »

Le minotaure le regarda par-dessus son épaule.

« Il y a deux jours de cela, les Macédoniens ont poursuivi un centaure, répondit-il. On prétend que ce dernier transportait un jeune garçon aux cheveux d'or. Ils sont partis en direction du sud, vers la forêt des Centaures. C'est tout ce que je sais. Le bois est interdit à tous les humains, Chiron excepté. Les hommes-chevaux ne vous laisseront pas passer, pas plus qu'ils n'accepteront de discuter avec vous. Ils vous accueilleront d'une flèche dans l'œil. Je t'aurai prévenu. »

Le coup de poing d'Attalus cueillit Parménion au menton. Déséquilibré, le général tomba par terre et roula sur le dos. Poings serrés, le Macédonien enragé le surplombait de toute sa taille ; du sang gouttait encore de la légère entaille qu'il avait reçue à la joue.

« Espèce de fils de putain ! siffla-t-il. As-tu perdu la tête ? Dix hommes ! Par Héraclès, nous devrions être morts. »

Parménion s'assit, se frotta le menton et se releva. « J'ai agi sans réfléchir, admit-il.

— Fabuleux ! railla l'ancien assassin. Mais je ne veux pas d'une épitaphe qui dirait : Attalus, mort parce que le strategos avait oublié de réfléchir.

— Cela ne se reproduira plus, promet le Spartiate.

— Et alors ? Ce que je veux savoir, moi, c'est pourquoi cela est arrivé. Je veux comprendre pour quelle raison le général en chef des armées de Macédoine s'est rué au secours de femmes qu'il ne connaissait pas. Tu te trouvais à Méthone, Amphipolis et bien d'autres cités lorsqu'elles ont été pillées par l'armée. Et je ne t'ai pas vu protéger les femmes et les enfants, là-bas. Alors, pourquoi ici ? Où est la différence ?

— Il n'y en a aucune. Mais tu te trompes. Je n'étais pas présent lors des viols et des exécutions. J'ai organisé les assauts, certes, mais ma tâche s'est arrêtée une fois l'opposition vaincue. Je ne cherche pas à me décharger de toute responsabilité pour les actes barbares qui s'en sont suivis, mais ils n'ont jamais été perpétrés en mon nom, et pas une fois je n'y ai pris part. Quant à ma réaction de tout à l'heure, je reconnais qu'elle est inexcusable. Nous sommes ici pour secourir Alexandre et mon impulsivité aurait pu causer notre mort. Je l'ai dit et je le répète : cela ne se reproduira plus. Je n'ai rien à ajouter.

— Moi, si. Si jamais l'envie te reprend de jouer à l'imbécile sentimental, ne t'attends pas à ce que je vienne t'aider.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu le fasses aujourd'hui, rétorqua Parménion sur un ton plus dur. Et sache ceci, Attalus : frappe-moi encore une fois et je te tuerai.

— Tu peux toujours rêver. Jamais tu ne me battras, à la lance ou à l'épée. »

Le Spartiate allait répondre quand les jeunes femmes revinrent dans la clairière. La première s'inclina devant eux et leur dédia un sourire timide. Svelte et blonde, elle avait des yeux violets qui donnaient plus d'éclat encore à sa beauté irréelle.

« Merci de votre aide, mes seigneurs, leur dit-elle d'une voix chantante.

— Je vous en prie, répondit Attalus. N'importe qui aurait fait de même.

— Vous êtes blessé, remarqua-t-elle en lui caressant le visage. Laissez-nous vous soigner. Nous possédons des plantes et des herbes curatives. »

Ignorant Parménion, les jeunes femmes entourèrent l'ancien assassin, qu'elles conduisirent jusqu'à un arbre abattu avant de s'asseoir autour de lui. L'une d'elles, vêtue d'une robe bleu scintillant, s'installa sur les genoux de l'homme et appliqua une large feuille verte sur sa joue entaillée. Quand elle l'ôta, la plaie avait disparu comme par magie. Une autre femme répéta la manœuvre avec la blessure qui ornait le bras gauche du Macédonien.

Revenu dans la clairière, le satyre apporta un gobelet de vin à Parménion. Ce dernier le remercia et but lentement. La créature hybride le quitta sur un sourire empreint de nervosité.

L'intervention du Spartiate était bien telle qu'Attalus l'avait décrite : un acte imbécile, sentimental... et suicidaire, compte tenu de leurs chances de l'emporter. Il s'assit à l'écart, déprimé. Rétrospectivement, il se remémora la joie mêlée de sérénité qu'il avait éprouvée à regarder les jeunes femmes, et la fureur qui s'était emparée

de lui lorsqu'il les avait entendues crier. Une succession d'images lui traversa l'esprit, comme une fenêtre ouverte sur un coin dissimulé de son âme, et il revit les enfants exécutés de Méthone empilés les uns sur les autres, véritables montagnes de petites dépouilles.

La cité allait être rasée lorsqu'il l'avait parcourue à cheval. Il s'était arrêté sur la place du marché, où l'on évacuait les cadavres dans des chariots.

Nicanor se tenait à son côté. Le strategos s'était tourné vers lui pour lui poser une question toute simple. « Pourquoi ?

— Que voulez-vous dire ? avait répondu un Nicanor perplexe.

— Les enfants. Pourquoi ont-ils été massacrés ? » L'officier avait répondu par un haussement d'épaules.

« Les femmes vont être envoyées sur les marchés aux esclaves d'Asie et les hommes partiront en Pélagonie pour y bâtir les nouvelles forteresses prévues. Les enfants en bas âge ne valent rien.

— C'est là ta réponse ? Une simple affaire d'argent ?

— Connaissez-vous d'autres mobiles valables ? » Parménion avait quitté la cité sans un regard en arrière, déterminé à ne plus jamais assister à de tels débordements. Et ce fut dans ce bois enchanté qu'il comprit soudain qu'il était un lâche. Le général qu'il était rendait possible les horreurs auxquelles il avait assisté, mais il s'était en quelque sorte absous de toute responsabilité en refusant de les voir.

Sirotant son vin, il se sentit brusquement accablé par une grande souffrance morale et pleura à chaudes larmes, écœuré par l'homme qu'il était devenu.

Il ne sut à quel moment il s'endormit, mais il se réveilla sur un lit moelleux, dans une chambre dont les murs étaient de branches entrelacées et le plafond constitué de feuilles.

Reposé, le cœur léger, il repoussa la couverture et se leva. Le sol était tapissé de mousse souple et élastique. Nulle porte ne s'offrait à lui, aussi se fraya-t-il un chemin en écartant délicatement la végétation murale. Le soleil entra à flots, l'aveuglant presque, et il se retrouva dans une large clairière délimitée par de grands chênes. Immobile, il laissa ses yeux s'acclimater à la soudaine lumière, puis se tourna vers le bruit d'eau qu'il avait entendu. Une cascade se jetait dans un bassin de marbre blanc autour duquel plusieurs femmes étaient assises. D'autres nageaient dans l'eau cristalline et s'aspergeaient en riant. De minuscules arcs-en-ciel se formaient et se défaisaient dans l'écume.

Alors que Parménion avançait, une silhouette apparut sur sa droite ; il reconnut Brontès le minotaure. Celui-ci s'inclina gauchement.

« Bienvenue chez moi, fit-il.

— Comment suis-je arrivé en ce lieu ?

— Je t'ai porté.

— Pourquoi ?

— Tu as bu le vin, humain. Il t'a plongé dans le sommeil et t'a donné des rêves. Mais d'autres Macédoniens sont arrivés et la Dame m'a demandé de t'amener ici.

— Où est Attalus ?

— Ton compagnon dort toujours, et pour longtemps encore. Viens, la Dame t'attend. »

Longeant le bassin, le minotaure s'enfonça entre les arbres et atteignit un mur de plantes grimpantes. Les deux femmes qui se trouvaient là écartèrent la végétation pour le laisser passer. Parménion le suivit jusqu'à une grande salle naturelle aux colonnes de cyprès et au plafond de fleurs multicolores. Des oiseaux de toute sorte voletaient alentour, piquant vers le sol et tourbillonnant dans les airs.

Il y avait là de nombreux plans d'eau entourés de rochers de marbre blanc, et d'énormes fleurs saumonées ou cramoisies poussaient à côté. Des sentiers délimités par des pierres jaunes permettaient de se rendre de l'un à l'autre ; tous serpentaient sur le sol moussu pour finalement atteindre l'estrade située à l'extrémité de la pièce.

Ignorant les femmes et satyres assis au bord de l'eau, Brontès traversa résolument la salle pour se camper devant l'estrade. Ses frères Stépès et Argès s'y trouvaient assis, mais Parménion n'eut pas un regard pour eux, fasciné qu'il était par la femme nue installée sur un trône taillé dans un gigantesque bloc de marbre noir et luisant. Ses cheveux étaient blancs, mais pas de ce blanc usé qui caractérise la chevelure des personnes âgées ; ils faisaient davantage penser à la pureté des cimes enneigées. Elle avait les yeux gris et il était impossible de déterminer son âge. Nulle ride ne venait flétrir la beauté de ses traits, mais sa jeunesse apparente était démentie par la profondeur de son regard. Son corps était svelte, ses seins menus et haut perchés, ses hanches presque masculines.

Parménion la salua bien bas. La maîtresse des lieux se leva et descendit de l'estrade pour prendre le bras de son invité, qu'elle conduisit jusqu'à une nouvelle paroi de lianes donnant sur une petite vallée encaissée entre des collines baignées de soleil.

« Qui êtes-vous, madame ? lui demanda-t-il alors qu'elle s'asseyait sous un chêne à la ramure démesurément étendue.

— Les hommes m'ont conféré de nombreux noms, répondit-elle. Plus que les étoiles, je crois. Mais continue de m'appeler madame ; j'aime le son de ce titre dans ta bouche. Assieds-toi à mon côté,

Parménion, et parle-moi de ton fils Alexandre. »

Il fallut quelques secondes pour que le strategos comprenne ce qu'elle venait de lui dire, et un frisson glacé lui parcourut alors l'échine.

« C'est le fils de mon roi, répondit-il en obéissant à son injonction. Il a été capturé par Philippos. Je suis ici pour le ramener à... son père. » Elle lui sourit en le fixant droit dans les yeux. « Alexandre est ton fils, conçu durant l'une des nuits des mystères. C'est là ta plus grande honte et elle t'inspire un profond sentiment de culpabilité. Je sais qui tu es, homme. Tes pensées ne me sont pas étrangères, pas plus que tes craintes. Exprime-toi en toute franchise. » Parménion détourna le regard. « Je regrette que vous en ayez tant appris à mon sujet, madame. Jamais la... noirceur qui m'habite n'aurait dû venir souiller ce lieu enchanteur. » Elle lui caressa délicatement le visage. « Cesse de ressasser ta culpabilité, car c'est elle qui t'a sauvé la vie après que tu as bu mon vin. Seuls les êtres capables de bonté peuvent se sentir coupables et il n'y a nulle malice en toi, Parménion. Ton cœur est rempli de bienveillance et tu es animé par de nobles sentiments... ce qui est loin d'être le cas de ton compagnon. Je lui ai laissé la vie sauve uniquement parce que tu as besoin de lui. Mais il continuera de dormir jusqu'à votre départ et ne verra jamais mon domaine. »

Elle se leva non sans souplesse et gravit une proche colline. Parménion la suivit et l'écouta attentivement. « Loin vers l'ouest se dressent les monts Pindos, lui expliqua-t-elle, et le fleuve Pénéios est tout juste visible au fond de cette plaine. Tu les connais sous des noms approchants, car ils existent également dans ton monde. Mais plus au sud se dressent des cités dont tu ignores tout : Kadmos, Thospae, Léonide. Elles se sont unies contre Philippos, mais elles seront bientôt vaincues. Athènes a été détruite au printemps. Bientôt, une seule cité-État résistera encore au tyran : Sparte. Quand tu auras rejoint Alexandre, emmène-le là-bas.

— Encore faut-il que je le trouve.

— Il est actuellement en sécurité, au côté du magus Chiron. Mais Philippos l'aura bientôt localisé, et le bois des Centaures n'arrêtera pas les Macédoniens. »

Elle lui prit de nouveau le bras et le ramena dans la salle du trône.

« Autrefois, j'aurais pu t'aider dans ta quête, dit-elle d'un ton empreint de tristesse. Mais ce n'est plus le cas, aujourd'hui. Nous sommes le peuple de l'Enchantement et nous mourons peu à peu. Notre magie ne cesse de faiblir, notre sorcellerie ne nous protège plus contre les Macédoniens. Je te donne ma bénédiction, Parménion. C'est

tout ce que je puis faire.

— C'est déjà beaucoup, madame, et je n'en suis pas digne, répondit-il en lui baisant la main. Mais pourquoi me faire un tel présent ?

— Nous avons peut-être un intérêt commun. Comme je te l'ai dit, l'Enchantement est en train de mourir. Et pourtant, il existe une légende que nous connaissons tous. Elle annonce la venue d'un enfant sacré, qui redonnera à la terre tout son éclat. Penses-tu qu'il puisse s'agir d'Alexandre ?

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Bonne question. Il y a bien longtemps, je voyais l'avenir... oh, pas à long terme, mais cela me permettait de protéger mon peuple. Aujourd'hui, mon regard est tourné vers le passé et notre gloire d'antan. Peut-être ai-je trop tendance à m'accrocher à un fol espoir, moi aussi. Dors maintenant. Tu te réveilleras en pleine forme. »

Il sortit du sommeil près du feu de camp, enroulé dans sa cape. De l'autre côté des cendres du feu, Attalus dormait profondément, sans aucune plaie sur le visage ou le bras.

Parménion se leva et se rendit à la clairière. Les corps avaient disparu, mais l'herbe était maculée de sang séché.

De retour au campement, il secoua Attalus. « J'ai fait un songe très étrange, lui avoua ce dernier. Nous avons volé au secours d'un groupe de nymphes. Il y avait un minotaure et... malédiction, j'ai oublié le reste. » Il se mit debout et épousseta sa cape. « Je déteste ça. Mais je me souviens des nymphes, si belles qu'il n'existe pas de mots pour les décrire. Et toi, tu as bien dormi ?

— Comme un nouveau-né, répondit le Spartiate. Et sans le moindre rêve. »

Dérae regarda Parménion et Attalus partir en direction de l'ouest, après quoi elle sortit de la zone d'ombre qui l'avait dissimulée et s'approcha du feu de camp. Ses cheveux étaient dorénavant châains et coupés court. Ses traits avaient également changé : visage carré, nez plus long et des yeux qui, de bleu-vert, étaient devenus noisette sous d'épais sourcils.

« Te voici bien quelconque, désormais, lui avait dit Aristote alors que tous deux se tenaient au milieu du Cercle de Pierres après le départ des Macédoniens.

— Je n'ai nul besoin de grâce », avait-elle répondu d'une voix grave.

Elle avait franchi le portail à temps pour voir Parménion et Attalus s'enfoncer dans les bois. Elle s'y était engagée à leur suite avant de s'installer à distance respectable de leur campement. Elle

avait l'intention de se révéler à eux le soir même, mais il lui avait suffi de faire usage de son talent pour comprendre les craintes qui habitaient les deux compagnons de circonstance. La relation qui les unissait était pour le moins tendue. Parménion ne faisait aucunement confiance à Attalus, tandis que ce dernier n'éprouvait que mépris pour le Spartiate, qu'il considérait comme un homme arrogant. Ils avaient besoin de temps pour apprendre à se connaître, et Dérae les avait donc laissés seuls.

Réveillée elle aussi par les rires des nymphes, elle avait vu les deux hommes se frayer un chemin en silence au cœur des fourrés. Quittant son enveloppe charnelle, elle s'était élevée dans les airs, ce qui lui avait permis de remarquer l'approche des soldats Macédonyens bien avant les autres.

Dès le premier cri d'angoisse, Dérae avait fusionné avec Parménion, qui hésitait, déchiré par des sentiments contradictoires. Son instinct le poussait à aller aider les jeunes femmes, mais sa raison lui dictait de penser à Alexandre et de ne pas prendre de risques inutiles. Sans réfléchir, Dérae avait utilisé ses pouvoirs pour l'inciter à intervenir... comprenant aussitôt qu'elle venait de commettre une erreur : seul contre dix, l'homme qu'elle aimait n'avait aucune chance de survivre. Transférant son esprit dans celui d'Attalus, elle avait rapidement lu les intentions de l'ancien assassin. Celui-ci n'avait qu'une seule idée en tête, se protéger ; assister Parménion ne lui était même pas venu à l'esprit. Incapable de l'influencer d'aucune autre manière, Dérae lui avait insufflé un regain de terreur. Si le Spartiate venait à mourir, il se retrouverait prisonnier dans un monde où sa fortune ne lui servirait à rien. Plus jamais il ne reverrait ses palais ou ses concubines. Il finirait ses jours comme mercenaire dans une Grèce qu'il ne connaissait pas. Une rage colossale s'était emparée de lui alors qu'il volait au secours de Parménion.

Les deux hommes s'étaient battus comme des lions, mais le carnage avait rendu Dérae malade. Une fois le combat achevé, elle s'était repliée dans son corps, honteuse de son intervention.

La mort des Macédonyens pesait sur sa conscience. Elle s'était permis de manipuler le cours des événements, allant par là même à l'encontre de toutes ses convictions. Elle avait passé la majeure partie de la nuit à tenter de justifier son acte. Les soldats étaient venus pour violer et tuer. Si elle n'avait rien fait, les jeunes femmes auraient été brutalisées puis massacrées. Mais elles ne seraient pas mortes à cause de toi, ne cessait-elle de se répéter. Tandis que les Macédonyens... Qu'aurais-je pu faire d'autre ? s'était-elle demandé. Qu'elle ait agi ou non, la confrontation ne pouvait que se conclure par une tragédie, car

le temps lui manquait pour influencer tous les hommes d'armes. Et pourtant, tu t'es servie de tes pouvoirs contre eux. Tu as ralenti leurs réflexes afin de donner l'avantage à Parménion et à Attalus.

Rongée par le doute, elle s'était enfin endormie et avait rêvé de centaures et du Roi-Démon. Réveillée au beau milieu de son songe, elle avait ouvert les yeux pour contempler une femme nue aux longs cheveux blancs, assise sur un tronc d'arbre. Derrière elle se tenait le minotaure que Dérae avait aperçu dans la clairière. La lune était haute dans le ciel et ses rayons donnaient à l'inconnue un aspect éthéré.

« Merci, prophétesse, avait dit la femme. C'est grâce à toi si mes filles sont toujours en vie.

— Je n'aurais pas dû interférer.

— Bien sûr que si. Ton intervention a sauvé mes enfants, mais aussi les deux hommes que tu suis. S'ils n'avaient pas agi de la sorte, Brontès et ses frères les auraient tués dans leur sommeil.

— Pourquoi ? s'était étonnée Dérae. Quel mal vous ont-ils fait ?

— Ils sont humains ; cela suffit.

— Que voulez-vous de moi ?

— L'Enchantement court dans tes veines ; c'est pour cela que tu possèdes le talent. Et le pouvoir est aussi en Parménion. Vous êtes des étrangers, tous les deux, et je dois savoir si vous venez ici pour accomplir le bien ou le mal.

— Je ne favoriserai jamais sciemment la cause du Chaos, avait affirmé la prêtresse. Mais cela ne signifie pas forcément que tous mes actes ont des conséquences bénéfiques. De nombreuses années durant, j'ai combattu l'Esprit du Chaos pour l'empêcher de s'incarner. Et pourtant, ce faisant, c'est moi qui ai rendu sa naissance possible.

— Je sais. Parménion a engendré Iskandar, que le Roi-Démon recherche aujourd'hui. »

Le regard de l'inconnue s'était perdu dans le vague et elle avait longuement gardé le silence avant de se tourner de nouveau vers Dérae.

« L'Enchantement se meurt, avait-elle expliqué. Peux-tu aider à le préserver ?

— Non. »

La femme aux cheveux blancs avait tristement acquiescé.

« Moi non plus, avait-elle soupiré. Mais si l'enfant est vraiment Iskandar... alors, je n'ai pas le choix. « Elle avait posé une main gracieuse sur l'épaule du minotaure. « Accompagne-la, Brontès, et assiste-la de ton mieux. Si le garçon n'est pas Iskandar, reviens-moi. Par contre, si c'est bien lui, fais tout ton possible pour l'amener au portail.

— Oui, mère. »

La clarté lunaire s'était dissipée et la femme aux cheveux blancs avait disparu avec elle, mais le minotaure était resté. Dérae avait tenté de fusionner avec son esprit, se heurtant alors à un mur infranchissable. « Tu n'as nul besoin de lire mes pensées, lui avait-il dit de sa voix trop douce. Je ne représente pas une menace pour toi.

— Comment peux-tu dire cela alors que je perçois tant de haine en toi ? » avait-elle rétorqué.

Il n'avait rien trouvé à lui répondre.

Le bois des Centaures

Assis à l'entrée de la grotte, Alexandre profitait du soleil en contemplant les arbres et la plaine qui s'étendait au-delà. Malgré ses inquiétudes, il se sentait merveilleusement libre dans le bois des Centaures. Ici, il pouvait toucher les créatures sans leur faire de mal ; ici, son sommeil n'était troublé par aucun cauchemar. La veille, un oiseau argenté s'était posé sur sa main, et pas un instant l'envie de tuer ne s'était emparée du garçon. Jamais il n'avait connu un tel bonheur. Son foyer lui manquait, de même que sa mère et son père, mais leur absence était partiellement compensée par cette joie inespérée.

« Belle journée, mon jeune prince, lui dit soudain Chiron.

— C'est vrai, oui. Parle-moi des centaures.

— Que désires-tu savoir à leur sujet ?

— Comment arrivent-ils à survivre ? Je m'y connais un peu en chevaux et je sais ce qu'il leur faut boire et manger chaque jour. Leur œsophage et leur estomac sont faits pour ingérer de l'herbe et de grandes quantités d'eau. Et leurs poumons sont immenses. Mais les centaures ? En possèdent-ils deux paires ? Broutent-ils ? Et, si tel est le cas, comment se débrouillent-ils, vu qu'ils sont incapables de se courber à la manière des chevaux ? »

Le magus pouffa.

« Excellente question, Alexandre ; ton esprit est très affûté. Tu m'as vu avec Caymal, et il en va de même de tous les vrais centaures. Ils vivent comme des hommes normaux mais ils ont créé un lien très fort avec leur monture. Ils fusionnent quand le jour se lève et se séparent à la nuit tombée.

— Que se passe-t-il si un cheval meurt ? Le centaure peut-il en trouver un autre ?

— Non. Dans ce cas, l'homme – ou la femme – décède également dans les deux jours qui suivent.

— Cela t'arriverait-il à toi aussi si jamais Caymal venait à mourir ?

— Non, car je ne suis pas un vrai centaure. Notre fusion a été rendue possible par magie. C'est d'ailleurs pour cela que Camiron se sent si seul. Il est un peu perdu, si tu préfères. »

Chiron tendit un bout de pain au garçon, et tous deux restèrent

un long moment silencieux.

« Comment cela a-t-il commencé ? voulut enfin savoir Alexandre.

— La réponse à cette question est extrêmement complexe ; qui suis-je pour essayer de te la donner ? fit le magus. Le monde regorgeait autrefois de magie naturelle, dans le moindre de ses ruisseaux, de ses pierres, de ses arbres et de ses collines. Voici des milliers d'années, il existait une race d'hommes capables de maîtriser ce pouvoir. Ils étaient comme des dieux, et ils devinrent presque immortels. Leur entendement n'avait d'égal que leur imagination et leur curiosité. Ils donnèrent naissance aux Titans, qui pouvaient devenir géants ou poètes lorsque l'envie leur en prenait. Une époque merveilleuse s'ensuivit, mais il est difficile de la décrire à un enfant de quatre ans, même lorsqu'il est aussi intelligent que toi, Alexandre. À la cour de ton père, tu as sans doute vu combien hommes et femmes sont toujours attirés par la nouveauté des formes, des matières ou des couleurs. Dans l'ancien temps, les Titans renouvelaient sans cesse la nature même de leur existence. Certains vivaient comme des oiseaux, et leurs ailes les entraînaient haut dans le ciel. D'autres préféraient évoluer dans les profondeurs de l'océan. La Terre se peuplait d'hybrides de toute sorte. »

Il se tut, le regard perdu dans le vague.

« Et que s'est-il passé ensuite ? voulut savoir le jeune prince.

— Ce qui se produit toujours, mon garçon. Il y eut une terrible guerre qui ne fut que cruauté et carnage. Une grande partie de la magie du monde fut utilisée au cours de ce conflit. Regarde les arbres qui t'entourent. Difficile de penser qu'ils puissent tous être abattus, n'est-ce pas ? Mais quand l'homme se fixe un objectif, il finit toujours par l'atteindre, même si cela l'oblige à tout détruire. Ce que j'essaie de te dire, c'est que tout a une fin, même la magie. La guerre se poursuivit plusieurs siècles durant, et il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques poches de pouvoir. Ce bois en est une. Mais là-bas, dans le nouveau monde des hommes, les pierres sont mortes et les arbres et les ruisseaux ont perdu toute magie. C'est pour cette raison que les enfants survivants des Titans se sentent attirés par ces rares zones où l'Enchantement persiste. Les entraves qui les retiennent en ces lieux sont plus fortes encore que la mort.

— À t'entendre, tout cela est si triste... mais la magie ne reviendra-t-elle jamais ?

— Qui sait ? Peut-être qu'un jour, telle une fleur inespérée, elle bourgeonnera de nouveau. Mais j'en doute, soupira Chiron. Et même si elle y parvient, l'homme la corrompra de nouveau. Ainsi va la vie. Non, il vaudrait mieux qu'elle disparaisse une bonne fois pour toutes.

— Mais les centaures ne mourront-ils pas avec elle ?

— Si, de même que les nymphes, satyres, dryades et cyclopes. Mais aussi les voves, gorgones, hydres et autres oiseaux de la mort, car toutes les créatures de l'Enchantement ne sont pas bienveillantes. Mais assez disserté sur mon monde pour aujourd'hui ; parle-moi plutôt du tien. »

Ils discutèrent un long moment, mais Alexandre ne put rien apprendre à son aîné. Finalement, il se rendit compte que le magus semblait insatisfait.

« Qu'y a-t-il ? Est-ce mon manque de connaissances qui te déplaît à ce point ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ta faute, petit », répondit Chiron en se levant.

Il descendit la pente de la montagne. Le garçon s'élança à sa suite et lui prit la main. « Dis-moi ce qui te trouble », insista-t-il. Chiron s'agenouilla pour se mettre à son niveau ; l'expression du magus se fit plus douce.

« J'ai fait un rêve, Alexandre, et j'espérais que tu pourrais m'aider à le réaliser. Mais tu es très jeune et tu ne sais encore que peu de choses. Ce n'est pas ta faute, bien au contraire ; je n'aurais jamais cru qu'un enfant de quatre ans puisse être aussi intelligent.

— Que cherches-tu ?

— Un monde où le mal n'existerait pas, et d'autres impossibilités de ce genre, répondit tristement Chiron. Va m'attendre à la caverne. Il faut que je marche un peu pour réfléchir à ce que nous allons faire. »

Alexandre le regarda s'enfoncer entre les arbres, puis il remonta profiter du soleil à l'entrée de la grotte.

Enfin, son estomac se rappela à lui. Traversant le mur illusoire, il se rendit dans la cuisine du palais, où il se régala d'un repas de fruits séchés et de gâteaux au miel. Il n'avait jamais vu le moindre serviteur en ce lieu, et pourtant les réserves de nourriture se reconstituaient jour après jour. La curiosité poussa le jeune prince à sortir dans les jardins en quête de signes de vie. Mais la terre meuble ne lui révéla d'autres traces que les siennes. L'ennui finit par le gagner et il rentra, déambulant sans but d'une pièce à l'autre.

Il tua le temps à compulser les livres et parchemins des nombreuses bibliothèques, mais ces écrits ne présentaient pas le moindre intérêt pour la bonne et simple raison qu'il était incapable de les déchiffrer. Enfin, il parvint à une petite pièce orientée vers l'ouest, dans laquelle il découvrit une table ronde recouverte de velours. Il crut tout d'abord que le meuble était en or massif mais, en examinant ses six pieds ouvragés, il s'aperçut qu'il était en bois plaqué d'une épaisse couche d'or. Montant sur une chaise, il tira la nappe pour

mettre au jour un plateau si noir qu'il ne reflétait nulle lumière. Alexandre eut la sensation de se trouver au bord d'un puits colossal. Il toucha prudemment la table... et retira précipitamment la main en voyant des rides apparaître à sa surface et décrire des cercles concentriques qui vinrent mourir sur le bord.

Fasciné, le garçon tendit de nouveau le bras. La substance était plus froide que la neige, et pourtant étrangement réconfortante.

Les ténèbres s'éclaircirent et prirent une teinte azurée, puis un nuage apparut. Alexandre éclata de rire.

« Il manque les oiseaux », commenta-t-il.

Aussitôt, la scène se conforma à son souhait et un vol de cygnes traversa le ciel.

« Merveilleux ! Et la terre ? »

Le point de vue changea brusquement et le garçon pris de vertige dut se retenir au bord de la table pour ne pas tomber. Il vit la forêt comme de très haut ; les arbres s'accrochaient à la montagne telles des nuées émeraude.

« Je veux voir Chiron ! » s'exclama-t-il.

Une silhouette lui apparut. Assis à côté d'un torrent, le magus jetait des cailloux dans l'eau. Son expression était empreinte de tristesse et Alexandre se sentit soudain coupable d'espionner ainsi son ami.

« Montre-moi Philippos », ordonna-t-il donc.

Le miroir circulaire s'assombrit pour révéler une armée campant devant une cité en flammes. La noirceur des tentes paraissait plus profonde encore à la lueur de l'incendie. L'image s'arrêta sur la plus grande puis y pénétra. Philippos était assis sur un trône sculpté dans l'ébène.

Plusieurs prêtres en robe noire étaient agenouillés à ses pieds. L'un d'eux parlait, mais Alexandre n'entendait pas ce qu'il disait. Des silhouettes pâles apparurent au bord du miroir et le garçon ressentit une terreur soudaine en les voyant entourer le roi. La blancheur malsaine de leur peau n'avait rien de naturel et leurs yeux noirs étaient partiellement cachés par leurs paupières tombantes. Leur crâne chauve s'ornait de crêtes osseuses, des ailes couvertes d'écailles poussaient au niveau de leurs omoplates et leurs mains s'achevaient par de terribles griffes.

« Plus près », exigea Alexandre.

Le miroir lui proposa le profil de l'une des créatures. La bouche dénuée de lèvres était garnie de dents acérées dans un état de pourrissement avancé, qui prenaient une teinte verdâtre au niveau des gencives violettes. Brusquement, le monstre tourna la tête et le jeune

prince se retrouva face à deux yeux fendus.

« Il ne peut pas me voir », souffla-t-il.

La table parut soudain exploser. Une main griffue en jaillit pour se refermer sur la tunique du garçon, lacérant ses chairs. Attiré vers l'avant, Alexandre poussa un cri et tenta de forcer son agresseur à lâcher prise.

Le pouvoir destructeur qui l'habitait se réveilla avec une telle violence que le bras blême fut instantanément réduit en poussière.

Alexandre se rejeta en arrière et tomba par terre, la patte griffue toujours accrochée à sa tunique. Il l'arracha, la jeta à l'autre bout de la pièce et recouvrit le miroir de sa nappe en velours.

Dans le même temps, il entendit un grognement et une voix qui lui glaça le sang.

« Je sais où tu te terres, gamin, l'avertit Philippos. Tu ne m'échapperas pas. »

Alexandre quitta la salle en courant. Son pied se prit dans une dalle irrégulière et il s'affala, se cognant durement le genou. La douleur soudaine libéra ses angoisses et ses larmes. Ils vont venir me chercher. Le cœur battant à tout rompre, il remonta le long escalier et émergea de la grotte à flanc de montagne.

Vérifiant qu'aucune créature ailée n'était visible dans le firmament, il se laissa tomber sur une pierre plate baignée de soleil.

Un centaure armé d'un arc sortit de la forêt et vint le trouver. Alexandre reconnut en lui le chef à barbe blanche.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il en essuyant du pouce la joue du garçon.

— Mes ennemis seront bientôt là, répondit ce dernier en tentant vainement de lutter contre la panique.

— Où est passé le paria qui t'a amené jusqu'ici ?

— Il est parti. Je suis avec Chiron, désormais. » Le vieux centaure opina du chef, pensif.

« Ces ennemis dont tu parles, mon enfant, s'agit-il d'hommes ou de créatures de l'Enchantement ?

— Ils ont des ailes et des écailles. Ce ne sont pas des hommes.

— Les vores, siffla l'être hybride. Leur toucher propage la peste et leur seule haleine est une infection. Pourquoi le Roi-Démon te poursuit-il ?

— Il veut me tuer parce qu'il pense que cela lui permettra de vivre éternellement. »

Alexandre ruisselait de sueur et tremblait comme une feuille. Il se sentait pris de vertiges.

« Serais-tu donc Iskandar ? demanda le centaure, dont la voix lui

parut soudain terriblement lointaine.

— C'est... le nom... qu'il m'a... donné. »

Tout se mit à tourbillonner autour d'Alexandre, qui s'effondra sans un cri. L'herbe était fraîche contre sa joue, mais un feu terrible dévorait sa poitrine et un océan de noirceur le submergea.

Lâchant arc et carquois, Kytin plia les pattes avant pour prendre le garçon dans ses bras. Le petit corps brûlait de fièvre. Le centaure ouvrit sa tunique et lâcha un juron à mi-voix en apercevant les estafilades barrant la frêle poitrine. Les plaies suppuraient déjà, la chair boursouflée avait pris une teinte inquiétante. Abandonnant ses armes, Kytin dévala la pente au galop. Il pénétra sous les arbres par un sentier presque invisible et traversa un étroit ruisseau dans une grande gerbe d'eau.

Deux autres centaures se portèrent à sa rencontre.

« Pourquoi as-tu amené l'enfant avec toi ? demanda l'un d'eux.

— Il s'agit d'Iskandar, répondit Kytin. Et il se meurt ! »

Sans attendre la réaction de ses congénères, il accéléra l'allure, le souffle court. Ses poumons commençaient à le faire souffrir, mais il continua de s'enfoncer dans la forêt. Le crépuscule approchait lorsqu'il atteignit enfin un village bâti au bord d'une rivière au lit évasé. Circulaires et dénuées de fenêtres, les maisons de bois et de paille possédaient toutes une large porte arrondie. Derrière s'étendaient prairies et collines herbeuses. Des chevaux avaient déjà commencé à paître, tandis que leurs humains discutaient autour de feux de camp. Kytin ressentit une brusque envie de se séparer. Pas encore, se dit-il. Conserve ta forme. Iskandar a besoin de toi.

S'immobilisant devant une habitation éloignée des autres, il appela l'occupante des lieux. Elle ne répondit pas, mais il resta là sans rien dire, sachant qu'elle se trouvait chez elle. Il lui était impossible de la déranger en ce moment, et pourtant il sentait la vie de l'enfant s'enfuir telle une flaque d'eau avalée par le sable.

Enfin, un poney d'âge avancé sortit de la maison et partit au trot vers les collines en secouant la tête.

« Gaea, essaya de nouveau Kytin. Viens, j'ai besoin de toi. » Une vieille femme apparut en claudiquant, appuyée sur un long bâton.

« Je suis fatiguée, se plaignit-elle.

— Voici Iskandar, répliqua Kytin en lui présentant son fardeau humain. Il a été blessé par un vore. »

Gaea posa le menton sur son bâton.

« Pourquoi maintenant, alors que je suis si faible ? se lamenta-t-elle avant d'inspirer profondément et de redresser le dos. Apporte-le à l'intérieur, Kytin. Je vais voir ce que je peux faire pour lui. »

Le centaure à barbe blanche s'exécuta et déposa Alexandre sur une étroite paillasse. Les lèvres et les paupières du garçon étaient devenues bleues ; il éprouvait des difficultés à respirer.

« Tu dois le sauver ! s'exclama Kytin. Il le faut !

— Tais-toi donc, idiot, et va trouver un peu d'intimité chez toi. Tes flancs tremblent tant le besoin de séparation se fait sentir. Va, avant de te couvrir de honte en public. »

Il s'en alla, laissant la femme assise sur le lit à côté de l'enfant mourant. Gaea prit la main de ce dernier pour évaluer la virulence de la fièvre.

« Tu aurais dû venir nous trouver il y a vingt ans, murmura-t-elle. J'étais puissante, alors. Mais aujourd'hui, je suis vieille et inutile. Mon poney se meurt et je ne passerai pas l'hiver. Que veux-tu que je fasse, Iskandar... si tu es vraiment l'Enfant Sacré ? »

Le garçon se débattit, en proie au délire.

« Par... ménion, gémit-il.

— Chut, petit », chuchota Gaea.

Ouvrant la tunique d'Alexandre, elle posa sa main parcheminée sur les lacérations infectées. La chaleur soudaine la brûla et elle serra les dents.

« Dire que l'Enchantement a donné naissance à de telles créatures... »

Sa main se mit à luire et ses os devinrent visibles par transparence, comme si une lanterne brillait sous sa paume. Des volutes de fumée apparurent au bout de ses doigts et se tordirent sur la poitrine de l'enfant, refermant les plaies, aspirant le pus sur leur passage. Quand elle eut accompli son office, la vapeur se condensa pour donner naissance à une sphère noire flottant au-dessus du malade.

« Disparais ! » ordonna la vieille femme.

Le globe explosa et une puanteur atroce emplit la pièce. Alexandre grogna, mais ses joues avaient repris des couleurs.

Gaea se leva et alla chercher son bâton en titubant. Un homme âgé, courbé par le poids des ans, entra dans la maison.

« Est-il toujours en vie ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Oui, Kyaris. Tu me l'as amené juste à temps. Comment peux-tu être sûr qu'il s'agit bien d'iskandar ? »

Le nouveau venu alla lentement s'asseoir sur une chaise installée à côté d'un brasero.

« Il me l'a dit, répondit-il en tendant les mains vers les flammes. Et le tyran cherche à le tuer pour devenir immortel, Gaea. Qui voudrais-tu qu'il puisse être ?

— N'importe quel autre petit d'homme. Le tyran n'est pas infallible ; il lui est déjà arrivé de se tromper.

— Pas cette fois. Je le sens.

— Ce sont tes vieux os qui te le disent, j'imagine ? Ton cheval a plus de jugeote que toi. Les vores ont marqué l'enfant ; ils savent donc où il se trouve. Combien de temps s'écoulera-t-il avant que leurs ailes ne les portent jusqu'à ce bois, hein ? Combien ?

— Mais s'il s'agit d'Iskandar, nous devons le protéger. Il constitue notre unique espoir, Gaea !

— Les espoirs ! Les rêves ! Rien d'autre que de la fumée dans le vent. Moi aussi, j'ai vu Iskandar en songe, autrefois. Mais ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, j'attends juste que mon cheval meure et me permette de quitter cette vallée de larmes. Regarde-le ! Quel âge a-t-il ? Quatre ans, cinq ? Tu crois vraiment qu'il pourra nous sauver ? Il cherche encore le sein de sa mère ! »

Kyaris secoua la tête et ses fins cheveux blancs lui fouettèrent le front.

« Tu avais la foi, jadis. Mais elle t'a désertée au fil des années. Moi aussi, je me fais vieux, pourtant mes espoirs sont toujours bien vivaces. Iskandar nous sauvera. Il redonnera vie à l'Enchantement. Je le sais !

— Accroche-toi à tes illusions si cela te chante, vieillard sénile. Mais demain, veille à prendre ton arc et tes flèches, car les vores seront bientôt là, et les Macédonyens derrière eux. Ta stupidité nous perdra tous.

— Mieux vaut mourir que vivre sans espérance, Gaea, répliqua Kyaris en se mettant difficilement debout. J'ai des enfants et des petits-enfants, et je souhaite qu'ils assistent au retour de l'Enchantement. J'affronterai les vores. Ils ne prendront pas le petit homme.

— Regarde-toi dans une glace, pauvre idiot. Autrefois, la voix de Kyaris-Kytin résonnait dans tout le pays, mais aujourd'hui, tu es presque incapable de te lever sans assistance. Même la fusion ne te permet pas de galoper longtemps.

— Je suis désolé pour toi, fit le vieil homme en posant la main sur le front du garçon. Dors bien, Iskandar.

— Vends-le à Philippos, lui suggéra Gaea. Voilà qui serait faire preuve de sagesse.

— Le désespoir n'est jamais source de bon sens, femme », répondit-il.

Au sortir des bois, Parménion et Attalus se dirigèrent vers la plaine et le lointain fleuve Pénéios. De gros nuages noirs

s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes, annonçant l'orage, mais le vent était encore chaud.

« Où allons-nous, strategos ? demanda Attalus en se portant à la hauteur de Parménion.

— Dans cette forêt, là-bas », répondit ce dernier en tendant le doigt vers une colline surplombée d'une barrière végétale qui prenait d'assaut le ciel comme un cimier géant sur un casque démesuré.

Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber et le tonnerre se mit à gronder. L'étalon gris d'Attalus se cabra, projetant presque son cavalier au sol. Un éclair zébra le ciel et le déluge s'abattit sur les deux hommes. Les chevaux poursuivirent leur chemin, tête basse. Le vacarme était tel que toute conversation devenait impossible.

Regardant sur sa gauche, Attalus remarqua un corps gisant dans l'herbe, les jambes dépecées. Plus loin, il en vit un second, puis un autre encore. Tapant sur l'épaule de son compagnon, il lui fit profiter de sa macabre découverte. Le Spartiate hocha la tête sans répondre. La majeure partie de la matinée leur fut nécessaire pour quitter le champ de bataille. Enfin la pluie cessa et le soleil refit son apparition entre les nuages.

« Il y en a des milliers, commenta Attalus en regardant derrière lui. Et personne n'a songé à ramasser leurs armes.

— À mon avis, l'affrontement principal s'est déroulé là-bas, fit Parménion en indiquant une succession de basses collines. Mais s'il faut en croire la disposition des cadavres, le flanc gauche a cédé et l'armée vaincue s'est enfuie vers l'ouest. Elle a été poursuivie par la cavalerie adverse, jusqu'à ce que les quelques survivants décident de vendre chèrement leur peau. Ils ont été massacrés jusqu'au dernier ; l'ennemi n'a pas fait de prisonniers.

— Finalement, cet univers n'est pas si différent du nôtre, remarqua Attalus avec un sourire forcé qui disparut bien vite.

— Tu te trompes. Ce conflit ne ressemble à aucun de ceux auxquels j'ai pris part, répondit le Spartiate en inspectant le champ de bataille. Il ne s'agit pas d'une guerre de conquête, mais bien d'une véritable boucherie. Pour rien au monde je ne voudrais y être mêlé. »

L'ancien assassin mit pied à terre et souleva le bouclier de la plus proche dépouille. Fait de bois, il avait été renforcé de bronze et peint en bleu. En son centre, un poing serré tenait deux serpents.

« As-tu déjà vu un tel symbole ? demanda-t-il en tendant le bouclier à Parménion.

— Non, mais j'imagine qu'il représente Héraclès tuant les serpents glissés dans son berceau. Thèbes, peut-être ; chez nous, cette cité a choisi comme emblème le gourdin d'Héraclès.

— Je ne vois rien que je puisse reconnaître », dit Attalus en retournant le cadavre du pied.

Ramassant un casque endommagé, il le tourna en tous sens pour s'apercevoir qu'il était en cuir bouilli et renforcé de ce qui semblait être de fines lamelles de bronze poli. Pas de cimier ni de protections pour les joues, juste deux ailes de corbeau mal forgées au niveau des tempes et une barre de métal verticale défendant l'arête du nez.

« Mauvaise fabrication, jugea le soldat. Ses ailes mal fixées ne servent à rien, et observe la garde nasale. Elle est bien trop étroite pour protéger le visage. Un casque affligeant, comme son porteur a sans doute eu l'occasion de s'en rendre compte. » Jetant la pièce d'armure au sol, il remonta sur son cheval.

« Ces corps sont là depuis des semaines, voire des mois. Pourquoi ne les a-t-on pas dépouillés ?

— Peut-être n'y a-t-il plus personne de vivant dans la région. »

Plusieurs ombres apparurent sur l'herbe. Levant les yeux, Parménion vit passer une vingtaine de formes ailées qui volaient en direction du couchant. Malgré la luminosité du soleil et l'altitude à laquelle les créatures évoluaient, il n'y avait aucun doute possible quant à leur forme partiellement humaine.

« Par Hécate, qu'est-ce que... » souffla Attalus.

Les monstres furent rejoints par un second groupe venu du nord. Protégeant ses yeux de l'astre du jour, Parménion en vit d'autres qui arrivaient du sud et de l'ouest.

« Il en vient de partout, constata-t-il.

— Ils semblent se diriger vers ces bois, ajouta Attalus. Je te le dis, Parménion, je n'aime pas ce monde.

— Moi non plus », répondit le général en incitant sa monture à repartir.

Le champion de Philippe allait le suivre lorsqu'il avisa le corps d'un archer gisant sur le dos, le visage arraché. Sans perdre une seconde, il subtilisa le carquois en cuir et l'arc courbe en os. Mettant le carquois en bandoulière, il remonta et rattrapa son compagnon.

Le simple fait d'avoir de nouveau un arc en main lui remonta le moral. Et quelle arme ! Capable de donner la mort silencieusement, sans faire prendre le moindre risque à son utilisateur. Parménion lui tournait le dos et Attalus se représenta une flèche plantée dans le crâne du Spartiate. Non, se ravisa-t-il. Je ne le tuerai pas ainsi. Je veux contempler son visage... voir cette lueur d'arrogance et d'orgueil disparaître de son regard...

Et cela viendra, se promit-il. Dès que nous aurons trouvé l'enfant... et le moyen de rentrer chez nous.

Chiron se promenait au bord du torrent, l'esprit empli d'idées moroses. L'Enchantement se dissipait rapidement et, de par le monde, il restait désormais moins de cent zones dans lesquelles les pierres et la végétation continuaient de générer l'énergie magique. Et sept seulement en Egéa.

S'agenouillant près de l'eau, il mit ses mains en coupe et se désaltéra. Philippos avait été un enfant intelligent, toujours prêt à apprendre et à rire. Mais le mal qui le rongait avait fini par l'emporter, détruisant tout ce qui était humain en lui.

Le magus se sentit soudain abattu. Ses épaules se voûtèrent comme sous une charge immense et il leva les yeux au ciel.

« Peut-être l'heure est-elle venue de mourir, dit-il à mi-voix. Ai-je vécu trop longtemps ? »

Sur ces mots, il se leva et attaqua la longue montée qui lui permettrait de rejoindre la grotte.

Apercevant Caymal qui broutait paisiblement, il agita le bras à son intention, mais le cheval ne le vit pas. Quand Chiron atteignit enfin la caverne, ses jambes lui faisaient mal et il se reposa un instant en serrant brièvement la pierre curative qui ne quittait jamais sa bourse de ceinture.

Aussitôt, un regain d'énergie l'envahit et, avec lui, le désir de laisser la magie courir librement dans ses veines pour lui redonner la vigueur de la jeunesse. Mais la pierre autrefois dorée était désormais presque noire et il n'osait pas la vider de tout pouvoir. Il la rangea donc consciencieusement et entra dans la grotte, puis dans le palais, à la recherche d'Alexandre. Nulle trace de ce dernier, mais cela n'inquiéta pas Chiron outre mesure. L'édifice était immense et les enfants adoraient explorer les endroits qu'ils ne connaissaient pas. D'autant que de nombreuses salles contenaient des objets et artefacts qu'un garçon comme Alexandre ne manquerait pas de trouver fascinants. Mais au fil des minutes, l'anxiété du magus commença à ressurgir. Le petit n'était tout de même pas assez inconscient pour partir seul en forêt...

Puis Chiron pénétra dans la pièce au miroir, où il vit la main griffue reposant sur le sol ; les serres étaient maculées de sang. « Non ! souffla-t-il. Non ! » S'approchant de la table, il vit que la nappe avait été jetée dessus à la hâte. Les mains tremblantes, il l'ôta et le miroir lui révéla l'intérieur de la tente de Philippos. Le roi se tenait assis sur son trône d'ébène. Il leva instantanément la tête ; son œil d'or renvoyait la lueur dansante des flammes.

« Ah, te voilà, mon ami, fit-il, affable. Comment vas-tu ?

— Mieux que toi, j'en ai bien peur, répondit Chiron.

— Comment cela serait-il possible ? J'incarne la Macédoïne et mes armées terrassent quiconque tente de me résister. Et surtout, je suis invulnérable.

— Dis plutôt que tu es inhumain, Philippos. Il ne reste plus rien du garçon que j'ai connu. »

Le rire du monarque résonna dans la salle.

« Bien sûr que si, Chiron. Je n'ai pas changé, si ce n'est qu'un homme ne peut continuer de se comporter comme un enfant. En quoi suis-je différent des rois qui m'ont précédé ?

— Je n'ai pas l'intention de débattre avec toi. Comme je te l'ai dit, tu n'as plus rien d'humain. Ton âme est morte depuis bien longtemps. Tu as bravement lutté contre les Ténèbres, mais tu as été vaincu. Tu me fais de la peine.

— Garde ta pitié pour ceux qui en ont besoin, Chiron, répondit Philippos sans se départir de son calme. Je n'ai pas perdu. C'est moi qui ai défait l'Esprit du Chaos, et il me sert aujourd'hui. Mais tu détiens quelque chose que je désire. Me le donneras-tu de ton plein gré, ou faut-il que je vienne le prendre par la force ? »

Le magus secoua la tête.

« Viens le chercher... si tu en es capable. Mais cela ne servira à rien. L'enfant ne te rendra pas immortel. Ce n'est pas Iskandar, mais le fils du roi d'une autre nation.

— Si ce n'est pas le bon, je continuerai de chercher, rétorqua Philippos en se levant. J'aurai ce que je souhaite, Chiron, car telle est ma destinée.

— Dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire. Disparais ! »

Il passa la main au-dessus de la table et les ténèbres obscurcirent la scène. Puis le visage de Philippos revint.

« Tu vois, tu n'as même plus le pouvoir de chasser mon image, railla le souverain. Envoie-moi le garçon, ou tu finiras sacrifié sur mon autel, toi aussi. Tu sais que je suis capable de te tuer, Chiron, de mettre un terme à tous tes siècles d'existence comme si tu n'avais jamais vécu. Cela te terrifie, n'est-ce pas ? Je le vois dans tes yeux. Amène-moi l'enfant et tu vivras. Si tu me défies, je ferai en sorte que ta mort soit aussi longue que ta vie a pu l'être. »

Le miroir redevint noir. Chiron le recouvrit et sortit du palais en courant.

À l'extérieur de la grotte, il remarqua l'arc et le carquois de Kytin là où le centaure les avait abandonnés. Et il entendit de nombreuses ailes battre au-dessus de lui.

Kytin traversa la clairière au galop. Se cabrant brusquement, il tira une flèche dans le cœur d'un vore, dont les ailes se replièrent

contre son corps. Alors que le monstre s'écrasait au sol, une fléchette noire manqua d'un pouce la tête du centaure, qui se retourna pour lâcher un trait sur son nouvel adversaire.

Onze centaures étaient morts contre une bonne trentaine de vores, mais ceux-ci ne se décourageaient pas pour autant. Leurs grandes ailes brassaient l'air alentour et leurs projectiles meurtriers sifflaient entre les arbres.

« À couvert ! s'écria Kytin. Ils ne pourront pas nous suivre sous les frondaisons ! »

Plusieurs centaures lui obéirent, mais le vacarme du combat et les cris des mourants étaient tels que la plupart ne l'entendirent pas et continuèrent le combat. Un vore se laissa tomber sur le dos de Kytin et ses griffes lacérèrent l'épaule du vieil homme. Poussant un cri de rage et de douleur mêlées, ce dernier rua pour projeter son adversaire dans les airs. Le monstre déplia ses ailes pour stopper sa chute, mais Kytin lui sauta dessus et ses mains puissantes se refermèrent sur la gorge du vore. Il serra de toutes ses forces et sentit les os se briser sous ses doigts.

Une fléchette se planta dans son dos et le poison dont le projectile était enduit s'infiltra dans son sang tel le plus puissant des acides. Galvanisé par l'imminence de la mort, le centaure se précipita dans la maison de Gaea. Enjambant le corps transpercé de fléchettes de la vieille guérisseuse, il prit Alexandre dans ses bras. L'enfant dormait toujours. Les jambes de Kytin faillirent se dérober sous lui mais, faisant appel à toute sa volonté, il ressortit et fila au galop en direction des arbres. Deux nouveaux projectiles le touchèrent, à côté de la colonne vertébrale et au niveau de l'arrière-train. Il avait franchi les lignes ennemies.

Des vores tentèrent de le suivre, malgré les difficultés qu'ils éprouvaient à le repérer en raison de la densité des frondaisons. Ils volaient le plus bas possible, mais les nombreuses branches gênaient leur progression.

Kytin poursuivait sa course folle sans se préoccuper du poison qui se propageait dans son organisme. Deux fois, il trébucha et faillit tomber, mais sa force et son courage lui permirent de retarder l'inévitable. Seul son rêve le maintenait encore en vie.

Iskandar ! Il devait sauver l'enfant pour que subsiste l'Enchantement.

Il s'enfonça dans la forêt, en quête d'une grotte ou d'un arbre creux où il pourrait cacher son précieux fardeau. Mais ses yeux se voilaient d'une brume grise et son esprit s'emplissait de souvenirs, joyeux ou tristes. Il revit sa victoire sur Boas, la fuite vers Cadmos, son

mariage avec Éléna, la naissance de leur premier enfant...

Le garçon s'éveilla et se débattit.

« Tout va bien, Iskandar, l'assura-t-il d'une voix pâteuse. Je te sauverai.

— Ta barbe est maculée de sang. Tu es blessé ?

— Tout... ira... bien...»

Le centaure s'arrêta et ses jambes antérieures refusèrent de le soutenir davantage. Alexandre tomba sur le dos ; la violence du choc lui coupa le souffle.

Un vore fondit entre les branches, une corde à la main. Le jeune prince tenta de se relever, mais sa chute l'avait momentanément désorienté et le nœud coulant se resserra autour de ses épaules. Il hurla en se sentant soulevé du sol.

Une flèche se planta dans le flanc du monstre. Lâchant la corde, il tenta de s'enfuir, mais ses ailes se prirent dans les branchages et il alla se rompre le cou par terre.

Deux cavaliers apparurent, lancés au galop.

« Parménion ! » s'écria Alexandre.

Le Spartiate sauta du dos de sa monture en dégainant son épée. Une fléchette le prit pour cible, mais il l'écarta du revers de sa lame. Un nouveau trait siffla, arrachant un hurlement de douleur à un vore voltigeant au-dessus d'eux. Parménion souleva l'enfant et courut à son cheval.

« Non ! protesta Alexandre. Nous ne pouvons pas abandonner mon ami ! Il est blessé !

— Il n'y a plus rien à faire pour lui, petit, répondit Attalus en encochant une nouvelle flèche à son arc. Et maintenant, strategos ? J'en entends d'autres qui arrivent.

— La grotte, leur dit le jeune prince.

— Où se trouve-t-elle ? demanda Parménion en déposant Alexandre sur le dos de son hongre avant de le rejoindre d'un bond.

— Plus haut ! s'exclama le garçon en montrant une trouée entre les arbres.

— Pouvons-nous les semer ? voulut savoir Attalus.

— J'en doute, répondit Parménion. Mais il nous faut essayer. »

Piquant des deux, les Macédoniens s'enfuirent par le sentier indiqué par Alexandre.

« Là ! » s'exclama soudain l'enfant.

Parménion leva les yeux. L'entrée de la caverne se trouvait à moins de deux cents pas de distance, mais les vores se rapprochaient dangereusement. Ils n'atteindraient pas l'abri à temps.

Attalus avait pris de l'avance ; moins chargé, son étalon gris

avançait plus vite. Mais une fléchette noire se planta dans l'épine dorsale de l'animal. Ce dernier poursuivit sa course sur quelques pas, puis ses jambes avant cédèrent et Attalus fut désarçonné. Malgré la violence de l'impact, il roula sur lui-même et se retrouva à genoux. Il n'avait pas lâché son arc, mais celui-ci s'était brisé dans sa chute. Le jetant de côté, il dégaina son épée.

Parménion sauta près de lui et tapa sur la croupe de son cheval pour l'inciter à conserver son allure. Le hongre disparut à l'intérieur de la grotte, Alexandre accroché à sa crinière.

Soudain, une explosion de lumière dévasta la formation des vores, tuant plus de vingt d'entre eux. Parménion mit la diversion à profit pour s'enfuir.

« Cours ! » dit-il à Attalus.

Un homme aux cheveux gris se tenait devant eux, mais il ne leur accorda pas la moindre attention. Levant les mains, il projeta un nouvel éclair aveuglant en direction des cieux et l'air s'emplit de l'odeur de chair brûlée et des cris des vores agonisants.

Sans se retourner, les deux compagnons entrèrent dans la caverne où les attendait Alexandre.

« Suivez-moi, leur ordonna celui-ci en traversant le mur illusoire.

— Les monstres pourront-ils nous suivre ? s'enquit Parménion.

— Chiron dit que nul ennemi ne peut franchir la muraille, répondit l'enfant.

— Nous verrons bien. »

Les deux hommes attendirent, l'épée brandie, mais seul le magus vint les rejoindre.

« Je vous remercie du fond du cœur, leur dit-il en souriant.

— Nous n'avons fait que ce pour quoi tu nous as envoyés ici, l'assura Parménion. Cela me fait plaisir de te revoir, Aristote.

— J'ai bien peur que vous ne fassiez erreur sur la personne. Je ne vous connais ni l'un ni l'autre.

— À quel jeu joues-tu ? siffla Attalus en menaçant Chiron de son épée. Tu nous expédies dans ce monde de fous et tu prétends ne jamais nous avoir vus ? Cesse de plaisanter, magus. Je ne suis pas d'humeur à rire.

— Attends ! intervint le Spartiate en écartant la lame de son compagnon de la gorge de l'homme aux cheveux gris. Qui es-tu, l'ami ?

— Je me nomme Chiron, et j'ignore qui est cet Aristote dont vous me parlez. Mais tout ceci est proprement fascinant. J'existe manifestement sous une forme différente dans votre monde. Et dans les autres ? Je me demande...

— Tu ne vas quand même pas le croire ? s'emporta Attalus. Tu vois bien que c'est lui.

— Non, répliqua Parménion. Observe-le attentivement. Chiron est plus trapu et Aristote a une petite cicatrice sur la tempe droite. Si l'on excepte ces différences minimes, ils pourraient être jumeaux. Mais avant de nous étendre plus avant sur la question, voyons si nous sommes en sécurité en ce lieu. Les créatures peuvent-elles nous suivre ?

— Pas immédiatement, expliqua Chiron. Mais l'ennemi peut faire appel à de nombreux alliés et mon pouvoir n'est plus aussi grand qu'autrefois. »

Parménion se rendit à la fenêtre la plus proche et contempla la mer scintillante.

« Nous trouvons-nous toujours dans ton monde, magus, ou sommes-nous passés dans un autre ?

— Nous n'avons pas quitté l'Agéa, l'assura Chiron, même si ce lieu est différent. Il existe sept centres de pouvoir dans mon pays. Ce palais est situé sur le golfe de Malye.

— Malye ? Malia, peut-être, murmura Parménion. Y a-t-il dans les environs un défilé dont le nom serait proche de Thermopyles ?

— Oui. À deux jours de cheval au sud.

— Dans ce cas, la première cité d'importance doit être Thèbes.

— Aucune de nos villes ne porte ce nom, lui dit le magus.

— La Dame Blanche a mentionné Cadmos.

— Quelle Dame Blanche ? voulut savoir Attalus, mais les deux autres l'ignorèrent.

— La plus puissante cité du centre de l'Egée, oui, confirma Chiron. Mais les Macédoniens en font actuellement le siège et elle ne résistera pas à Philippos. Quel est ton plan ?

— Nous devons rejoindre Sparte.

— Pourquoi donc ? demanda Attalus. Et qui est cette dame ? Quelqu'un m'expliquera-t-il ce qui se passe, à la fin ?

— C'est une bonne question, mon ami, fit leur hôte en lui posant la main sur l'épaule. Descendons en cuisine, où je pourrai vous préparer à manger. Ensuite, nous parlerons. Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas, moi non plus. »

Plus tard, après qu'ils se furent installés à l'extérieur, Parménion raconta à Attalus sa rencontre avec la maîtresse de la clairière et ce que cette dernière lui avait suggéré.

« Il ne s'agissait pas d'un songe, conclut-il. Nous avons été drogués suite au combat contre les Macédoniens. J'ignore qui était cette dame, mais elle m'a bien traité et je pense que nous devrions

suivre son conseil.

— Ne t'attends pas à ce que j'abonde dans ton sens, alors qu'elle n'a pas eu la décence de me réveiller, ronchonna le soldat. Pourquoi toi, Spartiate ? M'a-t-elle considéré comme ton laquais ?

— Je suis bien incapable de te répondre. La clairière était un lieu de magie et de beauté. Je crois que notre présence n'était pas souhaitée en cet endroit, mais notre intervention a sauvé les nymphes et, ce faisant, nous avons dû mériter la gratitude des créatures de la forêt.

— Qui l'ont montrée en me laissant dormir par terre, protesta Attalus. Qu'elles soient toutes maudites ! Je me moque d'elles, ou des monstres difformes qui hantent ce pays. Je n'ai qu'une seule question à te poser : que devons-nous faire pour rentrer chez nous ? »

Voyant que l'homme d'armes s'adressait à lui, Chiron écarta les bras. « Je l'ignore, reconnut-il.

— Est-ce que quelqu'un sait quelque chose, ici ? » Fou de rage, Attalus se leva et traversa le jardin pour descendre sur la large plage.

« Ton compagnon a peur, et je peux difficilement lui en vouloir », commenta le magus.

Parménion acquiesça.

« Dans notre monde, c'est un homme puissant et il aime avoir l'impression de contrôler son existence. Ici, il se sent comme une feuille morte ballottée par la tempête.

— Je perçois que vous n'êtes pas amis. Pourquoi t'a-t-il accompagné dans cette quête ?

— Pour des raisons qui ne regardent que lui, la première étant qu'il ne souhaite pas me voir sauver Alexandre seul. Il désire sa part de gloire, même s'il lui faut risquer sa vie pour l'obtenir.

— Et toi, Parménion ? Es-tu inquiet ?

— Évidemment. Ce monde m'est totalement étranger et je n'y ai pas ma place. Mais je suis d'un naturel optimiste. J'ai retrouvé Alexandre et, pour le moment, nous ne risquons rien. Cela me suffit. »

L'enfant vint rejoindre les deux hommes et monta sur les genoux du général.

« Je savais que tu viendrais me chercher, Parménion. Je l'ai dit à Chiron. Pas vrai, Chiron ?

— Si, mon jeune prince. Tu sais déjà bien juger le cœur des hommes.

— Pourquoi Attalus t'a-t-il suivi ? Je ne l'aime pas.

— Il est là pour t'aider, répondit Parménion. Si tu allais le trouver et faire la paix avec lui ?

— Il le faut vraiment ?

— C'est le champion de ton père, et Philippe n'accorde pas sa confiance à la légère. Va parler avec lui et fais-toi ta propre idée à son sujet.

— Tu essayes de te débarrasser de moi pour rester seul avec Chiron.

— Exactement, reconnu le Spartiate avec un large sourire.

— Bon, d'accord, dit Alexandre en s'éloignant.

— C'est un brave petit, fit Chiron, et il t'aime énormément. »

Ignorant le commentaire, Parménion se leva et s'étira. « Parle-moi de ton monde, magus, que je m'y sente un peu moins étranger.

— Que désires-tu savoir ?

— Quel est l'équilibre des forces ? Commence par Philippos. Quand a-t-il pris le pouvoir, et dans quelles conditions ? »

Chiron se versa un gobelet de vin et en but une petite gorgée.

« Il s'est emparé du trône il y a dix années de cela, après avoir assassiné son frère Perdikkas. Aussitôt, il a envahi l'Illyrie pour mettre la main sur ses mines. Athènes lui a alors déclaré la guerre, de même que les cités du Trident...

— Le Trident ?

— L'Halcydike ?

— Ah, oui, la Chalcidique. Continue.

— Philippos a anéanti les armées du Trident voici trois ans, après quoi il a conquis la Thrace.

— Qu'en est-il de l'empire perse ?

— Quel empire ? Gloussa Chiron. Comment voudrais-tu que ces barbares mettent en place une telle structure ?

— Dans ce cas, qui domine en Asie ? demanda le général en se penchant en arrière.

— Personne. C'est une terre sauvage peuplée de tribus nomades qui se font la guerre pour un oui ou pour un non. Il y a quelques cités asgéennes sur la côte, qui se trouvaient autrefois sous la domination d'Athènes ou de Sparte, mais pas... d'empire. En existe-t-il un là d'où

tu viens ?

— Oui, et le monde n'en a jamais vu d'aussi étendu. Le grand roi règne en maître de la frontière thrace aux confins de la Terre. Même la Grèce, l'Egée, comme tu l'appelles, se doit de lui rendre hommage. Mais tu me parlais de la conquête de la Thrace. »

Chiron acquiesça et reprit son exposé. « L'armée macédonienne a traversé le pays comme un feu de prairie, rasant toutes les villes et cités. Les Thraces ont été massacrés jusqu'au dernier ou vendus comme esclaves. Et puis, l'an dernier, Philippos est entré en Thessalonique. La bataille s'est déroulée non loin d'ici. Elle l'opposait aux forces combinées d'Athènes et de Cadmos, qui se sont fait anéantir. Contournant Cadmos, il est allé détruire Athènes, incendiant l'acropole et exterminant tous les citoyens, sauf ceux qui sont parvenus à s'enfuir par la mer. Philippos s'en prend désormais à Cadmos, qui ne lui résistera plus longtemps. Et après viendra le tour de Sparte.

— Pourquoi est-il invincible ? s'enquit Parménion. Il doit bien être possible de le vaincre, non ? » Le magus secoua la tête.

« Alors que Philippos n'était qu'un nourrisson, sa mère l'a trempé dans le Styx, comme Achille avant lui. Mais, contrairement à ce qui s'est produit pour ce dernier, elle n'a pas oublié de baigner les talons de son fils. Depuis, il est invulnérable à toutes les attaques, et nulle épée, nulle flèche ne peut l'atteindre. À l'âge de vingt ans, alors qu'il venait de s'emparer du trône, il a demandé à un puissant sorcier de lui confectionner un œil en or qui lui permettrait de lire les pensées d'autrui. Le mage a fait ce que l'on attendait de lui, et Philippos s'est arraché l'œil droit pour glisser le globe magique dans son orbite vide. Désormais, même le meilleur stratège n'a plus la moindre chance de le prendre par surprise, car il connaît à l'avance les plans de ses ennemis.

— Qu'est-il advenu de ce puissant sorcier ? Peut-être sait-il comment détruire ce qu'il a créé ?

— Non, mon ami. Car ce fou n'était autre que moi, et je suis incapable de défaire ce que j'ai fait. »

Assis sur la plage, Attalus sentait le soleil qui réchauffait son épiderme, mais cette sensation lui paraissait presque glacée en comparaison de la rage brûlante qui le dévorait de l'intérieur. Être forcé d'accompagner ce détestable Spartiate était déjà pénible, mais il s'était attendu à chercher le prince en Thrace ou en Chalcidique, pas dans cet univers de démente.

Il se représenta les créatures volantes et fut pris d'un long frisson. Comment un guerrier pouvait-il espérer combattre de telles abominations ?

Délaçant sa cuirasse, il ôta ses vêtements et entra dans l'eau, savourant la soudaine fraîcheur. Il plongea sous la surface et s'éloigna du bord d'une brasse coulée. De petits poissons translucides nageaient par bancs à côté de lui et il frappa l'eau du plat de la main, riant aux éclats en les voyant s'égailler en tous sens.

Voilà au moins une réalité qu'il pouvait comprendre ; il l'appréciait à sa juste valeur.

Enfin, il se fatigua de la mer et repartit en direction du rivage, sortant de l'eau en essorant sa longue chevelure.

Alexandre l'attendait près de son armure.

« Tu nages bien », décréta-t-il.

Attalus se retint de jurer. Il n'aimait pas l'enfant. Ne disait-on pas de lui qu'il s'agissait d'un démon à peine humain, capable de tuer n'importe qui d'un seul contact ? Hochant la tête à l'attention du fils de son roi, le soldat s'assit sur une pierre et laissa le soleil le sécher.

« Tu as peur de moi ? » demanda innocemment Alexandre, la tête inclinée sur le côté.

— Je n'ai peur de rien ni de personne, mon prince, répondit Attalus. Et tout homme prétendant le contraire devra m'en répondre l'arme à la main. » Le garçon hocha solennellement la tête. « Il fallait être brave pour venir aussi loin afin de me retrouver, dit-il. Je sais que mon père te récompensera. »

L'ancien assassin laissa libre cours à son hilarité. « Je possède déjà trois propriétés et ma fortune est telle que je ne pourrai jamais la dépenser de mon vivant. Je n'ai nul besoin de rémunération, prince Alexandre. Mais je donnerais une rançon de roi pour revoir la Macédoine.

— Nous y retournerons. Parménion trouvera le moyen d'y arriver. » Attalus ravala la réponse acerbe qui lui brûlait les lèvres. « Qu'il doit être agréable d'avoir foi en ses héros ! dit-il à la place.

— Tu ne l'apprécies guère, n'est-ce pas ?

— Je n'apprécie personne, sauf Philippe. Et tu comprends trop de choses. Méfie-toi, Alexandre, car un tel don peut se révéler à double tranchant.

— Ne t'en prends jamais à lui, Attalus. Il te tuerait. »

Pour seule réponse, le champion lui décerna un sourire amusé. Alexandre le fixa longuement avant de poursuivre.

« Je sais que l'on dit de toi que personne ne te vaut à l'épée, et aussi que tu es le plus fidèle... assassin de mon père. Mais sache ceci : si jamais Parménion décède dans des circonstances douteuses, c'est toi que je viendrai trouver et tu le suivras de près.

— Je ne suis pas venu dans ce monde grotesque pour écouter tes

menaces, petit, soupira Attalus. Tu ne m'aimes pas, mais cela ne m'étonne guère ; je sais que je n'ai rien de sympathique. Mais si je dois un jour affronter Parménion, ce n'est pas ton avertissement qui me fera reculer. Je n'obéis à personne et nul ne me dicte mes actes. Ne l'oublie jamais.

— Aucun risque. Mais je sais que tu te souviendras toi aussi de ce que je viens de te dire.

— Ce n'est pas faux », concéda le soldat.

« Ne t'évertue pas à chercher le moyen de vaincre Philippos, prévint Chiron. C'est impossible.

— Rien n'est impossible, contra Parménion alors que les deux hommes se promenaient dans les jardins du palais pour profiter des derniers rayons du soleil couchant.

— Tu n'as pas compris ce que je voulais dire. Philippos ne constitue pas le véritable ennemi. À ton avis, quel intérêt un être aussi puissant que l'Esprit du Chaos pouvait-il trouver au fait de s'incarner dans le corps d'un frêle humain, fût-il roi ? »

Le Spartiate s'arrêta près d'un cours d'eau et s'assit sur un banc. « Explique-le-moi », fit-il.

Chiron s'allongea dans l'herbe en poussant un long soupir.

« La réponse est loin d'être simple, concéda-t-il. L'Esprit du Chaos ne possède pas de forme naturelle. C'est une entité – une chose – purement spirituelle, qui semble à la fois éternelle et immortelle. La question est donc de savoir comment il peut exister. Tu me suis ?

— Pas encore, magus, mais je ne demande qu'à apprendre.

— Dans ce cas, procédons par étapes. Quel a été le plus beau moment de ton existence ?

— Je ne vois pas où est le rapport, se défendit un Parménion mal à l'aise.

— Tout te sera bientôt révélé », l'assura Chiron. Le Spartiate inspira profondément.

« Il y a bien longtemps, tellement que j'ai l'impression qu'il s'agissait d'une autre vie, j'ai aimé une jeune femme. À son contact, le soleil m'apparaissait plus brillant, plus lumineux. Avec elle, j'ai eu l'impression de vivre vraiment.

— Que lui est-il arrivé ? »

Le visage de Parménion se ferma et ses yeux bleus lancèrent des éclairs.

« On me l'a arrachée avant de la mettre à mort. Dis-moi où tu veux en venir, magus, car ma patience a des limites.

— Voilà, répondit Chiron en se levant. Je veux que tu repenses aux émotions que tu as ressenties lorsque tu t'es souvenu de la femme

que tu aimais et des instants que vous avez partagés, et surtout au changement qui s'est opéré en toi quand tes sentiments se sont teintés d'amertume. On pourrait croire que l'Esprit du Chaos est immortel, mais ce n'est pas tout à fait le cas. Car il a besoin de se nourrir. J'ignore si la douleur, la souffrance et la haine lui ont donné vie, ou si c'est au contraire de lui que découle tout ce qui est négatif en nous. D'une certaine façon, cela n'a pas la moindre importance. Mais seul le chaos le maintient en vie. Dans le corps de Philippos, il ravage le monde pour générer des torrents de haine. Esclaves, veuves et orphelins, tous apprendront à le haïr et à vouloir se venger de lui. Bien après que Philippos sera retombé en poussière, on continuera de mépriser les Macédonyens. Comprends-tu ? Il est impossible de l'emporter, car même en tuant Philippos, nous ne ferions en fait qu'alimenter l'esprit qui le possède.

— Que suggères-tu, dans ce cas ? Que nous nous agenouillions devant lui et que nous nous laissions tuer en lui offrant notre bénédiction ?

— Oui, car nous lui opposerions alors une force plus puissante que le chaos dont il se nourrit : l'amour. Mais cela ne pourra jamais être. Il faudrait un homme plus grand que tous ceux que j'ai rencontrés pour répondre à la violence par le pardon. Le mieux que nous puissions faire est de le combattre sans le haïr.

— Pourquoi lui as-tu fabriqué cet œil en or ?

— J'entretenais le fol espoir qu'il s'en servirait pour lire en lui-même et comprendre ce qu'il était devenu. Mais il ne l'a pas fait. Cela a toujours été mon problème, Parménion : j'espère toujours que le bien qui réside en chacun d'entre nous finira par l'emporter, mais c'est, hélas, rarement le cas. Les hommes forts cherchent à diriger, car telle est leur nature. Et, pour ce faire, il leur faut s'imposer aux autres par la force. » Il soupira. « Tous nos héros sont des guerriers, tu sais. J'ignore quel nom ils ont dans ton monde, mais je ne doute pas que ce sera la même histoire.

— C'est vrai, reconnut Parménion. Achille, Héraclès, Agamemnon, Ulysse... tous ont vécu par l'épée. Mais si les êtres malfaisants choisissent de prendre les armes, comment est-il possible de les combattre autrement ?

— Si seulement les choses étaient aussi simples ! Mais le bien et le mal ne sont pas aisément dissociables. Le premier ne porte pas une armure d'or, et le second n'est pas tout de noir vêtu. Qui peut dire où couve le mal ? Tu es un général dans ton monde. Ne t'est-il jamais arrivé de piller une ville ou de tuer des femmes et des enfants ?

— Si, admit le Spartiate, de plus en plus mal à l'aise.

— Et quand tu l'as fait, servais-tu les forces du bien ? »

Parménion secoua la tête.

« La leçon a porté, assura-t-il. Tu es un homme bon, Chiron. Nous accompagneras-tu jusqu'à Sparte ?

— Où voudrais-tu que j'aille ? » répondit tristement le magus.

Il s'en alla mais se retourna au bout de quelques pas.

« Nous avons une légende, ici, reprit-il. Une belle légende. Elle prétend que l'Enchantement nous sera un jour rendu par un enfant sacré envoyé par les dieux. Il nous rendra la paix et l'harmonie, et le monde redeviendra beau et éclatant. N'est-ce pas un rêve merveilleux ?

— Continue d'y croire.

— Oh, mais je le fais. J'espérais qu'Alexandre était l' élu, mais lui aussi porte la malédiction du Chaos. Combien d'univers existe-t-il en tout, Parménion ? Chacun d'eux possède-t-il sa propre version du Dieu Noir ?

— Ne laisse jamais le désespoir t'envahir, lui conseilla le strategos. Vois plutôt les choses de cette manière : si tu as raison, il est possible que l'enfant sacré de ton mythe soit déjà arrivé dans la plupart de ces mondes.

— Il serait plaisant que ce soit en effet le cas, confirma le magus. Et maintenant, je dois vous laisser quelque temps. Vous ne risquez rien, ici... du moins, pour le moment. Mais attention à la mer. Philippos fera usage de tous ses pouvoirs pour localiser Alexandre.

— Où vas-tu ?

— Je retourne au bois des Centaures. Ils vont avoir besoin de moi. »

L'amertume de Chiron se révéla contagieuse et c'est un Parménion d'humeur maussade qui se promena au sommet de la falaise surplombant la plage. Loin sous ses pieds, Attalus et Alexandre discutaient, assis sur le sable. Il s'arrêta quelques instants pour les observer.

Mon fils, pensa-t-il soudain, et la tristesse qui s'abattit sur lui lui fit l'effet d'une douleur physique. Philotas, Nicanor et Hector aussi étaient ses fils, mais il éprouvait des sentiments ambivalents à leur égard.

À l'inverse, Alexandre était tout pour lui. Il savait que les regrets n'apportaient rien de bon, mais cela ne lui procura pas la moindre consolation. Car ce remords brûlerait éternellement dans la caverne intérieure où il rangeait ses sujets de honte. À Samothrace, alors que Philippe attendait l'arrivée de son épouse, Parménion l'avait trahi. Aucun autre terme ne pouvait mieux décrire son comportement.

Profitant du fait que le roi était ivre, il avait revêtu le casque et la cape de Kadmilos avant d'aller rejoindre Olympias. C'était lui qui s'était étendu sur elle de tout son long, lui qui avait senti les cuisses de la jeune femme se refermer autour de sa taille... « Assez ! » s'écria-t-il en se sentant excité par ce seul souvenir.

Aujourd'hui encore, il restait incapable d'expliquer son comportement indigne. Sa fierté et son sens de l'honneur l'avaient amené à croire qu'il ne trahirait jamais un ami. Et pourtant, il l'avait fait. Mais le pire, c'est qu'alors que son esprit se révoltait face à tant de duplicité, son corps éprouvait un désir sans cesse renouvelé lorsqu'il se remémorait cette occasion.

C'est pour cette raison qu'il supportait les accès de colère et les railleries de Philippe. Sa culpabilité l'enchaînait au roi de Macédoine avec des liens plus solides que ceux de l'amour, comme s'il pouvait en quelque sorte faire disparaître sa honte en servant fidèlement son monarque.

« Elle restera toujours vivace », souffla-t-il, conscient qu'une telle entreprise était vouée à l'échec.

Olympias ressemblait par trop à Dérae : belle, svelte, les cheveux blond-roux flamboyant à la lueur des torches... Elle avait essayé de lui ôter le casque, se plaignant du métal glacé qui lui meurtrissait le visage, mais il lui avait immobilisé les poignets, ignorant ses suppliques. Elle avait passé le début de soirée dans le bois des Mystères, à inhaler la fumée sacrée. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême et elle avait perdu connaissance avant qu'il en eût fini. Cela ne l'avait pas arrêté.

La culpabilité était venue plus tard, après qu'il fut retourné dans les quartiers de Philippe où ce dernier dormait, nu, sur un divan. Ôtant le casque de Kadmilos, il s'était senti accablé par un profond remords en apercevant l'homme qu'il avait juré de servir. Enfilant l'accoutrement rituel sur le corps du roi inconscient, il avait transporté celui-ci au côté d'Olympias.

Seul dans sa chambre, il avait essayé de justifier son acte. Dame Aïda, la maîtresse des lieux, avait dit à Philippe que le mariage se verrait annulé s'il n'était pas consommé à l'heure dite. Le futur époux avait éclaté de rire ; il n'avait jamais éprouvé la moindre difficulté à honorer une belle femme, et tout laissait présager qu'il en irait de même cette fois encore. Et pourtant, pour tromper l'attente, il n'avait cessé de boire le vin capiteux de Samothrace, en dépit des conseils de Parménion. Mais le roi était capable d'ingurgiter des quantités de vin proprement légendaires, ce qui rendait son ivresse plus incompréhensible encore.

Parménion avait tout d'abord tenté de le réveiller, puis ses yeux s'étaient posés sur Olympias qui languissait, nue, sur le large lit. Il avait bien essayé de se convaincre qu'il avait agi pour Philippe, afin que l'orgueil de ce dernier ne souffrît pas lorsque tout Samothrace apprendrait son impuissance. Mais il savait que c'était faux. Cette excuse ne lui était venue que bien plus tard, alors que, incapable de trouver le sommeil, il regardait l'aube se lever.

Depuis, les tourments qui l'habitaient planaient au-dessus de sa tête comme une épée de Damoclès. Il craignait en permanence que la vérité soit révélée au grand jour et souffrait de voir ce fils qu'il aimait tant élevé par un autre.

« J'espère que tu réfléchis au moyen de rentrer chez nous, dit Attalus, qui l'avait rejoint sans un bruit.

— Non, je pensais à autre chose, avoua le strategos. L'eau est bonne ?

— Elle m'a rafraîchi pendant un moment. Où est passé le sorcier ?

— Il sera bientôt de retour. Il est allé voir si les centaures avaient besoin de son aide. »

Alexandre arriva à son tour, négociant avec difficulté des marches presque trop hautes pour lui. Apercevant Parménion, il lui fit un signe du bras et courut s'asseoir à son côté. Le Spartiate lui entoura instinctivement les épaules. Attalus ne dit rien, mais Parménion sentit qu'il ne perdait pas une miette de la scène.

« Il nous faut descendre jusqu'au golfe de Corinthe et, de là, rallier Sparte, expliqua-t-il à ses deux compagnons. Nous ne pouvons qu'espérer qu'Aristote parviendra à nous y rejoindre.

— Espérer ? persifla Attalus. J'apprécierais un peu plus d'assurance de ta part. Mais pourquoi Sparte ? Pourquoi ne pas retourner au Cercle de Pierres ? C'est par là que nous sommes arrivés. Le vieillard doit bien s'attendre à ce que nous y revenions, non ? »

Parménion secoua la tête.

« L'ennemi est partout et fait usage de sorcellerie pour repérer Alexandre, précisa-t-il. Seuls, nous n'avons pas la moindre chance de survivre. Sparte continue de résister ; nous serons en sécurité derrière ses murs. Aristote est un magus, il finira par nous retrouver.

— Je ne suis pas convaincu. Pourquoi ne pas rester ici ?

— J'aimerais que ce soit possible, mais Chiron pense que cet abri ne restera pas sûr longtemps. Les pouvoirs de Philippos sont immenses. Commences-tu à regretter d'avoir voulu m'accompagner ?

— Pas le moins du monde.

— Regardez, un navire ! » s'exclama Alexandre. Une trirème approchait gracieusement. Sa voile noire avait été carguée et ses trois

bancs de rameurs souquaient pour la faire avancer régulièrement au fil de l'onde. Sa proue tourna lentement, jusqu'à ce qu'elle pointe directement vers la plage.

Au bout de quelques minutes, les trois compagnons aperçurent la centaine d'hommes en armes rassemblés sur le pont.

« Amis ou ennemis ? s'interrogea Attalus alors que le navire s'immobilisait et que les premiers soldats mettaient pied à terre.

— Ce sont les Macédoniens, lui répondit Alexandre. Ils sont venus me chercher.

— Alors, ils mourront », conclut le champion du roi.

« Retournons au palais », décida Parménion en prenant le garçon dans ses bras.

Plus bas, les soldats s'engageaient sur le sentier menant au sommet. Épées et fers de lance étincelaient au soleil.

Parménion courut à la cuisine, où il avait déposé sa cuirasse, son casque et son arme. Après s'être équipé, il souleva de nouveau Alexandre et se rua vers l'escalier, montant les marches deux à deux.

« Que faisons-nous si ces créatures ailées se trouvent toujours de l'autre côté ? voulut savoir Attalus alors qu'ils approchaient du mur illusoire.

— Nous vendons chèrement notre peau », répondit le Spartiate en dégainant son épée.

La grotte de Chiron était déserte. Déposant le jeune prince par terre, Parménion approcha de la sortie et inspecta les environs. L'étalon gris gisait là où il était tombé et des corbeaux noirs se disputaient sa carcasse. Plus loin, les cadavres d'une bonne trentaine de vores étaient visibles, mais les charognards préféraient manifestement les éviter. Quant au hongre de Parménion, il avait disparu. « Nous serons plus en sécurité sous les arbres », suggéra Attalus.

Le général hocha la tête et tous trois s'aventurèrent en terrain dégagé, atteignant l'orée de la forêt sans le moindre incident.

Un silence surnaturel et oppressant s'était abattu sur le bois des Centaures. Nul chant d'oiseau ne résonnait sous les frondaisons, nul souffle d'air ne faisait bouger les feuilles. L'absence de bruit mettait les deux guerriers mal à l'aise, mais Alexandre était heureux de marcher en tenant la main de son héros. Le sentier qu'ils suivaient serpentait au gré du relief, pour finalement aboutir à un petit ruisseau dont l'eau fraîche courait sur un lit de pierres blanches.

« Faut-il le traverser ou le suivre ? » demanda Attalus à mi-voix.

Avant que Parménion ne pût répondre, ils entendirent des brindilles craquer droit devant. Puis des voix leur parvinrent,

assourdis par les buissons.

Soulevant le garçon, Parménion se replia vers les taillis, suivi d'Attalus. Mais ils n'eurent pas le temps de trouver une cachette : un soldat au casque orné de deux ailes de corbeau apparut de l'autre côté du cours d'eau.

« Là ! s'exclama-t-il. L'enfant est ici ! »

Plus d'une vingtaine d'hommes en cape noire vinrent le rejoindre. Attalus tira sa lame de son fourreau.

Parménion se retourna pour évaluer la situation. Derrière eux, un étroit sentier entouré de fourrés d'épineux s'enfonçait à perte de vue. Et, sur le côté, des traces de chevreuil remontaient la pente.

Les Macédoniens traversèrent le ruisseau au pas de course, emplissant les bois de leurs cris de triomphe.

« Attalus, cours ! » lança Parménion en serrant Alexandre contre son sein.

Il s'engagea sur le sentier, sans tenir compte de la végétation touffue qui griffait ses cuisses et ses mollets. Par deux fois, le sol meuble se déroba sous ses pieds et il faillit tomber. La pente était raide et la piste tortueuse, mais il finit par atteindre un passage plus large, bordé de grands chênes nouveaux. Jetant un bref coup d'œil par-dessus son épaule, il constata qu'Attalus se trouvait à une dizaine de pas derrière lui, les premiers Macédoniens sur ses talons. L'un d'eux s'arrêta et arma son bras pour lancer un javelot.

« Attention ! » s'écria Parménion.

Attalus effectua un brusque écart sur la gauche, le projectile le manqua de peu et vint se planter quelques pas devant lui. Sans ralentir l'allure, le champion l'arracha du sol et se retourna. Son bras se détendit et le javelot se ficha dans la gorge du soldat.

Faisant volte-face, Attalus courut rejoindre le Spartiate. Poursuivant son effort, ce dernier cherchait désespérément des sentiers rétrécis qui forceraient l'ennemi à les suivre en file indienne. Sa colère ne cessait de croître. Nulle stratégie ne lui permettrait de retourner cette escarmouche à leur avantage. Largement surpassés en nombre, ils n'avaient d'autre choix que de s'enfoncer plus avant dans une forêt inconnue. Courir sans se retourner, tel était le seul plan possible. Mais pour aller où ? Pour ce qu'il en savait, leur fuite éperdue les mènerait peut-être face à un péril plus grand encore.

La situation était frustrante et enrageante à l'extrême. Toute sa vie durant, il avait survécu en se montrant supérieur à ses ennemis sur le plan tactique.

Il était le général suprême, le strategos... réduit au niveau d'une proie paniquée détalant pour survivre.

Non, pas paniqué, se dit-il. Ça, jamais !

Dans ses jeunes années, il avait été le meilleur coureur de fond de Sparte, puis de Thèbes. Même si Alexandre le ralentissait, il savait qu'il pourrait tenir plus longtemps que les Macédoniens. Mais le problème restait le même : trouver une destination.

Levant les yeux vers le ciel, il tenta d'évaluer sa position. La grotte devait se trouver sur sa gauche, mais à quoi servirait-il d'y retourner ? La paroi illusoire leur permettrait d'échapper à leurs poursuivants immédiats, mais ils se retrouveraient alors aux prises avec ceux qui fouillaient le palais. Non, la caverne n'était pas une bonne solution.

Un arbre abattu lui barrait le chemin : un obstacle qu'il effaçait d'un bond coulé. Le sentier se séparait en deux : à gauche, il remontait la pente ; à droite, il plongeait dans un vallon encaissé. Une lance siffla à ses oreilles. Il choisit de descendre.

Trois soldats l'attendaient à une trentaine de pas de là. Lâchant un juron, Parménion prit à gauche, sauta par-dessus un buisson et grimpa une pente abrupte pour émerger dans une clairière circulaire entourée d'une ceinture de cyprès. Attalus le rejoignit, le visage rouge et trempé de sueur.

« Je ne peux pas... aller... plus loin... » haleta-t-il.

Ignorant son compagnon, Parménion s'approcha de l'un des arbres et déposa Alexandre sur une branche basse.

« Monte jusqu'à cette fourche, là-haut, et cache-toi, lui dit-il. Personne ne te verra depuis le sol. »

Écartant les aiguilles, le garçon obéit à son aîné. Tirant son épée, Parménion retourna attendre au sommet de la pente. Le premier Macédonien apparut... pour retomber en hurlant, la nuque brisée par un violent coup d'épée.

Trois autres soldats en noir pénétrèrent dans la clairière par la gauche et Attalus se dressa devant eux. Parant l'assaut du premier, il riposta d'une botte qui lui trancha la gorge dans un jaillissement de sang.

À cet instant, les autres Macédoniens arrivèrent à leur tour. Aussitôt, ils se déployèrent en éventail pour encercler les deux hommes. Ces derniers n'eurent d'autre choix que de reculer, et les lances ennemies se refermèrent sur eux tel un mur de fer acéré. « J'aurais dû suivre ton conseil, chuchota Attalus.

— Où est l'enfant ? » demanda un soldat trapu au visage grêlé.

Le champion de Philippe gloussa.

« Difficile de croire qu'un monstre aussi hideux soit capable de parler, railla-t-il.

— Où est l'enfant ? » répéta l'autre sur un ton plus menaçant.

Les lances se rapprochèrent.

Soudain, un Macédonyen s'écroula, une flèche en pleine tempe.

Un autre hurla, touché à la cuisse.

« À terre ! » s'écria Parménion.

Saisissant le bras d'Attalus, il plongeait au sol.

Les traits meurtriers jaillirent de tous côtés. Un soldat mort s'effondra sur le Spartiate, deux flèches dans le dos, une troisième dans l'œil. Les Macédonyens se faisaient massacrer. Plusieurs tentèrent de s'enfuir en direction du sentier, mais l'impressionnante silhouette de Brontès se matérialisa devant eux et sa hache à double tranchant eut tôt fait de défoncer casques et cuirasses.

Deux autres parvinrent à lui échapper et à s'engager dans la pente, mais leurs cris d'agonie résonnèrent aussitôt et les deux frères du minotaure – Stéropès à la tête de lion et Argès le cyclope – vinrent le rejoindre. Un silence de mort s'abattit sur la clairière.

Repoussant le cadavre qui lui était tombé dessus, Parménion se leva lentement en rengainant son épée. Pas un Macédonyen n'avait survécu. Des centaures armés d'arcs sortirent des fourrés, l'air féroce.

« Je suis heureux de te revoir », fit Parménion à l'adresse de Brontès.

Ce dernier s'inclina brièvement avant de s'approcher du cyprès où le garçon s'était caché.

« Tu cours bien, dit le minotaure en posant sa hache. Descends, Iskandar. »

Quittant sa cachette, Alexandre se laissa tomber dans les bras tendus.

« Es-tu vraiment Iskandar ? voulut savoir l'être à tête de taureau.

— D'aucuns m'appellent ainsi, lui répondit l'enfant en choisissant ses mots avec soin.

— Et peux-tu ouvrir le Portail des Géants ?

— Nous verrons bien. »

Sans lâcher le garçon, Brontès revint près de Parménion et d'Attalus.

« Les centaures sont venus nous dire qu'Iskandar était arrivé et la Dame nous a donné l'ordre de le protéger, expliqua-t-il. Nous le ferons jusqu'à notre dernier souffle, mais cela ne sera peut-être pas suffisant. Les Macédonyens sont nombreux, et nous sommes si peu.

— Il nous faut aller à Sparte, répondit Parménion. Là-bas, l'enfant sera en sécurité.

— On prétend que le roi de Sparte est un grand homme et qu'il ne traque pas les créatures de l'Enchantement, approuva le minotaure. De

plus, le Portail des Géants se trouve tout près de sa cité. Oui, nous vous accompagnerons à Sparte. »

Le strategos hocha la tête et examina les centaures. « Combien sont-ils ? voulut-il savoir.

— Vingt, c'est tout ce qu'il reste.

— Mais s'ils se trouvent tous ici, qui est posté dans les bois en cas de retour de l'ennemi ?

— Personne », reconnut le minotaure.

Parménion traversa la clairière en enjambant plusieurs corps pour se camper devant un jeune centaure au large poitrail et à la barbe brune.

« Qui commande parmi vous ? lui demanda-t-il.

— Je suis Khéops, fils de Kytin-Kyaris. Nous n'avons pas de chef.

— Et moi, je suis le gardien d'Iskandar, Khéops. Vous obéirez à la lettre aux instructions que je vous donnerai.

— Nous n'avons pas d'ordres à recevoir d'un humain, répliqua le centaure, rouge de colère.

— Dans ce cas, partez, et nous tenterons de le sauver sans vous. »

Les sabots avant de Khéops martelèrent le sol et un grognement jaillit de sa gorge. Parménion attendit calmement, sans détourner le regard.

« Nous devons nous assurer qu'Iskandar vivra, dit enfin l'être mi-homme, mi-cheval. Nous ne pouvons vous laisser.

— Alors, vous m'obéirez. Envoie cinq de tes... compagnons guetter un éventuel retour des Macédoniens. Ils ne doivent plus nous prendre par surprise.

— Il en sera fait selon tes désirs », répondit Khéops comme si chaque syllabe lui était arrachée de force.

Parménion se retourna au moment où Chiron traversait avec précaution la clairière, prenant garde de ne pas marcher dans une flaque de sang. Le nouveau venu lui prit le bras et l'entraîna à l'écart.

« Tu ne devrais pas faire cela, souffla-t-il. L'enfant n'est pas Iskandar, et nous le savons tous les deux. »

Le Spartiate soupira.

« Ce que je sais, magus, c'est que nous devons rallier Sparte pour pouvoir sauver Alexandre. Je prendrai toute l'aide qui me sera offerte.

— Mais ces êtres... que fais-tu de leurs rêves ? Ne comprends-tu pas qu'Iskandar est tout pour eux ? Il est la promesse qui les maintient en vie, celui qui ramènera la magie et mettra un terme au règne de l'homme.

— Qu'est-ce que ce portail dont Brontès a parlé ?

— Il y a une forêt, à une journée de cheval de Sparte. Là, au

sommet d'une colline, se dressent deux gigantesques piliers soutenant un immense linteau. C'est à ce monument que l'on donne le nom de Portail des Géants.

— Où conduit-il ?

— Nulle part, mais la légende veut qu'Iskandar parviendra à l'ouvrir. Il grandira pour surplomber le plus majestueux des arbres et posera les mains sur les deux colonnes. Ce n'est qu'à ce moment que l'Enchantement inondera de nouveau le monde. Mais Alexandre est incapable d'un tel exploit ; il n'est pas l'Élu.

— Que veux-tu que je fasse, magus ? Que je tourne sciemment le dos aux uniques alliés dont je dispose dans ce monde étrange et que je condamne Alexandre à une mort certaine ? Je m'y refuse. Ils ont choisi de leur plein gré ; je ne leur ai rien imposé.

— Cet argument est fallacieux et tu le sais. Ils font erreur sur la personne et tu entretiens la méprise car cela t'arrange. Mais as-tu conscience que tes actes causeront vraisemblablement leur mort ?

— Y a-t-il un problème, Chiron ? » demanda Brontès en les rejoignant.

Le magus transmet la question au Spartiate. « Un problème, Parménion ?

— Non, répondit le général en le regardant droit dans les yeux. Dès demain, nous emmènerons Iskandar vers sa destinée. »

C'est à cet instant qu'il bougea et vit l'inconnue.

Dérae se retint de respirer en voyant Parménion se tourner vers elle. Ses jambes ne la portaient plus et ses mains tremblaient convulsivement. Ils avaient discuté à Samothrace, mais elle se cachait alors sous un voile et toute son attention était accaparée par la tâche qui l'attendait. Alors qu'il s'approchait d'elle, elle eut l'impression d'avoir de nouveau seize ans. Elle se rappela la douceur des caresses de son aimé, la chaleur de son souffle...

« Nous connaissons-nous, madame ? » lui demanda-t-il.

Sa voix avait changé, mais la prêtresse frissonna tout de même en l'entendant. Son esprit alla au-devant de celui de Parménion, captant les émotions qui l'habitaient : une certaine curiosité, une grande empathie et un indéniable attrait pour elle, d'autant plus incompréhensible que son physique était désormais quelconque. Elle se retira avant qu'il ne puisse se rendre compte de l'intrusion.

« Moi, je te connais », répondit-elle posément en le regardant droit dans les yeux.

Il resta un instant indécis et Brontès en profita pour intervenir.

« C'est une amie de ma mère la déesse, expliqua-t-il. Elle fait partie du monde de l'Enchantement. »

Parménion hocha la tête sans cesser de fixer l'inconnue aux cheveux châtons.

« Nous devons fuir ce lieu, dit-il en se tournant enfin vers le minotaure. Toi qui connais ces bois, où pouvons-nous aller ? »

— Ne réponds pas, interrompit vivement Dérae. On nous observe. »

La large main de Brontès se referma sur le manche de la hache pendue à sa ceinture tandis que Parménion scrutait la lisière des arbres.

« Personne n'est physiquement présent, expliqua la prêtresse. Nous sommes espionnés de loin.

— Par qui ? voulut savoir le minotaure.

— Un prêtre de Philippos.

— Peux-tu nous protéger ? Ma mère dit que tu détiens des pouvoirs mystiques.

— Peut-être. »

Dérae s'assit dans l'herbe et ferma les yeux pour libérer son âme. Aussitôt, une lance de lumière la prit pour cible. Elle leva la main et le projectile immatériel explosa en un millier de fragments qui la caressèrent comme autant de papillons.

« Tu vas mourir ! brailla le prêtre chauve qui flottait au-dessus d'elle.

— Cela nous arrive à tous, un jour ou l'autre. »

Elle agita les bras et les papillons fusèrent jusqu'à l'homme pour se coaguler en un ruban d'or qui s'enroula autour de son visage.

« Retourne voir ton maître », lui ordonna-t-elle, et le prêtre aveuglé s'exécuta.

Une fois réunie avec son corps, elle ouvrit les yeux et se leva. « Il est parti, annonça-t-elle à Brontès. Tu peux parler librement.

— Il n'existe que deux manières de se rendre à Sparte, expliqua le minotaure. Par le sud-est, en traversant le Péloponnèse et Korynthos, ou par le nord-ouest, en prenant un navire et en longeant la côte jusqu'à Gythéos.

— Et l'ouest ? Il doit bien être possible de franchir les monts Pindos et de descendre jusqu'au golfe, non ?

— Non, car une mort certaine attend ceux qui se risquent dans cette direction. Nul ne peut traverser la forêt de Gorgone. C'est le domaine des vores, et de Gorgone lui-même, le monstre le plus corrompu qui soit au monde. Je pourrais l'évoquer plus longuement, mais ma langue gonflerait et ton âme ne pourrait que se flétrir devant tant de noirceur. Autant nous empoisonner tout de suite si tu souhaites passer par là.

— Parle-moi tout de même de cette région, insista Parménion.
— Mais pourquoi ? C'est hors de question.
— Parce qu'il est le strategos, intervint Dérae, et qu'il a besoin de savoir. »

Brontès signifia sa capitulation d'un soupir. « La forêt s'étend jusqu'au golfe de Korynthos au sud. Elle est vaste et profonde, et nul homme ne l'a jamais explorée. Mais tous ses creux, toutes ses collines et clairières regorgent de créatures du Chaos. »

Dérae observa Parménion. Ses traits étaient dénués d'expression et, cette fois-ci, elle ne fit pas usage de ses pouvoirs pour savoir ce qu'il pensait.

« Qu'en dites-vous, madame ? lui demanda-t-il brusquement.

— Les Macédoniens sont partout, répondit-elle. Il en vient du nord, du sud et de l'est. Leurs créatures ailées – les vores ? – sillonnent les cieux et leurs soldats quadrillent le moindre pouce de terrain.

— Pouvons-nous leur échapper ?

— Pas en compagnie de vingt centaures. Ils recherchent l'enfant, avec lequel Philippos est lié. Quel que soit l'itinéraire que nous choisissons, nous serons en danger. J'ai le pouvoir d'empêcher le Roi-Démon de nous localiser pour un temps. Mais cela ne durera pas, Parménion : il est trop fort pour moi.

— Autrement dit, nous sommes repoussés en direction de l'ouest, que nous le voulions ou non ?

— Oui.

— Je dois réfléchir à la situation. Mais trouvons d'abord un endroit où passer la nuit. »

Les monts Pindos

Brontès les conduisit à un ensemble de petites grottes, laissant Parménion, Alexandre, Chiron et Attalus dans la première, tandis que ses frères et lui en choisissaient une autre, qu'ils partagèrent avec la femme aux cheveux bruns. Les centaures s'éloignèrent avec les dernières lueurs du jour, revenant sous forme humaine à la nuit tombée. Ils élurent domicile dans une troisième caverne, un peu au nord des deux autres.

Chiron garda le silence tandis qu'Attalus allumait un feu près du mur du fond et que Parménion sortait pour s'assurer que la lueur n'était pas visible du dehors. Emmitouflé dans la cape du général, Alexandre s'endormit paisiblement à côté des flammes et Parménion s'assit à l'entrée de la grotte pour contempler le ciel étoilé.

« Es-tu en train de planifier notre voyage ? lui demanda Attalus en venant s'installer près de lui.

— Non, je repensais à mes jeunes années.

— J'espère que tu étais un mauvais garçon.

— On peut voir cela ainsi », répondit Parménion en soupirant.

Le firmament était dégagé et la lune baignait les arbres d'une lueur argentée. Un blaireau s'aventura quelques instants à terrain découvert avant de retourner se tapir dans les fourrés.

« On prétend que tu étais l'un des champions de Sparte, persista Attalus. Pourquoi es-tu parti si l'on te couvrait de lauriers ? »

Le strategos secoua la tête.

« Je me demande comment naissent toutes ces rumeurs. Un champion ? J'étais un métis, un sang-mêlé haï que les autres aimaient frapper et humilier. Je n'ai emporté que deux choses avec moi en quittant Sparte : des bleus par centaines et une haine si terrible qu'elle aurait fini par me consumer. As-tu déjà été amoureux, Attalus ?

— Non, répondit le Macédonien, soudain gêné.

— Moi, si... une fois. Et pour cet amour, j'ai enfreint la loi. J'ai couché avec une jeune femme célibataire de noble famille. Pour ce crime, elle a été sacrifiée et j'ai dû tuer un homme. Pire, j'ai par la suite causé la chute de ma propre cité et la mort du seul ami que j'aie jamais eu. Il s'appelait Hermias, et il a péri à Leuctres, au côté du roi qu'il adorait.

— Tout le monde meurt un jour ou l'autre, philosopha Attalus.

Mais tu me surprends, Spartiate. Moi qui te croyais de glace, toi le général qui n'a jamais perdu une bataille. Je pensais que ton existence était bénie des dieux.

— C'est souvent l'impression que donne la vie des autres, fit Parménion en souriant. Un riche marchand habitait autrefois Thèbes. Tout le monde convoitait jalousement ses bijoux et la gigantesque propriété qu'il s'était fait bâtir au sommet d'une colline surplombant la cité malodorante. Mais nul ne savait qu'il avait auparavant passé une décennie entière dans une mine thrace, à trimer comme un fou pour racheter sa liberté, et que les cinq années suivantes lui avaient permis d'économiser un petit pécule qu'il avait investi jusqu'à la dernière drachme dans l'entreprise risquée qui avait fait sa fortune. Ne m'envie pas, Attalus.

— M'as-tu déjà entendu suggérer pareille chose ? s'étonna le champion avant de sourire. Mais j'imagine que c'est pourtant le cas, dans une certaine mesure. Je ne serai jamais capable de t'apprécier, Parménion, mais je te respecte. Bon, assez de compliments. Comment allons-nous nous rendre à Sparte ? » Le général se mit debout et s'étira. « Nous commencerons par traverser les monts Pindos, à l'ouest, puis nous descendrons le long de la côte en voyageant autant que possible sur les hauteurs ou à l'abri des forêts.

— Tu me parles là d'une expédition de plusieurs semaines. Je ne voudrais pas avoir l'air défaitiste, mais crois-tu vraiment qu'un groupe composé de trois monstres et vingt centaures peut parcourir la Grèce, même cette Grèce-là, sur une telle distance sans se faire remarquer ?

— Les centaures sont fréquents dans ce monde, rétorqua Parménion, mais nous marcherons de nuit, lorsqu'ils prennent forme humaine. En ce qui concerne Brontès et ses frères, je suis d'accord avec toi. Mais leur force prodigieuse pourrait se révéler précieuse en cas d'ennuis.

— T'attends-tu à ce que nous en ayons ?

— Oui. Il ne faut pas oublier notre problème majeur, qu'aucun plan ne nous permettra de surmonter. Philippos a fait usage de sorcellerie pour localiser Alexandre dans notre monde, et il semble donc logique qu'il puisse le retrouver ici, chez lui. Où que nous allions, l'ennemi sera toujours sur nos talons.

— Attiré par le garçon comme les mouches par une bouse de vache ?

— Une comparaison répugnante, mais elle est proche de la vérité, reconnut le Spartiate. La prêtresse prétend toutefois être capable de nous protéger pendant quelque temps.

— Donc, si j'ai bien compris, ton plan, embryonnaire s'il en est,

consiste à traverser un pays dévasté par la guerre en compagnie d'une troupe de monstres, cela afin d'arriver en un lieu où nous serons peut-être les bienvenus en espérant qu'Aristote sera capable de nous retrouver et de nous ramener chez nous ?

— En résumé, oui. Tu as mieux à me proposer ?

— Je dois admettre qu'aucune idée géniale ne me vient à l'esprit, mais quelque chose me dérange. Alexandre... est-il l'Iskandar que ces... créatures attendent ?

— Non.

— Dans ce cas, que se passera-t-il quand nos alliés s'en apercevront ? Il y a de fortes chances pour qu'ils le prennent... disons... assez mal.

— Peut-être, concéda Parménion, mais pour l'instant nous avons d'autres préoccupations.

— Et une bonne nouvelle de plus, maugréa Attalus. Au moins, une chose est sûre, Spartiate : on s'ennuie rarement en ta compagnie. »

Alors que l'aube approchait, un Parménion perdu dans ses pensées vit la silhouette monstrueuse de Brontès apparaître à la lisière de la forêt. Le minotaure fit quelques pas avant de tomber à genoux. Une lueur fantomatique l'entourna et, sous le regard fasciné du strategos, la tête de taureau se transforma en visage humain au teint pâle et aux cheveux de bronze fondu.

Levant les yeux, le jeune homme s'aperçut de la présence du témoin involontaire. Il resta un long moment figé, puis s'assit en tournant le dos à l'importun.

Parménion descendit le rejoindre et s'installa à côté de lui.

« Il est malpoli d'assister à la métamorphose, lui apprit l'ancien minotaure. Mais étant donné que tu n'es pas de ce monde, nous ne pouvons pas nous attendre à ce que tu respectes nos coutumes.

— Pourquoi avez-vous tous besoin de changer de forme ?

— Pourquoi les humains doivent-ils manger ou respirer ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que cela nous est nécessaire. Si je ne pouvais me transformer, j'en mourrais. Et cela devient jour après jour plus difficile et plus douloureux, au fur et à mesure que l'Enchantement se dissipe. C'est en nous le rendant qu'Iskandar nous sauvera.

— À moins que Philippos ne parvienne à le capturer, lui rappela Parménion.

— Exactement. Comment comptes-tu lui échapper ?

— En traversant la forêt de Gorgone.

— Dans ce cas, nous sommes tous morts.

— Cette fois-ci, c'est à toi de me faire confiance, Brontès. Je ne

prétends pas comprendre vos mystères ou le pouvoir de l'Enchantement, mais je connais l'art de la guerre et la nature de la haine.

— Gorgone te tuera, Parménion. Il abhorre les humains plus encore que je ne peux les détester, moi.

— J'espère bien. Dans mon pays, nous avons une devise, Brontès : l'ennemi de mon ennemi est mon ami, improvisa-t-il.

— Gorgone n'a pas d'amis... et il n'en aura jamais.

— Tu le connais ?

— Je ne souhaite pas en parler. »

Éveillée, Dérae laissait son esprit flotter dans le ciel nocturne afin de repérer d'éventuels espions. Mais aucun ennemi ne se trouvait à proximité, ce qui était plutôt inquiétant. Cela signifiait-il que les prêtres craignaient ses pouvoirs, ou bien étaient-ils parvenus à les neutraliser, scrutant la caverne alors qu'elle les cherchait ailleurs ? Une telle idée n'avait rien de réconfortant.

Tu as besoin de dormir, se répéta-t-elle en se couvrant de la cape couleur rouille qu'Aristote lui avait donnée. Sa lame épaisse était fraîche le jour et chaude la nuit. Mais la prêtresse eut beau trouver la position la plus confortable qui soit, le sommeil refusa de venir.

Ne sachant pas à quoi s'attendre dans ce monde étranger, elle s'était préparée à être surprise. Mais Chiron l'avait proprement stupéfiée. Difficile de trouver jumeau plus ressemblant à Aristote. Elle avait délicatement sondé ses souvenirs, mais il s'était aussitôt aperçu de sa présence. Plutôt que de la repousser, il l'avait accueillie en lui souriant mentalement.

Il n'était manifestement pas Aristote, car il n'avait aucun souvenir de la Macédoine ou de la Grèce que Dérae connaissait. Et pourtant sa mémoire recelait une multiplicité de mondes et de nations. Il avait arpenté les terres des Akkadiens et des Atlantes sous de nombreuses formes différentes : guerrier, sorcier, demi-dieu ou démon, rendu immortel par la magie des mêmes pierres dorées que possédait Aristote.

« Satisfaite ? lui avait-il demandé après l'avoir laissée explorer à son gré.

— Oui », avait-elle répondu. L'échange s'était déroulé plus tôt dans la journée, alors que Brontès et ses frères monstrueux venaient de rencontrer les centaures et qu'ils préparaient l'embuscade qui avait sauvé les deux Macédoniens. Parti en éclaireur, Brontès avait assisté à la poursuite, et sa grande connaissance des bois lui avait permis de déterminer où elle s'achèverait. Malgré cela, ils étaient arrivés juste à temps et Dérae avait longuement tremblé en songeant à ce qui se

serait produit autrement.

« D'où venez-vous, ma chère ? lui avait demandé Chiron alors qu'ils marchaient en direction des cavernes.

— Je suis une prêtresse... une guérisseuse. Un ami m'a demandé de venir aider Parménion.

— Cet ami... me ressemble-t-il ?

— Trait pour trait.

— Curieux. Je me demande si nous partageons une histoire commune. J'aimerais le rencontrer. Viendra-t-il vous rejoindre ?

— Je ne le pense pas. Il y a ici quelque chose qui le terrifie. »

Chiron n'avait pu se retenir de pouffer. « Moi aussi, avait-il reconnu sans honte. Connaissiez-vous Parménion depuis longtemps ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés, mais brièvement.

— Voilà qui me surprend. J'ai remarqué que vos yeux ne le quittaient jamais vraiment. Serait-ce parce que vous le trouvez bel homme ?

— Il y a des sujets que nous ferions mieux d'éviter, monsieur.

— Comme il vous plaira », avait-il répondu avant de s'arrêter pour attendre Brontès, qui assurait l'arrière-garde.

Dérae dormit d'un sommeil troublé et s'éveilla aux premières lueurs de l'aube. Le visage souriant d'Alexandre parut à l'entrée de la grotte.

« Bonjour, dit-il en venant s'accroupir à côté d'elle.

— Bonjour à toi, jeune prince. Tu te lèves tôt.

— Oui... je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil. Qui es-tu ?

— Tu peux m'appeler Théna.

— Mais ce n'est pas ton vrai nom, n'est-ce pas ?

— Je ne l'ai jamais prétendu. J'ai seulement dit que tu pouvais m'appeler ainsi.

— Dans ce cas, pour toi, je serai Iskandar.

— D'accord... Iskandar. As-tu peur ?

— Non, répondit-il en souriant de toutes ses dents. Parménion est là et il n'y a pas de meilleur guerrier dans toute la Grèce. C'est aussi le plus grand général qui soit.

— Tu montres une grande foi en lui, Iskandar. Tu dois beaucoup l'admirer.

— C'est l'homme que j'aime le plus au monde après mon père. D'où viens-tu ?

— Je suis une guérisseuse. Je réside dans un temple situé par-delà les mers, près des ruines de Troie.

— As-tu toujours été guérisseuse ?

— Non. Autrefois, j'étais une jeune fille comme les autres, qui

rêvait juste d'épouser l'homme qu'elle aimait. Un mariage impossible.

— Pourquoi ? »

La question avait été posée de façon si spontanée que Dérae ne put s'empêcher d'éclater de rire et d'ébouriffer les cheveux du garçon. Mais alors qu'elle allait toucher son front, une douleur lancinante traversa son bras et elle retira précipitamment la main. Alexandre se décomposa.

« Pardon, s'excusa-t-il. Ça ne m'est plus arrivé depuis longtemps. Je croyais que c'était fini. »

Faisant appel à toute sa volonté, Dérae tendit une nouvelle fois le bras pour repousser la mèche blonde qui tombait sur les yeux verts de l'enfant. La brûlure se manifesta de nouveau, mais elle ne montra aucune souffrance.

« C'était juste une crampe, certifia-t-elle, mais il secoua la tête.

— Tu es très gentille, mais ne me touche pas, s'il te plaît. Je ne veux pas te faire de mal. »

Une ombre apparut sur la paroi de la grotte et Parménion entra.

« Ah, te voilà ! s'exclama-t-il en s'agenouillant près du prince. Viens, nous devons nous préparer au départ.

— Elle s'appelle Théna, lui apprit le garçon. Elle est très gentille. »

Sur ces mots, il quitta la caverne en trotinant et Dérae se retrouva seule avec Parménion. « As-tu déterminé notre itinéraire, strategos ?

— Oui, répondit-il en s'asseyant à côté d'elle. Êtes-vous bien sûre que nous ne nous sommes jamais rencontrés, madame ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ? répliqua-t-elle.

— Je ne saurais le dire. Votre visage ne m'est pas familier, et pourtant j'ai l'impression de vous connaître.

— Nous nous sommes croisés à Samothrace, admit-elle.

— Vous ! souffla-t-il. Vous étiez voilée ; j'ai cru que vous portiez le deuil.

— C'était le cas, et ça l'est toujours. Mais tu disais que nous devions nous apprêter, fit-elle en se levant sans effort apparent.

— Oui, bien sûr, répondit-il en l'imitant. J'ai l'intention de passer par...

— ... la forêt de Gorgone, je sais. »

Il sourit et son soudain enthousiasme lui donna les traits d'un adolescent. Incapable d'en supporter davantage, Dérae dut détourner le regard.

« Il n'existe pas d'autre moyen, se justifia-t-il.

— Je sais. Quel est ton plan ?

— Nous marcherons jusqu'à la lisière de la forêt ; Brontès dit que cela nous prendra trois jours. Une fois là, je vous quitterai et j'irai voir Gorgone.

— Pourquoi prendre un tel risque ? Qu'espères-tu y gagner ? »

Le sourire de Parménion disparut.

« Il nous est impossible de passer ailleurs. Si nous voyageons à découvert, nous serons traqués sans espoir de fuite. La forêt nous permettra de nous cacher et peut-être d'atteindre le golfe.

— Brontès affirme que le mal qui y règne est plus terrible encore que les Macédonyens.

— C'est vrai, et je le crois.

— Dans ce cas, comment pourras-tu négocier avec ces êtres ? Qu'as-tu à leur offrir ?

— La légende d'Iskandar : l'ouverture du Portail des Géants et le retour de la magie. Maléfiques ou non, ces créatures font tout de même partie de l'Enchantement.

— Je t'accompagnerai, déclara-t-elle.

— Ce serait prendre un risque inutile. Je suis tout à fait capable de négocier avec le seigneur de la forêt.

— Je viendrai tout de même. Je possède de nombreux talents, Parménion, et ils pourraient se révéler utiles.

— Je n'en doute pas un seul instant. »

Deux jours durant, le petit groupe poursuivit sa route vers l'ouest. Il s'enfonça toujours plus dans les montagnes à la recherche du long col permettant de rejoindre la forêt de Gorgone, véritable océan de verdure s'étendant à perte de vue. Au matin du troisième jour, alors que les compagnons s'étaient réfugiés sous une large corniche rocheuse pour se protéger d'un orage aussi soudain que violent, ils entendirent un bruit de sabots. Dégainant leur épée, Parménion et Attalus se portèrent à la rencontre du nouveau venu, aussitôt suivis de Brontès et de Chiron.

Un cheval sans cavalier apparut sous des trombes d'eau. Il leva la tête et hennit de joie en apercevant le magus.

« Caymal ! s'exclama ce dernier en se précipitant vers l'étalon et en lui flattant l'encolure. C'est bon de te revoir, mon garçon. »

Saisissant la crinière de sa monture, il sauta sur son dos et l'incita à avancer vers Parménion.

« Je pars en éclaireur, expliqua-t-il alors que la pluie faiblissait. Je vous retrouverai avant la nuit.

— Prends garde à toi, lui conseilla le Spartiate. Nous aurons grand besoin de ta magie en cas de retour des voves. »

L'orage passa et les nuages se déchirèrent pour permettre au soleil

de réchauffer les montagnes. Le groupe reparti, les centaures prenant la tête. Resté en retrait, Parménion se protégea les yeux de la réverbération et regarda vers l'est.

« Tu distingues quelque chose ? lui demanda Attalus.

— Je n'en suis pas sûr. Regarde là-bas, au-delà des pins. Tu vois cette faille, entre les rochers ? Il m'a semblé apercevoir un homme juste derrière.

— Je ne remarque rien. Allons-y.

— Attends ! souffla Parménion en forçant Attalus à s'accroupir. Et maintenant ? »

Une colonne de soldats apparut à plusieurs milles de distance, casques et fers de lance scintillant au soleil. Un vore décrivait des cercles au-dessus d'eux.

« Combien ? demanda le champion à mi-voix.

— Plus de cinquante. Heureusement qu'ils sont à pied ; ils ne nous auront pas rejoints avant la nuit. Mais nous devons tout de même nous hâter.

— Pourquoi ? Ils auront bien du mal à nous pister une fois que nous nous trouverons en forêt.

— Mais il nous faut d'abord obtenir la permission d'y entrer.

— En la demandant à qui ?

— Aux monstres qui y résident, répondit le Spartiate en suivant le groupe qui avait disparu depuis longtemps.

— Des monstres ? Hé, tu ne m'avais pas parlé de ça ! »

Parménion lui offrit son plus beau sourire.

« J'aime te surprendre, Attalus, plaisanta-t-il avant de retrouver tout son sérieux et de prendre l'épaule de son compagnon. Je n'en reviendrai peut-être pas. Si tel est le cas, fais de ton mieux pour amener Alexandre à Sparte.

— Je te suivrai. Je commence à m'habituer à toi.

— Non. Si nous venions à mourir tous les deux, quel espoir resterait-il pour le garçon ? Tu dois demeurer à ses côtés. »

Le soleil se couchait lorsque les fuyards atteignirent le pied des montagnes. Les centaures partirent chercher un peu d'intimité à l'écart tandis que Brontès, Sténopés et Argès faisaient un feu derrière de grands rochers blancs. Attalus et Alexandre allèrent se reposer à proximité des flammes, tandis que Théna rejoignait Parménion, qui scrutait attentivement la forêt.

« Quand comptes-tu y aller ? lui demanda-t-elle.

— Je préférerais le faire à l'aube, mais les Macédoniens sont tout proches et je ne pourrai sans doute pas attendre aussi longtemps. Par Hécate, mais que fait donc Chiron ?

— Nous aurions intérêt à pénétrer dans la forêt avant la nuit », conseilla Théna.

Parménion opina du chef.

« Dans ce cas, inutile de perdre du temps. »

Il retourna auprès des autres, à qui il exposa brièvement son plan.

« Tu es complètement fou ! s'emporta Brontès. Je pensais que tu finirais par prendre conscience de ta démente, mais non ! Ne comprends-tu pas que Gorgone te tuera... ou qu'il te vendra à Philippos ?

— Tu as peut-être raison, mon ami, mais nos choix sont restreints. Si je ne suis pas de retour à l'aube, essayez d'atteindre le golfe par vos propres moyens. »

Sans rien ajouter, il fit volte-face et se dirigea vers la barrière d'arbres noirs. Théna lui emboîta le pas.

« Sommes-nous sous surveillance ? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, plusieurs créatures nous observent depuis la lisière de la forêt. Elles ont des intentions meurtrières. »

La prêtresse perçut la brève hésitation de Parménion, qui porta machinalement la main à la poignée de son épée.

« Il est encore temps de faire demi-tour, suggéra-t-elle.

— Ces monstres... vous est-il possible de lire leurs pensées ?

— Oui, encore qu'il ne s'agisse que de bribes, d'émotions sans suite...

— Et de communiquer avec eux ?

— Non, mais je peux les influencer. Que souhaites-tu leur voir faire ?

— M'emmener jusqu'au seigneur Gorgone.

— Très bien. Compte jusqu'à vingt et crie son nom. Cela me laissera le temps d'agir sur eux. »

Inspirant à plusieurs reprises pour se calmer, Dérae projeta son esprit dans les arbres. La première créature qu'elle effleura – une bête mi-reptile, mi-félin – la fit instinctivement reculer ; elle n'avait que deux images en tête : le goût du sang et la vue de chairs déchiquetées par ses puissantes griffes. Devant le peu d'intelligence du monstre, la prêtresse chercha une proie plus influençable. Elle tomba finalement sur un vore assis dans les hautes branches d'un chêne. Ses yeux pâles suivaient le moindre mouvement des humains. Lui aussi était animé de mauvaises intentions à leur égard, mais il n'était pas dénué d'une certaine curiosité.

« Gorgone ! s'écria Parménion. Je désire parler au seigneur Gorgone ! »

Le vore se crispa, en proie à une soudaine incertitude. Dérae

murmura des paroles apaisantes à son esprit, agissant directement sur son subconscient : Je dois les amener au seigneur, crut-il penser. Il se mettra en colère si je ne le fais pas. Il me tuera. L'un des autres lui dira forcément que l'homme l'a demandé. Il pensera que c'est ma faute.

Déployant ses ailes, il se propulsa dans les airs et se laissa planer jusqu'à venir se poser à une demi-douzaine de pas des deux intrus.

Dérae ouvrit les yeux et serra instinctivement la main de Parménion.

Le vore s'approcha d'une démarche gauche ; ses pattes griffues ne lui permettaient manifestement pas de se déplacer avec aisance sur la terre ferme. « Tu veux voir le maître ? vérifia-t-il.

— Oui, confirma Parménion.

— Tu es envoyé par Philippos ?

— Je ne parlerai qu'avec le seigneur Gorgone.

— Suis-moi, humain. »

Le vore partit lentement vers la forêt en soulevant bien haut ses pattes à triple articulation. Il glissa à plusieurs reprises, mais ses ailes lui permirent de conserver l'équilibre.

Parménion le suivit sans lâcher la main de sa compagne.

« À quoi pensent les autres ? Chuchota-t-il.

— L'un d'eux a l'intention de te bondir dessus dès que tu arriveras à l'orée de la forêt. Fais attention, mais ne le tue pas. Laisse-le-moi. »

Libérant la prêtresse, Parménion poursuivit son chemin en refermant les doigts sur la poignée de son épée. Son visage ruisselait de sueur et son cœur battait avec force et rapidité. Ce n'était pourtant pas la crainte qui le dominait. Le simple fait de toucher Théna lui avait procuré une sensation exaltante et il avait l'impression que son sang bouillonnait dans ses veines. Les arbres se rapprochèrent, sombres et inquiétants, sans qu'en sorte le moindre son : ni chant d'oiseau, ni couinement de chauve-souris.

Une créature reptilienne jaillit des frondaisons et Parménion s'écarta, mais le monstre s'affala au sol et ne se releva pas. Le vore siffla un avertissement aux autres avant de s'approcher de la forme immobile.

« Mort ? demanda-t-il.

— Endormi », répondit Dérae.

Le vore planta brusquement ses serres dans la nuque de la créature et lui arracha la tête sans effort apparent.

« Maintenant, il est mort », commenta-t-il en léchant ses griffes ensanglantées.

Le petit cortège s'enfonça lentement dans la forêt enténébrée.

Dérae entendait clairement les bêtes qui les suivaient, sur le sol ou dans les arbres, mais aucune d'elles n'avait d'intentions menaçantes, du moins pour le moment.

« Douce Héra ! lâcha la prêtresse.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Parménion.

— Le seigneur de la forêt... Gorgone. Je viens d'effleurer son esprit. Tant de haine...

— Vers qui est-elle dirigée ?

— Tout le monde. »

Le sentier s'élargit et le vore les conduisit jusqu'à une large cuvette au fond de laquelle brûlaient une vingtaine de feux. Une créature monstrueuse trônait sur un siège entièrement constitué d'os. Sa peau était vert sombre et tachetée de brun, sa tête démesurée et sa grande bouche garnie de crocs acérés. Elle n'avait pas de cheveux, mais plusieurs dizaines de serpents se tortillaient sur son crâne. Parménion s'approcha d'elle et s'inclina bien bas.

« Mort à vos ennemis, sire », dit-il en guise d'introduction.

Les collines d'Arkadye

De l'autre côté du golfe de Korynthos, dans les basses collines d'Arkadye, une vive lumière éclaira un bref instant les Tombes des Héros. Elle les illumina telle une seconde lune, vacilla et s'éteignit.

Un pâtre, qui avait assisté au phénomène, se demanda si ce dernier laissait présager un orage, mais ses chèvres et moutons ne réagirent aucunement et pas un nuage ne voilait le ciel nocturne.

Il y pensa quelques secondes encore, puis s'emmitoufla dans sa cape et reprit sa surveillance un instant interrompue. Ses yeux ne cessaient de bouger, guettant la présence de loups ou de lions.

Il n'y avait qu'un seul et unique loup à proximité, et le garçon ne le remarqua pas. L'animal était tapi derrière une stèle en marbre ; lui aussi avait vu la brusque clarté qui s'était manifestée tout autour de lui et la faim qui le rongait jusqu'alors l'avait aussitôt déserté.

Le vieux chasseur avait été banni par sa meute. Autrefois, pourtant, il avait été un chef redoutable et rusé. Mais jamais il n'avait assisté à un tel flot de lumière et sa confusion était grande. Il resta longtemps immobile, museau dressé pour mieux humer l'air. Enfin, il perçut une odeur qu'il connaissait... et craignait. Celle de l'homme.

Toute proche.

La bête ne bougea pas. L'émanation venait de sa gauche et il tourna lentement la tête, tous les sens en alerte.

Un homme nu gisait sur une pierre tombale en marbre. Il bougea légèrement. Quelques instants plus tôt, le loup s'était tenu là, lui aussi, sur cette pierre, épiant le troupeau pour choisir sa proie. Il n'y avait pas eu d'odeur, alors ; et pourtant, l'inconnu était bel et bien présent.

Le loup avait survécu aussi longtemps car il avait toujours su quand faire preuve de courage et quand se montrer prudent. Les humains qui se matérialisaient dans une vive lueur ne l'incitaient aucunement à la bravoure. Malgré sa faim, il partit furtivement en direction des bois du nord, loin de l'odeur de l'homme.

Casque se réveilla. La pierre sur laquelle il se trouvait étendu était froide et inconfortable contre son dos. Il poussa un grognement en roulant sur le côté. Il s'assit, bâilla et s'étira. La fraîcheur nocturne n'était pas déplaisante et il vit un loup s'éloigner vers les arbres. Son premier réflexe fut de dégainer son épée ; c'est à cet instant qu'il s'aperçut qu'il était nu et sans arme.

« Où suis-je ? s'interrogea-t-il à voix haute. Comment suis-je arrivé ici ? »

Il ne s'inquiéta pas immédiatement. Il savait sans le moindre doute possible qu'il était un guerrier expérimenté et sûr de son art. Puis il fouilla ses souvenirs et la panique le submergea. Il ignorait comment il était venu jusqu'ici, mais surtout, il réalisa avec un choc qui affola son cœur que les couloirs de sa mémoire étaient déserts et silencieux.

« Qui suis-je ? » souffla-t-il.

Casque, je m'appelle Casque.

« Mais qui est Casque ? »

Ce nom ne lui apporta qu'un réconfort tout relatif, car il ne s'accompagnait d'aucun souvenir. Contemplant ses mains, il vit qu'elles étaient larges et pleines de cals. Ses avant-bras montraient de nombreuses cicatrices, certaines droites et nettes, d'autres non. Quant à savoir dans quelles conditions il avait reçu ces blessures...

Calme-toi, se conseilla-t-il. Regarde autour de toi. Il prit alors conscience qu'il se trouvait dans un cimetière rempli de statues et de pierres tombales en marbre. Réprimant ses craintes, il sauta lestement de la dalle pour explorer les environs. Plusieurs stèles étaient craquelées et les mauvaises herbes en avaient recouvert d'autres. Où sont mes vêtements ? se demanda-t-il. Je ne suis tout de même pas arrivé jusqu'ici nu comme un esclave ? Une lueur apparut sur sa gauche. L'espace d'un instant, il se crut face à un guerrier dont le casque en bronze et la cuirasse dorée renvoyaient l'éclat de la lune. Il serra instinctivement les poings, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait juste d'une armure disposée sur une armature en bois.

Il s'approcha prudemment, sans cesser d'observer les alentours.

Le casque était merveilleusement ouvragé, malgré l'absence de panache ou de cimier. Nul rivet, nulle trace de coup de marteau ne venaient troubler les lignes pures de sa surface lisse. La partie antérieure, protégeant le visage, avait été gravée de manière à reproduire les traits d'un homme barbu à l'air sévère, dont les sourcils étaient incurvés et la bouche figée dans un sourire cruel. La cuirasse, représentant un torse mâle aux muscles saillants, était tout aussi impressionnante avec ses épaulettes de cuir bouilli renforcé de bronze. Elle s'associait à un pterux en cuir et en bronze, ainsi qu'à une paire de bottes d'équitation en peau de biche.

Une épée avait été posée à côté, rangée dans son fourreau. Casque la dégaina et sa confiance revint aussitôt. La lame à double tranchant était en fer poli et possédait un équilibre remarquable.

Cette armure m'appartient, décida-t-il. C'est forcément la mienne.

Il la revêtit sans perdre de temps. La cuirasse lui allait parfaitement, de même que les bottes. Le pterux lui ceignait la taille sans trop le serrer et le fourreau de l'épée se glissait dans un anneau de bronze fixé au niveau de sa hanche gauche. Il finit par le casque, et une souffrance atroce lui brûla le visage dès qu'il l'eut enfilé. Poussant un terrible hurlement, il tenta de l'arracher, mais le métal en fusion dévora ses chairs pour venir se souder à son crâne. Enfin la douleur cessa subitement. Ouvrant les yeux, il vit qu'il était tombé à genoux. Il se leva et essaya une nouvelle fois d'ôter le casque, mais celui-ci refusa obstinément de bouger. Une brise légère souffla sur le cimetière ; il en percevait la fraîcheur contre ses joues, comme il avait ressenti le contact de ses mains quand il avait touché son visage de bronze. Il passa délicatement ses doigts sur les lèvres de métal, qu'il trouva froides mais souples. Sa langue aussi avait été transformée, même si elle bougeait toujours avec autant de facilité.

Il avait désormais un visage de bronze. Le casque ne s'était pas contenté de se greffer sur ses traits : il faisait partie de lui.

« Mais que m'arrive-t-il ? hurla-t-il à la face des cieux.

— Rien, lui répondit une voix douce. Tu te prépares simplement à la tâche qui t'attend. »

Il se retourna brusquement, dégainant son épée en un éclair. Personne. « Où es-tu ?

— Tout près, poursuivit la voix. Ne t'inquiète pas, je suis un ami.

— Dans ce cas, montre-toi, l'ami.

— Ce n'est pas nécessaire. Tu te trouves dans les collines d'Arkadye. Ta quête va t'entraîner vers le nord, au niveau du golfe de Korynthos.

— Je ne suis pas ton esclave ! vociféra le guerrier.

— Tu ignores ce que tu es, lui fit remarquer l'autre sur un ton affable. Tout ce que tu connais, c'est le nom que je t'ai donné. Mais les réponses à toutes tes questions t'attendront en chemin. Tu dois retrouver l'Enfant Sacré.

— Et si je refuse ? » Pas de réponse.

« Tu es toujours là ? Parle-moi, maudit ! »

Mais le silence était retombé sur le cimetière.

Attalus s'appuya contre un rocher pour mieux observer ses compagnons. Assis en face de lui, Brontès fixait le feu sans mot dire. Argès s'était allongé à côté de son frère, tête de lion posée sur ses avant-bras croisés ; il ne quittait pas l'ancien assassin des yeux. Stéropès le cyclope dormait en ronflant doucement. Attalus se tourna vers la falaise où un centaure guettait l'approche des Macédoniens. Alexandre dormait d'un sommeil troublé ; il ne cessait de bouger et de

gémir sourdement.

« Cela va durer encore longtemps ? » siffla Attalus en remarquant qu'Argès continuait de le surveiller.

L'homme à tête de lion lui répondit d'un grognement hostile.

« Il ne t'aime pas, expliqua Brontès.

— Pas de risque que j'en perde le sommeil, railla le soldat.

— D'où te vient toute cette colère, humain ? Je te sens si amer, si frustré...

— Laisse-moi tranquille, le coupa Attalus. Et dis à ton frère velu de garder ses distances s'il ne veut pas se réveiller avec une dague dans le cœur. »

Sur ces mots, il s'allongea, tournant résolument le dos aux trois hybrides.

Amer ? Oh, oui, il l'était, depuis le jour où son père avait tué sa mère en la faisant longuement souffrir ; le garçon avait entendu la pauvre femme hurler plusieurs heures durant. Il n'était alors âgé que de douze ans, mais sa jeunesse l'avait définitivement quitté ce jour-là. Deux années plus tard, il s'était glissé dans la chambre de son père pour lui trancher la gorge à l'aide d'un couteau à dépecer acéré comme un rasoir. Cela fait, il avait regardé l'homme hébété se vider de son sang en essayant futilement de colmater son artère sectionnée. Amer ? Ces monstres connaissaient-ils seulement le sens de ce mot ?

Incapable de fermer l'œil, Attalus se leva et déambula au milieu du campement. La lune était haute, la brise fraîche ; il frissonna en levant la tête vers le sommet de la falaise. Le centaure avait disparu. Soudain mal à l'aise, le champion scruta les amas de rochers, à la recherche du moindre mouvement.

Rien, et pas d'autre son que le bruissement du vent dans l'herbe sèche. Sans perdre de temps, Attalus retourna au cercle de pierres où dormaient ses compagnons et tira Brontès du sommeil en lui secouant l'épaule.

« Qu'y a-t-il ? demanda le minotaure.

— La sentinelle ne se trouve plus à son poste. Réveille tes frères. »

Prenant Alexandre dans ses bras, Attalus se dirigea vers la forêt. Alors qu'il quittait la rocaïlle, des cris retentirent au nord. Plusieurs poneys tentèrent de s'enfuir, mais furent abattus par une volée de flèches et de lances. Un jeune homme perché sur un petit cheval blanc échappa au déluge de projectiles, mais un vore plongea sur lui et une fléchette se planta dans le cou de sa monture. Le malheureux chuta lourdement. Il se releva, tituba et s'effondra lorsqu'une nouvelle fléchette transperça ses chairs.

Attalus se mit à courir. Alexandre se réveilla, mais ne dit rien. Ses

bras se refermèrent sur le cou de son protecteur, qu'il serra de toutes ses forces.

Un bruit de galop résonna dans leur dos et Attalus se retourna en dégainant son arme. Un énorme centaure armé d'un arc courbe se ruait vers eux. « Camiron ! s'écria Alexandre.

— Beaucoup de Macédoniens, répondit le nouveau venu en s'arrêtant. Trop pour les tuer tous. Les centaures sont morts. »

Rangeant son arme, Attalus saisit la crinière de Camiron et sauta sur son dos. « La forêt ! » fit-il.

La créature s'élança d'un bond qui faillit jeter son cavalier à terre. Les soldats à cape noire arrivaient par le sud, le nord et l'est. Mais la route des bois était encore dégagée. Camiron avala la distance au triple galop, poursuivi par les flèches des Macédoniens.

Un vore s'abattit sur eux et le centaure se cabra brusquement pour éviter une fléchette qui se planta dans le sol à côté de lui. Dans le même mouvement, il encocha une flèche et la corde de son arc vibra. Le trait perfora le poumon droit du monstre ailé, qui alla s'écraser au sol.

Camiron reprit sa course folle, laissant les Macédoniens loin derrière. Les arbres se refermèrent derrière eux mais il ne ralentit pas l'allure pour autant, sautant rochers et arbres abattus, traversant plusieurs ruisseaux dans un jaillissement d'écume jusqu'à atteindre le sommet d'une colline qui dominait une déclivité entourée de grands pins. Enfin, il s'arrêta.

« Nous ne pouvons pas rester là, dit-il alors. C'est la forêt de Gorgone.

— Nous y serons plus en sécurité que là où nous nous trouvions », rétorqua Attalus en se laissant glisser au sol.

Il fit descendre Alexandre, qui tomba aussitôt par terre, les mains pressées contre les tempes.

« Ça ne va pas ? » s'inquiéta le champion en s'agenouillant.

Le jeune prince releva la tête et Attalus se retrouva face à deux yeux dorés fendus de pupilles verticales.

« Je vais très bien, au contraire », répondit une voix grave.

Le soldat recula et Alexandre partit d'un grand rire cruel.

« Tu n'as rien à craindre de moi, assassin. N'es-tu pas l'un de mes plus fidèles serviteurs ? »

La chair du garçon bouillonna au niveau des tempes. Deux appendices y apparurent, qui grossirent et s'incurvèrent pour constituer des cornes de bélier contournant ses oreilles et descendant jusqu'à sa nuque.

« J'adore cet endroit, commenta l'Esprit du Chaos. Il me

correspond parfaitement. »

« Mort à vos ennemis, sire, déclara Parménion en saluant Gorgone.

— Tu en fais partie », répliqua ce dernier d'une voix sifflante.

Le Spartiate se redressa et sourit en regardant le monstre droit dans les yeux.

« En effet, car je suis humain. Mais je peux vous offrir tout ce que vous souhaitez.

— Tu ignores ce que je désire. Mais parle, car tes dires m'amuse... tout comme la pensée de ta mort imminente.

— Il y a bien longtemps, tu étais un guerrier, un fils des Titans, fit Parménion en passant au tutoiement. Tu avais le pouvoir de te métamorphoser, de voler et de nager sous les flots. Mais au terme de la Grande Guerre, tu t'es retrouvé banni ici, éternellement piégé dans la dernière forme que tu avais choisie. Et maintenant, l'Enchantement se meurt. Mais toi, tu survivras, Gorgone, et tu le sais. Tu vivras pendant mille ans encore dans ce lieu de noirceur. Et puis, ta forêt finira par succomber aux haches des hommes, elle aussi. »

Le monstre se leva brusquement et les serpents qui surplombaient son crâne sifflèrent de rage.

« Tu es venu ici pour me dire ce que je sais déjà ? Tu n'es plus amusant du tout, humain.

— Non, je viens t'offrir la réponse à tes espoirs.

— Et quels sont-ils ? »

Fais attention, Parménion, le prévint mentalement Dérae. Je suis incapable de lire ses pensées.

« Ils sont nombreux, poursuivit le Spartiate. Tu as sans cesse des désirs de vengeance qui attisent ta haine. Mais ton rêve secret, celui dont tu n'as fait part à personne, est de voir l'Enchantement revenir et d'être enfin libéré de l'homme. »

Gorgone se laissa retomber sur son trône de crânes.

« Et tu pourrais faire en sorte que ce rêve se réalise ? demanda-t-il avec un sourire narquois.

— Moi, non. Mais Iskandar, oui. »

Le roi de la forêt garda un instant le silence puis se pencha, les yeux luisants.

« Tu parles de l'enfant recherché par Philippos. Le roi m'a offert beaucoup si je le lui livrais... de nombreuses femmes, pas laides comme celle qui t'accompagne, mais belles et douces. Et il a promis de reconnaître ma souveraineté sur l'ensemble de la forêt. Je crois que je vais accepter son offre.

— Pourquoi souhaitez-t-il tant capturer Iskandar ? l'interrogea

Parménion.

— Pour devenir immortel.

— Un humain immortel ? Est-ce vraiment ce que tu souhaites ? Et qu'obtiendra-t-il d'autre grâce à l'enfant ?

— Que reste-t-il ?

— La mort de l'Enchantement, trancha le général. Sans Iskandar, vous n'avez plus le moindre espoir. Vous mourrez à petit feu, tous autant que vous êtes. Voilà quel est le but ultime de Philippos.

— L'enfant est vraiment Iskandar ?

— Sans le moindre doute.

— Et il peut faire disparaître la malédiction qui nous afflige, moi et les miens ?

— Oui.

— Je ne te crois pas. L'heure est venue de mourir, humain.

— Est-ce donc tout ce que tu désires ? demanda Parménion en englobant la clairière du bras. Ou bien vis-tu depuis si longtemps dans la peau d'un monstre que tu as oublié ce que cela faisait d'être un dieu ? Tu me fais pitié.

— Garde-la pour toi ! tonna le roi de la forêt. Pour toi et cette femme squelettique qui t'accompagne !

— Quel était ton nom ? intervint Théna d'une voix douce et forte à la fois.

— Mon nom ? Je suis Gorgone.

— Non, je voulais dire avant, quand le monde était beau et radieux ?

— Je... je... quelle importance ?

— L'as-tu oublié ? persévéra-t-elle en s'approchant de lui.

— Non, je m'en souviens encore. Je m'appelais Dionus, répondit-il en semblant soudain se rabougrir. Il faut que je réfléchisse à ce que vous venez de me dire. Vous pouvez passer la nuit ici, toi et ton homme. Vous ne risquerez rien tant que je n'aurai pas arrêté ma décision. »

Théna s'inclina et conduisit Parménion au bord de la clairière.

« Pourquoi lui avez-vous demandé son nom ? voulut savoir le strategos.

— Ses pensées étaient trop violentes pour que je puisse les capter, mais une image revenait sans cesse quand tu évoquais l'Enchantement : un beau jeune homme aux yeux bleus. Je me suis dit qu'il devait s'agir de Gorgone avant sa métamorphose.

— Votre compagnie m'est extrêmement précieuse, la remercia-t-il en lui baisant la main. Vous êtes aussi avisée qu'intuitive.

— Tu as oublié laide et squelettique, fit-elle avec un sourire en

coin.

— C'est faux, murmura-t-il. Je vous trouve très belle.

— Ne te moque pas de moi, Spartiate, rétorqua-t-elle en dégageant brusquement sa main.

— Là n'était pas mon intention. La beauté ne se limite pas à la seule apparence physique. Vous êtes courageuse et pleine de vie. Et si vous doutez de la sincérité de mes paroles, vous n'avez qu'à lire mes pensées.

— Inutile, je sais ce que j'y trouverais.

— Mais alors, pourquoi êtes-vous en colère ?

— J'ai aimé un homme, il y a bien longtemps, répondit-elle en lui tournant le dos. Il était jeune, tout comme moi. Nous n'avons eu que peu de temps ensemble et, depuis, il me manque.

— Que s'est-il passé ?

— On m'a arrachée à lui et entraînée par-delà les mers, où j'ai été retenue prisonnière dans un temple jusqu'à ce que j'accepte de devenir prêtresse.

— Et il n'a jamais essayé de vous retrouver ? Il ne devait pas vous aimer autant que vous l'aimiez, vous.

— Il me croyait morte.

— Je suis désolé, s'excusa Parménion en lui prenant de nouveau la main. Je connais ces cicatrices ; je cache les mêmes au plus profond de moi.

— Mais tu es aujourd'hui marié et tu as trois enfants. Tu as bien dû oublier ton premier amour, non ?

— Jamais », répondit-il dans un murmure.

La forêt de Gorgone

Durant la majeure partie de la nuit, les créatures des bois restèrent assises en silence autour de leurs feux de camp. Nul chant, nul rire ne venait rompre le silence maussade. Plongé dans ses réflexions, Gorgone n'avait pas quitté son trône d'ossements. Théna dormait, la tête posée sur l'épaule de Parménion, mais ce dernier ne parvenait pas à fermer l'œil. L'absence de bruit n'était pas naturelle ; conscient que les monstres attendaient quelque chose, il resta en alerte malgré le passage des heures.

Peu avant l'aube, les êtres difformes se levèrent pour venir se poster devant le trône sur deux lignes. Allongeant délicatement Théna, Parménion se mit lui aussi debout. Il avait les membres raides et dut s'étirer longuement. La tension devint plus perceptible encore lorsque Gorgone quitta son siège pour se tourner vers l'est.

Une douzaine de créatures émergèrent des arbres, traînant derrière elles un prisonnier ligoté. Le corps de ce dernier était maculé de sang et présentait de nombreuses plaies. Parménion jura dans sa barbe. Brontès.

Les êtres mi-reptiles, mi-félins qui tiraient le minotaure le lâchèrent entre les deux lignes. Aussitôt, épées et couteaux à lame dentelée jaillirent de leurs fourreaux.

« Attendez ! » s'écria Parménion en s'interposant.

Brontès leva les yeux vers lui sans qu'il soit possible de déchiffrer son expression. Le général tira lui aussi sa dague, qu'il utilisa pour trancher les liens de son compagnon.

« Ne te relève pas, murmura-t-il avant de se retourner vers le maître des lieux. Brontès est mon ami et mon allié. Je le prends sous ma protection.

— Ta protection ? fit un Gorgone sarcastique. Et toi, qui te protège, humain ?

— Vous, sire, répondit Parménion en reprenant le vouvoiement pour calmer le monstre. Du moins, tant que vous n'avez pas pris votre décision.

— Alors, comme cela, tu t'es fait un nouvel ami humain, Brontès ? railla Gorgone en s'approchant du prisonnier. Le dernier ne t'a donc pas servi de leçon ? »

Le minotaure baissa les yeux. Le roi de la forêt rejeta la tête en

arrière et sa gorge libéra un son pouvant passer pour un éclat de rire.

« Il était prisonnier des Crétois, expliqua-t-il à Parménion. Le roi l'a enfermé dans un labyrinthe souterrain, en le nourrissant d'entrailles de porc et autres abats. Un jour, le souverain a jeté un héros dans le dédale. Mais Brontès ne l'a pas tué, hein, mon frère ? Au contraire, tous deux sont devenus amis, et ils se sont échappés ensemble. Imagine la surprise de notre pauvre captif quand le héros est retourné chez lui en se vantant d'avoir tué le terrible minotaure mangeur d'hommes. N'est-il pas devenu roi, Brontès ? Il me semble bien que si. Et, comme toutes les têtes couronnées, il a passé le restant de sa vie à traquer les créatures de l'Enchantement. C'est ainsi que les humains bâtissent leurs légendes.

— Tue-moi si tu le dois, mais ne me fais pas mourir d'ennui avec tes histoires, le défia l'homme-taureau.

— Ah, mais comment pourrais-je te tuer, Brontès ? Tu es sous la protection de l'humain. Quelle chance...»

La jambe de Gorgone se détendit brusquement et son pied heurta la mâchoire du minotaure, l'expédiant au sol.

« Avez-vous vraiment besoin d'un nouvel ennemi, sire ? intervint Parménion.

— N'abuse pas de ma patience, humain. Tu es ici dans mon royaume.

— J'en suis on ne peut plus conscient, sire. Mais quand l'Enchantement reviendra, tous les fils des Titans pourront en profiter. Tous, jusqu'au dernier... y compris mon ami Brontès.

— Et si je le tue maintenant ?

— Alors, il vous faudra faire de même avec moi, car je ne pourrai que vous attaquer. »

Gorgone secoua la tête, agitant ses serpents en tous sens.

« Tu te rends compte, mon frère ? Voici un humain qui se dit prêt à mourir pour toi. Faut-il que nous soyons tombés bien bas pour mériter leur pitié. » Il se tourna vers Parménion et répéta son geste de dénégation. « Je te donnerai ma réponse à l'aube. D'ici là, savoure les instants qu'il te reste. »

Le Spartiate aida Brontès à se relever. La poitrine et le dos du minotaure étaient couverts d'estafilades peu profondes ; il saignait de partout.

« Que s'est-il passé ? demanda Parménion en le conduisant là où Théna dormait toujours.

— Les Macédoniens nous ont pris par surprise. Les centaures sont morts... et mes frères aussi. J'ai réussi à atteindre la forêt, mais seulement pour y être capturé. Tout est perdu, Parménion.

— Et l'enfant ?

— Ton ami l'a emmené avec lui. J'ignore s'ils sont parvenus à s'échapper.

— Je suis désolé pour tes frères, Brontès. C'est ma faute ; nous aurions dû prendre le risque de pénétrer dans la forêt tous ensemble.

— Tu n'as rien à te reprocher, strategos. Et merci d'avoir pris ma défense, même si je sais que cela aura pour seule conséquence de retarder l'inévitable. Gorgone se joue de nous en nous laissant reprendre espoir. Mais à l'aube, il montrera son véritable visage.

— Il t'a appelé frère.

— Je ne souhaite pas en parler. Je vais dormir pendant quelques heures... ça le rendra fou de rage. »

Le minotaure s'allongea dans l'herbe. « Laisse-moi panser tes blessures, proposa Parménion.

— Inutile. Elles se seront refermées d'elles-mêmes quand viendra l'heure du jugement. »

Le général toucha l'épaule de Théna, qui s'éveilla instantanément.

« Alexandre est perdu en forêt, lui dit-il sans détour. Pouvez-vous le localiser ?

— Je ne puis échapper à mon enveloppe charnelle en ce lieu ; l'Enchantement maléfique est trop puissant. Que comptes-tu faire ? »

Il haussa les épaules.

« Négocié jusqu'à la dernière extrémité. Si tout échoue, je tuerai cette saleté à cheveux de serpents et j'ordonnerai à ses sujets de se rendre.

— Le pire, c'est que je t'en crois capable, fit-elle en souriant.

— C'est ma formation de Spartiate, se défendit-il. Ne jamais reconnaître la défaite.

— Je viens de Sparte, moi aussi. Nous sommes décidément un peuple stupide...»

Ils rirent en chœur et Parménion entoura Théna de son bras.

« Rendormez-vous, lui conseilla-t-il en retrouvant brusquement son sérieux. Je vous réveillerai à l'aube.

— Si cela ne te dérange pas, je préférerais rester assise à tes côtés. Parle-moi de toi.

— Mon existence n'est pas de nature à intéresser une prêtresse.

— J'aimerais t'entendre évoquer la femme que tu as aimée. Dis-moi comment vous vous êtes connus...»

Le garçon cornu se campa au centre de la clairière et scruta les frondaisons enténébrées.

« Venez à moi ! » appela-t-il d'une voix qui résonna entre les arbres.

Lentement, l'un après l'autre, des monstres difformes quittèrent leurs cachettes et vinrent constituer un large cercle autour de lui. Attalus demeura à côté de Camiron, qui tapait nerveusement du sabot, les yeux écarquillés par la panique.

« Du calme, lui conseilla le champion.

— Je n'ai pas peur, mentit le centaure.

— Alors, arrête de gigoter, bon sang !

— Je veux m'en aller. Il me faut de l'air, des endroits dégagés. Je n'arrive pas à respirer, ici. Et Chiron... je dois le retrouver.

— Attends ! Pas d'imprudence. Si tu t'enfuis maintenant, tu vas te faire massacrer. Et moi aussi, par la même occasion. »

D'autres créatures vinrent s'agenouiller en silence devant Alexandre. Leur puanteur était abominable et Attalus se sentait près de tourner de l'œil. Une bête couverte d'écailles le frôla sans lui accorder la moindre attention ; tout comme les autres, elle avait les yeux rivés sur l'Enfant Sacré.

« Hisse-moi sur le dos du centaure », ordonna Alexandre en revenant près d'Attalus.

Ce dernier obéit, malgré la trépidation de Camiron. Le garçon tapota l'épaule de sa monture et l'ancien assassin remarqua que les petits ongles s'étaient transformés en longues griffes noires.

« Quel corps ridiculement faible ! commenta l'Esprit du Chaos en regardant ses mains. Mais il grandira. Bien, allons trouver Parménion. Dirige-toi vers le sud, Camiron.

— Je n'ai pas l'intention de te servir. Tu me fais mal.

— Je me moque de ce que tu peux vouloir. Mais si tu désires mourir ici, je peux te rendre ce service. »

Camiron poussa un cri en éprouvant soudain une vive douleur.

« Tu comprends maintenant ce qu'est la souffrance ? Le nargua Alexandre. Avance, mais lentement. Marche à côté de moi, Attalus. Mes serviteurs sentent l'odeur de ton sang et cela les rend nerveux. Ne t'éloigne pas de moi.

— À vos ordres, mon prince. Où allons-nous ?

— Vers la guerre et le carnage. Il ne peut y avoir deux rois dans cette forêt. »

Le soleil se leva lentement au-dessus des arbres, mais nul oiseau n'accueillit son apparition. Les créatures de Gorgone avaient conservé leur alignement devant le trône ; pas une n'avait bougé ou parlé. Parménion se redressa et s'étira. Théna l'imita. Brontès grogna en sentant la caresse des premiers rayons de l'astre du jour. Ses blessures s'étaient refermées durant la nuit, mais son corps massif était couvert de sang séché.

« Il ne nous reste plus qu'à nous en remettre au bon plaisir de Gorgone, dit-il à Parménion. Ce serait faire preuve de miséricorde que de tuer la femme sans attendre.

— Non, refusa le Spartiate. Nous tenterons notre chance jusqu'au bout.

— Comme il te plaira. »

Les trois compagnons remontèrent les deux lignes de créatures pour se poster devant le trône. La tête disproportionnée de Gorgone se leva et ses yeux clairs se plantèrent dans ceux de Parménion.

« J'ai réfléchi à tes paroles, guerrier, mais elles ne m'ont pas convaincu.

— Naturellement, rétorqua le Spartiate. Il est difficile de s'accrocher à son rêve quand on est maudit depuis si longtemps. Toutes ces déceptions ont dû faire naître tant de haine et d'amertume en toi... pourquoi me croirais-tu ?

— Je vais vous tuer, et je m'assurerai que votre agonie soit longue, poursuivit Gorgone comme s'il n'avait pas entendu.

— Cela signifie-t-il que tu as l'intention d'accepter la proposition de Philippos ? demanda calmement Parménion.

— Oui. Je retrouverai l'enfant et je le livrerai au roi de Macédoine.

— En échange de quoi ? Quelques femmes ? La reconnaissance de ton statut de seigneur de la forêt ? As-tu donc une si piètre opinion de toi-même ? Philippos te laisse ce que tu possèdes déjà, et tu prends cela pour un cadeau somptueux. Et tes sujets ? À quoi auront-ils droit, eux ? Tu viens de repousser l'unique chance qui leur était offerte de faire disparaître la malédiction. Que leur reste-t-il ?

— Ce sont mes serviteurs ! clama Gorgone en se levant. Ils font ce que je leur ordonne ! Crois-tu que tes douces paroles aient pu les influencer ? Nous sommes maudits, c'est vrai, mais il n'existe nul Iskandar capable de nous sauver. Ce n'est qu'un rêve, un mythe créé de toute pièce par ceux qui n'ont pas le courage de vivre sans espoir. Mais ta mort ne sera pas inutile, humain ; tes hurlements nous divertiront pour un temps. »

Les créatures se rapprochèrent des trois compagnons. Brontès lâcha un grognement menaçant et Parménion dégaina son épée. Pour sa part, Dérae resta immobile. Sans quitter des yeux le seigneur de la forêt, elle tenta d'entrer en contact avec son esprit.

« Vivre sans espoir ne constitue pas un signe de courage, affirma-t-elle d'une voix assurée. C'est au contraire la pire forme de lâcheté qui soit, car elle signifie que tu as abandonné la lutte. T'es-tu toujours comporté ainsi, Dionus ? Ou fut-il un temps où tes rêves étaient purs

et où l'amour emplissait ton cœur ? »

Derrière les vagues de haine émises par Gorgone, elle perçut une vision fugitive – un homme et une jeune femme, se tenant la main au bord de la mer. L'image disparut brusquement, comme si on la lui arrachait de force.

« Je n'ai jamais connu l'amour ! vociféra-t-il.

— Mensonge ! Et Perséphone ? »

Le roi de la forêt rejeta la tête en arrière comme si elle l'avait frappé et un cri déchirant jaillit de sa gorge. La vision s'imposa à Dérae alors que les murailles psychiques érigées par Gorgone s'effondraient : la belle jeune femme et le séduisant fils des Titans se promenant et riant ensemble, se touchant, s'aimant. Elle les observa sous de nombreuses formes : oiseaux marins, dauphins et autres créatures marines gracieuses qu'elle était bien incapable de nommer. Mais Perséphone était une humaine, et toute la magie des Titans n'avait pu la sauver lorsque la peste était descendue du nord.

Gorgone se laissa tomber par terre et frappa rageusement le sol de ses poings. Les monstres reculèrent, silencieux et incertains. Puis leur seigneur se releva lentement ; les serpents qui constituaient sa chevelure pendaient désormais sans vie sur son front. Dégainant un long poignard à lame dentelée, il avança vers Dérae.

« Perséphone aurait-elle été d'accord ? » persista la prêtresse. Dans un long sanglot, Gorgone lâcha son couteau.

« Il faut que je voie l'enfant, murmura-t-il. S'il s'agit d'Iskandar, je vous aiderai. Sinon, vos hurlements mettront une éternité à s'éteindre. »

Parménion resta un instant figé, sans savoir qui regarder de la prêtresse ou de la créature qui se dressait devant elle, puis il rangea son arme. La voix de Théna résonna dans son esprit.

Pas un geste et pas un mot, l'enjoignit-elle.

Gorgone se détourna et alla s'affaïsser sur son trône, où il se prit la tête à deux mains.

Théna effleura le bras de Parménion et retourna sous l'arbre où ils avaient passé la nuit. Le Spartiate la suivit.

« Qu'y a-t-il ? voulut-il savoir. Est-il sincère ? Nous aidera-t-il vraiment ?

— Ce n'est plus de lui que nous devons nous préoccuper, chuchota la prêtresse. Le Prince-Démon a rassemblé une armée et se dirige vers nous. Il a l'intention d'éliminer le roi de la forêt.

— Quel Prince-Démon ? De quoi parlez-vous ?

— L'Esprit du Chaos a pris le contrôle d'Alexandre. Des cornes lui ont poussé, ainsi que des crocs et des griffes. C'est à cause de ces bois,

Parménion ; l'Enchantement maléfique qui y règne a décuplé sa puissance. Attalus se trouve à ses côtés, de même qu'un centaure du nom de Camiron. Mais Kadmilos dirige désormais plusieurs centaines de créatures de Gorgone.

— Je ne saisis pas. Comment savez-vous tout cela ? Je croyais que vous ne pouviez pas sortir de votre corps.

— Il m'est toujours possible de sentir la présence des gens que je connais, pour peu qu'ils ne soient pas trop loin. Je perçois les pensées et les craintes d'Attalus. Ils arriveront bientôt.

— Par où ?

— Le nord, répondit-elle en tendant le doigt vers un endroit où les arbres étaient moins denses.

— Le démon contrôle-t-il totalement le garçon ?

— Oui. »

Parménion poussa un long soupir puis jura à mi-voix. « Je vais me porter à leur rencontre, décida-t-il.

— Ne fais pas cela ! Le Prince-Démon te tuera !

— Je n'ai pas le choix », répondit-il d'un ton las. Un vore apparut au-dessus de la crête des arbres et vint se poser devant son monarque. Le Spartiate retourna près du trône. Gorgone écouta attentivement le rapport de son séide puis se leva, les poings serrés.

« Cet enfant dont tu me parles a décidé de me faire la guerre ! tonna-t-il, fou de rage.

— C'est logique, seigneur ; il ignore si nous sommes vos prisonniers ou vos invités. Je vais aller le trouver et je vous le ramènerai seul.

— Cet Iskandar a des cornes et des yeux de chat. Les légendes ne le décrivent pas ainsi.

— Il est capable de changer de forme, comme vous autrefois, sire. Ainsi que vous le savez, ses pouvoirs sont immenses. Laissez-moi le rejoindre. »

Gorgone hocha la tête, tout en montrant Théna et Brontès du doigt.

« Eux restent, décréta-t-il. Et si tu m'as menti, ils en subiront les conséquences.

— Comme il vous plaira, seigneur. »

Parménion s'inclina et partit en direction du nord. Une fois qu'il eut atteint le couvert des arbres, il se mit à courir à longues enjambées. Dans le même temps, il réfléchissait au problème qui se présentait à lui. Comment négocier avec un dieu ? Quels arguments pouvait-il avancer ?

La voix de Théna résonna une fois encore sous son crâne.

Je sens Alexandre, désormais. Il n'a pas été totalement submergé. Et il y a autre chose... le démon et le garçon sont liés. L'Esprit du Chaos n'a pas eu le temps de se manifester pleinement. Il en est encore... comment dire... au stade de l'enfance ?

Le général gravit une colline et tomba sur un chemin plus important.

Sur la gauche, lui indiqua Théna. À deux cents pas de distance, tout au plus.

Les fourrés étaient trop épais pour qu'il soit possible de les traverser, aussi Parménion dût-il faire marche arrière jusqu'à trouver un sentier allant dans la bonne direction. Il entendit du bruit droit devant lui. Ralentissant l'allure, il dévoila sa présence et s'arrêta, gardant un air impassible malgré le choc que lui procura la vue du Prince-Démon, perché sur le centaure géant. Le visage d'Alexandre avait pris un teint grisâtre et des cornes de bélier noires s'enroulaient autour de ses tempes. Ses cheveux étaient blancs et ses yeux fendus sous des sourcils plus épais qu'auparavant. Sa bouche garnie de crocs acérés se tordait dans un rictus cruel. Il ne restait plus rien du bel enfant que le Spartiate avait quitté la veille au soir.

« Ah, voici enfin mon général ! l'accueillit une voix puissante. Bienvenue, Parménion. »

L'armée de monstres attendait derrière le prince. À son côté, Attalus restait de marbre.

« Ce n'est ni ton heure, ni ton univers, fit le strategos. Rends-nous le garçon.

— Sers-moi ou meurs !

— Non, c'est toi qui mourras. Crois-tu vraiment que le fait d'afficher ainsi tes... pouvoirs... te permettra de t'emparer de ce monde ? Gorgone t'affrontera, et qu'auras-tu gagné même si tu l'emportes ? Une misérable petite forêt dans une région dirigée par un autre Esprit du Chaos, qui se trouve à la tête d'une armée innombrable. Tu fais un caprice d'enfant dans un monde d'hommes. Rends-nous le garçon ! »

Le démon se tourna vers Attalus.

« Tue-le ! » ordonna-t-il.

Sans mot dire, l'ancien assassin dégaina son épée et s'approcha de Parménion. Mais, plutôt que de l'attaquer, il se planta à son côté.

« Tu oses me défier ? hurla Kadmilos. Alors, meurs, toi aussi !

— Attends ! l'interrompit Parménion. Ton univers se trouve bien loin d'ici et je suis le seul à pouvoir t'y ramener. Sans moi, tu resteras piégé ici, dans un corps d'enfant. Comment survivras-tu ?

— J'ai mon armée avec moi, répondit le démon, mais son ton

manquait d'assurance.

— Inutile d'espérer conquérir quoi que ce soit avec des soldats aussi pitoyables. Il n'est même pas sûr que tu arrives à vaincre le roi de la forêt.

— Et si je te rends le petit ?

— Je le ramènerai chez lui.

— Comment ? railla l'Esprit du Chaos. En faisant confiance à Gorgone ? Il le tuera... il me tuera.

— Dans ce cas, il te faut faire un choix, et vite. Tu peux avoir cette forêt ou un monde entier. Décide-toi, maudit. »

Le démon resta un long moment sans bouger puis se détendit visiblement.

« Un jour, je vous tuerai tous les deux », promit-il.

Sa voix résonna comme si elle venait de très loin et les cornes rapetissèrent. Poussant un cri, Alexandre tomba par terre. Parménion courut jusqu'à lui et le souleva délicatement. Tout signe du démon avait désormais disparu, sauf au niveau des tempes, où la peau brune reprenait rapidement son teint normal. Les cheveux étaient redevenus blonds et le visage avait retrouvé toute sa beauté.

« Je n'ai pas pu... l'arrêter, Parménion, geignit Alexandre. J'ai essayé, mais...

— Tu en as fait suffisamment, crois-moi. Tu ne lui as pas permis d'atteindre sa pleine puissance, et cela a semé la confusion dans son esprit.

— Attention, Parménion ! » s'exclama Attalus. Les abominations de la forêt se refermèrent sur eux, le regard empli de haine. Sans le démon pour les contrôler, elles ne voyaient que trois humains et un centaure, quatre ennemis à massacrer.

Le strategos se leva en serrant Alexandre contre son épaule.

« Reculez ! » ordonna-t-il, mais sans effet.

Une créature à tête de lézard se jeta sur lui. Aussitôt il lui trancha la gorge d'un revers d'épée et elle fut projetée en arrière par la violence du coup.

Soudain, un gémissement inhumain retentit et les monstres tombèrent à genoux. Parménion se retourna pour voir arriver Gorgone, suivi de Théna et de Brontès.

Une bête cornue de taille prodigieuse se rua sur le roi de la forêt, gourdin brandi. Les yeux de Gorgone se mirent à luire d'un éclat irréel et son agresseur tituba avant de rapetisser. Ses muscles fondirent en quelques secondes et il tomba en morceaux. Un souffle de vent s'éleva, emportant au loin un minuscule tas de cendres ; il ne subsistait pas le moindre os.

« Amène-moi l'enfant ! » ordonna le fils déchu des Titans.

Parménion s'exécuta, les jambes flageolantes, sans pour autant lâcher son épée. Il était prêt à la planter dans le ventre de Gorgone au moindre signe de trahison.

« Sois brave », murmura-t-il au garçon.

Alexandre hocha la tête et le Spartiate le déposa par terre. Le jeune prince avança vers le monstre.

« Montre-moi l'étendue de ton pouvoir, exigea Gorgone.

— Je le ferai, mais seulement au Portail des Géants, répondit l'enfant sans se laisser démonter.

— Alors, tu es vraiment Iskandar...

— Oui. »

Alexandre inclina la tête et observa attentivement les serpents qui se tortillaient en tous sens. « Sont-ils réels ? demanda-t-il de but en blanc.

— La réalité n'est qu'une question de perspective », répondit Gorgone en s'agenouillant.

Il pencha la tête et les serpents sifflèrent méchamment à l'adresse du garçon, qui n'eut pas la moindre réaction.

« Ils ne sont pas vivants, décida-t-il.

— S'ils te mordent, tu périras, fit remarquer le seigneur de la forêt.

— Ce qui ne les rend pas réels pour autant. Ils sont aveugles, incapables de quelque sensation que ce soit. Ils ne bougent que parce que tu le leur ordonnes.

— Mon bras aussi, et pourtant, il est on ne peut plus réel.

— En effet, et les serpents ne sont rien de plus : une extension de ton corps, au même titre que tes jambes et tes bras. Ils ont seulement l'air de reptiles.

— N'as-tu pas peur de moi ?

— Je n'ai peur de rien, mentit Alexandre en levant fièrement le menton.

— Mais je suis laid et difforme à tes yeux.

— Non, je te trouve fascinant. Pourquoi as-tu choisi une telle apparence ? »

Un bruit ressemblant à un éclat de rire sortit de la gorge de la créature.

« Pour terrifier mes ennemis, répondit-il. Et elle a merveilleusement rempli son office. Elle continue aujourd'hui encore, d'ailleurs... Mais quand la guerre s'est achevée, les perdants ont été... châtiés ? Un sortilège nous a forcés à conserver éternellement notre forme. Toi seul pourras faire disparaître ses effets, Iskandar.

— Es-tu malfaisant ? voulut savoir le garçon.

— Bien sûr. Nous avons perdu, et les perdants sont toujours les méchants, car ce sont les vainqueurs qui composent le chant de l'histoire. Mais quel choix nous reste-t-il tant que nous sommes prisonniers de ces formes dont ils nous ont affublés ? Regarde les vores. Leur contact transmet la mort et leur haleine propage la peste. Comment veux-tu qu'ils puissent faire le bien ? Les vainqueurs ne nous ont laissé que haine et hargne. Ils ont décidé que nous étions malfaisants et, par leurs actes, nous ont obligés à le devenir. Aujourd'hui, nous nous montrons leurs dignes élèves. Me crois-tu ?

— Il serait discourtois de prétendre le contraire, répondit Alexandre en éludant la question.

— C'est vrai, reconnut le roi. Mais je t'autorise à l'être, du moins pour cette fois.

— Alors, je me vois forcé de te dire que je ne suis pas d'accord avec toi. Parménion répète toujours que chacun d'entre nous a le choix de ses actes. Si ce que tu affirmes était vrai, tous les gens beaux seraient bons et les laids, mauvais.

— Bien dit, petit, commenta Brontès. Mon frère omet de mentionner que ce sont ses alliés et lui qui ont déclenché la guerre en massacrant des milliers de gens. »

Gorgone se leva en secouant la tête.

« Au moment où je commençais à croire que j'allais enfin pouvoir avoir une conversation intelligente, fit-il dans un soupir. Enfin... Ne ranimons pas les braises du passé, Brontès. À moins que ma mémoire ne me joue des tours, il y a eu des milliers de morts dans chaque camp au cours de notre grande guerre fratricide. Que cette hostilité cesse avec la venue d'Iskandar.

— Je ne crois pas que tu aies l'intention de mettre un terme au conflit, répondit tristement le minotaure. Ce n'est pas dans ta nature.

— Nous verrons bien. Au fait, comment va Mère ? Suis-je toujours son favori ? »

Brontès serra les poings en grognant et les tendons de ses épaules apparurent nettement.

« N'y pense même pas, l'avertit Gorgone, les yeux luisants.

— Je vous en prie, ne vous battez pas, dit Alexandre.

— Il n'y aura pas d'affrontement, décréta Parménion en s'interposant entre les deux créatures. Nous sommes désormais alliés contre un ennemi commun. N'est-ce pas, Brontès ?

— Alliés ? siffla le minotaure. J'ai du mal à le croire.

— Il le faudra bien, pourtant, car nous n'avons pas le choix. La guerre que vous évoquez tous deux s'est achevée il y a des siècles. Le

jour devra arriver où vous serez capables de la laisser derrière vous. Que ce soit aujourd'hui. Ici, dans cette forêt.

— Tu n'as aucune idée des crimes qu'il a commis ! protesta Brontès.

— C'est vrai, mais je n'en ai pas besoin. Par essence, la guerre fait ressortir ce qu'il y a de meilleur ou de pire chez les combattants. Mais elle est terminée.

— Non. Elle continuera tant qu'il vivra », affirma Brontès en s'en allant vers la forêt.

Alexandre eut l'impression de lire de la déception, de la tristesse même, dans le regard de Gorgone, puis l'expression sardonique du monstre réapparut.

« Ta mission démarre bien mal, Iskandar, fit-il, moqueur.

— Ce qui en vaut la peine est toujours difficile à obtenir, philosophe le garçon.

— Tu es avisé, pour ton âge. Je pourrais presque dire que je t'apprécie, si j'étais capable de me souvenir du sens de ce terme.

— Oh, mais tu l'es, rétorqua Alexandre en souriant de toutes ses dents. Et tu sais quoi ? Tu commences à me plaire, toi aussi. »

Alors qu'il s'éloignait du roi de la forêt, le jeune prince remarqua Camiron, qui se tenait à l'écart des nombreuses créatures présentes dans la clairière. Le centaure tremblait de tous ses membres et ses sabots avant tambourinaient nerveusement contre le sol. Alexandre se dirigea vers lui, mais Camiron s'éloigna de plusieurs pas en le voyant approcher.

« Tu m'as fait mal, protesta-t-il en cillant frénétiquement.

— Ce n'était pas moi, le calma l'enfant en tendant la main. Il me ressemblait ?

— Oui, sauf pour ce qui est des cornes. Je n'aime pas cet endroit. Je veux m'en aller.

— Bientôt. Tu voudras bien que je monte de nouveau sur ton dos ?

— Pour aller où ?

— À la rencontre de Chiron.

— Je ne le trouverai jamais, murmura le centaure. Il m'a abandonné et je resterai toujours seul.

— Non, fit Alexandre en lui prenant la main. Tu n'es pas seul. Je suis ton ami, et nous rejoindrons Chiron ensemble. »

Le centaure se pencha pour ne pas être entendu.

« Ce lieu a toujours été malsain, chuchota-t-il à l'oreille du garçon. Saute sur mon dos et je filerai d'ici comme le vent. Je peux t'emmener jusqu'aux montagnes. Ils ne nous rattraperont jamais.

— Le mal est partout, mon ami, et nous sommes plus en sécurité ici que dans les montagnes. Fais-moi confiance. » L'homme-cheval ne répondit pas, mais la peur se lisait dans ses yeux et ses flancs tremblaient convulsivement. « Tu es le plus puissant et le plus rapide des centaures, Camiron. Tu ne crains rien ni personne. Nul guerrier n'est aussi fort ni aussi brave que toi. »

Camiron hocha la tête.

« C'est vrai, oui, tu as raison. Je suis un grand guerrier ! Je n'ai pas peur.

— Je sais. Nous irons jusqu'à la mer et, de là, nous rejoindrons Sparte. Je voyagerai sur ton dos et tu me protégeras.

— La mer, oui. Chiron sera-t-il là-bas ? À moins qu'il ne soit déjà près de nous...

— Il est même tout proche. Dis-moi... où te trouvais-tu la dernière fois que tu t'es réveillé ?

— Dans les bois, tout près des montagnes. J'ai entendu des cris... les Macédoniens qui tuaient les centaures. C'est à ce moment que je t'ai vu.

— Qu'y avait-il autour de toi lorsque tu as ouvert les yeux ?

— Juste des arbres et des rochers... ah, et un ruisseau, je crois. Je ne me souviens plus comment je suis arrivé là ; j'ai des problèmes de mémoire.

— Quand je t'ai rencontré, tu portais une bourse à la ceinture. Il y avait une pierre dorée à l'intérieur. Mais tu l'as perdue, on dirait.

— Une bourse, tu dis ? Oui, c'est vrai... mais je l'ai laissée là-bas. Les cris m'ont fait peur. Pourquoi, est-ce important ?

— Non, je me demandais où elle se trouvait, c'est tout. Nous partirons bientôt ; je dois d'abord m'entretenir avec Parménion. »

Le Spartiate était en pleine conversation avec Théna et Attalus, mais le trio se tut en voyant Alexandre arriver.

« Il faut que je te parle, fit Alexandre.

— Bien sûr, répondit Parménion en s'agenouillant pour se mettre à la hauteur du jeune prince.

— C'est au sujet de Chiron.

— J'ai bien peur que nous ne le retrouvions jamais.

— Oh, si. Camiron et lui ne font qu'un. »

En quelques phrases, il narra sa première rencontre avec le magus, expliquant comment il l'avait vu se transformer en centaure.

« Mais Camiron a perdu sa pierre magique, conclut-il. Sans elle, je ne crois pas qu'il puisse se retransformer en humain.

— Nous ne pouvons pas faire grand-chose pour lui, sauf le garder avec nous, dit Parménion. Mais, et toi, comment te sens-tu ? »

Alexandre perçut clairement l'inquiétude de son aîné.

« Bien, répondit-il. Il m'a pris par surprise. Dans ces bois, l'Enchantement est très puissant... et extrêmement malfaisant.

— Te souviens-tu de ce qui s'est produit ?

— Du début à la fin. Bizarrement, c'était presque reposant. J'assistais à tout ce qui se passait, mais je ne pouvais rien faire pour intervenir. Je n'avais pas besoin de prendre la moindre décision. Il est très fort, Parménion. Je m'en suis rendu compte lorsqu'il a imposé sa volonté aux créatures de la forêt, qui sont instantanément tombées sous son influence.

— Sens-tu toujours sa présence ?

— Non. On dirait qu'il dort.

— As-tu la force de le stopper s'il cherchait à... recommencer ?

— Je crois, oui. Mais comment puis-je en être sûr ?

— Fais de ton mieux. Et avertis-moi s'il revient.

— D'accord. Et maintenant, que faisons-nous ?

— Le roi de la forêt va nous conduire jusqu'à la mer. Une fois là, nous trouverons le moyen de franchir le golfe de Korynthos... Corinthe, pour nous. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à traverser l'Arkadye pour atteindre Sparte. Après cela... je ne sais pas.

— Je suis capable d'ouvrir le Portail des Géants, lui apprit Alexandre.

— N'y pense même pas, murmura le Spartiate. Tu n'es pas celui pour qui ils te prennent.

— Oh, mais si, répondit le garçon avec une sincérité désarmante. Tu peux me croire, Parménion, je suis bien Iskandar. »

Trois jours durant, le petit groupe traversa la forêt vers le sud sous la direction de Gorgone. Un trio de vores évoluant au-dessus des arbres guidaient les compagnons, tout en vérifiant qu'il n'y avait pas de Macédoniens à proximité. Alexandre montait Camiron, dont l'humeur était bien meilleure depuis le second matin.

« Je me souviens, avait-il dit à son réveil. C'est merveilleux ; je me suis couché et je me suis réveillé au même endroit.

— C'est une bonne nouvelle », avait répondu le garçon d'un air distant.

Parménion marchait souvent en compagnie du roi de la forêt, tandis que Dérae et Attalus assuraient l'arrière-garde.

Au cours des deux premières journées, la prêtresse ne dit presque rien au soldat, alors qu'elle passait ses soirées à discuter avec Parménion. Mais, le matin du troisième jour, Attalus ralentit sciemment son allure, jusqu'à ce que le centaure et son cavalier soient distants d'une trentaine de pas.

« Tu marches très lentement, remarqua Dérae.

— Il faut que nous parlions.

— Pourquoi ? Que suis-je pour toi ?

— Je veux... j'ai besoin... de conseils. »

Dérae le dévisagea attentivement tout en sondant son esprit. Le tourbillon d'émotions complexes qu'elle y rencontra l'incita à se retirer.

« En quoi puis-je t'aider ?

— Tu... vous êtes une prêtresse, n'est-ce pas ? demanda-t-il, soudain respectueux.

— Oui.

— Voyez-vous l'avenir ?

— Il existe une infinité de lendemains, qui changent chaque jour. Dis-moi ce qui te préoccupe, Attalus.

— Le démon a affirmé qu'il nous tuerait, Parménion et moi. Est-ce exact ? »

Dérae le regarda droit dans les yeux ; il avait manifestement l'air troublé. « Que ferais-tu si je le confirmais ?

— Je ne sais pas. Tous les ennemis que je me connaissais sont morts, ce qui me procure un certain sentiment de sécurité. Mais l'enfant est le fils de mon unique ami. Je ne pourrais pas... Accepteriez-vous de me lire l'avenir ?

— Non, cela ne serait pas judicieux. La haine et l'amertume qui t'animent sont intenses, Attalus, et les événements qui ont modelé ton passé ont également corrompu ton âme. L'amour que tu voues à Philippe est la seule qualité que tu possèdes.

— Dites-moi au moins si le garçon représente un danger pour moi...»

Elle n'hésita qu'un bref instant.

« Donne-moi ta main », fit-elle.

Il lui tendit la gauche en refermant la droite sur la poignée de son épée. Ses émotions étaient si violentes qu'elles faillirent submerger Dérae. La prêtresse assista au meurtre de la mère d'Attalus, perpétré par le père de ce dernier, puis à la vengeance de l'adolescent. Au cours des années qui suivirent, elle le vit causer la mort de dizaines de personnes, utilisant des méthodes aussi diverses que le poignard ou l'épée, l'arc ou le poison. Enfin, elle rompit le contact sans pouvoir retenir un soupir de soulagement. « Alors ? voulut-il savoir.

— Tu t'es fait de nombreux ennemis, dit-elle d'une voix empreinte de tristesse. Tu es haï par tous ceux qui te connaissent, ou presque. Tu peux m'en croire, assassin : en ce moment, le prince est bien le moindre de tes soucis.

— Mais il deviendra un jour mon ennemi, n'est-ce pas ?

— S'il survit, précisa-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Si nous survivons tous.

— Merci », fit-il en allongeant le pas.

Le soir même, alors que les autres dormaient, elle raconta à Parménion la conversation qu'elle avait eue avec Attalus. Le Spartiate et elle étaient allés s'asseoir au sommet d'une petite colline surplombant le campement.

« Pensez-vous qu'il va essayer de tuer l'enfant ? demanda le strategos.

— Pas maintenant, non. Mais c'est un homme amer, aux valeurs corrompues. Je n'ai presque rien vu de bon en lui.

— Je le surveillerai attentivement. Mais dites-moi, madame, pourquoi Aristote vous a-t-il envoyée ?

— Il pensait que je pourrais vous aider, et il avait raison, non ?

— Tout à fait, mais ce n'est pas ce que je voulais dire ; pourquoi vous, précisément, et pas quelqu'un d'autre ?

— Ma compagnie t'est-elle si désagréable ? contra-t-elle pour cacher son malaise grandissant.

— Bien au contraire ; vous êtes comme une brise rafraîchissante par un jour d'été. Au près de vous, je me sens serein. J'éprouve beaucoup de difficultés à fréquenter les femmes, Théna, précisa-t-il en gloussant. Votre façon de penser m'est totalement étrangère.

— À t'entendre, on dirait presque que nous sommes deux espèces radicalement différentes.

— Il m'arrive parfois de le croire, avoua-t-il. Quand j'étais très jeune, je regardais courir Dérae. Je me cachais sur la crête d'une colline et j'observais les filles lors de leurs séances de sport. Leur grâce me donnait l'impression d'être lourd et pataud. Et pourtant, ces souvenirs gardent un éclat certain.

— Il est plaisant d'évoquer les bons moments du passé, car ce sont eux qui font le bonheur de l'existence. Parle-moi de ta famille.

— Je croyais que seuls les bons souvenirs vous intéressaient, lâcha-t-il en détournant le regard.

— N'aimes-tu pas ta femme ?

— Phèdre ? répondit-il en secouant la tête. Elle ne m'a épousée que pour une seule et unique raison... que je ne souhaite pas aborder.

— Dans ce cas, nous éviterons le sujet. » Il lui adressa un sourire désabusé.

« Pourquoi m'avez-vous posé cette question ? Vous êtes voyante, Théna ; je suis sûr que vous connaissez déjà la réponse. » Son expression se fit plus dure. « Êtes-vous au courant de tous mes

secrets ? »

Elle pensa un instant mentir, mais se ravisa.

« Oui », admit-elle.

Il hocha la tête.

« C'est bien ce que je pensais. Dans ce cas, vous savez pour quelle raison elle a voulu se marier avec moi.

— Pour se débarrasser de son don de voyance, qu'elle considérait comme une malédiction.

— Et ? insista-t-il, impitoyable.

— Parce que son talent lui avait révélé que tu enfanterais un dieu-roi qui dominerait le monde. Elle voulait que ce garçon soit son fils.

— Et maintenant, elle élève mon pauvre Philotas dans ce but, en lui emplissant la tête de rêves de gloire, fit-il tristement. Elle est en train de lui gâcher la vie et je ne peux rien faire pour l'en empêcher. Est-ce le prix que je dois payer pour ma... trahison ?

— Tu n'es pas un homme mauvais, l'assura-t-elle en lui prenant la main. Ne laisse pas cette erreur te rabaisser à tes propres yeux.

— Tout aurait été si différent si Dérae et moi avions pu nous unir. Peut-être n'aurions-nous pas été riches, mais nous aurions eu un foyer et des enfants. » Il se leva et contempla les montagnes lointaines. « Mais il ne sert à rien de chercher à modifier le passé. Nous ne nous sommes pas mariés car ils l'ont tuée. Et je suis devenu Parménion, la Mort des Nations. Je l'ai supporté jusqu'à aujourd'hui et je saurai bien continuer. Venez, retournons au campement. Peut-être les rêves me seront-ils épargnés, cette nuit. »

Le cinquième jour, l'allure s'était ralentie. Les vores partis la veille au soir n'étaient toujours pas revenus et Parménion eut la nette impression que Gorgone faisait preuve de davantage de prudence ; laissant les autres derrière lui, il s'attachait à multiplier les missions de reconnaissance à l'avant du groupe. Brontès restait étrangement silencieux, cela depuis deux jours. Lors de chaque halte, il s'asseyait à l'écart et se prenait le crâne à deux mains. Quant à Attalus, il avait la tête des mauvais jours et ses yeux revenaient sans cesse se poser sur Alexandre.

Parménion ressentait une impression de malaise grandissante. Cette partie de la forêt était particulièrement dense et les branches entrecroisées ne laissaient passer que quelques rares rais de lumière. Les compagnons marchaient au milieu de relents omniprésents de végétation pourrie. Mais la tension du Spartiate ne s'expliquait pas seulement par la puanteur ou l'absence de luminosité ; l'aura maléfique qui planait sur les lieux affectait directement quiconque les traversait.

Cette nuit-là, pour la première fois, il fit un feu. Attalus et Théna s'assirent à côté et l'assassin, maussade, se perdit dans la contemplation des flammes. Comme à son habitude, Brontès s'éloigna, choisissant de s'installer contre un grand chêne. Parménion alla le rejoindre.

« Souffres-tu ? » demanda le général.

Le minotaure leva difficilement la tête. Un filet de sang coulait de son naseau droit.

« J'ai besoin de me... transformer, murmura-t-il. Mais c'est... impossible... ici. Je ne survivrai pas deux jours de plus dans cette forêt.

— Tu savais que cela se produirait ?

— Oui.

— Et tu nous as tout de même suivis ? Je ne sais que dire, Brontès. »

Le minotaure haussa les épaules.

« Seul compte Iskandar. Il doit absolument atteindre le Portail des

Géants. Laisse-moi, mon ami ; la douleur m'empêche de parler. »

À cet instant, Gorgone revint, écartant les fourrés pour se faufiler jusque dans la clairière. Apercevant le feu, il le rejoignit au pas de course et l'éteignit en jetant de la terre dessus. Quelques étincelles retombèrent sur la robe de Théna.

« Hadès ! Qu'est-ce qui te prend ? s'emporta Attalus.

— Pas de feu ! siffla le fils des Titans.

— Pourquoi ? Ne sommes-nous pas dans ta forêt ? De quoi devons-nous avoir peur ?

— De tout, répondit Gorgone avant d'aller trouver Parménion. Les Macédoniens ont pénétré dans les bois. Ils sont plus de mille, répartis en cinq groupes. Un devant nous, deux derrière et deux à l'est.

— Savent-ils où nous nous trouvons ?

— J'en ai l'impression. La plupart des voses m'ont abandonné pour se joindre à eux. La loyauté n'est pas la qualité première dans cette forêt, humain : je ne dirige que parce que je suis le plus fort, et ma couronne n'est en sécurité que tant que mes sujets me craignent. Mais les voses redoutent davantage Philippos que moi. Ils ont raison, d'ailleurs, car son pouvoir est plus grand que le mien.

— Quand atteindrons-nous la mer ?

— Dans deux jours en allant vite, trois si nous prenons des précautions. »

Le Spartiate secoua la tête.

« Brontès ne tiendra pas jusque-là. »

Gorgone afficha une parodie de sourire et les serpents surplombant son crâne se dressèrent en montrant les crocs.

« Quelle importance ? Nous devons d'abord et avant tout nous assurer qu'Iskandar arrivera au portail, ce qui semble de plus en plus compromis. Cette forêt est mon domaine et j'y puise mon énergie. Pourtant, il me faut faire appel à tous mes pouvoirs pour empêcher Philippos de nous localiser. La femme squelettique qui t'accompagne nous protège, elle aussi, mais elle sera bientôt à bout de forces. Nous sommes exténués, humain. Et quand notre magie sera épuisée, même les bois ne nous protégeront pas. Comprends-tu ce que je te dis ? La prêtresse et moi avons recouvert les environs d'une brume spirituelle qui nous camoufle. Mais, heure après heure, nos défenses cèdent un peu plus sous les assauts du Roi-Démon. Bientôt, une bourrasque dissipera le brouillard et l'œil en or de Philippos lui permettra de savoir où nous nous trouvons. La survie de Brontès est un problème mineur à côté de cela. » Il s'allongea et ferma les yeux. « Deux heures de repos et nous repartons, décréta-t-il. Nous marcherons de nuit. »

Le Spartiate retourna vers le feu éteint. Alexandre dormait

paisiblement à côté du centaure. Parménion ôta sa cape et recouvrit l'enfant en lui caressant tendrement le front.

Attalus perçut le geste et plissa les paupières, mais il prit garde de ne pas trahir ses sentiments en voyant approcher son compagnon.

« Pourquoi le monstre est-il si nerveux ? demanda-t-il avec un signe de tête en direction de Gorgone.

— Un millier de Macédonyens sont entrés dans la forêt.

— C'est tout ? J'imagine que mille adversaires armés jusqu'aux dents ne constituent pas un problème pour le strategos. Que vas-tu faire, cette fois-ci ? Appeler les oiseaux pour qu'ils viennent à notre aide ? Ou peut-être demander aux arbres de se déraciner et de marcher sur les troupes du roi ?

— Ta colère est mal dirigée, répliqua Parménion. Je ne suis pas ton ennemi.

— Ah non ? Serais-tu un ami, alors ? Voilà enfin une pensée plaisante. »

Le Spartiate s'aperçut que Thénéa les observait attentivement. La prêtresse lui parla par l'esprit.

Nous sommes espionnés par un prêtre de Philippos. Il a réussi à percer nos défenses et relaye toutes nos paroles au Roi-Démon.

Parménion ne laissa pas paraître qu'il avait entendu.

« Je sais que tu as du mal à le croire, Attalus, mais je te le répète : je ne suis pas ton ennemi. Et ici, en ce lieu maléfique, je suis en effet ton ami. Nous allons rester ici pendant deux jours, puis nous rebrousserons chemin pour traverser les montagnes à l'est. Tu te sentiras mieux dès que nous serons sortis de la forêt. C'est le mal qu'elle dégage qui te ronge, crois-moi.

— Ce qui me ronge ou non ne te regarde pas », lâcha Attalus.

Il est parti, intervint Dérae. Gorgone est parvenu à le repousser.

Parménion se pencha jusqu'à se trouver tout près du champion.

« Maintenant, écoute-moi bien, Attalus. Nous sommes entourés d'ennemis et, si nous voulons survivre, il nous faut rester unis. Tu me prends pour un rival ? Peut-être as-tu raison. Mais ici, je n'ai d'autre choix que de te faire confiance, et la réciproque est tout aussi vraie. Sans cela, le maigre espoir qui nous reste s'envolera aussitôt. L'Esprit du Chaos nous a tous deux menacés, mais je choisis d'ignorer ses paroles, car il ne connaît pas l'avenir et je ne laisserai jamais quelqu'un décider de mes actes à ma place. Je sais que tu penses de même, alors... puis-je me fier à toi ?

— Pourquoi me poses-tu cette question ? Tu ne me croirais pas même si je te disais ce que tu as envie d'entendre.

— Tu te trompes, Attalus. Réponds-moi et je te croirai. »

Le soldat sourit.

« Dans ce cas, tu peux me faire confiance. Satisfait ?

— Oui. Bien, nous allons nous reposer pendant deux heures, après quoi nous chercherons un sentier en direction du sud-ouest...

— Mais tu viens juste de dire que...

— J'ai changé d'avis. »

Méfie-toi de lui, chuchota Théna, mais Parménion préféra ignorer l'avertissement.

Il s'étendit par terre et essaya de trouver le sommeil. L'ennemi se rapprochait sur trois côtés, guidé par la sorcellerie du Roi-Démon. Et, pour lui faire face, des alliés pitoyables : un minotaure à l'article de la mort, une prêtresse épuisée, un assassin amer et un monstre malfaisant.

Découragé, il sombra dans un univers de rêves tourmentés.

Les yeux grands ouverts, Attalus tentait de mettre de l'ordre dans ses pensées. La menace proférée par le démon était gravée dans sa mémoire en lettres de feu. Il serait si aisé de traverser furtivement le campement et de trancher la gorge du garçon. Le péril disparaîtrait aussitôt. Mais l'enfant était le fils de Philippe, le seul homme dont Attalus ait jamais désiré l'amitié.

Je n'ai pas besoin d'amis, se répéta-t-il une nouvelle fois. Mais l'écho de cette pensée n'avait rien de convaincant. Sans Philippe, son existence n'aurait plus la moindre valeur. Le roi était le soleil d'Attalus, l'unique source de chaleur que ce dernier ait connue depuis son jeune âge.

Et s'il n'apprenait pas qui a tué son fils ? Voilà qui était tentant. Il lui suffirait d'attirer Alexandre à l'écart pour l'éliminer sans que les autres le sachent... et briser ainsi le cœur de Philippe.

Il roula sur le côté alors que les ténèbres se dissipaient légèrement, les rayons de la lune transperçant enfin la barrière végétale. Un battement d'ailes lui parvint, à peine perceptible, et il leva les yeux pour apercevoir un vore se laissant planer depuis une haute branche. La créature se posa avec légèreté et avança sans un bruit vers le garçon endormi.

Attalus resta immobile. Ailes repliées le long du corps, le vore se pencha sur l'enfant...

Le champion de Philippe venait de recevoir la réponse à ses prières.

Les pattes griffues approchèrent d'Alexandre. Le bras d'Attalus se détendit et sa dague alla se ficher dans le dos du monstre, qui laissa fuser un cri aigu. Il tenta de déployer ses ailes, mais l'une d'elles était immobilisée par la lame luisant à la clarté de la lune. Gorgone bondit

sur ses pieds et courut jusqu'au vore, qui tomba tête la première sur le sol. Réveillés par le vacarme, Parménion et les autres assistèrent à ses derniers soubresauts.

Attalus se fraya un chemin jusqu'au cadavre et retira brusquement sa dague.

« Attention, le prévint le roi de la forêt. Son sang est le pire des poisons. Touche-le et tu mourras. »

Le Macédonien plongea son arme dans la terre puis nettoya consciencieusement la lame à l'aide de mousse avant de la ranger dans son fourreau.

Gorgone retourna le vore du bout du pied.

« C'était l'un des miens, affirma-t-il. Il est temps de repartir.

— Tu m'as sauvé la vie, fit Alexandre en s'approchant du champion de son père.

— Cela a l'air de t'étonner, mon prince.

— Oui, admit le garçon.

— Et toi ? demanda Attalus à Parménion.

— Pourquoi voudrais-tu que je sois surpris ? répondit celui-ci en secouant la tête. Tu m'as donné ta parole.

— Les mots ne sont que des sons qui disparaissent dans l'air, murmura le soldat. Ne commets pas l'erreur de leur accorder trop d'importance.

— Si tu croyais vraiment cela, tu ne serais pas intervenu », répliqua le Spartiate.

Attalus se détourna, écœuré par son propre comportement. Comment avait-il pu se montrer aussi stupide ? Ramassant la cape dont il s'était servi comme couverture, il l'épousseta et l'accrocha à son épaule à l'aide de la broche en turquoise que Philippe lui avait offerte. Les autres étaient prêts au départ, sauf la prêtresse assise sous un chêne.

« Restez tous près de moi, ordonna Gorgone, car il fait très sombre là où nous allons et les dangers sont innombrables. »

Malgré son injonction, Théna ne bougea pas. Attalus alla la voir.

« Nous allons nous mettre en route, lui dit-il.

— Je ne viens pas avec vous, souffla-t-elle.

— Vous ne pouvez pas rester ici.

— Il le faut. »

Parménion s'approcha et la prêtresse se força à lui sourire. « Partez sans moi, fit-elle. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda le Spartiate en mettant un genou à terre.

— Je dois retarder les Macédoniens et envoyer le Roi-Démon sur

une fausse piste.

— Comment ? voulut savoir Attalus.

— Comme cela », répondit-elle en tendant le doigt.

Les deux hommes se retournèrent... pour se retrouver face à leurs doubles, qui dormaient près d'un grand feu. Gorgone se tenait de l'autre côté de clairière, à côté de Brontès. Pour sa part, Alexandre était niché contre le centaure somnolent.

« Partez vite, avant que l'esprit de Philippos ne revienne.

— Je refuse que vous preniez un tel risque, protesta Parménion.

— Je ne serai pas plus en danger que vous. Allez, maintenant ! »

Voyant que le Spartiate n'avait pas l'intention d'obéir, Attalus lui saisit le bras.

« Pas de bêtise, tu te souviens ? souffla-t-il. Il faut sauver le garçon. Viens. »

Parménion se dégagea pour s'approcher de Gorgone.

« Son pouvoir est grand », commenta le roi de la forêt en regardant son double endormi.

Sur ces mots, le roi de la forêt prit la tête du petit groupe, suivi de Parménion et de Brontès. Attalus assura l'arrière-garde, derrière le centaure et l'enfant.

Le sentier était en effet plongé dans une obscurité totale et les compagnons ne parcoururent qu'une faible distance au cours des deux premières heures. Puis les lueurs annonciatrices de l'aube parurent dans un silence toujours aussi pesant.

En milieu de matinée, Gorgone agita brusquement le bras en faisant signe aux autres de se cacher dans les fourrés. Malgré sa taille impressionnante, il fut le premier à disparaître. Parménion tira Camiron sur le côté et les sabots du centaure battirent un instant dans le vide.

« Silence ! » souffla le général.

En direction du nord, ils entendirent soudain le bruit que faisaient de nombreux hommes traversant les taillis sans aucun souci de discrétion. Attalus se jeta à terre et écarta un buisson. Une colonne de soldats apparut à une trentaine de pas de distance. Les Macédoniens marchaient en file indienne, la lance sur l'épaule.

Une fois le silence retombé, Gorgone sortit de sa cachette et le petit groupe reprit sa route en infléchissant sa trajectoire vers le nord. Parménion ralentit et se laissa rejoindre par Attalus.

« Combien en as-tu compté ? s'enquit-il.

— Quatre-vingt-cinq. Et toi ?

— Pareil, ce qui signifie qu'il y en a d'autres devant nous, répondit-il avec un regard en arrière. J'espère qu'elle leur échappera. »

Attalus hocha la tête sans rien dire.

Assise à la clarté de la lune, Dérae laissait ses pensées se teinter de chagrin. Elle savait sans le moindre doute possible que cette nuit serait la dernière. Il lui fallait maintenir le sortilège pour attirer les Macédoniens loin de Parménion, ce qui l'obligeait à demeurer dans la clairière alors que la nasse du Roi-Démon se refermait sur elle.

Les troncs des arbres proches se paraient d'une écorce argentée dans la fraîcheur nocturne. Attiré par la carcasse du vore, un renard s'aventura dans la clairière. Il contourna prudemment le corps, puis détaila sans demander son reste en percevant l'odeur de putréfaction.

Dérae inspira profondément. La pierre dorée réchauffait sa paume. Elle la contempla une nouvelle fois, s'émerveillant devant tant de beauté. Aristote la lui avait donnée alors qu'ils se trouvaient tout près du Cercle de Pierres.

« Elle t'accordera tout ce que tu pourras souhaiter... dans les limites du raisonnable, bien sûr, avait dit le magus. Elle peut transformer la roche en pain, et inversement. Fais-en un usage avisé. »

Le caillou n'était qu'un fragment d'or veiné de fines lignes noires, qui allaient s'élargissant au fur et à mesure que Dérae l'utilisait pour alimenter son sort.

« Où l'as-tu obtenue ? avait-elle demandé à Aristote.

— En un autre temps, avant que les océans n'engloutissent l'Atlantide et que la face du monde s'en trouve à tout jamais changée. »

Refermant le poing, Dérae regarda le sosie endormi de Parménion. Ironie suprême, ces cinq jours passés en Egéa venaient de doubler le temps que le destin leur avait accordé.

Ses pensées la ramenèrent loin en arrière, dans les jardins de la demeure de Xénophon, près d'Olympie. C'était là que Parménion et elle s'étaient aimés sans avoir conscience du danger. Cinq jours : les plus longs et les plus courts de toute son existence. Les plus longs, car elle se rappelait sans cesse le moindre de ces instants passionnés ; les plus courts, en raison des interminables années de désert qui avaient suivi...

Tamis était la cause de tous les tourments endurés par Dérae, mais cette dernière ne pouvait se résoudre à la haïr. La vieille prêtresse avait été obsédée par un rêve, une ambition dévorante : empêcher la naissance du Dieu Noir. Arpentant les innombrables avens, elle avait découvert l'identité de tous les hommes pouvant enfanter le démon. Il ne restait plus alors qu'à trouver un guerrier qu'elle pourrait utiliser pour les combattre... le bras armé de la Source.

Pour l'obtenir, elle avait fait en sorte que Dérae soit offerte en sacrifice au large des côtes de Troie, livrée à la mer démontée, les mains liées derrière le dos. Quand Parménion l'avait appris, son cœur s'était empli de haine et il avait juré de se venger. Tamis avait planifié tout cela, afin que le jeune sang-mêlé devienne le guerrier dont elle avait besoin. La Mort des Nations.

Il aurait mieux valu que je me noie, songea Dérae. Mais Tamis l'avait sauvée des eaux avant de l'enfermer dans son temple et de manipuler son existence à force de mensonges et de demi-vérités. Et pour quel résultat ?

Parménion avait en effet tué tous les pères possibles. Tous, sauf un : lui-même.

« Je ne regretterai pas cette vie », dit-elle à voix haute.

Elle frissonna sous un brusque accès de terreur. Sondant le ciel avec les yeux de l'esprit, elle aperçut l'image de Philippos flottant au-dessus du campement. L'œil doré la fixait et elle comprit qu'il cherchait à lire ses pensées. Elle emplît son esprit d'un flot de souvenirs pour mieux masquer ses craintes, sentant le pouvoir de l'orbe qui soufflait en elle, telle une brise glacée.

Au loin, elle entendit les soldats avancer furtivement dans la forêt et sa peur augmenta. Elle voulut instinctivement s'humecter les lèvres, mais sa langue était sèche. Son cœur se mit à battre à tout rompre.

Elle perçut la satisfaction de Philippos, qui venait de remarquer Alexandre. Furieuse, elle cessa de se concentrer et les images disparurent. Elle prit plaisir à voir l'expression de choc se graver sur le visage du Roi-Démon.

Laissant son enveloppe charnelle derrière elle, elle fit face à Philippos.

« Ils t'ont échappé », le nargua-t-elle.

Il demeura un long moment sans répondre, puis une ébauche de sourire se dessina sur son visage.

« Bien joué, sorcière, la félicita-t-il. Mais je les aurai bientôt retrouvés. Qui es-tu ?

— Ton ennemie, répondit-elle simplement.

— On prétend que la valeur d'un homme se calcule à la force de ceux qui s'opposent à lui, n'est-ce pas, Dérae ? Où se trouve l'enfant ? »

L'œil d'or se mit à luire et la prêtresse retourna en hâte dans son corps pour se soustraire à son pouvoir. Sa main serra convulsivement la pierre magique qui protégea ses pensées.

« J'espère que tes derniers instants te procureront du plaisir, poursuivait Philippos d'un air sardonique. En tout cas, je sais que mes

hommes apprécieront, eux. »

Au même instant, des soldats en armes jaillirent des fourrés. Dérae se leva et attendit dignement la mort.

Deux Macédoniens lui prirent les bras tandis qu'un troisième venait se camper devant elle.

« Où sont-ils ? demanda-t-il en plantant ses doigts dans les joues de la prisonnière.

— Là où tu ne les trouveras jamais », répondit-elle d'un ton glacial.

Lâchant le menton de Dérae, il la gifla sauvagement du revers de la main. La lèvre inférieure de la prêtresse se fendit.

« Tu as tout intérêt à me répondre, la prévint-il.

— Je n'ai rien à te dire. »

Il dégaina lentement sa dague.

« Tu m'apprendras tout ce que je veux savoir, souffla-t-il avec un plaisir évident. Maintenant ou plus tard, au choix. »

Saisissant le col de la tunique de Dérae, il la lacéra à l'aide de sa dague et déchira le tissu sur toute sa longueur pour exposer les seins et le ventre de la femme. Rangeant son arme, il s'approcha d'elle et lui glissa la main entre les jambes.

Dérae se sentit submergée par le désir naissant des soldats qui l'entouraient et l'officier se pencha pour lui susurrer une obscénité à l'oreille.

Toute sa vie adulte, elle avait suivi la voie de la Source avec une foi inébranlable, certaine qu'elle préférerait périr plutôt que de causer la mort d'un autre. Mais sa formation s'envola au moment où l'homme lui parla, emportant avec elle toutes ses années d'altruisme et de dévouement. Il ne restait plus en elle qu'une jeune Spartiate, digne descendante d'une race de guerriers.

« Meurs », chuchota-t-elle en croisant le regard de son agresseur.

La pierre chauffa brusquement et les yeux de l'homme s'écarquillèrent, puis il tomba en arrière, saignant par la bouche, les oreilles et le nez.

« C'est une sorcière ! » hurla l'un des soldats alors que le corps sans vie de l'officier s'effondrait. Ceux qui la tenaient resserrèrent leur prise, mais elle leva les mains, qui se transformèrent en cobras sifflant de rage. Les deux hommes s'écartèrent dans la plus grande précipitation. Faisant volte-face, elle força les autres à reculer. Des éclairs jaillirent de la gueule ouverte des serpents et les hommes d'armes se retrouvèrent projetés au sol.

Dérae se retourna une nouvelle fois. Les soldats restants dégainaient leurs épées quand une explosion de lumière éblouissante

les aveugla.

Mettant la confusion à profit, la prêtresse s'enfuit dans les bois.

Se déplaçant silencieusement, elle fit route au sud, s'enroulant dans sa cape pour protéger du mieux possible son corps dénudé. Les arbres étaient moins imposants à cet endroit et elle distinguait les étoiles au travers des branchages. Cela lui permit de progresser rapidement en suivant un sentier qui courait le long d'un ruisseau noir.

Les soldats faisaient du bruit loin derrière elle, mais elle savait désormais qu'ils ne la rattraperaient pas. Ils fouillaient les broussailles dans l'obscurité, sans avoir la moindre idée de la direction qu'elle avait empruntée.

La situation changerait radicalement au lever du jour, car les voves pourraient alors quadriller les cieux pour la retrouver. Mais la nuit lui appartenait. Elle avait berné l'ennemi et tué au moins un Macédonyen. La joie farouche accompagnant cette prise de conscience lui insuffla un brusque regain d'énergie.

Mais cela ne dura pas et elle tituba en réalisant ce qu'elle venait de faire.

J'ai tué quelqu'un.

Son exaltation disparut pour céder la place à l'horreur.

Que suis-je devenue ?

Son regard se posa sur les arbres silencieux et son esprit se révolta face à la malfaisance émanant de cet endroit, une malfaisance qui l'avait affectée en corrompant ses croyances et les fondements sur lesquels reposaient ses longues années passées à servir la Source.

Tombant à genoux, elle implora son pardon en projetant son esprit au-delà du néant. Mais elle entendit ses prières résonner dans le vide, là où rien ni personne ne pouvait les percevoir. Épuisée, elle se releva et reprit sa marche vers le sud, en se jurant qu'elle ne tuerait plus jamais.

Jamais.

Trois jours après avoir quitté la prêtresse, Parménion s'éveilla pour s'apercevoir que Gorgone était agenouillé à côté de Brontès. Le minotaure ne bougeait pas et le roi de la forêt avait posé la main sur sa poitrine. Le strategos sentit le découragement le gagner. Depuis de nombreuses heures, l'homme-taureau aux yeux injectés de sang ne parvenait plus à avancer que d'une démarche raide et chancelante.

« Tu peux y arriver », lui avait dit Parménion l'après-midi précédent.

Les yeux rivés au sol, Brontès n'avait rien répondu. Les compagnons s'étaient arrêtés plus tôt qu'à l'habitude en voyant que le

minotaure n'en pouvait plus.

Parménion se leva et alla rejoindre Gorgone.

« Il est mort ? voulut-il savoir.

— Pas encore, mais cela ne saurait tarder. »

Le Spartiate s'accroupit. Du sang coulait par les naseaux de Brontès, qui éprouvait toutes les peines du monde à respirer.

« Que pouvons-nous faire ? demanda Parménion.

— Rien, grommela Gorgone.

— Combien de temps avant que nous sortions des bois ?

— Encore un jour.

— Dans toutes les directions ? » Le fils des Titans secoua la tête.

« Non. Nous pourrions infléchir notre route à l'est, auquel cas nous arriverions plus rapidement à l'orée de la forêt, mais il nous resterait alors encore une journée de marche avant d'atteindre la mer. Et nous émergerions en Etolye, dont le roi est un vassal de Philippos. Il dispose de plus de trois cents soldats dans la ville la plus proche, Kalydon. Tous doivent être en train de fouiller les environs.

— Peux-tu porter Brontès ? »

Les larges mains de Gorgone se refermèrent sur le col de Parménion et le tirèrent violemment vers l'avant.

« As-tu perdu l'esprit ? J'ai abandonné mon royaume pour ta quête et la plupart de mes sujets se sont retournés contre moi. Dans quel but ? Pour conduire l'Enfant Sacré au Portail des Géants. Et aujourd'hui, tu voudrais que je laisse tomber pour cette créature ? vociféra-t-il en tendant le doigt vers le minotaure agonisant.

— Il ne s'agit pas de laisser tomber, l'apaisa Parménion. Mais les soldats qui surveillent la forêt ne peuvent se trouver partout à la fois. Et d'autres choses comptent, Gorgone. L'amitié, la loyauté... Brontès a risqué sa vie pour sauver la mienne. J'ai une dette envers lui, et je le paye toujours.

— Ha ! Et si c'était moi qui gisais à sa place ? Mettrais-tu ton existence en danger pour me sauver ?

— Oui. »

Gorgone le lâcha en souriant, mais ses yeux pâles luisaient trop pour qu'il soit possible de savoir ce qu'il pensait vraiment.

« Tu sais, je crois que tu es sincère. Tu es un idiot tout comme Brontès. Mais nous n'en sommes plus à une folie près. D'accord, je le porterai jusqu'au soleil, si c'est ce que tu souhaites. »

Soulevant le minotaure sans effort apparent, le seigneur des bois le jeta sur son épaule.

Parménion réveilla les autres et le petit groupe suivit Gorgone vers l'est. En moins d'une heure, la densité des arbres diminua

fortement et quelques chants d'oiseaux résonnèrent au loin. Enfin, les compagnons atteignirent la lisière de la forêt, au sommet d'une colline surplombant une ville fortifiée.

Gorgone déposa son fardeau sur le sol et se recula. Parménion mit un genou à terre et posa la main sur l'épaule de Brontès.

« M'entends-tu, mon ami ? » murmura-t-il.

Les lèvres du minotaure s'entrouvrirent pour laisser échapper un long geignement et il se mit à pleurer des larmes de sang.

« Trop... tard... gémit-il.

— Non. Fais appel à toute la force qu'il te reste. Essaye. »

Brontès ferma les yeux au moment où leur guide revenait.

« Viens, dit Gorgone au Spartiate. Il a besoin d'être seul. Le soleil lui rendra de l'énergie et il reste encore un peu d'Enchantement en ce lieu ; je le sens qui me brûle les pieds. »

Parménion retourna à l'ombre des arbres.

« Survivra-t-il ? demanda Alexandre en lui prenant la main.

— S'il en a la volonté, répondit le général.

— J'ai grand-faim, intervint Camiron. Quand mangeons-nous ?

— Nous avons tous faim, rétorqua méchamment Attalus. Mon estomac pense que ma gorge a été tranchée. Alors cesse de te plaindre.

— Je vais chasser », décida le centaure.

Avant que quiconque ait pu le retenir, il partit au galop, l'arc à la main.

« Reviens ! » s'écria Parménion.

Mais Camiron continua de courir... au vu et au su des sentinelles de Kalydon. Quelques minutes plus tard, les portes de la ville s'ouvrirent et une vingtaine de cavaliers s'élancèrent à la poursuite de l'être hybride.

« Au moins, ils ne viennent pas vers nous », observa Attalus.

Parménion garda le silence. Jetant un regard à Brontès, il vit que le corps de ce dernier était baigné d'une vive lumière et que sa peau prenait des reflets d'or. Sa tête massive et ses cornes rétrécirent. Son bras droit fut pris d'un spasme et le minotaure poussa un grognement. Enfin, la lueur disparut. Gorgone et le Spartiate rejoignirent Brontès, qui était redevenu un jeune homme blond aux yeux bleus.

« Merci, dit-il en acceptant la main tendue de Parménion.

— Remercie plutôt ton frère, répondit ce dernier en aidant son ami à se relever. C'est lui qui t'a porté jusqu'ici.

— Nul doute qu'il avait ses raisons.

— Ta gratitude me touche énormément, frère, ironisa Gorgone tandis que ses serpents sifflaient méchamment. Il nous faut repartir sans attendre, humain... à moins que tu ne veuilles également secourir

le centaure, bien sûr. Tu n'as qu'un mot à dire, général, et je fais le siège de la cité.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Parménion en souriant. Nous te suivons.

— Mais nous ne pouvons pas laisser Camiron ! protesta Alexandre.

— Il nous est impossible de l'aider, prince », confirma tristement le Spartiate.

Une ombre apparut sur l'herbe et Gorgone leva les yeux. Un vore décrivit quelques cercles loin au-dessus d'eux avant de partir en direction du nord.

« Nous sommes repérés, constata le fils des Titans. Il ne nous reste plus qu'à espérer atteindre la côte avant eux. »

La progression vers le sud-ouest fut dure et lente. Au cours des derniers jours, les compagnons avaient dû boire de l'eau croupie et se nourrir de baies acides et de champignons au goût atroce. Parménion sentait ses forces le quitter et, par deux fois, Attalus vomit en bordure du sentier. Seul Gorgone paraissait inépuisable. En tête du groupe, il avançait toujours d'un pas égal, Alexandre perché sur ses épaules.

Au crépuscule, ils montèrent le camp sous une corniche rocheuse. Là, le roi de la forêt autorisa un feu, qui remonta le moral des Macédoniens.

« Une fois de l'autre côté du golfe, combien de temps faut-il pour arriver à Sparte ? s'enquit Attalus.

— Si nous parvenons à trouver des chevaux, trois jours, répondit Parménion.

— Pourquoi Sparte ? intervint Gorgone. Pourquoi ne pas aller directement au portail ?

— Nous espérons y retrouver un ami, lui expliqua le général. Un puissant magus.

— Il faudra qu'il le soit, car Sparte ne tiendra pas longtemps contre Philippos. Au moment où vous pénétriez dans les bois, mes vores m'ont averti que l'armée macédonienne marchait au sud. Korynthos a rallié le camp du Roi-Démon, ce qui signifie que ce dernier n'a plus qu'un seul adversaire : Sparte. Et la cité n'a aucune chance de le vaincre ; peut-être sera-t-elle même déjà tombée avant que nous ayons traversé le golfe.

— Si tel est le cas, nous gagnerons sans attendre le Portail des Géants, l'assura Parménion. Mais Philippos n'a encore jamais affronté l'armée Spartiate, et il risque d'avoir une surprise. »

Vers minuit, alors que le campement n'était plus éclairé que par quelques braises rougeoyantes, Parménion fut tiré d'un sommeil léger

par des bruits dans les fourrés. Dégainant son épée, il réveilla Attalus, et tous deux s'éloignèrent silencieusement des vestiges du feu.

Les buissons s'écartèrent à leur approche et Camiron apparut, portant une biche morte sur le dos. Le centaure se fendit d'un large sourire en apercevant les deux Macédoniens.

« Je suis un grand chasseur, déclara-t-il. Regardez ce que j'ai attrapé. »

Sans mot dire, Gorgone s'éloigna à grandes enjambées du camp, en direction de l'est. Attalus prit l'animal, le dépouilla et découpa les meilleurs morceaux à l'aide de son épée. Quelques minutes plus tard, le feu avait été rallumé et l'air s'emplissait d'une odeur alléchante de viande grillée.

« Par Zeus, je vous jure que je n'ai jamais rien senti d'aussi bon, commenta Attalus en contemplant la graisse qui gouttait dans les flammes.

— Tu as été magnifique, Camiron, dit Alexandre. Je suis fier de toi. Mais qu'en est-il des hommes qui te pourchassaient ?

— Je suis le plus rapide de tous, répondit le centaure. Je les ai entraînés au loin jusqu'à ce que leurs chevaux soient épuisés, puis je suis revenu vers l'ouest. Personne ne peut me rattraper. »

La chair était coriace, mais personne n'émit la moindre protestation. Parménion sentit ses forces revenir alors qu'il se léchait les doigts après avoir englouti sa troisième portion.

« Tu sais, en Macédoine, nous aurions fait fouetter un chasseur qui aurait essayé de nous vendre une viande aussi dure, fit un Attalus rassasié.

— C'est vrai, affirma le strategos. Délicieuse, n'est-ce pas ?

— Indescriptible.

— J'espère qu'elle l'est en effet, les interrompit Gorgone en revenant. Notre valeureux chasseur a laissé une piste que même un aveugle pourrait suivre, et l'ennemi se trouve déjà assez près pour humer le festin. »

Soulevant Alexandre, il l'installa sur ses épaules et partit en direction du sud.

« J'ai fait une bêtise ? » demanda un Camiron nerveux.

Parménion lui tapa doucement l'épaule pour le réconforter.

« Nous avons besoin de manger, dit-il. Tu as été parfait.

— Oui, n'est-ce pas ? » pérorait le centaure en bombant le torse.

Ragaillardis, les compagnons marchèrent toute la nuit durant. Quand l'aube se leva, ils avaient atteint la dernière ligne de collines avant le golfe de Korynthos. Mais leurs poursuivants les talonnaient de près : à deux reprises, en se retournant, Parménion avait remarqué des

cuirasses ou des fers de lance brillant à la clarté de la lune.

Alors qu'ils sortaient de la forêt, Gorgone se saisit d'une racine apparente, qu'il arracha avant de la lever au-dessus de sa tête. Sans bouger d'un pouce, il entama alors une incantation dans un langage inconnu des Macédoniens.

« Que fait-il ? demanda Parménion.

— Il invoque la malice de la forêt », répondit Brontès avant d'aller contempler les flots qui scintillaient dans les premières lueurs du jour.

Quand Gorgone en eut fini, il descendit vers la mer sans pour autant lâcher sa racine. Les autres s'engagèrent à sa suite sur le sentier pentu. Camiron eut toutes les peines du monde à effectuer la descente : il ne cessait de déraiper et, à un moment, il renversa Brontès en le heurtant violemment. Finalement, Parménion et Attalus l'aidèrent en prenant chacun un de ses bras.

Enfin, ils atteignirent la plage. Les premiers soldats apparurent au sommet de la falaise.

« Et maintenant ? demanda le champion. On nage ?

— Non », répliqua Gorgone en levant de nouveau la racine.

Les yeux fermés, il recommença à chanter. Parménion regarda derrière eux. Plus d'une centaine de Macédoniens abordaient lentement la descente traîtresse.

Une épaisse fumée se dégagait de la racine et plana quelques instants au-dessus des vagues avant de disparaître sous la surface. L'eau devint noire et se mit à bouillonner, en laissant échapper des poches de gaz jaunâtre qui s'enflammaient au contact de l'air. Puis une forme sombre émergea des flots, une ancienne trirème à la coque pourrie et aux voiles déchirées, arrachée aux fonds marins où elle reposait. Parménion déglutit difficilement en voyant le navire approcher de la côte. Des squelettes étaient encore assis sur les bancs de nage et des cadavres en état de décomposition avancée gisaient sur le pont incrusté de coquillages. De l'autre côté, les Macédoniens se trouvaient presque à portée de flèche.

L'embarcation racla contre le sable et une passerelle apparut.

« Si vous voulez vivre, montez ! » tonna Gorgone en donnant l'exemple sans lâcher Alexandre.

Parménion, Brontès et Attalus le suivirent et Camiron fit de même, mais avec plus de difficultés, ses sabots glissant sur le bois couvert de vase.

La trirème recula en se laissant porter par le courant, laissant les Macédoniens horrifiés sur la plage. Plusieurs projectiles furent tirés contre le navire fantôme, mais la plupart des soldats le regardèrent,

bouche bée, se faire avaler par une brume grise dérivant à la surface des flots noirs.

Dérae se cacha derrière un tronc d'arbre abattu en voyant arriver les soldats. La mer se trouvait là, toute proche, mais la présence de l'ennemi lui interdisait de l'atteindre. Elle scruta la falaise dans l'espoir d'y découvrir le moyen de franchir les lignes adverses ; les Macédoniens s'étaient déployés pour trouver tous les sentiers menant à la plage.

Elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir échoué si près du but. Après avoir évité toutes les patrouilles fouillant la forêt, elle en était sortie au moment où Parménion et ses compagnons atteignaient la côte.

Replongeant sous le couvert des arbres, elle courut vers l'ouest jusqu'à avoir la certitude qu'elle avait distancé les hommes de Philippos. De nouveau, elle s'approcha du bord. La mer avait récemment rongé la roche et des pans entiers de falaise avaient sombré dans les flots. Il ne restait plus le moindre sentier. Elle chercha frénétiquement des prises qui lui permettraient de descendre en escaladant, mais aucune voie ne paraissait sûre.

« La sorcière ! » entendit-elle.

Dérae se retourna brusquement ; les soldats qui venaient de sortir des bois lui coupaient l'unique voie de repli. Ses yeux furent attirés par les vagues qui se brisaient contre les rochers à demi immergés. Inspirant profondément, elle ôta sa cape et se dressa, nue, au bord de la falaise.

Puis elle poussa sur ses jambes et se lança dans le vide. Entraîné par son centre de gravité, son corps se pencha naturellement vers l'avant. Elle écarta les bras pour se stabiliser, puis les tendit au-dessus de sa tête en sentant qu'elle se mettait à tourner sur elle-même. Luttant pour conserver son calme, elle prit la position du plongeur et regarda les vagues et les récifs se précipiter vers elle. Elle tomba pendant un temps qui lui sembla infini et, au dernier moment, accola ses mains pour s'ouvrir un passage dans l'eau. La violence de l'impact chassa l'air contenu dans ses poumons, mais elle avait bien calculé sa trajectoire ; évitant tous les rochers, elle heurta le sol sablonneux avec une force telle qu'elle crut que ses os n'y résisteraient pas. Repliant ses jambes sous elle, elle les détendit brusquement et remonta vers la surface, vers un soleil infiniment haut, persuadée qu'elle allait mourir noyée.

Je vais mourir ! s'affola-t-elle. Elle se mit à nager avec l'énergie du désespoir. Enfin, sa tête jaillit à l'air libre, mais elle eut tout juste le temps d'inspirer une goulée d'oxygène avant qu'une violente vague

ne la recouvre et la projette contre un rocher. Une lance creva la surface à quelques pas d'elle, aussitôt suivie d'une dizaine de flèches. Plongeant de nouveau, elle nagea en direction du large, trouvant refuge dans une épaisse brume blanche qui semblait diffusée par la mer elle-même.

Puis elle vit le vaisseau fantôme qui fendait l'eau.

« Parménion ! cria-t-elle. Parménion ! »

Le Spartiate l'aperçut et, contre toute attente, la trirème infléchit sa trajectoire dans sa direction. Elle s'accrocha à une rame au passage, mais le bois pourri cassa net et elle disparut sous les flots. Quand elle émergea, elle vit que Parménion était passé par-dessus le bastingage pour l'aider. Accroché à un sabord de nage, il lui tendit la main. Dérae saisit son poignet et se sentit soulevée avec force. Ses jambes battaient dans le vide à la recherche d'une prise, et son pied heurta un crâne qui se fendit et roula dans l'eau. Enfin, elle retrouva son équilibre. Parménion la serra contre lui et l'embrassa sur le front.

« C'est bon de vous revoir, lui dit-il.

— Tu en vois un peu trop maintenant », répondit-elle en se dégageant pour monter sur le pont.

Attalus la couvrit aussitôt de sa cape. « Bienvenue, madame, fit-il d'un air enjoué. Cela me fait plaisir de vous retrouver.

— Merci, Attalus. »

Surprise par la chaleur de son accueil, elle lui rendit son sourire. Parménion la rejoignit. Il semblait sur le point de dire quelque chose lorsque la voix de Gorgone retentit.

« Navire à l'ouest ! annonça-t-il. Une trirème ! »

Les compagnons se précipitèrent au bastingage pour voir le nouvel arrivant. Ce dernier se trouvait à une quarantaine de longueurs derrière eux, mais ses trois bancs de nage lui permettaient de se rapprocher rapidement.

« Superbe bâtiment, commenta Attalus à l'attention de Dérae. Vous voyez son bélier en bronze, juste en dessous de la proue ? Ça vous transperce une coque avec plus d'efficacité que les pires récifs.

— Pouvons-nous les distancer ? » demanda Parménion.

Gorgone se permit un gloussement en montrant son équipage d'un geste du bras.

« Mes hommes ne sont pas au mieux de leur forme, mais nous verrons bien. »

Un horrible gémissement monta de la cale du bateau et les rames se mirent en place. Les squelettes commencèrent à souquer et le navire prit de la vitesse, mais pas assez pour distancer la trirème. « À gauche ! » ordonna Parménion. Le cadavre qui tenait la barre se

pencha vers la droite et l'embarcation répondit en tournant de l'autre côté. Le bâtiment macédonien les dépassa et ses hommes rentrèrent précipitamment leurs rames. La plupart furent sauvées, mais quelques-unes se brisèrent comme des brindilles contre l'étrave du vaisseau noir. Un déluge de flèches s'abattit sur le pont. Parménion se jeta sur Dérae, qu'il couvrit de son corps. Un projectile ricocha contre le casque d'Attalus, puis les deux bateaux se séparèrent. La brume s'épaissit et se referma sur eux.

Une heure durant, ils poursuivirent leur route en silence, écoutant les cris des Macédoniens qui les cherchaient dans le brouillard. Les nuages noircirent et les premiers éclairs déchirèrent le ciel tandis qu'un roulement de tonnerre retentissait au-dessus du golfe.

Une pluie violente se déclara au moment où le vaisseau fantôme ralentissait sérieusement.

« Mes pouvoirs s'épuisent, expliqua Gorgone. Il va bientôt couler... pour de bon, cette fois-ci. »

Ils se trouvaient à moins d'un mille marin de la côte, mais le vent les poussait vers le large.

La brume fut dispersée par les bourrasques, juste à temps pour que Parménion aperçoive la trirème qui arrivait dans leur dos.

La foudre frappa de nouveau, faisant luire le bélier qui fondait sur le bateau condamné.

Recroquevillé sur le pont balayé par la pluie, Alexandre s'accrochait de toutes ses forces à une barre de bois chaque fois que le navire se soulevait ou plongeait dans un creux. De là où il se trouvait, il n'apercevait la trirème macédonienne que lorsque la houle dressait la proue de leur embarcation vers les cieux. Une vague terrible déferla sur le pont qu'elle détruisit en partie. Camiron lâcha le mât brisé et fut entraîné vers la mer démontée. Alexandre cria, mais personne ne l'entendit en raison des hurlements du vent. Voyant le centaure en danger, Brontès traversa le pont en courant et lui attrapa la main. L'espace d'un instant, le garçon crut que l'ancien minotaure était parvenu à sauver son ami, puis une nouvelle vague fit passer les deux compagnons par-dessus bord.

Alexandre essaya de se lever pour aller rejoindre Parménion à la poupe, mais il glissa et faillit lâcher prise. Théna vint jusqu'à lui et le serra contre elle.

« Camiron a été emporté ! » s'écria-t-il.

La prêtresse hocha la tête sans rien dire. À l'avant, un autre morceau de coque fut avalé par les flots.

Faisant appel à ses pouvoirs, Alexandre tenta de localiser le centaure.

Tout d'abord, il ne capta rien, puis son esprit s'emplit de la plus belle musique qu'il ait jamais entendue. Aiguë et joyeuse, elle était si envoûtante qu'il fut incapable de penser à quoi que ce soit d'autre. Le vaisseau fantôme trembla et grogna sous les assauts répétés de la tempête, mais le garçon n'entendit rien d'autre que la mélodie éthérée issue du fond des flots. Il l'absorba pleinement et tenta de la transcrire, mais, malgré son talent, il en fut incapable. Elle ne s'accompagnait pas de mots, seulement d'émotions, nobles et glorieuses. Cherchant plus loin, il se mit en quête de la source de la musique, pour s'apercevoir qu'elle provenait de partout à la fois, générant une harmonie presque inimaginable. Quand il entendait les oiseaux chanter dans les arbres, il parvenait à fusionner avec eux car chacun constituait un individu distinct. Mais cette musique était différente ; les êtres qui la produisaient partageaient les mêmes sentiments.

Le navire s'enfonça et l'eau commença à s'engouffrer par les sabords. Le pont s'ouvrit en deux et la mer se referma sur l'enfant et la prêtresse. Malgré tous ses efforts, Alexandre lâcha prise. Théna essaya en vain de le retenir ; il lui échappa lorsque tous deux furent emportés par la vague. Alexandre disparut sous l'eau, mais la musique continuait de lui emplir le cœur de joie.

Une masse douce et chaude amortit sa descente et le ramena vers la surface. Sa tête jaillit de l'eau et il inspira goulûment en battant des bras avec frénésie pour se maintenir à flot. Une silhouette grise émergea à côté de lui, un dos luisant orné d'une nageoire incurvée. Sans réfléchir, il la saisit et s'y accrocha de toutes ses forces. Battant de la queue, le dauphin se dirigea vers la côte lointaine, sans cesser de chanter pour apaiser les craintes de l'enfant.

Le bélier de la trirème transperça la coque du bateau de Gorgone au niveau de la poupe, et Parménion fut projeté en avant par la violence de la collision. Il glissa sur le pont détrempé, attrapa le bastingage et tenta de se relever. Non loin de lui, le roi de la forêt jeta sa racine dans les airs. Emportée par le vent, elle retomba sur la trirème.

Désormais accrochés, les deux navires étaient ballottés au même rythme. Les rameurs du bâtiment de guerre firent tout leur possible pour se dégager de l'embarcation condamnée, mais la magie qui avait maintenu cette dernière à flot n'existait plus et le poids de la coque gorgée d'eau entraînait la trirème macédonienne vers le fond. Sa poupe sortit de l'eau, se soulevant dangereusement.

Le vaisseau fantôme roula sur lui-même et Parménion fut propulsé en direction des flots. Serrant le bastingage avec l'énergie du

désespoir, il libéra sa main droite pour essayer de délayer sa cuirasse ; jamais il ne pourrait nager en étant si lourdement lesté. Mais une vague énorme l'emporta avant qu'il ne soit parvenu à ses fins.

Son casque lui fut arraché, mais pas son armure. Conservant son calme, il dégaina sa dague et trancha une à une les lanières de sa cuirasse. Enfin débarrassé, il remonta au moment où les deux navires imbriqués étaient engloutis par la mer démontée.

Sur sa droite, il aperçut brièvement Attalus qui tentait désespérément de garder la tête hors de l'eau. Lâchant sa dague, il nagea jusqu'à son compagnon. Toujours en armure, celui-ci disparut sous les flots. Parménion plongea aussitôt, poussant de toute la puissance de ses jambes pour rattraper l'homme qui se noyait.

Il faisait nuit noire sous l'eau, mais un nouvel éclair déchira le ciel et Parménion entrevit Attalus, qui se débattait toujours. Saisissant l'épaulette du champion, il remonta vers la surface. Attalus eut juste le temps de reprendre son souffle avant que le poids de son armure ne l'entraîne de nouveau vers le fond. Une fois encore, Parménion plongea à sa suite, et il chercha en tâtonnant la dague que l'ancien assassin portait sur la hanche gauche. L'ayant trouvée, il la dégaina et s'attaqua aux lanières de la cuirasse. Le cuir mouillé ne résista pas à la lame acérée. Rentrant la tête dans les épaules, Attalus poussa l'armure métallique vers le haut. Enfin libéré de son poids, il put remonter à l'air libre.

Une vague les souleva et Parménion distingua la côte lointaine. À mouvements mesurés pour économiser ses forces, il se dirigea vers elle en se laissant porter par le courant.

Il n'eut pas un regard pour Attalus et ne s'autorisa pas à penser à Alexandre ou aux autres. Seul contre la violence de la mer et de la tempête, il focalisa toute son énergie sur un seul et unique objectif.

Survivre.

352 avant J.-C. Les falaises d'Arkadye

Assis à l'écart de ses hommes sous une petite corniche rocheuse, Ektalis regardait sans la voir la pluie qui martelait la pierre grise. Il était plus ou moins au sec, mais les rafales de vent projetaient régulièrement des rideaux d'eau sur ses cuisses nues et l'eau n'en finissait pas de ruisseler sur ses jambières en bronze. Il aurait préféré se trouver à Korynthos avec sa femme et ses fils.

Sur sa gauche, les dix derniers hommes de son détachement s'étaient mis à couvert dans une petite grotte tandis que, de l'autre côté, les cinq Macédoniens surveillaient la mer sans avoir apparemment conscience du déluge.

Ektalis éprouvait une telle haine à leur égard qu'il faillit s'étrangler. Des barbares méprisables, tous ! Comment une cité aussi cultivée que Korynthos avait-elle pu faire alliance avec le Roi-Démon ? Cela le dépassait, mais le traité avait bel et bien été signé, et Ektalis devait désormais composer avec l'armée de Philippos.

Si tu étais un homme, tu te serais élevé contre cette décision lorsque les conseillers l'ont mise aux voix à l'agora. Mais tu ne l'as pas fait... pour protéger ta misérable existence. Le débat avait été plus que houleux. Léman, Parsidan et Ardanas, trois bons amis d'Ektalis, avaient bravement dénoncé l'alliance... et péri assassinés dans les heures qui avaient suivi. Depuis, Philippos régnait en maître sur la cité.

Ektalis frissonna lorsqu'une bourrasque plus violente que les autres trempa sa cape blanche.

« Trouve l'Enfant Sacré, lui avait dit son général. C'est la volonté du roi. »

Ce n'est pas mon roi. Ces paroles brûlaient la langue du soldat, mais il ne les avait pas prononcées. Au lieu de cela, il avait salué et était parti réunir sa centurie. Selon les prêtres, le garçon se trouvait dans la forêt de Gorgone, mais un message contradictoire était vite parvenu à Ektalis, annonçant que sa proie longeait la côte à bord d'un bateau. Il n'y avait que dix criques dans lesquelles l'accostage était possible ; Ektalis avait divisé son unité de manière à toutes les surveiller.

C'est alors que les cinq Macédoniens étaient arrivés, fiers,

hautains et menaçants, comme à l'accoutumée. Et de quoi sont-ils fiers ? se demanda Ektalis. Il y a dix ans, ils forniquaient encore avec leurs chèvres dans leur pays barbare. Ils ne possèdent ni culture ni histoire. Et aujourd'hui, ils méprisent les gens civilisés et les traitent en esclaves, nous autant que les autres. Mais c'est ce que nous sommes devenus, après tout. Les esclaves d'un fou infanticide.

Une lueur bleutée apparut à l'est et les premiers rayons du soleil illuminèrent les collines. Ektalis se sentit rasséréné par tant de beauté, mais cela ne dura pas : les Macédonyens s'étaient levés et l'un d'eux montrait la côte du doigt. Suivant le bras tendu, l'officier korynthyen aperçut un petit garçon sortant de l'eau.

Aussitôt, le désespoir l'envahit. Nul n'ignorait que l'enfant était destiné à finir sacrifié sur l'autel du Roi-Démon.

Les nuages se dispersèrent et la pluie se transforma en crachin. Ektalis rejoignit ses hommes. Chargeant deux d'entre eux de ramener les soldats des autres criques, il conduisit son unité jusqu'à la plage, suivant les Macédonyens qui avaient déjà dégainé leurs épées.

Les Korynthyens furent alors confrontés à l'inoubliable : un dauphin apparut, traînant une femme nue accrochée à sa nageoire dorsale. Il approcha le plus possible de la côte afin de permettre à sa passagère d'avoir pied.

« Loué sois-tu, Poséidon, Seigneur des Profondeurs », balbutia un homme proche d'Ektalis, et les autres soldats reprirent la prière en chœur. « Sois-nous favorable et bénis nos familles et notre cité. »

La déesse avança et s'agenouilla à côté de l'enfant, qu'elle prit dans ses bras. Les Macédonyens avancèrent vers elle, animés d'intentions meurtrières.

« Arrêtez ! » hurla Ektalis, mais les autres ignorèrent son injonction et il se mit à courir, fou de rage.

Le premier Macédonyen s'apprêtait à planter son épée dans le ventre de la femme quand Ektalis se jeta sur lui et le renversa.

« Par Hécate, qu'est-ce qui te prend ? vociféra l'officier macédonyen, un guerrier musclé à la barbe en trident.

— C'est une fille de Poséidon, Canos. Tu ne l'as pas vue arriver sur le dos d'un dauphin ?

— Pauvre idiot ! C'est une sorcière, voilà tout. Et maintenant, écarte-toi.

— Non ! refusa Ektalis en tirant sa lame de son fourreau. Vous ne lui ferez aucun mal. Prenez l'enfant, mais ne la touchez pas !

— Si tu t'opposes à moi, tu t'opposes à mon roi, le menaça Canos. Et cela n'est plus de l'insubordination, mais de la trahison.

— Donne à mes actes le nom que tu voudras », répondit Ektalis

en tentant vainement de réprimer sa peur.

Le Macédonyen éclata de rire en constatant que son vis-à-vis était terrifié. Son hilarité fit davantage de mal à Ektalis qu'un coup d'épée, et le Korynthyen sentit fondre le peu de courage qu'il avait brièvement rassemblé.

« Un mot de vous, capitaine, et nous exterminons ces barbares jusqu'au dernier », fit l'un de ses hommes.

Ektalis fut stupéfié par cette intervention ; il savait que ses hommes le tenaient en piètre estime compte tenu du fait qu'il ne s'était jamais montré prompt à agir. Canos se tourna vers les autres Korynthyens.

« Vous voulez me désobéir ? Croyez-vous vraiment que cinq Macédonyens ne sont pas capables de vous tuer tous ? Dans ce cas, pensez à ceci, bande de chiens : notre roi est déjà au courant de ce qui se passe ici, et si vous persistez, vous périrez et vos familles avec vous. C'est bien compris ? »

Voyant que les Korynthyens se détendaient et que leur main s'éloignait de la poignée de leur épée, Canos s'approcha de nouveau de la femme. Mais Ektalis s'interposa une seconde fois.

Canos frappa sans sommation. Ektalis para l'assaut et contre-attaqua. Le Macédonyen fit un pas en arrière et la lame siffla à un pouce du visage d'Ektalis. Sans laisser à son adversaire le temps de se reprendre, Canos se fendit et plongea son épée dans le bas-ventre d'Ektalis. Ce dernier se savait perdu mais, rassemblant ses dernières forces, il planta son arme sous la mâchoire de Canos, transperçant sa langue et son palais avant d'atteindre le cerveau. Le Macédonyen s'effondra comme une masse et son poids arracha l'épée de la main d'Ektalis, qui tomba aussitôt à genoux.

La déesse s'approcha de lui et retira la lame qui déchirait ses chairs. Mais la vision d'Ektalis se brouillait et il se laissa aller contre elle.

« Je... suis... désolé... » s'excusa-t-il.

Ignorant les Macédonyens restants, Dérae allongea doucement le mourant sur le dos. Son esprit fusionna avec celui de l'homme et elle suivit son système sanguin jusqu'à atteindre la terrible blessure qui le tuait rapidement. Sans perdre une seconde, elle referma l'artère sectionnée et décupla ses capacités de cicatrisation. Passant à la paroi musculaire, elle stoppa le flot de sang et reconstitua les tissus. Le ptérux en cuir bouilli du Korynthyen avait empêché la lame de pénétrer trop profondément. Maintenant que la plaie était refermée, le soldat vivrait.

De retour dans son corps, elle ouvrit les yeux.

« Vous pouvez garder la femme, disait un Macédonyen, mais nous prenons l'enfant avec nous.

— Prenez-le et partez, répondit le Korynthyen qui avait soutenu Ektalis.

— Non. Il restera où il est », intervint un nouveau protagoniste à la voix grave, métallique.

Dérae se tourna pour voir un guerrier arriver. Il avait la tête protégée par un casque de bronze et son armure luisait au soleil. Quand il se rapprocha d'une démarche souple, la prêtresse se rendit compte qu'il ne portait pas de masque, comme elle l'avait tout d'abord cru : son visage était intégralement recouvert de métal.

« Qui es-tu ? demanda le nouveau chef Macédonyen, un homme aux traits taillés à la serpe qui se faisait appeler Plios.

— Mon nom est Casque, et l'enfant est à moi.

— Tuez-le ! »

Les quatre Macédonyens se ruèrent sur le nouveau venu, mais l'épée de ce dernier trancha aisément la gorge du premier avant de parer l'assaut du second. Pivotant sur son talon, Casque donna un violent coup de coude à Plios, qui tomba à la renverse contre le dernier soldat, le nez cassé. L'épée de l'inconnu se leva et s'abattit de nouveau, faisant une deuxième victime. Puis Casque se rua sur Plios, qui tenta désespérément de se protéger. Mais la douleur ralentissait ses réflexes et la lame de son adversaire n'eut aucun mal à trouver sa trachée-artère. Le dernier survivant se jeta follement en avant ; Casque l'évita d'un pas de côté avant de le frapper à la nuque. L'homme s'affala sur le sable et tenta de se relever, mais un second coup l'acheva en le décapitant à moitié.

« Le garçon est à moi », répéta le guerrier au visage de métal en se tournant vers les Korynthyens.

C'est le moment que choisit Ektalis pour se réveiller.

« Suis-je mort ? demanda-t-il à Dérae.

— Non, tu as été soigné.

— Merci, ma déesse. »

Elle l'aida à se relever en souriant. Aussitôt, les soldats entourèrent leur capitaine, surpris et intrigués par sa guérison miraculeuse.

« Veux-tu du mal à l'enfant ? s'enquit Dérae en se tournant vers l'homme au casque de fer.

— Non, madame, mais j'ai besoin de lui.

— Pour quelle raison ?

— Lui seul peut me libérer de la malédiction du casque.

— Comment le sais-tu ?

— On m’a dit de le chercher.

— Qui te l’a dit ?

— Je l’ignore, admit-il d’un ton las. Je sais si peu de choses...»

Sondant l’esprit de l’inconnu, Dérae vit qu’il disait la vérité. Il ne se souvenait de rien avant son réveil dans le cimetière, et nul indice ne permettait de se faire une idée quant à son identité.

La prêtresse cessa ses recherches et appela Alexandre.

« Peux-tu l’aider ? » voulut-elle savoir.

L’enfant garda un instant le silence.

« L’heure n’est pas encore venue », souffla-t-il enfin.

Ektalis couvrit la déesse nue de sa cape blanche tandis que deux autres Korynthyens étaient la tunique d’un Macédonyen mort pour l’offrir à Dérae. Trop impressionnés pour parler, les soldats gardaient un silence religieux. Ils avaient vu une divinité sortir des flots et ramener leur capitaine mort à la vie. Et, comme si cela ne suffisait pas, un guerrier enchanté était venu à bout de quatre Macédonyens. Leur existence ne serait plus la même après cet instant crucial, et ils attendaient que leur supérieur s’adresse à eux.

Il le fit, après les avoir attirés à l’écart de la déesse, du guerrier et de l’enfant.

« Vous avez tous assisté au miracle, leur dit-il. J’ai senti l’épée s’enfoncer dans mon ventre, et pourtant je ne suis pas blessé. Et vous avez également vu la fille de Poséidon chevaucher un dauphin. Que devons-nous comprendre de tout ceci, mes frères ? »

Personne ne répondit, mais Ektalis comprenait les craintes de ses hommes. Canos avait dit la vérité. Leur trahison était déjà connue et ils étaient désormais condamnés.

« Sparte se dressera contre le tyran, poursuivit Ektalis. Quel choix nous reste-t-il que de nous joindre à elle ? »

Ou de nous rendre au port le plus proche et de rallier l’Egypte pour nous y engager comme mercenaires, ajouta-t-il par-devers lui.

« Et nos familles ? demanda un jeune soldat.

— Bonne question, reconnut Ektalis. Nous n’avons pas le moindre espoir de revoir un jour nos proches, sauf si le tyran est renversé.

— Mais les Spartiates n’ont aucune chance de l’emporter, protesta le barbu qui avait le premier soutenu son capitaine.

— Hier, j’aurais pensé de même, Samis. Mais aujourd’hui ? Aujourd’hui, j’ai vu le pouvoir des dieux se manifester, et je sais qu’ils ne sont pas du côté de Philippos. J’ai été tué, et pourtant je vis. Je suis devenu un homme meilleur, Samis. Plus jamais je ne courberai l’échine devant les forces du mal.

— Et les autres ? persista le soldat. Eux n’ont pas assisté au

miracle. Comment les persuaderons-nous de se joindre à nous lorsqu'ils arriveront ? Qui sait s'ils ne chercheront pas plutôt à nous vendre au tyran ? »

Ektalis acquiesça.

« Tu as raison. Nous devons camoufler les cadavres et renvoyer les autres au camp. Personne ne doit savoir.

— C'est de la démente, mais je suis avec vous, fit Samis en souriant. J'ai toujours détesté ces maudits Macédoniens. Si je dois mourir au combat, que ce soit en tuant ces chiens.

— Alors, sommes-nous tous d'accord ?

— Oui, répondirent les huit soldats.

— Dans ce cas, cachons les corps et retournons au sommet de la falaise. »

Parménion s'arracha à la mer démontée et vint s'affaler sur la plage. Une vague le recouvrit et le ramena vers l'océan ; il planta alors ses doigts dans le sable pour lui résister. Après s'être mis debout avec difficulté, il tituba jusqu'à une petite grotte s'ouvrant à flanc de falaise. La pluie le fouettait cruellement et le vent soufflait autour de lui. La caverne n'était pas profonde, mais elle offrait au moins l'avantage de l'abriter des vagues et de le protéger partiellement du vent.

Se laissant tomber par terre, il regarda les flots en furie, incapable d'apercevoir Attalus.

La pluie se fit moins violente et un rai de lumière apparut à l'est. Un arc-en-ciel forma un pont immense au-dessus du golfe. Parménion eut l'impression que les nuages noirs s'enfuyaient à l'approche de l'astre du jour. En quelques battements de cœur, la tempête fut reléguée au rang de mauvais souvenir et la mer retrouva son calme tandis que le soleil réchauffait le rivage et les falaises. Parménion se leva et retourna à la plage. Plusieurs cadavres gisaient sur la grève et un autre flottait sur le ventre dans une flaque peu profonde. Il n'y avait là que des marins de la trirème macédonienne.

Et maintenant, strategos ? s'interrogea-t-il. Quel plan merveilleux vas-tu nous concocter ?

Entendant un bruit dans son dos, il porta la main à son épée, mais son fourreau était vide. Serrant les poings, il se retourna brusquement... pour constater que Gorgone l'observait, les mains sur les hanches. « Tu étais censé permettre à mon rêve de se réaliser, fit le monstre d'une voix menaçante. Alors, dis-moi, où se trouve Iskandar ?

— Je suis vivant, et toi aussi, répondit Parménion en regardant l'autre droit dans les yeux. Si Iskandar a survécu, il en va de même de ton rêve. Sinon, il est mort.

— Je n'aurais jamais dû t'écouter, se lamenta Gorgone. Il aurait mieux valu que je te tue, comme j'en avais l'intention. Mais peut-être cela me procurera-t-il une certaine satisfaction si je le fais maintenant.

— Tu te trompes, car alors il ne te resterait plus rien. Tu as pris la décision de t'opposer à Philippos et il t'est impossible de faire marche arrière. Ravale ta colère et cherchons les autres.

— Tu voudrais que je fouille le fond des flots ? Alors même que nous parlons, les crabes sont en train de dévorer l'enfant. Ce n'était pas Iskandar. »

Rejetant la tête en arrière, il laissa échapper un terrible cri de rage et de frustration. Parménion banda ses muscles, sûr que la créature à la couronne ophidienne allait se jeter sur lui.

« Il te montre enfin son vrai visage », entendirent-ils tous deux.

Le fils des Titans délaissa Parménion et se tourna vers Brontès. Le puissant minotaure était assis sur un rocher.

« J'aurais dû me douter que tu reviendrais me harceler, frère, siffla Gorgone. Quel réconfort as-tu à m'apporter, cette fois-ci ?

— Je n'ai rien à te dire. Mais l'humain a raison ; tant que nous n'avons pas la certitude qu'Iskandar est mort, nous devons continuer. Et je le ferai, même si cela m'oblige à te supporter plus longtemps. »

Bizarrement, cette tirade rendit toute sa bonne humeur à Gorgone, qui éclata de rire en s'adressant de nouveau à Parménion.

« D'accord. Mais sache ceci, humain : si l'enfant est mort, tu le suivras dans le domaine d'Hadès. »

Le Spartiate ne répondit pas car, au même instant, la douce voix de Théna retentit dans son esprit.

« Nous allons bien, Alexandre et moi. Nous nous trouvons à moins d'une heure de marche vers l'est. Quant à Attalus, il dort, épuisé, dans la crique qui se trouve juste à l'ouest de la vôtre. Je n'ai pas réussi à localiser le centaure.

— Merci, lui dit Parménion.

— Tu me remercies de t'avoir menacé de mort ? s'étonna Gorgone. Tu es vraiment un homme étrange.

— L'enfant vit, expliqua le général. La quête continue.

— Comment le sais-tu ? » demanda le minotaure.

Parménion ignore la question.

« Je suis mort de fatigue, dit-il. Mais si tu t'en sens capable, Brontès, je te serais reconnaissant d'aller chercher Attalus dans la crique qui se trouve à l'ouest de celle-ci. Il est en train de récupérer.

— C'est la sorcière qui te l'a appris, saisit Gorgone. Elle est vivante, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Parménion avec un large sourire. Elle est

vivante.

— Est-elle ta maîtresse ?

— Non.

— Mais tu aimerais qu'elle le devienne. »

Le Spartiate s'éloigna, mais les paroles de Gorgone continuèrent de résonner sous son crâne. Son cœur s'était mis à battre plus vite quand il avait entendu Théna lui parler, et l'intensité des émotions qu'elle lui inspirait le stupéfiait. Chasse ces pensées de ton esprit, s'enjoignit-il. Ce n'est pas une prêtresse d'Aphrodite louant ses services contre quelques drachmes.

Il s'allongea dans la grotte et laissa un sommeil réparateur l'emporter, mais le visage de Théna refusa de le quitter et il était incapable de réfléchir à la suite du voyage et aux batailles à livrer.

Il rêva qu'il était étendu au milieu d'une clairière d'Arkadye. Le soleil se couchait derrière les montagnes et Parménion se sentait en paix. Serrée contre lui, Théna avait la tête posée sur son épaule. Il lui caressa les cheveux et l'embrassa doucement, mais alors qu'il la regardait avec amour, les traits de la prêtresse changèrent pour devenir ceux de Dérae.

Une terrible culpabilité l'envahit et le songe se dissipa.

Inconsciente des tourments qui rongeaient Parménion, Dérae ressentait elle aussi un vif bonheur à le savoir en vie. Son esprit s'envola dans le ciel d'Egée et elle suivit le golfe vers l'est, en direction des blanches murailles de Korynthos.

Loin au-dessous d'elle, elle aperçut les forces du tyran : phalanges et cavalerie macédoniennes, archers mercenaires des îles du Sud, guerriers d'Illyrie et de Thrace. Une armée en quête de carnages.

Bifurquant au sud, elle se dirigea vers la Sparte de ce monde étrange. Mais avant de l'atteindre, elle croisa une autre unité militaire qui marchait à la rencontre des Macédoniens. Bien que nettement moins nombreux, ces soldats avaient le port altier, et elle fit usage de son talent pour savoir de qui il s'agissait. Il y avait là des guerriers de Kadmos, dont la bravoure restait intacte malgré la destruction de leur cité, des hommes d'Argolis et de Messénie, et des rebelles d'Athènes et d'Euboea. Elle chercha les unités spartiates et s'aperçut, à sa grande surprise, que la cité n'avait envoyé que trois cents hommes.

Interdite, elle poursuivit son chemin jusqu'à atteindre la copie presque parfaite de la Sparte qu'elle avait connue. Le Palais des Bovins était bien là, de même que la statue de Zeus se dressant au sommet de l'acropole. Mais des disparités sautaient aux yeux : l'avenue du Départ ne possédait pas de statue d'Athéna et nul temple d'Aphrodite n'était visible ; au lieu de cela, une caserne avait été érigée au bord du lac

sacré. Même s'il ne s'agissait pas de sa ville natale, la ressemblance était telle qu'elle en éprouva de la nostalgie.

Sentant une présence toute proche, elle s'entoura d'une armure de lumière et orna son bras d'un bouclier éblouissant. Une silhouette blanche apparut, le visage caché par un capuchon.

« Qui es-tu ? fit une voix que Dérae reconnut instantanément.

— Tamis ? C'est toi ?

— Qui d'autre pourrait garder Sparte en cette heure sombre ? Mais je t'ai demandé ton nom.

— On m'appelle Théna. Je ne suis pas ton ennemie.

— Je le sais, mon enfant. Viens chez moi. »

La forme devint une sphère luisante qui descendit vers la cité. Dérae la suivit jusqu'à une petite maison nichée dans une clairière de cyprès proche du lac sacré. Il n'y avait là que deux pièces chichement meublées : un sol de terre cuite et des chaises rudimentaires. Une vieille femme aveugle était allongée sur l'unique paillasse de la minuscule chambre à coucher.

Seule une fine couverture protégeait ses membres décharnés.

« Je sens ta présence, dit-elle d'une voix sèche et tremblotante. Je t'attendais. »

Dérae était incapable de dire un mot. La vieille femme qui se trouvait devant elle n'était pas la Tamis qu'elle avait connue, la prêtresse manipulatrice dont les agissements avaient précipité la naissance du Dieu Noir, et pourtant le fait de voir le sosie de son mentor lui inspira des sentiments mitigés qu'elle eut du mal à contenir.

« Parle-moi, mon enfant, persévéra Tamis. J'espère ta venue depuis si longtemps que je me suis souvent demandé si mes visions étaient erronées.

— Pourquoi m'attendais-tu ? Que puis-je faire pour toi ? »

La vieille femme sourit.

« Seule la Source pourrait répondre à cette question, et je suis la plus humble de Ses servantes. Mais j'ai vu l'Esprit du Chaos lâché sur notre terre et j'ai entendu les cris des veuves et des orphelins. Les dernières années ont été dures, Théna, et je me suis sentie bien seule. Alors même que te voici, les ténèbres avancent vers ma cité.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Est-il avec toi ?

— De qui parles-tu ?

— De celui qui doit être. Le strategos.

— Oui, il est ici. »

Tamis poussa un long soupir et ses paupières se fermèrent sur ses yeux vides.

« Le roi de Sparte court à la mort ; cela, rien ne pourra le changer. C'est un homme bon et noble et je l'ai aidé dans ces temps difficiles. Mais les Parques œuvrent contre moi. Nous sommes en plein festival d'Apollon et les prêtres ont décrété que les soldats ne pouvaient faire la guerre. C'est pourquoi le roi conduit l'armée unifiée des forces de la Lumière suivi de sa seule garde, forte d'à peine trois cents hommes. Et il va mourir. »

Dérae garda le silence. Dans son monde, Sparte avait souffert d'une stupidité similaire. Alors que Xerxès de Perse s'enfonçait dans le cœur de la Grèce avec son armée, les Spartiates avaient refusé d'aller l'affronter en pleine cérémonie religieuse. Et le roi Léonidas avait dû aller bloquer le défilé des Thermopyles avec ses trois cents gardes du corps. Contre deux cent cinquante mille hommes ! Leur valeur et leur courage leur avaient permis de contenir la horde perse plusieurs jours durant, mais ils avaient fini massacrés jusqu'au dernier.

« Quelle était la teneur de ta vision ? voulut-elle pourtant savoir.

— J'ai vu le strategos, l'Enfant Sacré et un guerrier au visage de bronze. Leur arrivée s'accompagnait d'un arc-en-ciel et du départ de la tempête. J'espérais que cela annonçait la défaite du Dieu Noir, mais peut-être me suis-je trompée. Peut-être ma vision n'était-elle qu'un rêve ?

— As-tu essayé d'empêcher la naissance du Dieu Noir ? demanda Dérae en se rappelant les atrocités que la Tamis de son monde avait commises dans ce même but.

— J'y ai pensé, mais cela m'a finalement semblé pure folie. Ai-je eu tort ?

— Oh, non. Tu as fait preuve d'une grande sagesse, au contraire. Je t'amènerai le strategos, mais j'ignore ce qu'il pourra accomplir.

— Tu comprendras bientôt, mon enfant. Très bientôt. Puisse la Source te bénir.

— Elle l'a souvent fait, et de multiples façons », annonça Dérae, mais la prêtresse aveugle ne répondit pas.

Parménion sortit d'un sommeil troublé, l'esprit occupé par les nombreux problèmes auxquels il devait faire face. Il s'assit et inspira profondément ; il avait mal au crâne. Alexandre était vivant, ce qui constituait déjà une victoire en soi. Mais le Spartiate savait bien que, dans une bataille comme dans la vie, seule comptait la victoire finale, et tout portait à croire qu'elle reviendrait à Philippos.

Une étape à la fois, se conseilla-t-il. Brontès n'était pas encore revenu avec Attalus, et Gorgone, assis non loin, contemplait le golfe. Parménion s'adossa à la falaise et tenta de se calmer.

Tout au long de son existence, il avait dû se battre contre des

forces supérieures. Durant sa jeunesse, à Sparte, il avait enduré seul la haine de ses camarades. À Thèbes, il avait conçu le plan de bataille qui s'était soldé par la première défaite cuisante de l'armée Spartiate. En Perse, il avait dirigé les armées de satrapes et de gouverneurs de moindre importance, les conduisant toutes au triomphe. Et, en Macédoine, il avait aidé un jeune roi entouré d'ennemis à bâtir une nation crainte par l'ensemble du monde civilisé.

Mais ici, dans ce royaume enchanté, il n'était ni strategos ni même général. Il avait été ravalé au rang d'étranger désarmé dans un univers qu'il comprenait à peine. Certes, quelques similitudes existaient : Philippos de Macédoine s'était doté d'une armée lui permettant d'écraser tous ses opposants et Sparte restait la cité des héros. Mais la magie était toute puissante dans ce monde où des créatures comme Gorgone, Brontès et Camiron faisaient partie de l'ordre naturel des choses. Les cieux étaient patrouillés par des monstres ailés et le Roi-Démon pouvait lire les pensées de ses ennemis.

Dans ce cas, comment pourrais-je le vaincre ?

Chiron lui avait expliqué que le roi était invulnérable aux armes et son organisme immunisé contre les poisons.

« Je ne l'ai vu blessé qu'une seule et unique fois, avait ajouté le magus. Il était alors très jeune et jouait avec une dague tranchante. Il s'est coupé le doigt et a perdu un peu de sang, même si la plaie s'est très vite refermée. Sa mère l'a grondé en ma présence avant de me tendre la dague et de me demander de m'en servir pour frapper Philippos. J'ai naturellement refusé, mais elle a insisté. J'ai donc pris l'arme et j'en ai passé le tranchant sur l'avant-bras du garçon : cela ne lui a rien fait.

— Mais alors, comment avait-il pu se blesser quelques instants plus tôt ? avait voulu savoir Parménion.

— La sorcellerie le protège de ses ennemis, mais lui-même évolue à l'intérieur du champ d'effet de l'enchantement. Nul doute qu'il serait capable de se tuer s'il le désirait. »

Le strategos sourit en se rappelant la conversation. Il lui suffisait donc de trouver le moyen de vaincre la plus grande armée du monde en se montrant plus malin qu'un roi capable de lire ses pensées, après quoi il ne lui resterait plus qu'à obliger le monarque en question à se suicider.

« Pourquoi cette bonne humeur ? l'interrogea Gorgone.

— Et pourquoi pas ? Il fait beau, non ?

— Tu es un homme étrange, Parménion », observa le fils des Titans avant de se replonger dans la contemplation du ressac.

Parménion observa son compagnon en silence. L'épiderme de Gorgone paraissait plus clair qu'au fond des bois, comme si les teintes sombres de la forêt avaient laissé la place au vert plus vif de l'herbe estivale. Les serpents pendaient sans vie sur son front et ses yeux avaient perdu leur éclat démoniaque.

« Que regardes-tu ? demanda le Spartiate.

— Rien. Je me souviens. Cela fait plus d'un siècle que je n'avais pas vu la mer. Autrefois, Perséphone et moi avions une maison sur l'île d'Andros. Nous passions beaucoup de temps sur la plage, à nous baigner ou à lézarder au soleil. Ces souvenirs sont restés enfouis trop longtemps au plus profond de moi. Elle était si belle avec sa peau marmoréenne, même en plein été, et ses yeux de turquoise, chauds et enchanteurs comme un ciel d'azur. » Gorgone lâcha un soupir, qui se transforma en grognement de dégoût. « Qu'est-ce qui me prend de te dire cela ? Je dois être en train de perdre la tête.

— Tu as passé trop de temps au cœur de ta forêt, murmura Parménion.

— Ce n'est que trop vrai. Perséphone aimait chanter. Nous nous installions sous un auvent pour regarder le soleil se coucher à l'horizon et je l'écoutais. Je ne me souviens d'aucune parole, seulement d'une sensation de paix et de joie. Mais j'étais un jeune homme arrogant, alors, incapable d'imaginer un temps où elle ne se tiendrait plus à mon côté, berçant le soleil de ses mélodies.

— Personne ne pourra jamais t'arracher ces souvenirs, mon ami. Jamais.

— Je n'ai pas d'amis, humain », rétorqua méchamment Gorgone.

Il se leva non sans brusquerie et s'éloigna. Parménion le regarda quelques instants puis alla le rejoindre au bord de l'eau.

« Je ne prétends pas mesurer la douleur que tu ressens, lui dit-il, et ce serait un lieu commun que de te faire remarquer que nous portons tous des blessures au plus profond de nous. Mais je ferai tout mon possible pour honorer la promesse que je t'ai faite. Iskandar m'a certifié qu'il était bien l' élu. Je le crois, et je suis prêt à risquer ma vie pour lui donner une chance de le démontrer. Mais cette quête ne se réalisera pas aujourd'hui, Gorgone. Pour le moment, nous ne sommes qu'un petit groupe luttant pour sa survie, et nul d'entre nous, pas même un fils des Titans, ne peut se permettre de repousser une offre d'amitié.

— Tu cherches à me donner des leçons ? siffla la créature.

— Peut-être que oui, car il se peut que les longues années passées au fin fond de la forêt aient affecté ton jugement. »

Gorgone opina du chef avec gravité.

« C'est possible, en effet, concéda-t-il sans grande conviction avant de sourire de toutes ses dents. À moins que je n'aie toujours été tel que je suis : une monstruosité difforme.

— Si c'était vrai, Perséphone t'aurait-elle aimé ?

— Tu ne comprends pas, humain... mais comment le pourrais-tu ? La guerre a été terrible et nous avons tous commis des actes que ton âme ne pourrait endurer. Il est impossible d'échapper à de tels souvenirs. Mon frère Brontès a raison ; tu ignores tout des crimes abominables que l'Histoire associe à mon nom.

— Et je ne souhaite pas les connaître, car tu as raison de penser qu'ils affecteraient l'opinion que j'ai de toi. Mais cela remonte à fort longtemps, et ce qui est caché par les brumes des siècles peut bien y rester, en ce qui me concerne. Aujourd'hui, tu te tiens du côté des justes et tu cherches à sauver le peuple de l'Enchantement. Certes, cela n'effacera pas les crimes du passé, mais tu y trouveras au moins une source d'espoir pour l'avenir.

— Quelle chance avons-nous de réussir quand toutes les armées de Philippos se dressent contre nous ?

— Il ne s'agit pas de le vaincre sur le champ de bataille. Ce qui nous importe, c'est d'ouvrir le Portail des Géants. Si les Spartiates parviennent à retenir le Roi-Démon, nous conduirons Iskandar vers sa destinée. »

Gorgone soupira de nouveau.

« Je ne poursuivrai pas la route en votre compagnie, humain. Maintenant que vous êtes en sécurité, du moins pour un temps, je vais retourner à la forêt afin de réunir mes sujets et de les amener au Portail.

— Comment leur feras-tu traverser le golfe ?

— Nous passerons par les voies anciennes reliant l'Egée et le domaine d'Hadès. Nul humain ne peut s'y risquer sans sombrer dans la folie, mais mon... peuple... est capable de les emprunter. J'ai accompli ma part du marché, humain. Je vous ai fait traverser la mer. Maintenant, c'est à vous de conduire Iskandar jusqu'au Portail.

— Nous réussirons ou nous mourrons, seigneur. Mais si nous devons nous séparer, que ce soit en amis.

— En quoi cela est-il important pour toi ?

— Ça l'est pour nous deux », répondit Parménion en offrant sa main.

Gorgone la fixa longuement avant de relever les yeux.

« Je l'ai déjà dit à maintes reprises, mais je le répète : tu es un homme étrange. Il y a bien longtemps que j'avais oublié le sens du mot amitié. »

Il prit la main tendue et les deux compagnons se regardèrent en silence, puis le roi de la forêt s'enfonça dans les flots et partit à la nage.

L'après-midi touchait à sa fin quand Brontès revint en compagnie d'Attalus. Le visage de ce dernier était tuméfié et son œil droit presque fermé suite à un choc contre les récifs, mais il se laissa tomber à côté du général sans s'apitoyer sur son sort.

« J'ai eu du mal à le réveiller, expliqua le minotaure, mais il a refusé que je le porte.

— Je suis heureux de te revoir », fit Parménion en serrant l'épaule du champion.

Celui-ci lui dédia un sourire empreint de lassitude. « Tu m'as sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais. Ma cuirasse m'aurait entraîné vers le fond. Et maintenant ?

— Une fois que nous aurons rejoint les autres, nous partirons vers le sud.

— Et après ?

— Je ne sais pas. » Attalus hocha la tête.

« Bien sûr. C'est juste que... je commence à m'habituer à toi, strategos. Et ma foi en tes talents croît de jour en jour.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi. N'oublie pas que je n'ai pas réussi à convaincre les arbres de se déraciner et de combattre à nos côtés. »

Le soldat gloussa.

« Pardonne-moi, Spartiate, mais cette maudite forêt avait fini par me corrompre. Par les dieux, qu'il est agréable de revoir le soleil ! Brontès m'a dit qu'Alexandre était en vie.

— C'est exact, confirma Parménion, et il est temps d'aller le retrouver. Mais je dois d'abord m'entretenir avec notre ami. »

Il alla trouver le minotaure, assis sur un rocher surplombant la mer. « Où est mon frère ? demanda l'homme-taureau.

— Parti. »

Brontès acquiesça, comme si la réponse ne le surprenait guère.

« Je commençais à penser qu'il resterait avec nous jusqu'au bout, mais que peut-on attendre d'un être tel que lui ?

— Il m'a affirmé qu'il allait rassembler ses sujets et qu'il les conduirait au Portail des Géants. Je crois qu'il m'a dit la vérité. »

Le minotaure partit d'un grand rire. « Il est impossible de lui faire confiance, Parménion : c'est une créature des ténèbres.

— Nous verrons bien. Mais en attendant, il nous faut agir comme si nous le croyions.

— Pourquoi ?

— Parce que si Gorgone conduit ses sujets vers le sud, il y a de fortes chances pour que le peuple de l'Enchantement pense qu'il se prépare à les attaquer.

— Ce qui est sans doute ce qu'il s'apprête à faire.

— Écoute-moi : mets ta haine de côté. J'ai besoin que tu te rendes, seul, jusqu'aux bois qui entourent le portail. Il faut que tu prépares le terrain en vue de l'arrivée de Gorgone.

— Jamais ! C'est un traître et un meurtrier !

— Dans ce cas, je veillerai à ce qu'Iskandar n'accomplisse pas sa destinée. »

Le minotaure se leva, fou de rage.

« Tu oses me menacer, humain ? tonna-t-il.

— Oui. Qu'est-ce qui te prend ? La guerre est terminée et Gorgone est ton frère. Sans son aide, nous serions tous morts.

— Il avait ses raisons, ne l'oublie jamais.

— Et en quoi es-tu différent ? N'as-tu pas menacé de me tuer ? Si tu es là, c'est uniquement pour Iskandar.

— Tu ne peux pas comprendre ! Gorgone a tué mes enfants et violé ma... notre mère. Il n'y a pas une once de bonté en lui. C'est un rejeton des ténèbres qui se complaît dans sa situation. Et tu veux que je lui facilite la tâche ? Mieux vaudrait que l'Enchantement meure plutôt qu'une telle monstruosité puisse bénéficier de son retour.

— Tu ne crois pas ce que tu dis, murmura Parménion. Tout ce que j'entends, c'est la voix de ta haine. Nous ne parlons pas de ta peine ou de ta rancœur, nous évoquons l'avenir du peuple de l'Enchantement. Tu n'as pas le droit de prendre des décisions concernant les autres. Vous êtes une race mourante dont l'unique espoir de survie se nomme Iskandar. Et maintenant, va dans les bois et fais ce qui doit être fait.

— Si je refuse, tu nous enlèveras Iskandar ?

— Non, je me suis laissé emporter par la colère, reconnut Parménion. Feras-tu ce que je te demande ?

— J'y réfléchirai », promit Brontès en détournant le regard.

La plaine de Mantynée

Casque fut le premier à voir les deux hommes émerger de la forêt. Il les examina attentivement, la main sur la poignée de son épée. Les neuf Korynthyens se levèrent sans mot dire, mais le garçon aux cheveux d'or cria un nom et courut vers les nouveaux venus.

Le premier des deux se pencha pour prendre l'enfant dans ses bras. Casque remarqua qu'il était sans arme, mais cela ne l'empêchait pas de se déplacer comme un guerrier, en mouvements coulés et toujours en équilibre. Le second avait les yeux pâles et des gestes de prédateur. Un lion et un loup, songea l'homme au masque de bronze.

Le plus grand reposa le jeune prince et lui ébouriffa les cheveux avant de s'intéresser aux Korynthyens et à Casque lui-même. Il ne trahit pas la moindre émotion en voyant le visage métallique de ce dernier.

Les Korynthyens attendaient sa réaction, mais il alla directement vers Casque. « Qui es-tu ? » demanda-t-il d'une voix ferme. Le ton était assuré mais dénué d'arrogance ; le guerrier sut aussitôt qu'il se trouvait en présence d'un homme habitué à être obéi.

« J'aimerais pouvoir te répondre, mais j'ignore tout de mon passé, si ce n'est que l'on m'a dit de chercher l'enfant.

— Dans quel but ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... mais certainement pas pour lui faire du mal.

— Je me nomme Parménion. Si tu veux nous accompagner, il te faudra suivre mes ordres. Si cela ne te convient pas, pars sans attendre.

— Je peux m'en accommoder », répondit Casque, affable.

L'homme qui s'appelait Parménion hocha la tête en souriant puis se tourna vers les Korynthyens. Ses yeux se posèrent sur Ektalis.

« Merci d'avoir aidé le garçon, capitaine. Vous avez pris de gros risques, tes hommes et toi, et je loue votre courage. Je vois que vous avez suffisamment de chevaux pour nous tous, et je pense qu'il serait sage que nous nous mettions en route avant de discuter. La nasse se referme sur nous alors même que nous parlons. »

Ektalis opina du chef et donna l'ordre de monter à cheval. Parménion posa la main sur l'épaule de la femme, mais Casque se trouvait trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient, aussi s'approcha-

t-il des chevaux. Les montures des Macédonyens étaient plus petites et moins rapides que celles des Korynthyens, mais leur large poitrail indiquait une plus grande endurance. Jetant son dévolu sur un hongre rouan, Casque lui prit la crinière et sauta sur son dos.

« Tu t'y connais en chevaux, le félicita Parménion. J'aurais choisi le même. »

Deux heures durant, le groupe chevaucha en silence vers le sud-est, franchissant quelques collines et évitant les petites localités en restant proche de la lisière des bois.

Enfin, au crépuscule, on décida de monter le campement dans un creux abrité et Parménion appela Ektalis.

« Il nous faut des sentinelles, lui dit-il. Une au sommet de cette colline, et une autre dans les arbres, au nord. »

Le Korynthyen salua et s'éloigna pour transmettre l'ordre. Casque ne put s'empêcher de sourire. La réaction de l'officier avait été naturelle et Parménion n'en avait pas ressenti la moindre surprise : encore une chose à laquelle il était habitué.

« J'ai l'impression que tu diriges normalement des armées plus importantes que celle-ci, fit l'homme au visage de bronze.

— Tu as raison, mais c'est tout ce dont nous disposons en ce moment, répondit Parménion. Puis-je voir ton épée ?

— Bien sûr. »

Dégainant la lame, Casque la tendit au général, la poignée en avant. « C'est une belle arme. D'où la tiens-tu ?

— Quand je me suis réveillé, elle se trouvait à côté de moi, de même que l'armure et le casque.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser que cet équipement t'appartenait ?

— Je ne saurais le dire. J'étais nu et la cuirasse m'allait particulièrement bien... mais pas autant que le casque. Comme tu peux voir, il a fusionné avec mon visage. »

Parménion garda un instant le silence.

« Tu me préoccupes, guerrier », annonça-t-il, et Casque réalisa soudain qu'il venait de tendre son épée à un inconnu. « Comment puis-je savoir que tu n'as pas été envoyé par Philippos ?

— Tu ne peux pas. Mais moi non plus, si cela peut te rassurer.

— Tu te bats bien, ce qui est déjà un bon point. En tuant les Macédonyens, tu nous as permis de retrouver des armes. Je t'en remercie et j'ai conscience qu'un tel acte plaide en ta faveur. Mais, même s'il est fortement improbable que tu sois un ennemi, cela reste possible.

— Je ne vois aucune faille dans ton raisonnement, Parménion. Et maintenant, que faisons-nous ?

— Rien, répondit le Spartiate en lui rendant son arme. De toute façon, notre situation ne peut devenir plus dangereuse qu'elle ne l'est en ce moment. »

Le lendemain après-midi, ils atteignirent les hauteurs surplombant la plaine de Mantynée, large étendue plane encaissée entre les montagnes, bordant le royaume d'Argolis. Au loin, deux armées puissantes se faisaient face. Théna mit pied à terre et s'assit au bord du vide, libérant son esprit pour aller inspecter les forces en présence.

Ce qu'elle vit la fit frissonner et elle courut se réfugier dans son corps, poussant un petit cri en reprenant le contrôle de ses sens.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Parménion en s'agenouillant à côté d'elle et en lui touchant l'épaule.

— Envoie les autres au sud et dis-leur que nous les rejoindrons plus tard.

— Pourquoi ?

— Aie confiance en moi ! Tu vas emprunter une voie sur laquelle ils ne pourront te suivre. Fais vite, il n'y a pas un instant à perdre. »

Le Spartiate appela Attalus.

« Tu devras te passer de moi pour un temps, mon ami. Emmène Alexandre vers le sud, jusqu'au Portail, si nécessaire. Je te rejoindrai dès que je le pourrai.

— Nous devrions rester tous ensemble.

— Nous n'avons absolument pas le temps d'en discuter. Protège Alexandre. Brontès est parti ouvrir la route et vous devriez être en sécurité dans le Sud. Je ne peux rien te dire de plus, car c'est tout ce que je sais. » Attalus maugréa dans sa barbe puis sauta sur le dos de son cheval.

« Fais attention à toi, Spartiate », rugit-il avant d'entraîner le petit groupe vers le sud.

Parménion reporta son attention sur la prêtresse.

« Dites-moi tout.

— Attends. La bataille commence. »

Le strategos s'intéressa aux deux armées. De l'endroit où il se trouvait, les soldats ressemblaient aux figurines en bois avec lesquelles il avait remporté son duel contre son rival de l'époque, Léonidas... trente-trois ans plus tôt, dans un autre monde. On aurait dit des jouets luisants se déplaçant sur la plaine poussiéreuse, mais il savait que l'impression était trompeuse. Dans quelques minutes, des êtres humains cesseraient de vivre sous les coups de lance et d'épée. Reconnaissables à leurs capes noires et à leurs bannières de même couleur, les troupes de Philippos avançaient avec confiance, tandis

que la cavalerie effectuait un mouvement tournant pour encercler le flanc adverse.

Mais l'unité macédonienne fut surprise par des soldats en cape bleue surgissant des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés. Parménion sourit. Le roi de Sparte était visiblement un excellent stratège. Plissant les paupières, il l'aperçut au centre de la phalange Spartiate, forte de six rangs et de cinquante colonnes. La formation défensive occupait la partie médiane du champ de bataille, entourée par des unités de mercenaires.

« Il cherche à tenir le centre, commenta Parménion. Vous voyez comme ils se rassemblent tous autour des Spartiates ? »

La cavalerie alliée surgit sur la droite, mais les Macédoniens orientèrent leur ligne pour contrer l'assaut. En fait, Parménion eut l'impression que les hommes de Philippos réagissaient avant d'être conscients de la charge adverse, et il se rappela avec un soudain désespoir l'œil magique du Roi-Démon.

Malgré cela, l'ennemi dut céder du terrain devant la violence de la charge. Les Spartiates avancèrent et le roi, monté sur un étalon gris, rejoignit la cavalerie attendant sur la gauche. L'infanterie en vint au corps à corps.

« Maintenant, murmura Parménion. Maintenant ! »

Comme si le roi de Sparte l'avait entendu, le grand cheval gris partit au galop et le reste de l'unité le suivit, lances en avant.

Mais, de l'autre côté du champ de bataille, la cavalerie alliée céda soudain à la panique. Faisant volte-face, les Kadmyens découragés s'enfuirent à bride abattue. Les Macédoniens s'engouffrèrent dans la brèche ainsi créée et contournèrent le centre adverse. Deux divisions de mercenaires désertèrent à leur tour, ouvrant un autre espace sur la droite des Spartiates.

« Zeus, non ! grogna Parménion. Il tenait la victoire ! »

Rompant le contact avec la cavalerie adverse, le roi traversa le champ de bataille de part en part pour essayer de combler la brèche, mais Parménion savait que la tentative était vouée à l'échec. L'affolement se propagea dans les rangs alliés et seuls les hoplites Spartiates conservèrent leur position.

Formant le carré, ils se replièrent vers un étroit défilé tandis que leur monarque menait une dernière charge désespérée contre le centre macédonien, atteignant presque Philippos. Pour la première fois, Parménion aperçut le Roi-Démon, monté sur un immense cheval noir et frappant de droite et de gauche pour se frayer un passage jusqu'à son rival. Une lance se planta dans l'étalon gris, qui se cabra sous la douleur et s'enfuit au galop, entraînant le roi loin du combat.

Traqué par une vingtaine de cavaliers à cape noire, le souverain se rapprochait de Théna et de Parménion. Apercevant ses poursuivants, il força sa monture à gravir un éboulis. Arrivé au sommet, il se retrouva acculé à la falaise et sauta de cheval alors que le premier Macédonyen arrivait. Courant droit sur l'étalon adverse, il lui fit peur et l'animal se cabra, éjectant son cavalier. Mais les autres en profitèrent pour mettre pied à terre.

Parménion était désolé pour le roi. Il avait frôlé la victoire avant d'être finalement trahi par des lâches. Il aurait voulu le rejoindre pour combattre à son côté, mais une vallée encaissée les séparait et le monarque n'avait plus que quelques instants à vivre. Il se battit avec vaillance mais, finalement, un coup d'épée le toucha à la gorge. Il oscilla un moment au bord du gouffre et Parménion poussa un cri en le voyant tomber dans le vide. Son corps revêtu de bronze rebondit contre la paroi et alla s'écraser sur les rochers. Le strategos détourna les yeux en grognant.

« Il était si près... si près.

— Je sais, fit Théna. Et maintenant, il nous faut attendre.

— Quoi donc ? J'en ai bien assez vu.

— Non, pas encore », lui dit-elle doucement.

Les soldats ennemis cherchèrent le moyen d'aller récupérer le corps, mais la paroi était par trop abrupte et ils durent abandonner. Remontant à cheval, ils s'éloignèrent.

« Maintenant, souffla Théna. Nous devons atteindre la dépouille avant qu'ils aient le temps de faire le tour par le nord.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Fais-moi confiance. »

Des talons, la prêtresse incita son cheval à descendre dans la vallée. Parménion n'avait nulle envie de regarder le corps d'un si grand guerrier, mais il suivit Théna jusqu'à ce qu'elle s'arrête près du cadavre ensanglanté. Descendant de cheval, elle retourna le défunt sur le dos. Son casque à panache rouge gisait sur le côté, à peine cabossé, mais sa cuirasse s'était fendue au niveau de l'épaule, où un bout d'os blanc surgissait des chairs meurtries.

Le visage de l'homme n'avait pas été touché et ses yeux bleus regardaient fixement le ciel. Le strategos s'immobilisa, les jambes flageolantes, sûr que son cœur allait exploser.

« Je suis désolée, murmura Théna, mais tu as devant toi la dépouille de Parménion, roi de Sparte. »

Incapable de trouver ses mots, le Spartiate était comme hypnotisé par son propre cadavre. Il avait vu la magie de Théna créer l'illusion de ses compagnons et de lui-même, dormant autour du feu de camp ; à

ce moment-là, le tour lui avait paru presque amusant. Ici, il ne s'agissait pas d'une illusion. Le défunt étendu à ses pieds était son jumeau et il eut l'impression d'avoir perdu un frère. Pire, la tragédie à laquelle il venait d'assister lui rappela qu'il était mortel, lui aussi. Le Parménion qui avait cessé de vivre était un homme plein de rêves, d'espoirs et d'ambitions. Et pourtant, il avait été abattu dans la force de l'âge et son corps sans vie était venu se briser sur les rochers.

Il inspira profondément.

« Nous devons le déplacer avant que les Macédonyens n'arrivent, lui dit Théna.

— Pourquoi ? demanda Parménion, qui n'avait pas la moindre envie de toucher son alter ego.

— Parce qu'ils ne doivent pas savoir qu'il est mort. Allez, mets-le sur ton cheval. »

De ses mains tremblantes il souleva le cadavre, le prit sur son épaule et le déposa sur le dos de son hongre, après quoi il monta en croupe. Malgré sa résistance, le cheval ne tiendrait pas longtemps avec une telle charge. Parménion se tourna vers Théna, qu'il trouva assise sur un rocher.

« Prends mon cheval et va dans les bois, lui ordonna-t-elle. Je t'y rejoindrai au point du jour.

— Vous ne pouvez rester ici. Ils vont vous tuer.

— Non, car ils ne me verront pas. Une fois en forêt, déshabille le corps, enterre-le et enfile son armure. Va ! »

Parménion se préparait à obéir lorsque sa compagne l'arrêta. Ramassant le casque et l'épée du défunt, elle les lui tendit.

« Ne perds pas une seconde, car le temps nous est compté », lui dit-elle.

Le sol était dur et rocailleux, et les chevaux ne laissaient presque aucune trace. Le Spartiate se retourna à plusieurs reprises, pour constater que Théna n'avait pas bougé ; elle semblait attendre les Macédonyens. Parménion n'avait nulle envie de regarder son jumeau disparu, et pourtant ses yeux revenaient sans cesse se poser sur lui. Le sang avait cessé de couler mais les intestins du mort s'étaient relâchés et l'odeur était insupportable. Aucune dignité pour les défunts, songea-t-il alors qu'il entraît sous les arbres.

Une fois à l'abri, il suivit les instructions de Théna à la lettre, déshabillant le cadavre et creusant une tombe peu profonde dans laquelle il le fit rouler. Le corps tomba sur le dos, les yeux et la bouche grands ouverts.

« Je n'ai pas de pièce pour le passeur, s'excusa Parménion. Mais tu étais un brave et je pense que tu n'en auras pas besoin pour trouver

les champs Élysées. »

Sans perdre de temps, il recouvrit la dépouille de terre et s'assit en tremblant de tous ses membres.

Quelques minutes plus tard, il inspecta la lame du roi et constata avec étonnement qu'il s'agissait de la copie conforme de celle qu'il avait gagnée, plus de trente ans auparavant, dans une autre Sparte. La légendaire épée de Léonidas, merveilleusement ouvragée et au tranchant acéré.

Léonidas ! Un nom glorieux du passé, mais aussi celui du premier ennemi de Parménion. Le frère de Dérae, à cause duquel Savra le métis avait souffert mille tourments.

Cette époque s'était achevée à Leuctres, le jour où le plan de Parménion avait vaincu l'armée Spartiate de Cléomène et affranchi Thèbes de la tutelle de sa cité natale. Quand la bataille s'était achevée, Sparte avait cessé d'être l'une des puissances dominantes de la Grèce.

Parménion se rappelait clairement le jour où il avait remporté l'épée. C'était lors de la finale des jeux du général, compétition au cours de laquelle les jeunes garçons se mesuraient les uns contre les autres à l'aide de soldats en bois. La finale s'était disputée chez Xénophon, général athénien renégat qui était devenu un proche du roi Agésilas.

Persuadé que son neveu Léonidas allait l'emporter, le monarque avait promis la lame légendaire au vainqueur. Mais Léonidas ne s'était pas imposé. Au contraire, il avait été humilié devant ses pairs et son roi par le sang-mêlé qu'il haïssait. Et l'épée était revenue à Parménion.

Puis, à Leuctres, alors que l'armée Spartiate venait de se faire annihiler, c'était Léonidas qui était venu négocier au nom de la cité pour récupérer ses morts, et les deux hommes s'étaient retrouvés.

Le frère de Dérae avait su se montrer digne et noble dans la défaite et, dans un geste qu'il n'avait jamais vraiment compris, Parménion lui avait donné l'épée, mettant fin, une bonne fois pour toutes, à leur rivalité.

Et aujourd'hui, il se trouvait dans une forêt inconnue, à tenir une lame qui ne lui était que trop familière.

Que va-t-il se passer, désormais ? se demanda-t-il. Mais la réponse à cette question ne faisait pas de doute. Parménion le souverain était mort, laissant son armée désorganisée et sans chef.

Le Roi-Démon avait gagné.

Dérae suivit Parménion des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis elle se détendit et fit appel à ses pouvoirs pour localiser les cavaliers macédoniens venant chercher le corps de leur ennemi.

Ils se trouvaient encore à un demi-mille de distance et elle se

concentra sur leur chef, Théoparlis, homme sans peur au regard noir rendu amer par les années d'esclavage et de torture qui avaient marqué le début de son existence. S'immisçant dans son subconscient, elle le prépara en silence et passa aux autres.

Quand elle ouvrit finalement les yeux, ils arrivaient devant elle, inspectant les rochers en se dispersant légèrement. Mettant pied à terre, ils entreprirent une fouille systématique des environs.

Dérae inspira profondément ; les Macédoniens ne l'avaient pas remarquée. Elle se leva.

« Il n'est pas là », fit-elle d'une voix douce.

L'homme le plus proche recula précipitamment, bouche bée, car la femme qui venait de lui apparaître n'était pas maigre et vêtue d'un chiton mal taillé. Ses yeux s'écarrillèrent à la vue d'une déesse guerrière au port de reine, protégée d'une cuirasse en or et d'un casque dorique relevé sur le front. Un hibou aux pupilles luisantes se tenait perché sur son épaule.

Les vingt guerriers se figèrent en reconnaissant Athéna, déesse de la Sagesse et de la Guerre. Elle tenait à la main une lance en or, dont elle leva la pointe vers Théoparlis.

« Retournez voir votre roi, et dites-lui que Parménion vit, leur ordonna-t-elle d'une voix autoritaire.

— Si nous le faisons, il nous traitera de menteurs et nous tuera, madame, protesta Théoparlis.

— Dégainez vos épées et regardez-les. »

Les hommes obéirent, pour s'apercevoir que les lames se mettaient à se tortiller entre leurs mains et se transformaient en serpents. Poussant des cris d'horreur, ils les jetèrent le plus loin possible. Tous, sauf Théoparlis.

« C'est toujours une épée », marmonna ce dernier malgré sa pâleur et ses tremblements.

Aussitôt, l'arme reprit son aspect normal.

« En effet, Théoparlis, confirma Dérae. Ta force de volonté est exemplaire. Ce sortilège n'avait pas pour fonction de vous nuire, mais de vous permettre de retourner voir votre roi. Son œil magique ne lui confère-t-il pas la faculté de lire les pensées d'autrui ? Ainsi, il saura que vous lui dites la vérité.

— Comment le Spartiate aurait-il pu survivre à une telle chute ? » demanda l'officier.

Dérae tendit le doigt vers l'homme situé à côté de Théoparlis.

« Toi ! Ramasse ton épée. » Il obéit. « Entaille-toi la paume.

— Non ! hurla le soldat, mais l'arme se leva d'elle-même et ses doigts se déplièrent pour mieux exposer sa main. Non ! »

Malgré ses protestations, la lame mordit sa chair et la blessure se mit à saigner abondamment.

« Lève la main afin que tous puissent la voir, lui ordonna la prêtresse. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une illusion. Touche le sang, Théoparlis. Est-il réel ?

— Oui, madame, répondit le Macédonyen.

— Et maintenant, regardez... et retenez la leçon. » Dérae ferma les paupières. L'estafilade était nette et peu profonde ; il ne lui fallut que quelques instants pour accélérer la réparation des tissus et dix battements de cœur suffirent pour cicatriser une plaie qui aurait sans doute demandé autant de jours. Quand elle rouvrit les yeux, les soldats s'étaient rassemblés autour de leur compagnon, le regard rivé sur sa paume ensanglantée.

« Nettoie le sang », dit-elle.

L'homme s'exécuta en utilisant le coin de sa cape noire ; seule une fine cicatrice subsistait.

« Vous savez désormais comment le roi a survécu. Je l'ai soigné. Et je vous dis ceci : Parménion est aimé des dieux. La prochaine fois que vous le verrez, il vous tuera tous si tel est son désir.

— Son armée a été anéantie, lui fit remarquer Théoparlis.

— Mais vous n'avez pas encore affronté la puissance de Sparte.

— Cinq mille hoplites ne peuvent espérer stopper l'armée de Macédoine.

— Nous verrons bien. Allez, maintenant, et rapportez à Philippos tout ce que vous avez vu. Répétez-lui également les paroles d'Athéna : s'il s'en prend à Sparte, il mourra. »

Théoparlis s'inclina et retourna à son cheval, suivi de ses hommes.

Dérae cessa de se concentrer sur l'illusion et les soldats eurent l'impression que la déesse venait de disparaître subitement. Sans se faire remarquer, la prêtresse partit en direction des bois.

Elle trouva Parménion assis à côté de la tombe récemment comblée.

« Prendras-tu sa place ? demanda-t-elle sans ambages.

— Je ne sais pas, Thénéa. Nous avons décidé de nous rendre à Sparte car nous pensions que nous y serions en sécurité et qu'Aristote pourrait nous y retrouver. Mais maintenant ? Les Spartiates n'ont plus de chef et les Macédonyens peuvent s'emparer de la cité sans combattre.

— Quelles sont les options qui s'offrent à nous ? » Il haussa les épaules.

« Nous pouvons aller directement au Portail des Géants, laisser

Alexandre affronter sa destinée – s'il est bien Iskandar – et espérer qu'Aristote viendra nous chercher avant la venue des Macédonyens.

— Et le Roi-Démon ?

— Ce n'est pas mon problème, Théna. Ce monde n'est pas le mien. »

Mais ses paroles manquaient de conviction et son regard ne cessait de revenir à la terre retournée. Il soupira.

« Que dois-je faire ? s'interrogea-t-il.

— Est-ce à moi que cette question s'adresse, ou à lui ? Il était toi, Parménion. Demande-toi ce que tu souhaiterais si les rôles étaient inversés. Voudrais-tu que ta cité soit conquise et ton peuple réduit en esclavage, ou préférerais-tu que ton jumeau mène à bien la tâche que tu n'aurais pu accomplir ?

— Tu sais bien quelle serait ma réponse, mais je dois penser à Alexandre.

— La situation n'a pas changé, lui rappela-t-elle. Nous avons toujours besoin que Sparte retienne les Macédonyens le temps qu'Alexandre puisse ouvrir le Portail. Et qui mieux que leur chef de guerre pourrait inciter les Spartiates à se battre ?

— Mais ce n'est pas moi. Je ne peux pas faire cela, Théna. Si jamais il a une famille – une femme, des fils, des filles – eux s'apercevront de l'imposture. Et même si ce n'est pas le cas, ce serait une insulte faite à son souvenir.

— Le prendrais-tu ainsi si c'est lui qui avait dû te remplacer ?

— Non, reconnut-il. Mais cela ne m'enchanté guère. Et qu'en est-il d'Attalus et des Korynthyens ? Eux savent que je ne suis pas roi de Sparte.

— Attalus sait ce qu'il doit faire. Nous devons nous rendre à Sparte, toi et moi. Nous avons fort à faire et le temps nous est compté, car Philippos marchera sur la cité d'ici à quelques jours. »

Parménion jura brusquement. « Pourquoi moi ? s'écria-t-il. Je suis venu ici pour sauver mon fils, pas pour prendre part à une guerre qui ne me regarde en rien. »

Dérae garda un instant le silence puis lui posa la main sur l'avant-bras.

« Tu connais la réponse à cette question. Pourquoi toi ? Parce que tu es là, tout simplement. Et maintenant, il n'y a pas de temps à perdre. » Parménion alla se camper devant la tombe. « Je ne t'ai pas connu, confia-t-il à son défunt jumeau, mais on m'a dit grand bien de toi. Je ferai de mon mieux pour sauver ta cité et ton peuple. »

Il enfila l'armure du monarque et ceignit l'épée de Léonidas avant de se tourner vers Dérae. « Nous avons fort à faire, lui répéta cette

dernière.

— Dans ce cas, commençons sans attendre. » Deux heures durant, ils chevauchèrent en direction du sud puis prirent à l'est, s'arrêtant finalement pour passer la nuit dans une localité déserte et en ruine. Parménion fit un feu près d'un mur partiellement abattu et contempla silencieusement les flammes. Dérae ne chercha pas à savoir ce qu'il pensait.

« La garde du roi s'est repliée en ordre, fit-il enfin. Savez-vous si elle en a réchappé ?

— Je vais voir. » Quelques instants plus tard, elle hocha la tête. « Les Spartiates ont perdu plus d'un tiers des leurs, mais ils défendent toujours un étroit défilé.

— Nous devons les avoir rejoints à l'aube. Si je parviens à convaincre le capitaine du roi que nous avons encore une chance, je devrais arriver à jouer mon rôle.

— Et penses-tu pouvoir l'emporter contre le Roi-Démon ? murmura-t-elle.

— J'ai pris part à de nombreuses batailles, madame, et je n'ai jamais connu la défaite. N'y voyez nulle arrogance de ma part, mais je suis le strategos. S'il existe un moyen de vaincre Philippos, je le trouverai. Ou je finirai comme... mon frère, enseveli dans une tombe anonyme. Je ne peux vous promettre davantage.

— Tu sais, tu n'es pas obligé de livrer cette bataille. Ce monde, cette cité ne sont pas les tiens. Tu pourrais partir pour le Portail et y attendre Aristote.

— Non.

— Pourquoi ? »

Il haussa les épaules, comme si ce qu'il ressentait était difficile à expliquer.

« Depuis mon arrivée en Egéa, je n'ai entendu que des éloges sur le roi de Sparte. Même les créatures de l'Enchantement le respectent et affirment qu'il leur a cédé des terres où personne n'avait le droit de les traquer. Il était tout ce que j'aurais aimé être. Mais nos existences ont divergé : je suis devenu un mercenaire errant au cœur emplí de haine, avec l'art de la guerre pour seul talent, tandis que lui était un roi... et un homme meilleur.

— Ce n'est pas vrai. Toi aussi, tu es bon, noble et généreux.

— Je suis la Mort des Nations, Théna, pas un bâtisseur d'empire comme il l'a été.

— La femme qui t'a donné ce titre avait tort. Tort dans tout ce qu'elle a entrepris. Elle a manipulé ton existence, s'arrangeant pour que tu subisses maintes calamités qui ne pouvaient que te rendre plus

amer.

Mais tu as réussi à t'élever au-dessus du destin qu'elle t'avait choisi.

— Vous la connaissiez ? fit-il, surpris.

— Je... j'étais sa disciple. Tout faisait partie du plan qu'elle avait mis au point pour... réaliser son rêve. Tu devais devenir le guerrier capable d'affronter le Dieu Noir. Mais sa vision l'a induite en erreur et elle en a pris conscience avant de mourir. Le Parménion de ce monde n'a pas été forcé de se doter d'une carapace de haine et de rancœur, comprends-tu ? Il n'était pas différent de toi. C'était un homme brave et noble, intelligent et bienveillant. Mais ces qualificatifs s'appliquent également au Parménion que je connais. »

Se sentant devenir écarlate, elle baissa le regard et tourna résolument le dos au Spartiate avant de s'allonger et de se couvrir de sa cape. Il s'approcha d'elle et lui toucha délicatement l'épaule.

« Vous êtes en colère contre moi, fit-il d'une voix douce.

— Non, je ne t'en veux pas, l'assura-t-elle. Laisse-moi dormir maintenant ; je suis épuisée. »

L'entendant retourner près du feu, elle ferma les yeux.

La passe de Tégoo

Léonidas aboya un ordre et recula. Les soldats qui se trouvaient de part et d'autre resserrèrent les rangs et attendirent, bouclier levé, épée courte tendue. L'officier courut quelques pas pour monter sur un rocher surélevé lui permettant d'observer l'ensemble du défilé.

Les Macédoniens dégageaient leurs morts pour mieux préparer une nouvelle charge. Léonidas plissa les paupières afin d'observer les ennemis massés au loin. Le soleil radieux ornant leur bouclier proclamait qu'il s'agissait de la Garde. Ils nous envoient enfin leurs troupes d'élite, songea-t-il. Les Spartiates avaient résisté aux Illyriens, aux Thraces et autres unités de mercenaires. Combien d'assauts avaient-ils repoussés ? Vingt, trente ? Léonidas avait cessé de les compter depuis longtemps. Il y en avait eu assez pour que le champ de bataille soit rouge de sang, un sang ennemi. Des centaines de soldats à la solde du tyran avaient déjà péri, et au moins autant trouveraient la mort avant le terme du combat.

La passe faisait moins de soixante-dix pas de large en ce point, et son étroitesse permettait aux trois lignes Spartiates de résister... mais à peine. Léonidas jura dans sa barbe. La lune illuminait le champ de bataille, interdisant toute retraite en ordre rangé. Et il était futile d'espérer tenir le défilé, car la cavalerie macédonienne devait être en train de les contourner par les hauteurs. Le matin venu, ses hommes et lui se retrouveraient pris au piège.

Léonidas se sentait épuisé et abattu, comme toujours après la défaite. La victoire leur tendait les bras, et il avait fallu que ces maudits Kadmyens perdent courage. Quels bons à rien ! Un brusque accès de colère lui insuffla un regain d'énergie. Malgré leur couardise, ses alliés n'étaient pas la cible principale de sa fureur. Il en voulait d'abord et avant tout à Sotéridas, le prêtre d'Apollon, qui avait déclaré peu propice le moment choisi pour combattre. Et l'armée de Sparte ne pouvait partir en guerre sans la bénédiction des dieux.

La défaite ne ferait que renforcer la position de Sotéridas en lui donnant raison, mais Léonidas et tous les soldats présents savaient pertinemment que l'infanterie Spartiate aurait réduit l'ennemi en pièces si elle avait été présente en force. Au lieu de quoi, la coalition avait été défaite et le roi était mort.

Léonidas ferma les yeux. Parménion, mort... il avait du mal à le

croire.

Les tambours ennemis donnèrent la cadence et le Spartiate sauta de son rocher pour aller reprendre sa place au premier rang, à côté du géant Nestus. Ce dernier saignait à la joue et sa cuirasse avait été partiellement ouverte par un coup adverse.

« Les revoilà, commenta Nestus en souriant. Ils doivent aimer mourir. »

Léonidas conserva le silence.

Les Macédoniens tout de noir vêtus s'élancèrent au son de leurs cris de guerre.

À cet instant, un lointain grondement semblable au tonnerre résonna dans le défilé. Léonidas leva les yeux sur la gauche. Plusieurs cailloux dévalèrent la pente, suivis de pierres grosses comme le poing. Au sommet de la falaise, le Spartiate aperçut une silhouette en armure dorée arc-boutée contre un rocher en équilibre près du bord. Soudain, la masse bascula dans le vide, manquant entraîner avec elle l'homme qui la poussait, et tomba sur une vingtaine de pas avant de se fracasser sur une corniche qui se fractura à son tour.

« Avalanche ! » hurla un Macédonien, et ses compagnons reprirent son exclamation terrifiée.

La charge s'immobilisa dans la plus totale confusion, les premiers rangs cherchant à revenir vers l'arrière. Mais un gros bloc de calcaire s'abattit sur eux et ils disparurent subitement, écrasés par plusieurs tonnes de roche. La panique s'empara des Macédoniens qui tentaient désespérément de se frayer un chemin au sein de leurs propres rangs afin d'échapper au déluge meurtrier. Un pan de falaise entier se décrocha, ensevelissant une vingtaine de soldats.

Un énorme nuage de poussière étouffante s'éleva ; le vent le poussa vers le nord, en direction des hommes de Philippos massés derrière la Garde.

Malgré le manque de visibilité, Léonidas scruta les hauteurs. De nouveau, le guerrier à l'armure d'or lui apparut et l'espoir revint.

« Le roi ! s'époumona-t-il. Le roi est vivant ! »

L'homme lui fit un grand geste du bras avant de lui indiquer le sud. Léonidas comprit aussitôt : le moment était venu de se replier.

« En rang par six ! » ordonna-t-il.

Sans la moindre anicroche, les Spartiates formèrent une colonne et évacuèrent le défilé. Le lieutenant de Léonidas, Léarchus, vint le rejoindre.

« S'agissait-il vraiment du roi ? voulut-il savoir.

— Je crois, oui. C'est lui qui a déclenché l'avalanche.

— Zeus soit loué ! Nous avons encore une chance. »

Léonidas préféra ne pas répondre. Une chance ? Seule l'armée de Sparte pouvait désormais arrêter le tyran : cinq mille hoplites qui devraient se mesurer à vingt mille fantassins et dix mille cavaliers sans bénéficier du soutien du moindre archer ou lanceur de javelots. Face à une telle opposition, seule une bataille défensive offrait un minuscule espoir de victoire, mais le terrain ne s'y prêtait pas : entre Tégéa et Sparte, l'unique relief était constitué de quelques collines sans importance sur le plan stratégique. Plus rien ne pourrait résister à Philippos.

Non ! Parménion trouvera le moyen de le vaincre ! songea-t-il, mais il savait que sa conviction provenait d'abord et avant tout de l'amour et de la loyauté qu'il portait à son monarque. De nouveau, il se laissa gagner par l'abattement.

Ils avaient été ennemis durant leur enfance, cependant Léonidas avait toujours tenu le jeune métis en haute estime. Au fil des années, cette estime s'était muée en admiration et les deux hommes étaient aujourd'hui plus proches que des frères. Mais quel plan un stratège comme Parménion pourrait-il concevoir pour contrer les pouvoirs démoniaques de Philippos ?

La passe s'élargit et deux cavaliers approchèrent au moment où les soldats changeaient de formation.

« Le roi ! » s'exclama quelqu'un.

À ce cri, les Spartiates tirèrent leur épée et la frappèrent contre leur bouclier de bronze en guise de salut. Léonidas courut au-devant des nouveaux venus.

« Bienvenue, sire ! » dit-il.

Le roi resta un moment inexpressif puis sourit.

« Je suis heureux de te revoir, Léonidas. »

Sa voix était contrôlée, et pourtant Léonidas le sentait tendu. Mais les deux derniers jours avaient été terribles et son souverain venait de subir un important revers.

« Quelles sont vos instructions, sire ?

— Direction le sud ; nous rentrons à Sparte, ordonna Parménion. Et au pas de course, car la cavalerie ennemie est proche. »

Léonidas s'inclina et jeta un regard à l'inconnue qui accompagnait le roi. Elle avait l'air sévère et ne le quittait pas des yeux. Parménion ne la présenta pas, au grand étonnement de son capitaine, mais ce dernier retourna à la tête de la colonne sans protester.

Les hommes marchèrent tout le reste de la nuit, ne s'arrêtant que deux heures après le lever du jour. Parménion signala alors à Léonidas de monter le camp dans un petit bois situé à flanc d'une basse colline. Les Spartiates se mirent à l'abri et s'allongèrent avec satisfaction.

Léonidas posta plusieurs sentinelles puis vint trouver son seigneur, qui se trouvait toujours à côté de la femme. « Je vous croyais mort, sire, fit-il en s'asseyant face à Parménion.

— C'était juste, concéda ce dernier. Tu t'es bien battu dans la passe. Combien d'hommes avons-nous perdus ?

— Quatre-vingt-deux au cours de l'affrontement principal et trente de plus dans la passe. Épulis, Karas et Ondomène sont morts. »

Parménion hocha la tête sans afficher de regret. Léonidas eut du mal à contenir sa surprise : Ondomène était l'un des plus proches compagnons du roi.

« Les cavaliers macédoniens ont atteint le défilé, mais ils ne nous poursuivent pas encore. Nous pouvons nous offrir deux heures de repos, puis nous reprendrons notre route.

— Comment le savez-vous, sire ? » Parménion sourit.

« Pardonne-moi, mon ami. Je suis tellement préoccupé que j'en oublie mes bonnes manières. Je te présente Théna la prophétesse. Elle possède de nombreux talents ; c'est elle qui m'a sauvé la vie.

— Acceptez ma gratitude, madame, fit Léonidas en s'inclinant devant la prêtresse. Sans le roi, tout était perdu. D'où venez-vous ?

— D'Asie, répondit Dérae alors que Parménion s'allongeait. Le roi est fatigué, Léonidas. Pouvons-nous marcher quelques instants ?

— Bien sûr », répondit le capitaine, perplexe.

Le comportement de son monarque commençait à le troubler. Prenant le bras de Théna, il l'accompagna jusqu'en lisière des bois, où ils s'assirent sur un arbre mort.

« Le roi est tombé d'une corniche et a subi un choc important à la tête, expliqua la prêtresse.

— J'ai remarqué que son casque était cabossé, madame. Je suis surpris qu'il ait survécu.

— Il est très résistant.

— C'est le meilleur homme qui soit, madame.

— Je n'en doute pas, bien que je le connaisse à peine. Parle-moi de lui.

— Même en Asie, vous avez sûrement dû entendre parler de Parménion, non ?

— C'est l'homme qui m'intéresse. On prétend que c'est un sang-mêlé. Comment est-il devenu roi ?

— Il était premier général de Sparte quand Agésilas a péri au cours de la grande guerre contre Athènes, il y a trois ans de cela. Et les éphores l'ont élu.

— Mais il ne fait pas partie de la lignée royale.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, madame, gloussa Léonidas. Il a

réussi un bon mariage.

— Que veux-tu dire ?

— Étant moi-même neveu d'Agésilas, j'aurais pu hériter du trône. Mais la guerre contre Athènes était presque perdue, et je savais qu'en ces jours sombres Sparte avait besoin d'un meilleur roi que moi. Personne ne pouvait mieux faire l'affaire que Parménion. Alors, nous l'avons fait entrer dans ma famille. Il a épousé ma sœur, Dérae. »

Le choc fut terrible. Le cœur de Dérae s'emballa et ses mains furent prises de tremblements irrépessibles. Elle savait que son expression trahissait son désarroi, car Léonidas se pencha en avant.

« Vous allez bien, madame ? » lui demanda-t-il, inquiet.

Elle fut incapable de lui répondre. Un monde alternatif dans lequel Philippos est le Dieu Noir et Parménion est roi de Sparte, songea-t-elle. Espèce d'idiote ! Comment as-tu pu penser que tu n'y trouverais pas également ta jumelle ?

« Laisse-moi, je te prie, Léonidas, dit-elle en se forçant à sourire. Il me faut réfléchir. »

Interloqué, le soldat la salua et se retira. Enfin seule, elle cessa de résister au chagrin qui l'accablait.

« Pourquoi es-tu triste ? demanda soudain Tamis, et Dérae perçut la présence spirituelle de la vieille.

— Je suis incapable de parler, mais je t'autorise à partager mes souvenirs. Tu y trouveras toutes les réponses.

— Je ne voudrais pas me montrer importune.

— Au contraire, j'apprécierais que tu me fasses bénéficier de tes lumières.

— Comme il te plaira. »

Dérae ressentit une soudaine chaleur lorsque Tamis fusionna avec elle, puis la vieille prêtresse repartit.

« Que veux-tu que je te dise ? » demanda-t-elle.

Dérae haussa les épaules.

« J'ai l'impression de l'avoir aimé toute ma vie durant, et pourtant nous n'avons eu que cinq jours ensemble... plus ici, bien sûr, mais il ignore qui je suis. Je ne pourrai pas supporter de les voir ensemble, je le sais.

— Et pourtant, les choses sont différentes dans la Sparte que je connais. Il n'y a eu ni sauvetage, ni ces cinq jours de passion dont tu te souviens si bien. Dérae aimait un nommé Nestus mais a été forcée d'épouser Parménion. Ils vivent ensemble comme des étrangers... sans le moindre amour.

— Elle ne l'aime pas ? Je ne puis le croire.

— Comme je te l'ai dit, Parménion ne lui a pas sauvé la vie et ils ne se sont que rarement rencontrés avant le mariage. Et elle était déjà fiancée à Nestus, qu'elle adorait ; il me semble d'ailleurs que c'est toujours le cas.

— Mais alors, pourquoi ? souffla Dérae. Pourquoi la Tamis que je connaissais a-t-elle éprouvé le besoin d'interférer ?

— Elle vous a fait beaucoup de mal à tous les deux et je ne lui cherche aucune excuse. Mais si elle n'avait rien fait, ma vision ne se serait jamais réalisée ; le strategos ne serait pas venu sauver mon monde.

— Où veux-tu en venir ?

— Imaginons que ton Parménion ne soit jamais devenu la Mort des Nations. En quoi pourrait-il aider Sparte dans mon univers ? Il ne serait même jamais venu ici, car il n'y aurait pas eu d'Alexandre à secourir. Comprends-tu ? »

Dérae secoua la tête, incapable d'accepter ce qu'elle venait d'entendre.

« Ce que tu es en train de me dire, c'est que la Tamis de mon monde a eu raison ? Je refuse de le croire ! »

La vieillardesse haussa les épaules.

« Tu déformes mes propos. Dans le contexte de ton monde, elle a eu tort, car ses manipulations ont précipité la naissance de l'Esprit du Chaos et réduit à néant tes rêves d'amour. Mais ici ? L'enfant est peut-être Iskandar, l'unique espoir de l'Enchantement.

— Tout cela me dépasse, Tamis.

— La situation se résume en quelques mots, ma chère : tous nos actes s'accompagnent de nombreuses répercussions, certaines bonnes, d'autres mauvaises. Pense à ta propre existence. Quand tu as été capturée lors de ta jeunesse, cela t'a permis de faire la connaissance de Parménion. Une action maléfique a donc eu une conséquence heureuse. De la même manière, bien que ta Tamis ait eu tort de t'empêcher de retourner à Sparte, tu es devenue une guérisseuse. Nul d'entre nous ne peut savoir quels seront les effets secondaires de nos décisions. C'est pour cette raison que les disciples de la Source ne doivent pas utiliser les armes du mal. Tout ce que nous faisons doit être gouverné par l'amour.

— Crois-tu que l'amour ne puisse faire le mal ?

— Bien sûr que si, car il provoque la jalousie et celle-ci conduit à la haine. Mais il peut également l'emporter, et les actes qu'il inspire amènent bien plus souvent l'harmonie que la discorde.

— Et est-ce en aimant Philippos que nous parviendrons à le vaincre ? contra Dérae.

— Moi, je ne le hais point, répondit calmement Tamis. J'éprouve juste une grande pitié pour lui. Je ne suis pas allée chercher le strategos dans ton monde et je n'ai pas utilisé mes pouvoirs pour tuer Philippos. Tout cela, j'aurais pu le faire, mais je m'y suis refusée, car j'ignore quelle est la volonté de la Source.

— Tu te caches derrière ton dogme, persista Dérae, car mon Parménion est le strategos, et il se trouve ici. Il va s'opposer à Philippos et des milliers de gens perdront la vie au cours du combat. Oseras-tu me dire que ce n'est pas là faire usage des armes du mal ? »

La vieille femme acquiesça.

« Peut-être, mais je suis incapable de changer le monde. Tout ce que je puis faire, c'est m'accrocher à mes principes pour lutter contre le mal. Lorsqu'un chirurgien intervient pour débarrasser son patient d'un cancer, de quel côté penchent ses actes ? Il blesse le corps qu'il opère, mais est-ce mal ? Tout principe peut apparaître stupide quand on le confronte à la sagesse de l'univers. Un jour, une cité s'est retrouvée en état de siège, et le roi adverse a promis aux habitants qu'ils auraient la vie sauve s'ils acceptaient de sacrifier un nourrisson sur leurs remparts. La ville n'avait aucun espoir de tenir ; beaucoup de gens se disaient que le sacrifice d'un seul bébé était préférable au meurtre de tous les enfants, quand l'ennemi serait dans la place.

— Qu'ont-ils décidé ?

— Ils ont refusé.

— Et ?

— Ils se sont fait massacrer jusqu'au dernier.

— Où veux-tu en venir, Tamis ?

— C'est une question à laquelle tu devras trouver ta propre réponse, ma chère. Penses-tu que les habitants de la cité aient eu tort ?

— Je ne sais pas... L'enfant qu'ils avaient refusé de sacrifier a tout de même péri.

— Oui.

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas accepté ? » Tamis soupira.

« Ils savaient qu'on ne peut lutter contre le mal en tolérant un crime en apparence moindre. Car le mal ne cesse de grandir, Dérae. Il suffit de lui céder une fois pour se retrouver pris dans l'engrenage. Aurais-tu tué le bébé ?

— Bien sûr que non.

— Pas même pour sauver ta cité ?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi voudrais-tu qu'ils aient agi autrement ?

— Parce que je connais la nature égoïste de l'homme, qui peut s'accommoder de maints compromis. J'ai du mal à concevoir qu'une

cité entière ait su faire preuve d'une telle noblesse d'esprit.

— Elle avait un grand chef, ma chère. Il s'appelait   paminondas et était le meilleur ami du roi Parménion. Ses concitoyens l'aimaient pour sa vertu ; ils sont morts pour lui.

— Qu'est-il advenu du roi adverse ?

— Il marche actuellement sur Sparte, D  rae. Car ce n'était autre que Philippos.

— Je ne resterai pas. Je vais partir au sud, vers le Portail des Géants. Je n'ai pas la force de voir Parménion avec... sa femme. Ni d'assister à sa mort.

— Tu crois qu'il va échouer ?

— Comment pourrait-il réussir, Tamis ? »

La vieille prêtresse fut incapable de répondre à cette question.

Troublé par le subterfuge auquel il avait été obligé de se livrer, Parménion n'arrivait pas à fermer l'œil.

Sa duplicité lui pesait, mais que faire ? Pouvait-il aller trouver Léonidas et lui dire qu'il n'était pas son roi, mais un général originaire d'un autre monde ? Et s'il le faisait, conserverait-il le commandement de l'armée Spartiate ? Il s'assit et fit le tour du campement des yeux.

Il aperçut Nestus, le soldat qu'il avait tué en duel après que celui-ci eut exigé la mort de D  rae ; et Léarchus, le garçon qu'il avait occis    Sparte la nuit où ses compagnons et lui s'en étaient pris à Hermias. Ici et là, il reconnut des visages qui lui étaient familiers, mais les noms qui allaient avec avaient disparu dans les allées de sa mémoire.

Il se leva brusquement.

« Officiers, à moi ! » appela-t-il.

Les hommes concernés vinrent s'asseoir en cercle autour de lui. En arrivant, tous s'inclinèrent, à l'exception de Nestus. Parménion le fixa droit dans les yeux ; son hostilité était patente. Léonidas sortit des bois et le strategos le regarda approcher. Ses traits étaient tels qu'il se les rappelait, ses yeux bleus, ses cheveux blonds et bouclés. Mon ennemi... mon ami, songea-t-il.

« Même si nous avons perdu la bataille, nous avons beaucoup appris sur notre ennemi, dit-il. Philippos n'est pas un grand général.

— Comment pouvez-vous affirmer une telle chose ? cracha un Nestus méprisant. Il n'a jamais perdu, lui.

— Son œil magique lui confère le pouvoir de lire les pensées de son adversaire ; il se contente alors de réagir. Comprenez-vous où se situe son avantage ? Il n'a même pas besoin de plan de bataille. Il lui suffit de contrer l'ennemi jusqu'à ce que celui-ci soit trop exposé pour changer de tactique. Il ne lui reste alors plus qu'à frapper.

— En quoi cette analyse nous aide-t-elle ? voulut savoir Léonidas.

— Elle nous apprend que sa force cache en fait une faiblesse. Si nous parvenons à annuler son pouvoir, nous le battons.

— Mais comment faire ? intervint Léarchus.

— Je trouverai le moyen, promet Parménion en faisant montre d'une confiance qu'il n'éprouvait pas. Et maintenant, dis-moi, Léonidas, combien d'hommes pouvons-nous rassembler ?

— Que voulez-vous dire, sire ? Nous ne disposons que de l'armée : cinq mille hoplites. »

Parménion se tut. La Sparte qu'il connaissait pouvait également armer les Sciritais, guerriers natifs des montagnes se dressant au nord-ouest de la cité. Mais existaient-ils en ce monde ? Il choisit ses mots avec soin.

« S'il nous fallait assembler une force qui ne soit pas totalement Spartiate, où irions-nous chercher nos soldats ?

— Nulle part, sire. Les Messéniens se sont alliés avec Philippos. Si nous avions du temps devant nous, nous pourrions nous allier avec les Crétois. Mais nous n'avons plus le temps. Nous sommes seuls.

— Si chaque homme de la cité recevait une épée, de combien d'hommes disposerions-nous ?

— Vous voulez dire, en comptant les esclaves ?

— Précisément.

— Quinze mille... vingt, peut-être. Mais ce ne sont pas des soldats, ils seraient incapables de faire preuve de discipline. Et si jamais nous venions à l'emporter, il nous faudrait ensuite les désarmer...

— Une chose à la fois, mon ami. Commençons d'abord par nous imposer.

— Vous insinuez que les Spartiates ne peuvent gagner seuls ? demanda Nestus, manifestement furieux.

— Si le terrain nous est favorable, nulle armée n'est de taille à nous résister, lui répondit Parménion. Mais dis-moi où nous trouverions un lieu d'affrontement propice entre ici et Sparte, Nestus. En terrain dégagé, Philippos pourra nous encercler à sa guise, voire nous contourner et attaquer la cité sans se préoccuper de nous. Et inutile de penser défendre Sparte. Nous devons affronter les Macédoniens et les contenir tous autant qu'ils sont sur le champ de bataille... ce qui est impossible avec cinq mille hommes seulement.

— Dans ce cas, que pouvons-nous faire ? voulut savoir Léarchus.

— Dès que nous serons de retour à la cité, nous rassemblerons tous les esclaves et les Spartiates ayant entre quinze et soixante-cinq ans. Tout esclave acceptant de combattre se verra offrir sa liberté. Ce sera ensuite à vous de leur donner un entraînement rudimentaire.

Nous disposerons de cinq jours, peut-être moins.

— Des enfants, des vieillards et des esclaves ? railla Nestus. Peut-être ferions-nous mieux de nous rendre tout de suite.

— Si tu as peur, je t'autorise à rester avec les femmes », rétorqua Parménion.

Le géant pâlit sous l'insulte. « Tu oses suggérer...

— Oui, j'ose, renchérit le strategos. Et je refuse de tolérer les lâches sous mes ordres. »

Nustus bondit sur ses pieds en dégainant son arme. « Non ! hurla Léonidas.

— Laisse », fit Parménion.

Il se leva à son tour sans tirer sa lame du fourreau. « C'est de la démente, protesta Léarchus. Par Héra, Nestus, range ton arme !

— Il m'a traité de lâche ! Nul n'a le droit de m'insulter de la sorte !

— Erreur, fils de putain ! vociféra Parménion. Moi, je l'ai ! Et maintenant, tu as deux choix possibles : utiliser ton épée ou implorer mon pardon à genoux. Que préfères-tu ? »

Conscient que tout le monde le fixait, Nestus resta immobile, comprenant enfin l'acte irréfléchi qu'il venait de commettre et le châtiment qui l'attendait. S'il tuait Parménion comme son instinct le lui criait, les autres l'abattraient sur-le-champ. Mais s'avilir devant ce sang-mêlé...

« Tu l'as cherché ! s'entêta-t-il. Tu m'as insulté !

— Deux choix, répéta froidement le général. Décide, ou je te tue. »

Nustus hésita un instant encore puis lâcha son arme.

« À genoux ! » tonna Parménion.

Le géant s'exécuta, tête basse. Le strategos l'ignore, regardant chacun de ses officiers droit dans les yeux.

« Y a-t-il quelqu'un d'autre ici qui souhaite contester mon autorité ?

— Personne, sire, l'assura Léonidas d'une voix apaisante. Nous vous appartenons corps et âme. »

Satisfait, Parménion reporta toute son attention sur Nestus.

« Hors de ma vue ! ordonna-t-il. À partir d'aujourd'hui, tu combattras au milieu de la première ligne. Je te retire ton commandement, et ne t'avise plus d'ouvrir la bouche en ma présence. »

Le colosse s'éloigna en titubant, comme s'il venait d'être frappé.

« Ce sera tout, conclut Parménion. Nous repartons dans une heure. »

Faisant volte-face, il s'enfonça dans les bois, suivi de Léonidas.

« Cela aurait dû être fait depuis de nombreuses années, commenta ce dernier. Ta patience me stupéfie, Parménion. Mais pourquoi aujourd'hui ?

— Le moment me paraissait bien choisi. Je suis heureux que tu m'aies suivi. Regarde-moi, Léonidas, et dis-moi ce que tu vois.

— Mon ami et mon roi, répondit l'officier interdit.

— Regarde bien. N'ai-je pas l'air plus vieux, ou plus jeune ?

— Non, tu n'as pas changé... si ce n'est que tu me sembles fatigué. »

Dérae choisit ce moment pour arriver. Parménion se tourna vers elle.

« La tromperie ne me va pas, Théna. Je ne peux continuer.

— Il le faut, lui dit-elle.

— Je veux que Léonidas sache la vérité. »

À l'intensité de son regard, la prêtresse sut qu'il serait vain d'espérer le dissuader.

« Dans ce cas, laisse-moi lui montrer, l'implora-t-elle. Il comprendra mieux, ainsi.

— Comme il vous plaira.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Léonidas. Que faut-il que je comprenne ?

— Assieds-toi à côté de cet arbre et ferme les yeux, lui indiqua Théna. Tout te sera révélé. »

Perplexe, Léonidas s'exécuta et s'adossa à un petit cyprès. S'agenouillant devant lui, Théna ferma les paupières. Le soldat sentit comme une chaude brise d'été envahir son esprit et il se retrouva à observer Sparte des airs. Pourtant, la cité n'était pas telle qu'il la connaissait, même si les différences étaient subtiles. « Quel est ce lieu ? demanda-t-il.

— Regarde, et tu sauras », répondit la prêtresse. Il vit le jeune Parménion, haï de tous et persécuté par ses camarades, puis lui-même et sa famille. Mais les dissemblances s'accumulaient. Les années passèrent en autant de secondes et Parménion se battit en duel contre Nestus, puis il favorisa la libération d'une cité inconnue et écrasa l'armée Spartiate sur le champ de bataille, provoquant la mort d'un roi qui n'était pas Agésilas.

Léonidas était fasciné.

Une brusque colère naquit en lui lorsqu'il aperçut Philippos. Mais, là encore, de légers changements étaient perceptibles. Le Macédonien s'appelait Philippe et il ne possédait ni œil magique, ni protections démoniaques. Les événements se succédèrent au rythme des batailles

et il vit enfin le fils du roi capturé... et Parménion qui partait le rechercher.

« Sois courageux, lui murmura la prêtresse dans son esprit, car la scène à laquelle tu vas assister sera très douloureuse. » La bataille contre Philippos se déroula de nouveau et, comme la première fois, les Kadmyens paniquèrent et s'enfuirent. Léonidas vit le roi pourchassé et acculé à la falaise.

« Non, gémit-il en voyant Parménion tomber, la gorge tranchée. Oh, non... »

Puis l'homme qu'il avait servi fut enterré et son jumeau revêtit son armure.

L'ultime image se troubla et il ouvrit les yeux. Il demeura interloqué, puis secoua lentement la tête.

« Tu n'es pas mon roi, murmura-t-il.

— Non, reconnut Parménion.

— Mais il est le *strategos* », fit Théna en posant doucement la main sur l'avant-bras de l'officier.

Celui-ci se leva et inspira profondément à plusieurs reprises.

« Je savais que quelque chose n'allait pas, confia-t-il à mi-voix.

— Je suis désolé, Léonidas, l'assura Parménion. Je n'ai jamais voulu cela.

— Je sais, j'ai tout vu.

— Si tu préfères que je parte, je le ferai. Je n'apprécie guère ce rôle d'imposteur.

— Mon roi dirait la même chose s'il se trouvait à ta place. C'était un grand homme, fort et généreux. C'est pour cela qu'il tolérait Nestus ; il avait la sensation de lui avoir fait du tort et d'être son obligé. Que veux-tu que je te dise ? Je ne sais quoi faire.

— Tu viens de perdre un ami très cher, intervint Théna. Demande-toi ce qu'il aurait voulu, lui. Ton Parménion est mort, puisse la Source garder son âme. Mais celui que tu as devant toi est également un *strategos*. Qu'aurait fait le roi ? »

Léonidas leur tourna le dos et contempla longuement les arbres avant de répondre.

« Tu as été honnête avec moi, Parménion, et je t'en remercie. Nous irons à Sparte et nous constituerons notre armée. Je ne vois pas comment nous pourrions l'emporter, mais je combattrai à tes côtés. Par contre, si nous survivons, tu devras nous quitter. Tu n'es pas mon... frère. Il ne serait pas juste que tu restes.

— Tu as ma parole. Souhaites-tu que je prête serment ?

— Ce n'est pas nécessaire. Ta parole me suffit amplement, comme me suffisait celle de mon frère.

— Dans ce cas, nous poursuivrons cette... supercherie jusqu'à son terme. Mais j'aurai besoin de ton aide. Il y a beaucoup de choses que j'ignore au sujet de ce monde et tu devras me conseiller, surtout lorsque nous atteindrons la cité. Quels sont mes ennemis ou les éphores auxquels je peux me fier ? Le temps nous est compté.

— Crois-tu être capable de vaincre Philippos ?

— Je pense que je peux contrer sa sorcellerie. Pour ce qui est de la tactique, nous en discuterons, toi et moi. Mais tout dépend du nombre d'hommes dont nous disposerons au final.

— Je ferai tout ce que tu exigeras de moi, et tu demeureras roi jusqu'au terme de la bataille. »

Léonidas lui offrit sa main et Parménion la serra. « La victoire ou la mort, fit le Spartiate.

— La victoire serait préférable », répliqua le strategos.

Le Spartiate s'éloigna sur un sourire et Parménion se tourna vers Théna. « À votre avis, ai-je eu tort de tout lui dire ?

— Non, répondit-elle en secouant la tête. Tu auras besoin d'un ami à Sparte.

— Je vous ai, vous.

— Non, fit-elle tristement. Je ne puis te suivre jusqu'à la cité. Je partirai au sud-ouest, en direction du Portail des Géants.

— Mais je pensais...

— Moi aussi. Hélas, le destin en a décidé autrement.

— Je... vous me manquerez, madame.

— Toi aussi. Souhaites-tu que je transmette un message à Attalus ?

— Oui, et à Brontès. Pourrons-nous toujours communiquer malgré la distance ? »

Elle opina du chef et lui prit la main.

« Même si plusieurs mondes nous séparent... » lui promit-elle.

Ils restèrent assis côte à côte près d'une heure durant, le temps pour Parménion de révéler ses plans à la prêtresse. Puis Léonidas revint.

« Les hommes sont prêts, leur apprit-il.

— Moi aussi », l'assura le strategos.

FIN